John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

TRAITÉ
DU
SCORBUT,
TOME PREMIER.

RF-ICB

TRAITÉ
DU
SCORBUT,
DIVISÉ EN TROIS PARTIES,

CONTENANT

Des recherches sur la nature, les causes & la curation de cette Maladie;

Avec un Tableau chronologique & critique de tout ce qui a paru sur ce sujet:

Traduit de l'Anglois de M. LIND, D. M. Membre du Collège Royal de Médecine d'Edimbourg.

Auquel on a joint la Traduction du Traité du Scorbut de BOERHAAVE, *commenté par* VAN SWIETEN.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MÉQUIGNON aîné, Libraire, rue des Cordeliers près des Écoles de Chirurgie.

M. DCC. LXXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

RPJCB

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

LA Médecine eſt de toutes les ſciences, celle qui a eu le plus de Sectes. Il n'y a point d'âge, de ſiécle, j'oſe même dire d'année, qui n'ait vu éclore quelque nouveau ſentiment. Il n'eſt point d'Auteur célebre qui n'ait ſon ſyſtême. Chacun tâche de faire des proſélytes ; il interprète la nature ſelon ſes idées ; il voudroit même qu'elle ſe conformât à ſon hypothèſe : la nature en vain en appelle à l'expérience ; il veut lui impoſer le joug, au lieu de la ſuivre exactement. Tel eſt l'aveuglement où le plus grand nombre des Phyſiciens eſt

tombé pendant long-temps ; ſuite néceſſaire de la vanité & de la préſomption de l'eſprit humain.

Les Médecins des premiers temps, Hippocrate & ſes diſciples, connoiſſant les bornes étroites de l'eſprit de l'homme, ſe ſont appliqués à obſerver la nature. Ils l'ont ſuivie pas à pas, & ayant le bon ſens & l'expérience pour guides, ils ont moins donné dans l'erreur que ceux qui ſont venus après eux.

Galien, un des plus vaſtes génies de l'Antiquité, ne pouvant renfermer ſes idées élevées & ſublimes dans le chemin étroit & long de l'expérience, confondit tout, étendit à tout des principes dont l'expérience devoit fixer l'étendue ; & établit enfin un ſyſtême compoſé d'hypothèſes ſans nombre. Le ſec, le chaud, le froid & l'humide ; la bile, le ſang, la mélancholie & la pituite, furent les

fondemens sur lesquels il construisit son ouvrage.

Les sciences bientôt après lui tomberent dans la barbarie. Les Arabes s'emparerent de la Médecine, accumulerent hypothèses sur hypothèses, & la transmirent à l'Europe, au renouvellement des sciences, encore plus défigurée. Ce n'est pas que la Médecine ne fît des progrès pendant tout ce temps, mais ils furent si médiocres & si confondus avec des inutilités, qu'on doit les compter pour peu de chose. La doctrine de Cœlius Aurélianus, (ou pour mieux dire de Soranus,) auroit certainement plus avancé la Médecine, si elle avoit été cultivée par des génies vraiment observateurs ; mais elle n'avoit pas le brillant de celle de Galien.

Après le renouvellement des sciences en Europe, quelques Médecins observateurs tâcherent de

rétablir la doctrine d'Hippocrate dans sa pureté. Mercurialis, Martial, Prosper Alpin, Houlier, Jacot & Duret, l'éclaircirent & la confirmerent par leurs observations. Les Ecoles néanmoins étoient toujours couvertes de la rouille de Galien. Il parut enfin un génie vif, éclairé, sublime; qui, voyant de loin la vérité, purgea la Médecine de mille erreurs, c'est Van Helmont. Cet homme unique, dont le plus grand défaut étoit trop d'imagination, combattit les sentimens des Ecoles avec des armes la plupart du temps victorieuses. Il avoit, à l'aide de la Chymie, poussé ses connoissances sur la nature des corps, plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs. Son génie observateur lui fit découvrir certaines loix dans l'économie animale, que son imagination trop vive lui fit exprimer un peu trop métaphoriquement. Ses chapitres:

Cuſtos errans, *jus duumviratûs*, *catharri deliramenta*, *actio regiminis*, *&c.* ſont la preuve de ce que j'avance.

Peu de temps après, Harvée s'immortaliſa par la découverte de la circulation du ſang. On crut qu'une nouvelle lumiere venoit éclairer le monde. On ſe flatta qu'à la faveur de cette découverte, tout alloit changer de face dans la Médecine, & que les hypothèſes alloient faire place à des certitudes qui émaneroient de cette brillante vérité. On ſecoua le joug de Galien, on n'admit que ce qui paroiſſoit conforme à la découverte d'Harvée; Hippocrate & les Obſervateurs ſubirent le même ſort dans les points où leurs obſervations ne s'accordoient point avec la circulation; Van Helmont fut oublié, ou plutôt regardé comme extravagant.

Lorſque les eſprits furent reve-

nus de cette illusion, on reconnut que la pratique avoit fait bien peu de progrès, ou pour mieux dire, point du tout. Le temps fit voir qu'on s'étoit flatté de vaines espérances, il fallut recommencer sur nouveaux frais. C'est alors que les hypothèses prirent un nouvel éclat. La géométrie, les méchaniques, la statique, l'hydrostatique leur fournirent un brillant séducteur qu'elles n'avoient point eu jusqu'alors. Quelques foibles suppositions, à l'aide d'un calcul laborieux, en ont imposé à plus d'un Sçavant.

La Chymie fournit encore une abondante matiere aux hypothèses. Des fermens mal entendus s'emparerent de l'économie animale; l'un attribuoit les causes des maladies à un alkali, l'autre à un acide; on ne s'accordoit point, ou, pour mieux dire, on ne s'entendoit point.

Les fauteurs du méchanisme excluent indistinctement tout ce qui vient de la Chymie. Les Chymistes à leur tour regardent comme des chimeres tout ce qui n'est point ferment, acide ou alkali.

Une troisiéme secte attribue à l'ame tous les mouvemens de la machine, soit dans l'état sain, soit dans l'état malade : c'est l'école de Stahl.

D'autres enfin, renouvellant la doctrine de Van Helmont, l'éclaircissant & l'appuyant par des observations pratiques, admettent un certain rapport, une certaine dépendance entre toutes les parties, dont l'estomac est le centre & le principal directeur. Ils excluent tout vice des humeurs, & ils regardent toutes les maladies comme un vice des solides.

Il paroît que toutes ces différentes Sectes ont donné également dans des excès opposés, en

s'excluant mutuellement. Celui qui ramasseroit tous les faits dont chaque parti appuie son sentiment, qui les examineroit, les discuteroit & les éclairciroit par la pratique, rendroit certainement à la Médecine le plus grand service qu'elle puisse espérer. On voit aisément qu'un tel ouvrage seroit la critique de la Médecine, & qu'il demanderoit un esprit éclairé, dont le sçavoir profond renfermât la connoissance de tous les faits que la saine Physique, la Chymie, l'Anatomie, & la Médecine pratique présentent aux yeux de l'observateur scrupuleux.

Le Docteur *Lind* nous donne une ébauche d'une pareille critique dans les premiers chapitres de l'ouvrage dont on présente la traduction au public. Le Scorbut avoit été si confondu avec d'autres maladies, & il étoit si enveloppé d'épaisses ténebres, qu'on doit

avoir la plus grande obligation à notre Docteur d'avoir débrouillé ce cahos. Il examine les descriptions que les Auteurs ont données de cette maladie, il les compare, les analyse & découvre la source de toutes les erreurs. *Eugalénus*, dont l'ouvrage en a imposé depuis si long temps, est enfin réduit à sa juste valeur. M. *Lind* fait voir que cet Auteur a confondu un nombre prodigieux de maladies avec le Scorbut. Il fait plus, il prouve qu'il n'a point décrit cette maladie, & qu'on ne peut s'empêcher de l'accuser d'ignorance & de mauvaise foi.

Notre Auteur examine ensuite la doctrine de *Willis*, d'*Hoffman*, de *Boerhaave*, &c. Il fait voir que les distinctions du Scorbut en froid & chaud, acide & alkalin, &c. qu'ils ont introduites, sont entiérement chimériques : la raison les

désavoue, & l'expérience les contredit.

Après avoir fait voir le peu de solidité & le ridicule de pareilles distinctions, il démontre qu'il n'y a qu'une seule espèce de Scorbut, c'est-à-dire, le Scorbut putride, & que cette maladie est entiérement la même tant sur mer que sur terre.

Il nous rassure sur la crainte de l'infection, en prouvant que cette maladie n'est ni contagieuse ni héréditaire.

M. *Lind* passe ensuite aux causes du Scorbut. Il n'a point recours ici aux hypothèses : les expériences, les faits, voilà ses guides. Après avoir solidement établi les causes de cette maladie, il donne les moyens de la prévenir. Ces moyens sont appuyés sur les faits les plus authentiques.

Je ne prétends point donner un extrait, ni faire l'apologie de l'ou-

vrage. Les amateurs du vrai, les connoiſſeurs décideront mieux que moi du mérite de l'Auteur (*). Je ne ſçaurois cependant m'empêcher de remarquer qu'il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions beaucoup de maladies traitées dans le

(*) Voici le jugement qu'on en porte dans le Journal Etranger, [Août 1754]. « L'art, la » candeur & le jugement caractériſent cet ou» vrage .... Tout ce que dit M. *Lind*, eſt ex» poſé avec clarté & préciſion. Ses Ordonnances » ſont ſimples & vraiſemblablement fort bon» nes à ſuivre. Les précautions qu'il recom» mande ſont ſages & appropriées à l'état des » malades. Suit après cela une théorie tout na» turellement déduite des obſervations précé» dentes, & rendue ſenſible par des diſſections » anatomiques, par la nature des ſymptômes » judicieuſement expliquée. La troiſiéme partie » contient un abrégé fort clair de tout ce qui a » été écrit ſur ce ſujet, depuis l'origine de cette » maladie juſqu'a préſent. Cet abrégé eſt exécuté » de façon a faire honneur à la juſteſſe & à l'exac» titude du Compilateur, & a rendre de bons ſer» vices aux Médecins qui, ſans être obligés de » parcourir des monceaux de livres, trouvent ici » une hiſtoire complette & inſtructive d'une » maladie qui juſqu'à préſent n'a jamais été » bien connue ».

goût de celle-ci. Nous avons lieu d'espérer que le génie observateur qui régne généralement aujourd'hui parmi les Physiciens, portera la Médecine à un haut degré de perfection dans ce siécle. Nous pouvons observer, à cette occasion, que cet art si utile à l'Humanité, a eu quatre âges. On peut appeller le premier, l'âge de l'observation; c'est celui où ont vécu les premiers Médecins: le second, l'âge de l'ignorance; c'est celui de la barbarie des Sciences: le troisième, qui commence vers l'Ere Chrétienne, peut être nommé le second âge de l'observation: les *Duret*, les *Baillou*, &c. l'ont illustré. Mais quel nom donnerons-nous au quatrième, c'est-à-dire, au dernier siécle, & à une partie de celui-ci? Nous avons fait voir ci-devant que la plupart des Médecins de ce temps, s'étoient plus occupés à faire briller leur esprit, qu'à perfectionner

fectionner réellement l'art de guérir : nous pouvons donc l'appeller l'âge des hypothèses. Cet âge eſt remarquable par les puérilités dont les Ecoles ſe ſont occupées. On a diſputé ſérieuſement, & avec la plus grande chaleur, pour ſçavoir ſi le cœur ſe raccourciſſoit ou s'allongeoit pendant la contraction. On n'a pas fait moins de diſſertations pour ſçavoir ſi les arteres coronaires recevoient le ſang en même temps que les autres arteres. La théorie du mouvement muſculaire, des ſécrétions, &c. a fait perdre à un très-grand nombre de Médecins un temps qu'ils auroient pû mieux employer. De ſçavans hommes ont voulu appliquer la géométrie au corps humain. Ils ont fait des calculs infinis pour apprécier la force du cœur, & la vélocité du ſang : mais leurs travaux ont été inutiles *Borelli*, par exemple, avoit démontré, ſuivant

ſa ſuppoſition, que la force du cœur étoit égale à un poids de 135000 liv. *Keil* la réduit à un poids de cinq onces ; & par un autre procédé à celui de dix-huit onces. On ne peut donc s'empêcher de regretter le temps que tant de ſçavans hommes ont employé ſi inutilement. Car enfin, quand on ſçauroit certainement quelle eſt la force du cœur, comment ſe font les ſécrétions, &c. l'art de guérir en ſeroit-il plus avancé ? On ſçait que le tartre émétique fait vomir, que le ſéné purge, que les cordiaux raniment le mouvement du cœur & excitent les forces, que les diurétiques évacuent par les urines &c. quand on connoîtroit parfaitement la maniere d'agir de ces remèdes, je doute fort qu'on en retirât une grande utilité. Connoître les cas où ces remèdes conviennent, voilà, je crois, le ſeul but qu'on doit ſe propoſer dans la

pratique ; le reſte n'eſt qu'une pure curioſité phyſique. L'expérience nous a appris qu'une langue chargée, une amertume, un mauvais goût dans la bouche, étoient des ſignes de la préſence de mauvaiſes matieres dans l'eſtomac. Elle nous a appris encore que ces mauvaiſes matieres contenues dans l'eſtomac produiſent des maux de tête, un aſſoupiſſement & mille autres ſymptômes qui diſparoiſſent dès qu'on a excité le vomiſſement. Peu nous importe de connoître la force des fibres de l'eſtomac, puiſque nous ſçavons qu'un émétique met en jeu toutes les puiſſances qui ſervent au vomiſſement. Quel vaſte champ, diſons-le en paſſant, n'offrent point aux Obſervateurs la région épigaſtrique & le pouls ! La doctrine de Solano ſi négligée, mérite une attention particuliere.

L'obſervation eſt donc le ſeul moyen de perfectionner la prati-

que de la Médecine, & il eſt certain que c'eſt dans les deux âges de l'obſervation que cette ſcience a fait le plus de progrès. On conviendra de cette vérité pour peu qu'on ſoit verſé dans l'hiſtoire de la Médecine. Mais j'oubliois que j'écris une Préface.

A U

TRÈS-HONORABLE LORD

GEOGRE ANSON,

&c. &c. &c.

A qui les grands & ſignalés ſervices qu'il a rendus à la Nation Britannique, ont mérité la place d'Amiral,

LE SUIVANT TRAITÉ

EST DÉDIÉ,

Avec le plus profond reſpect,

Par ſon très-dévoué, très-obéiſſant & très-humble Serviteur,

JACQUES LIND.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Le ſujet de l'ouvrage que je préſente au Public eſt des plus intéreſſans pour l'Angleterre, dont les flottes ſont les plus puiſſantes & le commerce le plus floriſſant de toutes les Nations. On ſuppoſe ordinairement que les Armées perdent plus de Soldats par les maladies que par les armes. Cette ſuppoſition a été vérifiée pendant la derniere guerre ; nos flottes y ont perdu plus de monde, par le Scorbut ſeul, que par les armes réunies de la France & de l'Eſpagne. Outre les ravages étonnans que cette maladie a cauſés accidentelle-

ment dans les vaisseaux & les flottes, elle affecte presque toujours le tempérament des Mariniers; & lorsqu'elle n'est point portée au point de produire une calamité frappante, elle ne laisse pas que d'augmenter très-considérablement la malignité des autres maladies. Il y a environ cent cinquante ans que Pierre Hawkins *remarqua, dans ses observations sur un voyage dans les mers du Sud, que cette maladie étoit la peste de la mer. Il produisit une énumération de dix mille Mariniers morts de cette maladie dans l'espace de vingt ans qu'il avoit été employé sur mer. Mais je me flatte de faire voir, dans cet ouvrage, qu'on peut prévenir ce malheur & obvier au danger d'une maladie si fatale. Je ne doute pas que le Public ne reçoive favorablement des tentatives qui ont pour but de mettre un frein à un ennemi si redoutable.*

C'est

C'eſt une matiere à laquelle tous les Médecins Praticiens ſont extrêmement intéreſſés ; cette maladie ne ſe borne pas ſeulement aux mariniers, elle attaque auſſi les Armées de terre & eſt endémique dans pluſieurs Pays : on la regarde depuis plus d'un ſiécle comme le fléau de l'Europe. Cette partie de la Médecine eſt cependant dans une telle obſcurité, que même les plus ſçavans ont beſoin de nouvelles lumieres ſur cette matiere. Le triſte récit du Scorbut qui ravagea l'Armée Impériale en Hongrie, la Ville de Thorn *en Pologne & pluſieurs autres relations inſérées dans cet ouvrage en ſont la preuve.*

Je vais rapporter en peu de mots ce qui a donné lieu à cet ouvrage.

M. Walter *ayant publié la relation du voyage du Lord* Anſon ;

la peinture vive & touchante qu'on y fait du triſte état où cette maladie avoit réduit l'équipage de ce Commandant, excita pluſieurs perſonnes à rechercher la nature d'une maladie accompagnée de ſymptômes ſi extraordinaires. On reconnut que les meilleures deſcriptions de cette maladie étoient dans les relations des voyages. On vit en même temps avec regret que ces deſcriptions n'étoient que des productions de gens de mer, peu inſtruits de la Médecine, & qu'aucun Médecin n'avoit examiné cette maladie ſur la mer, pour jetter du jour ſur cette matiere & pour diſſiper les ténebres épaiſſes dont elle eſt enveloppée dans les ouvrages des Médecins qui ne pratiquent que ſur terre. Quelque temps après, la ſociété des Chirurgiens des vaiſſeaux du Roi, publia ſon louable projet pour favoriſer le progrès des

connoiſſances en Médecine, par les ſoins réunis de tous ſes membres, leurs différens voyages leur fourniſſant l'occaſion d'obſerver la nature, d'anéantir les maladies & d'apprendre les variétés qu'y apporte la différence des climats, des ſols & des ſaiſons.

Je travaillai alors à un Mémoire ſur le Scorbut, dans le deſſein de le faire publier par cette ſociété : ce ſujet me parut mériter les recherches les plus exactes. Je fus obligé en conſéquence de conſulter pluſieurs Auteurs qui avoient écrit ſur cette maladie ; j'y trouvai des erreurs dont les ſuites avoient été très-pernicieuſes dans la pratique. Les mauvais effets qu'elles avoient déja produits, me firent voir une néceſſité évidente de les rectifier. Mais comme il n'eſt pas facile de déraciner de vieux préjugés, ou de renverſer des opi-

nions que le temps, la coutume & de grandes autorités ont établies, il a été néceſſaire pour cela de préſenter avec impartialité un tableau de tout ce qui a été donné juſqu'ici ſur le Scorbut, dans l'ordre chronologique, afin de découvrir les ſources de ces erreurs. Il a fallu, pour pouvoir l'expoſer avec clarté ſous un point de vue convenable, fouiller dans une grande quantité de matériaux : ainſi ce que je croyois d'abord ne devoir être qu'une courte diſſertation, eſt devenu un volume qui n'eſt plus conforme au plan & à l'inſtitution de la Société.

Je ne dois pas omettre ici de témoigner ma reconnoiſſance à quelques dignes Membres de cette Société, leſquels ont fourni pluſieurs excellentes obſervations pratiques, entr'autres MM. Yves de Goſport, & Jean Murray, *célébre*

Chirurgien à Wells. Malgré ces avantages, je ne doute pas qu'il ne se soit glissé plusieurs fautes de négligence, peut-être d'autant plus que l'ouvrage a été mis sous presse plutôt que je ne m'étois d'abord proposé. Il y a cependant deux choses qui paroissent devoir être exceptées.

1°. *Le plan de l'Ouvrage. Je suis fâché d'être obligé de débuter par une critique des Auteurs qui ont écrit sur le Scorbut : ce début ne plaira peut-être point à tout le monde. Il n'étoit pas aisé de trouver une méthode également à la portée de tous les Lecteurs ; & dans le fond l'arrangement des Chapitres n'est pas une matiere fort importante. L'ordre que j'ai adopté est celui que doivent suivre dans l'examen de cet Ouvrage les Médecins & les Sçavans, qui ont étudié cette maladie, & qui ont*

vu tout ce que les Auteurs en ont écrit. Il étoit néceſſaire d'abord de tâcher de réſoudre certaines objections qui peuvent s'élever de la doctrine qu'on a puiſée dès ſa jeuneſſe dans les écoles ; afin qu'on pût examiner avec moins de préjugés la ſeconde partie de l'ouvrage. Quant à ceux qui ne ſont pas au fait de la matiere, je leur conſeille de commencer par la lecture de la ſeconde partie : elle les mettra en état de porter un meilleur jugement ſur la premiere. J'ai placé à la fin de l'ouvrage la Bibliothèque ſcorbutique, ou la collection des Auteurs qui ont traité du Scorbut : on peut la conſulter comme un Dictionnaire. Il eſt bon d'avertir ici que, lorſque, pour éviter les répétitions, on trouvera ſimplement le nom d'un Auteur dans la premiere & la ſeconde partie, il faut avoir recours à la

Table alphabétique : elle indique la page où le titre du Livre eſt rapporté, ou bien ſon extrait dans la troiſiéme partie.

Dans l'ordre des chapitres, j'ai fait précéder la cure préſervative à la cure radicale : & comme le premier de ces chapitres eſt très-étendu, j'y ai renvoyé en grande partie dans le ſecond. Cette méthode de traiter le Scorbut, lui convient peut-être mieux qu'aucune autre. On verra que j'ai eu en vue, dans le plan que j'ai ſuivi, un Auteur dont l'ouvrage a été généralement bien reçu, c'eſt M. Aſtruc, de morbis venereis. *Si toutes les autres maladies étoient bien traitées de la méme maniere, on diminueroit extrêmement la multitude énorme de livres, dont le nombre augmente encore tous les jours.*

2°. *La critique doit excepter*

quelques répétitions ; elles étoient néceſſaires dans certains cas, pour étouffer des préjugés qui pouvoient alors s'élever naturellement, & pour fournir de nouvelles forces au raiſonnement.

Pour ce qui eſt du contenu de l'Ouvrage en général, j'ai tâché, dans la premiere partie, par une ſuite de raiſonnemens, d'établir ce qui y eſt avancé, ſur les preuves les plus évidentes. Je l'ai confirmé par les autorités des meilleurs Auteurs. J'ai été conduit néceſſairement à cette déſagréable partie de mon Ouvrage, je veux dire à critiquer les ſentimens des Auteurs célebres, non dans la vue de dépriſer leurs travaux, & de diminuer leur réputation, mais par l'amour du vrai & pour l'utilité du genre-humain. J'eſpere que des Lecteurs ſinceres & judicieux regarderont ces motifs comme une ſuffiſante

apologie des libertés que j'ai prises : Dies diem docet.

Les principaux chapitres de la seconde partie contiennent une description de la maladie, ses causes & les moyens de la prévenir & de la guérir : ils sont établis aussi sur des observations & des faits attestés. Je n'ai pas souffert que les illusions de la théorie aient influé sur la pratique & perverti le jugement ; & afin que le certain précédât l'incertain, j'ai placé à la fin la théorie & les conséquences qu'on en peut tirer.

Dans la troisième partie, j'ai donné un Abrégé de tout ce qui a été écrit sur ce sujet par les Auteurs les plus célèbres, soit Médecins ou autres. J'ai tâché d'exprimer toujours leurs sentimens avec autant de clarté & de précision qu'il m'a été possible. J'ai fait en sorte de m'exprimer plutôt avec clarté qu'avec

élégance, comme cela convient dans un livre de ſcience. Connoître une maladie & la guérir, ſont ce qu'il y a de plus eſſentiel à ſçavoir ; c'eſt pourquoi j'ai tranſcrit les ſymptômes & la curation des Auteurs qui ne ſe ſont pas entièrement copiés.

Fin de la Préface de l'Auteur.

TABLE
DES AUTEURS,
CITÉS
DANS CET OUVRAGE.

On a mis en Italique ceux qui ne traitent pas du Scorbut ; on a eu soin de mettre entre deux crochets le tome & la page, où se trouvent les Extraits que M. Lind *a donnés dans sa Bibliothèque scorbutique.*

A

ACTA Haffnienſia.
Adam, Melchior.
Addington, [*tome II, page* 23.]
Æginete.
Aëtius.
Agricola, *Jean.*

Albertus, *Michel.*
Albertus, *Salomon*, [*tome II*, 56.]
Albinus.
Alston, [II, 253.]
Anson, *v.* Waller.
Arétée.
Astruc.
Avicenne.
Aurelianus.

B

Bachstrom, [II. 157.]
Bacon, François.
Barbette, [II. 114.]
Th. Bartholin.
Behrens.
Below.
Berkeley.
van Beverwick.
Birch.
Blancard, [II. 126.]
Boerhaave, [II. 141.]
Bonet.
Bontekoe.
Borrichius.
Botterus.
à Bra.
Brendel.
Briscow.

Brucæus, [II. 48.]
Bruner, [II. 52.]
Burchard.

C

CADET.
Carreri, *Gemelli.*
Carrichterus.
Cartier, [II. 20.]
Caſtaneda.
Cellarius.
Celſe.
Chameau [II. 126.]
Charleton, [II. 115.]
Chevreau.
Churchill.
Citeſius.
Cleghorn.
Cluſius.
Cocchi.
Cockburn, [II, 137.]
Collége de Copenhague, [II. 91.]
Collége de Vienne, [II. 180.]
Commerc. litter. Norimberg.
Conringius.
Cordus.

D.

DECKERS, [II. 114.]
Delaware.

Diemerbroeck.
Dioſcoride.
Dodard.
Dodonée, [II. 47.]
Dolæus, [II. 128.]
Doringius.
Drawitz.
Dreyer.
Duhamel.
Duret.

E

ECHTIUS, [II. 31.]
Egede.
Ellis, [II. 223.]
Ettmuller, [II. 128.]
Eugalénus, [II. 66.]

F

FABRICIUS, *Georg.*
Fabricius Hildanus, [II. 89.
Foëſius.
Foreſtus, [II. 59.]
Francus.
Freind.
Freitagius.
Friccius.

G

GALIEN.
Gama, *Vasco de*, voy. Castaneda.
Gemma, *Cornelius*.
Glauber, *Jos. Rudolph*.
Gorter. (de)
Grainger.

H

HABESTRO.
Hackluit.
Hales.
Haller.
Hambergerus.
Harris.
Hartman.
Harvey, *Gédéon*., [II. 122.]
Harvey, *Guill*.
Hechstetter.
Heucher, [II. 148.]
Hilscher.
Hippocrate.
Histoire Naturelle de Russie.
Hoffman, *Frédéric*. [II. 187.]
Home.
Hornius.
Horstius, [II. 80.]
Houlier.

Hummel.
Huxham, [II. 231.]

J

Jacot.
James, *Voyage du Capit. Th.*
Joinville.
Juncker.
Junius.

K

Kaau.
Keil.
Koeleser de Keresser.
Kolben.
Kramer, [II. 171.]
Krantz.

L

Lancastre, *voy. du Capitaine.*
Lancisi.
Langius, [II. 35.]
Law.
Lemmus.
Lescarbot.
Lining.
Lipenius.
Lister.
Lower.

Lucréce.

M

MAGNUS, *Olaüs.*
Maitland.
Marcellus.
Martial.
Martini, [II. 82.]
Maude.
Maynwaringe, [II. 113.]
Mead, [II. 226.]
Medical Dissert. on the passions.
Medical Essays Edimb.
Mémoires de l'Acad. des Sciences.
Mercurialis.
Mercklin.
Miscell. curios. Germ.
Missa.
Mithobius.
Moellenbroek, [II. 102.]
Monck.
Morin.
Muntingius, [II. 125.]
Murray.
Musgrave.
Musschenbroek.

N

NICOLAÏ.
Nitzſch, [II. 191.]

O

OESLERUS.
Oxford, *Collect. de voyages.*

P

PATIN, *Charles.*
Pauli, *Simon.*
Pena.
Petit.
Petræus.
Peucerus.
Pitcairn, [II. 139.]
Platerus, [II. 79.]
Pline.
Plummer.
Poupart.
Pringle.
Proſper Alpin.
Purchaſſ. *Coll. de voyages.*

R

RAMAZZINI.
Reuſnerus, [II. 65.]

Rhodius.
Riviere, [II. 90.]
Robinſon Bryan.
Roetenbeck.
Ronſſeus, [II. 35.]
Ruſſel, [II. 229.]
Ruyſch.
Rye.

S

SANCTORIUS.
Schenckius.
Schmid, *Lud.*
Schmids, *Joſ.*
Sennert, [II. 93.]
Sinopée, [II. 165.]
Solano.
Soranus.
Steeghius.
Strabon.
Stubendorph.
Sulzerus.
Sutton.
Sydenham, [II. 129.]
Sylvius, *Delboë.*

T

TABERNÆMON.
Thieſen.

Timæus, [II. 100.]
Tinctorius.
Tschirnausen.
Tweſtrengk.

V.

VAN der Mye.
Van Helmont.
Van Swieten.
Ulric.

W

WALDSCHMIDT.
Walter, [II. 211.]
Weickardus, [II. 88.]
Wierus, [II. 40.]
Willis, [II. 102.]
Winſlow.
Wormius, *Olaüs.*
Wyck.

Y.

YVES.

Z

ZIPFEL.

Fin de la Table des Auteurs.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans les deux volumes.

PARTIE I.

CHAP. I. *HISTOIRE critique des différentes descriptions de cette maladie*, tome 1, p. 1.

CHAP. II. *Des différentes divisions du Scorbut, en froid & chaud, acide & alkalin, &c.* 53

CHAP. III. *De la distinction qu'on fait ordinairement en Scorbut de mer & Scorbut de terre.* 78

CHAP. IV. *Du Scorbut contracté dans le sein de la mere, héréditaire & contagieux.* 100

PARTIE II.

CHAP. I. *Les vraies causes du Scorbut, tirées des observations qu'on a faites tant sur mer que sur terre.* 107

CHAP. II. *Le Diagnostic.* 197

CHAP. III. *Le Pronostic.* 236

CHAP. IV. *La Cure prophylactique, ou les moyens de prévenir cette maladie, spécialement sur mer.* 243

CHAP. V. *La curation de cette maladie & de ses symptômes.* 325

CHAP. VI. *La théorie de cette maladie.* 373

CHAP. VII. *Les dissections.* 429

CHAP. VIII. *La nature des symptômes expliquée par la théorie & les dissections précédentes.* 439

PARTIE III.

CHAP. I. *Les passages des anciens Auteurs, qu'on suppose se rapporter à cette maladie, & les premieres descriptions qu'on en a données.* tome 2, p. 1.

CHAP. II. *Bibliothèque Scorbutique*, ou *Tableau chronologique de tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur le Scorbut.* 31

Appendix. 238

Fin de la Table des Chapitres.

AVERTISSEMENT.

Toutes les Notes qui ſe trouvent, ſoit dans la traduction de M. *Lind*, ſoit dans celle de M. *Van Swieten*, ſans être précédées d'une Lettre, ſont du Traducteur.

TRAITÉ

TRAITÉ DU SCORBUT,

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire Critique des différens Traités qui ont paru ſur cette Maladie.

IL eſt ſurprenant de trouver dans les premiers Auteurs qui ont écrit ſur le Scorbut, *Ronſſeus*, *Echthius & Wierus* (*a*), non-ſeulement une deſcription exacte

(*a*) *Ronſſeus & Echthius*, les premiers Auteurs qui ayent traité du Scorbut, quoique

de ſes ſymptômes, mais encore une énumération de preſque tous les vrais Antiſcorbutiques qui ſont connus aujourd'hui.

Ronſſeus croyoit que c'étoit la même maladie que celle qui eſt décrite par *Pline* (*b*), & qui affligea l'armée Romaine commandée par *Céſar Germanicus*. Il obſerva qu'elle ne paroiſſoit de ſon tems qu'en Hollande, en Friſe & en Danemarck; cependant il avoit ouï dire qu'elle ſe montroit en Flandres, dans le Brabant & dans quelques parties de l'Allemagne.

Il attribua la fréquence de cette maladie dans certains endroits à la différence du terrein, du climat & de la nourriture. Ce qui le fit penſer ainſi, c'eſt qu'il voyoit quelques-uns de ces Pays entièrement exempts de cette maladie : il écrivit ſa premiere lettre pour le prouver (*c*).

Echthius paroît être le premier qui

contemporains, écrivirent, ſans avoir eu l'avantage de voir les ouvrages l'un de l'autre.

(*b*) Voyez Part. 3, chap. 1.

(*c*) Intitulée : *Quare apud Amſterodamum, Alecnariam, atque alia vicina loca frequentiſſimè infectet Scorbutus.*

ait penſé que cette maladie étoit d'une nature contagieuſe : il tomba dans cette erreur, parce qu'il obſerva que des Monaſteres entiers qui ſe ſervoient de la même nourriture & reſpiroient le même air, étoient attaqués en même temps de cette maladie, ſur-tout après des fiévres, leſquelles ſans doute peuvent devenir contagieuſes dans des appartemens bien clos & bien fermés. Il penſa, en conſéquence, que cette maladie pouvoit être en quelque façon la criſe d'une fiévre ; &, comme telle, il la crut contagieuſe.

Wierus, qui copie les ſymptômes de ce dernier Auteur, preſque mot à mot, eſt avec raiſon d'un ſentiment différent. Il obſerve que le Scorbut n'eſt pas proprement la criſe d'une fiévre, mais que, ſemblable à pluſieurs autres maladies, il peut être occaſionné par le mauvais état des viſcéres, & la conſtitution viciée du ſang que les fiévres laiſſent après elles. Il penſe qu'on a été porté à croire cette maladie contagieuſe, parce qu'on en voyoit des familles entieres attaquées : mais il attribue cela à ce

qu'elles se servent de la même nourriture. Il se trompe cependant (probablement sur l'autorité d'*Echthius*), lorsqu'il pense que cette maladie pourroit être contagieuse, quand les gencives sont putrides. Il doute en conséquence si dans quelques parties de la basse Allemagne, où le Scorbut avoit paru depuis peu, il étoit dû à la nourriture ou à la contagion : mais nous prouverons amplement dans la suite qu'il n'est point contagieux (*d*).

Nous observerons encore que *Wierus* a décrit si exactement les différens symptômes de cette maladie, que les Auteurs qui l'ont suivi n'ont fait que le copier pendant long-temps. Il s'étoit déja écoulé un temps considérable, lorsque *Salomon Albertus* écrivit un ample Traité sur cette matiere. Il se fait un grand mérite d'avoir découvert un symptôme que nul autre Auteur n'avoit observé dans cette maladie, & qu'il dit avoir vû une ou deux fois ; c'est une roideur, (*rigor*) de la mâchoire inférieure. Cependant *Wierus* jouissoit toujours

(*d*) Chap. 4.

de la plus grande réputation & son livre étoit estimé ce qu'il y avoit de mieux sur ce sujet, même du temps d'*Eugalenus*. Ce dernier lui rend cette justice, & renvoie entierement à son ouvrage pour la curation : on doit donc regarder *Wierus* comme bon juge dans cette matiere ; & comme il étoit d'un savoir éminent, & d'une probité reconnue (ce que ses écrits sur ce sujet & sur plusieurs autres, prouvent suffisamment), on doit le croire, lorsqu'il dit que de son temps cette maladie étoit particuliere aux habitans des côtes maritimes septentrionales, & qu'il ne l'avoit jamais vûe en Espagne, en France, en Italie, ni dans la vaste étendue de la haute Allemagne. Il dit encore que, si cette maladie paroît en Asie & en Afrique, il n'y a point de doute que ce ne soit dans les pays maritimes, dont la situation (avec une nourriture grossiere & l'usage d'une eau corrompue) peut la produire, comme dans les pays où elle est endémique. Il ne donnoit point de simples conjectures ; il avoit beaucoup voyagé, & avoit été dans tous les

endroits dont il parle (*e*). Un livre qu'il écrivit *de Præstigiis Dæmonum*, ajoûte beaucoup à sa réputation. On voit qu'il n'étoit ni aussi foible, ni aussi crédule que quelques Auteurs plus modernes qui ont écrit sur le Scorbut.

Brunner, qui, après lui, peut être regardé comme l'Auteur le plus judicieux sur cette matiere, observe que, de son temps, le vin étant devenu d'un usage plus général, le Scorbut n'étoit pas aussi fréquent qu'autrefois, même dans les pays où il avoit été endémique.

Malgré cela, nous sommes surpris de trouver dans les Auteurs qui ont écrit très-peu de temps après, que ce prétendu virus contagieux s'étoit répandu de tous côtés. *Salomon Albertus*, moins de 30 ans après *Wierus*, dans son Epître dédicatoire au Duc de *Brunswick*, observe, après quelques déclamations pathétiques sur les vices du siécle, qu'il avoit vu le Scorbut dans tout pays, & qu'il étoit commun dans la Misnie, la Lusatie, sur les frontieres de la Bohême & de la Silésie, &c.

(*e*) *Vide Melch. Adam in vitâ Wieri.*

Cependant comme la maladie conſervoit encore la même face, il la décrit ſous les mêmes apparences : car, quoique cet auteur, qui pratiquoit dans un endroit où *Wierus* dit que le Scorbut étoit rare, eût découvert un ſymptôme extraordinaire qui accompagnoit quelquefois cette maladie, & dont nous avons parlé ci-deſſus; cependant il en donne, à tout autre égard, la même deſcription que *Wierus*. Il dit particuliérement que les gencives putrides & l'enflûre des jambes en ſont les ſignes les plus certains & les ſeuls caractériſtiques (*f*). Les autres Auteurs ſes contemporains en donnent auſſi la même deſcription; au reſte il falloit que le ſymptôme obſervé par *Salomon Albertus* fût très-rare, puiſqu'aucun autre Auteur ne l'avoit remarqué avant lui.

Onze ans aprés lui, *Eugalenus* nous

(*f*) *Signa mali hujus caracteriſtica, non alia ſunt, præter duo illa (quorum ſuprà meminimus) genuina ſymptomata, pathognomonica appellata, indubia morbi indicia, videlicet Stomacace & Sceletyrbe. Cætera ſymptomata ancipitia ſunt & vaga.* Alberti *Hiſtoria Scorbuti*, p. 346.

apprend que cette maladie s'étoit répandue presque par-tout avec une rapidité surprenante : ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est qu'elle avoit si fort changé de face dans ce court espace de temps, que les gencives putrides & l'enflûre des jambes n'en étoient plus les signes caractériſtiques ; le malade mouroit souvent avant que ces signes parussent (*g*). Il est même très-probable que ces symptômes ne paroissoient de son temps que trés-rarement ou même point du tout : on peut en juger par l'histoire d'environ deux cents cas qu'il rapporte dans son livre, dans laquelle on ne trouve qu'une seule personne dont les gencives fussent affectées.

Il nous fait entendre, dans différentes parties de son ouvrage, que cette maladie étoit extrêmement augmentée en malignité, & il veut nous persuader que sa fréquence & sa malignité dépendent d'une cause très-singuliere (*h*).

(*g*) Pages 10 & 211, Edition d'Amsterdam en 1720.

(*h*) Page 250, où il parle de la Vérole & du

Ses symptômes étoient alors innombrables (*i*), & elle étoit beaucoup plus fréquente, qu'elle ne l'avoit jamais été; du moins, s'il faut prendre ses termes à la lettre. Il est vrai qu'il s'exprime à cette occasion très-hyperboliquement : il dit qu'il a vu un nombre presque innombrable de malades attaqués d'un des symptômes de cette maladie ; il faut qu'il ait eu

Scorbut, comme de deux maladies nouvelles. *Utrique etiam peculiare hoc nostro sæculo fuit, ut quàm longissimè latissimèque sua pomœria dilatent & diffundant : atque procul à generationis lue, locis & terminis, ad incognita & remota loca excurrant evagenturque, atque sub diametrali lineâ, quâ sibi invicem, sub polorum oppositione opposita sunt, se mutuò quasi complectantur, & inter se virus atque venenum suum communicent. Ita fit ut hodiè etiam Germaniæ, Angliæ, Galliæ, hic morbus innotescat, apud quos anteà ne quidem auditum ejus nomen fuit.* Il dit la même chose dans son Epître dédicatoire au Comte de *Nassau*. Quelques-uns de ses Editeurs ont eu le soin de supprimer cette Epître dans les dernieres éditions : c'est cependant une piéce des plus curieuses.

(*i*) *Tam vàrii sunt affectus quos hic morbus edit, ut minimas omnium differentias numero comprehendere non magis ferè possibile sit, quàm arenam maris numerare ;* page 217.

une pratique prodigieuſement étendue (*k*).

Outre les raiſons naturelles qu'il donne, il ſe plaît encore à introduire quelques conſidérations morales pour rendre raiſon de la fréquence, & de la malignité du Scorbut & des ſymptômes qu'il lui attribue. Dans un endroit (*l*) il accuſe le Diable des apparences irrégulieres de cette maladie : dans un autre, il croit que cette nouvelle calamité a été envoyée par permiſſion divine pour punir les péchés des hommes. Il paroît, par tout ſon ouvrage, qu'il ſe regardoit comme l'homme le plus pénétrant pour découvrir ce Prothée caché ſous différentes formes ſurprenantes : auſſi rend-t-il graces au Ciel très-religieu-

(*k*) En parlant d'une fiévre quotidienne ſcorbutique, *Plures*, dit-il, *mendaci quotidianæ febris typo ab hoc morbo ægrotárunt, quàm ut numero hìc comprehendi queant ;* p. 231. En parlant des douleurs ſcorbutiques dans différentes parties du corps : *Deſcribendis nominibus eorum qui ab his doloribus variè exercitati elapſis hiſce annis fuêre, vix ſufficeret præſens charta ;* p. 51. Il répete encore, p. 258, que ces malades étoient preſque innombrables.

(*l*) Page 81.

sement de son importante découverte (*m*).

Comme ce Livre a été souvent réimprimé dans différentes parties de l'Europe, qu'il a été recommandé par les meilleurs Auteurs, tels que *Boerhaave*, *Hoffman*, &c, & qu'on le regarde aujourd'hui comme le meilleur qu'on ait sur le Scorbut (*n*); il est à propos d'en examiner le contenu & le mérite de son Auteur.

Nous commencerons par observer en quoi la description qu'il donne de cette maladie differe de celle qu'en ont donné tous les Auteurs qui l'ont précédé : ceux qui l'ont suivi

(*m*) *Quod ideò permittere Deus videtur, ut hoc modo iram suam adversus peccata ostendat, dum novis & inusitatis morbis & ægritudinibus, nunquàm priùs cognitis ac visis, mortale genus in irâ suâ visitat & castigat; ut etiam vulgus nostras, morborum novitate admonitum, intelligat differentes hujus temporis febres ac morbos esse, ab iis qui ante aliquot annos homines afflixerunt. Agamus igitur Deo gratias, quòd pro suâ infinitâ misericordiâ ac clementiâ tam benignè eos nobis revelare dignatus sit*, p. 222.

(*n*) M. Haller a dit depuis peu que ce Livre étoit généralement regardé comme ce qu'il y a de mieux écrit sur le Scorbut, *Vid. Boerhaave; Methodus studii Medici.*

n'ont fait, pour ainſi dire, que le copier ; de ſorte que nous aurons peu de choſes à dire ſur tout ce qu'on a écrit depuis lui juſqu'à Willis, qui en a décrit les ſymptômes d'une maniere un peu différente.

Eugalenus differe de tous les Auteurs qui l'ont précédé :

1°. En ce qu'il ſuppoſe que la maladie peut être fort avancée, avant que les ſymptômes qu'il croyoit les plus équivoques & les plus incertains aient paru. « Ainſi, dit-il, après que » la maladie a duré long-temps, le » malade eſt dans une langueur con- » tinuelle : il reſſent un engourdiſ- » ſement, un ſentiment de douleur » gravative dans les membres, ou » une douleur aiguë dans quelques » parties (*o*) ». Mais ces ſymptômes ſont rangés par *Echthius*, dans un chapitre ſéparé, ſous le nom de *ſignes éloignés qui lui ſont communs avec d'autres maladies.*

Foreſtus, qui étoit très à portée de voir des Scorbutiques, demeurant dans un port de mer, les rapporte

(*o*) Page 14.

comme des symptômes avant-coureurs du Scorbut. Il dit que, lorsqu'ils paroissoient, il doutoit de la présence du Scorbut, jusqu'à ce que les symptômes propres & particuliers à cette maladie se fussent montrés, tels que les gencives putrides, &c. Mais *Eugalenus* suppose que le Scorbut met souvent le malade au tombeau, avant que ces derniers symptômes paroissent (*p*).

2°. Il suppose, au contraire, que les symptômes, qui, selon tous les autres Auteurs ne paroissent que dans le dernier période de cette maladie, se présentent souvent dès le commencement, sans qu'aucun autre signe scorbutique ait précédé : telles sont les fréquentes syncopes, l'atrophie, l'hydropisie, &c. *Brucæus* & d'autres rapportent ces derniers, comme les effets du Scorbut le plus confirmé & le plus invétéré.

Ainsi, au lieu de cette progression réguliere de symptômes qu'on observoit autrefois dans les différens périodes du Scorbut, & que *Wierus*

(*p*) Pages 10 & 211.

& plusieurs autres ont exactement décrits, il devint, du temps d'*Eugalenus*, la maladie la plus irréguliere & la plus trompeuse qu'on puisse imaginer.

3°. *Eugalenus* differe de tous les Auteurs qui l'ont précédé, dans la description qu'il donne de plusieurs symptômes particuliers de cette maladie; ainsi les ulceres scorbutiques, selon lui, sont secs (*q*): au lieu qu'avant lui ils étoient au contraire fongueux, fœtides, &c. La difficulté de respirer, *dyspnea*, tourmentoit beaucoup autrefois les Scorbutiques, lorsqu'ils faisoient quelque exercice ou quelque mouvement. *Eugalenus* en parle très-différemment, ainsi que de la diarrhée & de presque tous les autres symptômes.

4°. Il attribue plusieurs nouveaux symptômes à cette maladie, lesquels paroissent opposés à sa nature; ou du moins que personne n'a observés avant lui: cependant on peut supposer que *Dodonée*, *Wierus* & plusieurs

(*q*) Sect. 49. Il décrit plus exactement ces ulceres dans les premieres pages de son livre, qu'il a copiées de *Wierus*.

autres Auteurs ont eu occasion de voir le Scorbut dans sa plus grande malignité, lorsqu'il étoit épidémique en 1556, dans les endroits où ils pratiquoient & où probablement il n'a point paru depuis dans un si haut degré. Les symptômes qu'il rapporte sont des cancers, des bubons, des ulceres du *pénis*, la perte de la mémoires, les symptômes de la peste, &c.

Pourquoi donc *Eugalenus* donne-t-il une description du Scorbut si différente de celle que les autres Médecins en avoient donnée? Il n'y a que deux choses à dire : Ou il faut supposer, 1°. que, très-peu de temps après que les premieres relations ont été publiées, cette maladie ait fait des progrès incroyables, soit devenue universelle, & ait pris une face & des symptômes entierement différens; c'étoit l'opinion d'*Eugalenus*; & quoiqu'il ait donné une relation du Scorbut si nouvelle & si différente, il dit cependant expressément que c'étoit la *Stomacacia* de *Pline*, la maladie décrite par tous les auteurs sous le nom de Scorbut : il l'attribue aux mêmes causes, emploie

la même curation, & même renvoie en particulier à ces Auteurs pour le traitement.

2°. Ou il faut supposer que cet Auteur pourroit s'être trompé, en croyant que cette maladie qu'il a décrite, fût précisément la même que celle qui étoit connue autrefois sous ce nom. Il pourroit encore y avoir quelque analogie entre les premieres descriptions qu'on nous a données du Scorbut & ce qu'il regardoit comme tel, ou du moins on peut supposer qu'il a donné ce nom à une compilation de différens symptômes dont il a donné le premier la description; & qu'ainsi il a caractérisé sous le nom de Scorbut, une maladie particuliere, ou une classe de maladies; nom que les Auteurs qui l'ont suivi, lui ont conservé.

Quant à la premiere supposition; avant de croire que cette maladie ait souffert une si grande altération, il est nécessaire de connoître les raisons sur lesquelles il est fondé, pour penser que tant de maladies différentes & opposées, ne soient autre chose que le Scorbut déguisé sous différentes

tes formes. Il faut du moins qu'il y ait dans les effets ou symptômes de ces maladies quelque analogie éloignée ou fausse ressemblance ; sans quoi il y aura une forte présomption de croire qu'il pourroit s'être trompé.

Mais au lieu de nous faire voir quelque ressemblance entre les maladies qu'il décrit, & celles qui ont été décrites par ses prédécesseurs ; il se sert de la méthode la plus extraordinaire pour prouver leur identité. Il prend pour signes pathognomoniques & démonstratifs du Scorbut, des symptômes qui n'avoient jamais été observés dans cette maladie, je veux dire un état de l'urine & du pouls, entiérement différent de celui qui est décrit par les Auteurs les plus exacts (*r*).

Or, en supposant que le pouls &

(*r*) Voyez Part. 3, chap. 2. *Forestus* dit que l'état de l'urine n'est de nul secours dans la connoissance de cette maladie, & il a écrit trois livres pour en prouver l'incertitude. Quoique *Reusnerus* n'en convienne pas avec *Forestus*, il donne, de même que *Wierus*, une description des urines très-différente de celle qu'*Eugalenus* en a donnée dans cette maladie. Pour ce qui est de l'état du pouls décrit par

l'urine, ainsi que les autres symptô-

Eugalenus, & qu'il assure être le symptôme le plus constant de cette maladie, page 30 ; il est à remarquer qu'il est le premier Auteur qui en fasse mention. *Reusnerus* dit que le pouls est déréglé, *inordinatus ;* il differe en cela de tous les autres Auteurs : mais on voit évidemment dans son ouvrage que c'est une supposition émanée de sa théorie, & non une observation. (*Vid. Reusner.* page 382.) Il le fait lent en même temps.

Malgré cela, le pouls & l'urine, ou l'un ou l'autre, convainquent *Eugalenus* de l'existence du Scorbut, quoique les symptômes en diffèrent sous d'autres rapports, autant que la peste de l'hydropisie : *Sufficiant ad denotandam mali causam quæ ab urinâ & pulsu indicia sumuntur* ; p. 120. *De his omnibus certum à pulsu & urinâ, vel ab horum alterutro, indicium est minimèque fallax* ; p. 89. *Citra alia indicia, non semel ad morbi cognitionem nos sola urina deduxit* ; page 23.

Notre Auteur ne pouvoit peut être pas choisir des signes plus équivoques que ceux du pouls & de l'urine ; c'est cependant par eux seuls qu'il caractérise tant de maladies différentes, soit aiguës, soit chroniques : on auroit cru que la grande foi qu'il avoit à l'urine, le plus incertain de tous les signes, auroit dû suffire pour lui faire perdre son crédit dans l'esprit des personnes judicieuses. Pour ce qui est du pouls, il varie si fort, suivant l'âge, le sexe, le tempérament, la situation, les différentes circons-

mes, avoient changé de face ; il falloit qu'il prouvât l'identité de ces maladies par d'autres marques, & non par les symptômes dans lesquels la maladie différoit d'elle-même.

Outre le pouls & l'urine qu'il regarde comme les signes les plus démonstratifs, il rapporte souvent d'autres marques ou diagnostics ; il n'y compte pas cependant autant que sur les premiers, quoiqu'il s'en serve souvent pour confirmer le jugement qu'il avoit porté sur cette maladie. Il est à propos de considérer tous ces signes, pour se former une idée juste de cet Auteur : je pense qu'ils peuvent être rapportés convenablement aux deux classes suivantes.

1e. Les symptômes qui n'ont jamais été remarqués dans le Scorbut

tances de l'artere ; & tout ce qu'on appelle *choses non naturelles*, influe tellement sur lui, que le diagnostic pris de ce signe seul, doit être très-équivoque dans toute espece de maladies.

En effet, les descriptions qu'il donne de l'un & de l'autre, sont de la derniere absurdité ; & la plupart des cas qu'il rapporte à la fin de son ouvrage, sont manifestement contradictoires aux diagnostics qu'il donne dans la premiere Partie.

par d'autres que lui, & qui ſemblent en effet plus propres à d'autres maladies; tels ſont l'état du pouls, & celui de l'urine, dont nous avons parlé ci-deſſus; une anxiété qui n'étoit pas continuelle dans la région de l'eſtomach ſous le diaphragme (*ſ*); un reſſerrement du goſier (*t*); une tumeur qui ſe tranſportoit d'un endroit à un autre (*u*); des envies de vomir au commencement d'une fiévre (*x*).

2e. Les ſymptômes communs à d'autres maladies, que les Auteurs qui l'avoient précédé appelloient les ſymptômes éloignés & équivoques; tels qu'une douleur obtuſe dans les jambes, dont il parle ſouvent comme d'une preuve convaincante de la préſence du ſcorbut (*y*); un abbattement d'eſprit (*z*); une aggravation des ſymptômes après les purgations (*a*);

(*ſ*) P. 142, & dans pluſieurs autres endroits.
(*t*) Page 154.
(*u*) Diagn. 25, page 212.
(*x*) Page 235.
(*y*) Pages 145, 201, 206, 216, 235 & particulierement page 50.
(*z*) Obſervation 15.
(*a*) Page 152.

un état de langueur plutôt qu'une maladie évidente ; une maladie lente ſans aucune cauſe manifeſte ; quelquefois un vomiſſement, des défaillances & un changement de couleur dans le viſage ; une éruption ſur la face ou ſur la poitrine dans une fiévre (*b*) : il regarde même comme un ſigne démonſtratif du Scorbut, une éruption après la mort (*c*) ou à ſes approches (*d*).

Mais il paroît ne compter ſur ces ſignes que pour fortifier les preuves qu'il tiroit de l'urine & du pouls.

Tels ſont les principaux ſignes ſur leſquels *Eugalenus* fonde le diagnoſtic des maladies qu'il décrit. Mais on ne trouve parmi ces ſignes aucun des ſymptômes que les autres Auteurs avant lui avoient cru abſolument néceſſaires pour démontrer l'exiſtence du Scorbut.

Il prend, au contraire, pour ſignes démonſtratifs & conſtans, ceux qui n'ont jamais été obſervés, avant ni

(*b*) Diag. 25, pag. 236.
(*c*) Page 124.
(*d*) Pages 187 & 189.

depuis dans cette maladie ; comme nous le prouverons amplement dans la ſuite. Ainſi nous devons conclure néceſſairement qu'il a décrit une maladie toute différente : tout ſon ouvrage en eſt la preuve ; ce qui ſuit le confirmera encore davantage.

Il eſt ſurprenant, avec une pratique auſſi étendue que celle qu'il prétend avoir eue, que dans ſoixante-douze obſervations & plus de deux cents cas publiés par lui ou par ſon Editeur, il ne ſoit point fait mention d'un ſeul vrai cas ſcorbutique où les gencives fuſſent affectées. Il n'y a qu'une relation extraordinaire & très-douteuſe d'un Eccléſiaſtique dans laquelle il en parle (*e*). Son indiſpoſition avoit été cauſée par une conſtipation : il avoit coutume, lorſqu'il étoit en ſanté, d'aller à la ſelle dix ou douze fois par jour. Il le guérit par la ſaignée & quelques antiſcorbutiques dont il ne parle point, & en rendant au ventre ſon ancienne liberté.

Il ſoutient, à la vérité, que le Scorbut met ſouvent le malade au tom-

(*e*) Obſ. 72.

beau, avant que les gencives ou les jambes ſoient affectées (*f*); mais eſt-il croyable que, parmi le grand (*) nombre de malades qu'il a traités de cette maladie, il n'ait vu que le ſeul cas dont nous venons de parler, dans lequel les gencives fuſſent affectées ? tandis qu'autrefois, dans la plus grande violence du mal, & aujourd'hui, comme nous le prouverons dans la ſuite, c'eſt le principal ſymptôme & le plus conſtant, & le ſigne caractériſtique de cette maladie.

Je renvoie aux pages 32 & 98 de ſon ouvrage, pour y voir les queſtions qu'il faiſoit à ſes malades. On y trouvera la récapitulation des diagnoſtics qu'il a donnés des maladies ſcorbutiques, & il ne paroît pas qu'il ait jamais cherché les ſignes dont nous venons de parler.

Il ne donne qu'un ſeul exemple de la vacillation des dents (*g*); & il met ce ſymptôme au dernier rang, comme étant de peu d'importance

(*f*) Pag. 10.

(*) Il dit dans pluſieurs endroits que le nombre en étoit preſque innombrable.

(*g*) Obſ. 47.

(*h*) : il observe, en même temps, qu'il y a des signes du scorbut beaucoup plus démonstratifs; tels que le pouls, l'urine, l'oppression de l'épigastre & des hypochondres, & les défaillances.

Il ne regarde les taches comme un signe de cette maladie, que dans l'atrophie scorbutique; encore n'en rapporte-t-il qu'un cas très-douteux (*i*).

A cette occasion nous le comparerons encore une fois avec les Auteurs qui l'ont précédé. *Reusnerus* n'écrivit que quatre ans avant lui, & il avoit rassemblé dans un Volume considérable presque tout ce qui avoit été décrit sur le Scorbut. Après avoir écrit les gencives putrides & les taches, il s'exprime ainsi : « Ce » sont les signes pathognomoniques » du Scorbut, sans lesquels la mala» die ne peut pas subsister (*k*).

(*h*) *Ultimò, & dentium laxatio: sed quia hæc primùm sub morbi finem incidit, minùs ad monstrandum morbum hunc ponderis habuit; quòd priùs ægrota ab hoc morbo interfici potuit, quàm ab hoc signo morbus cognosci.*

(*i*) Obs. 34.

(*k*) *Et hæc signa sunt Scorbuti pathognomo-*

Nous

Nous avons dit en second lieu, qu'on pouvoit supposer que ces maladies n'étoient pas précisément les mêmes, & qu'*Eugalenus* avoit caractérisé, sous le nom de Scorbut, une certaine espéce de maladie particuliere; en quoi il a été suivi par tous les autres Auteurs. Ses succès dans la curation, auxquels il en appelle si souvent, semblent confirmer cette opinion. Ceci me conduit au seul diagnostic dont je n'ai pas parlé, & que j'ai réservé pour cet endroit: il le regarde comme la marque distinctive la plus caractéristique de toutes les maladies qu'il a décrites; on le trouve dans presque toutes les pages de son Livre (*l*): sa régle générale étoit d'appeller Scorbut toutes les maladies qu'il ne trouvoit pas bien décrites dans les Anciens, & qui ne cédoient point aux remedes qu'ils avoient prescrits dans ces cas (*m*).

nica, quæ sine rei in quâ sita sunt interitu abesse nequeant. Reusneri exercit. de Scorbuto, page 328.

(*l*) Pages 37, 127, &c.

(*m*) *Nam si quis nobis in his regionibus morbus occurrat rarus vel etiam aliquis veteribus cognitus, sub aliis & diversis, atque plurimùm*

Il recommande la lecture de son ouvrage seulement à ceux qui sont versés dans la lecture des anciens Médecins Grecs & Romains (*n*) ; il observe que, sans cela, on ne sera point en état de distinguer les anciennes maladies des nouvelles : il a rangé confusément ces dernieres, ou celles qu'il croyoit telles, sous le nom général de Scorbut, sans aucune autre distinction.

Je vais donner exactement au Lecteur la vraie idée que cet Auteur avoit du Scorbut, afin qu'il puisse juger quelle est la maladie particuliere, ou l'espèce de maladie qu'il a caractérisée.

Il paroît avoir été de la même opinion qu'un savant Medecin de ce

ab eorum descriptione discedentibus signis, statim mendacem ejus speciem suspectam habere oportet, & hùc atque ad hunc morbum cogitationes dirigere, diligenterque cùm morbi mores, & causas ejus antecedentes, tùm pulsum & urinam explorare, talia ne sint quæ huic morbo conveniant, eumque quâdam sui proprietate exprimant & demonstrent Il ajoûte peu après, *Non video quis præterea dubitationis locus esse possit, nisi perpetuò cogitationibus nostris oberrare & incertum vagari velimus*, page 178.

(*n*) Page 227.

siécle, lequel, fondé sur ce passage de *Salomon*, qu'il n'y a rien de nouveau dans le monde, assure que toutes les maladies étoient autrefois les mêmes qu'aujourd'hui. Notre Auteur en exempte cependant la Vérole & le Scorbut (page 250). Il croit que l'une vient du Nord & l'autre du Sud; & qu'en se rencontrant elles se communiquent & mêlent réciproquement leur virus. Mais il ne connoissoit point du tout les affections hystériques & hypochondriaques, ni toutes les autres maladies connues aujourd'hui sous le nom de maladies nerveuses: il connoissoit très-peu le Rhumatisme, le Rachitis, & plusieurs autres maladies qui n'ont point été décrites par les Anciens, ou du moins qui ne l'ont été que très-imparfaitement. Ainsi toutes les fois que ces maladies se présentoient avec cette particularité qu'elles n'étoient point décrites dans les anciens Auteurs, il n'hésitoit pas à prononcer que c'étoit le Scorbut.

Il croyoit que le Scorbut pouvoit prendre la forme de toutes les maladies aiguës ou chroniques, auxquelles le corps humain est sujet: ou,

pour m'exprimer autrement, que les nombreuses & différentes maladies qu'il décrit dans son Livre, depuis la peste jusqu'à une simple fièvre intermittente, pouvoient être produites par le seul Scorbut. Il croyoit aussi que chacune des ces maladies pouvoit subsister séparément, sans la présence d'aucun des symptômes observés dans le Scorbut par les autres Auteurs, ou même sans aucun des symptômes ordinaires qu'il décrit lui-même, à l'exception de l'urine & du pouls. Il avoue que le premier de ces deux signes est souvent trompeur. Pour ce qui est du pouls, quoiqu'il le considere comme le seul symptôme (*o*) constant dans toutes les maladies, on voit cependant dans plusieurs endroits de son ouvrage qu'il étoit équivoque; & il doit certainement varier beaucoup dans tant de maladies si différentes (*p*).

(*o*) Page 30.

(*p*) Si la critique d'*Eugalenus* paroît trop longue, on doit considérer que c'est la base de tout le raisonnement de la premiere Partie de cet ouvrage. Il ne faut pas croire que ce soit le seul Auteur qui ait publié de si grandes absurdités, & que la critique qu'on en fait, ne

Mais comme la différence des climats doit nécessairement influer beaucoup sur la même maladie ; nous voyons en conséquence que les crises & les caractères des fiévres & autres maladies sont différens, dans les climats froids, de la description qu'en ont donné les anciens Auteurs qui pratiquoient dans des pays méridionaux. Ces circonstances & autres accidens doivent nécessairement varier les indications du régime & de la cure. Notre Auteur n'y fait aucune attention : mais lorsque la maladie la plus ordinaire différoit dans la moindre circonstance de l'exacte description donnée par ces Au-

puisse pas servir à une réfutation sérieuse. Ceux qui ne sont pas versés dans l'histoire de cette maladie, & qui n'ont pas pris la peine de lire la bibliothéque, Partie III, doivent savoir que son Livre a été transcrit presqu'en entier par *Sennert* & *Martini*, & ses plus grandes absurdités, par *Horstius*, *Lister* & plusieurs autres. *Eugalenus* auroit mérité les éloges qu'ils lui donnent, s'ils avoient confirmé par des faits & des observations ce qu'il a avancé : on voit au contraire dans leurs écrits qu'ils assurent la plûpart des choses entiérement sur la foi d'*Eugalenus ;* il doit donc les entraîner nécessairement dans sa chûte.

teurs, & sur-tout lorsqu'elle ne cédoit point à la méthode curative qu'ils proposent, il la rapportoit au Scorbut.

Or, soit que la maladie fût purement scorbutique, ou que le Scorbut fût compliqué avec une autre maladie, il n'étoit pas possible d'obtenir la guérison dans l'un & l'autre cas, sans l'usage des antiscorbutiques ordinaires. Il étoit nécessaire dans le dernier cas de les mêler avec les remedes propres à l'autre maladie : aussi nous apprend-il que cette méthode lui avoit toujours bien réussi. (*q*).

Nous avons raison de croire qu'il y a eu en lui quelque chose de pire que l'ignorance. Il nous dit que, si la maladie étoit connue, elle étoit très-aisée à guérir (*r*), & nous renvoye

(*q*) *In his omnibus cùm, propter multiplicem symptomatum varietatem raritatemque, causam subesse raram, & veteribus incognitam, considerarem; post varias habitas mecum deliberationes & diligentem pulsuum urinarumque examinationem, tandem Scorbuto adscribendam inveni conjecturam meam, atque κατορθωμὸν de his, comprobante felici curationis eventu*, page 30.

(*r*) Page 40.

à *Wierus* qui avoit écrit très-souvent sur ce sujet avant lui ; le seul but qu'il se propose dans son ouvrage étant de découvrir ce nouveau Prothée, déguisé sous tant d'apparences si differentes & si trompeuses (*s*). En effet, il ne nous a indiqué aucun autre reméde antiscorbutique, que ceux qui étoient recommandés avant lui, comme on peut le voir dans ses *Canones Therapeutici* (*t*). Le cochléaria est son principal remede antiscorbutique, & aprés lui le cresson de fontaine & le becabunga. Il croyoit cependant que quelques-uns de ces remedes avoient une vertu plus particuliere que les autres, pour certains symptômes de cette maladie : il recommande particulierement le cresson d'eau pour le *coma* (ou *carus* suivant lui) qui survient dans la fiévre scorbutique (*u*). Il rapporte un exemple miraculeux, pour ainsi dire, de l'efficacité de cette plante (*x*). Dans les convulsions qui

(*s*) *Ibid.*
(*t*) Pages 26, 42, 43.
(*u*) Page 44, *canon. ther.* 11, *item*, p. 125.
(*x*) Obs. 54.

accompagnent les fiévres ſcorbutiques, il préfere le ſuc du cochléaria (*y*), & il rapporte une hiſtoire également ſurprenante de ſes bons effets (*z*).

Mais quelle idée doit-on avoir de cet Auteur, lorſqu'il ſe vante d'avoir fait des cures ſi nombreuſes & ſi extraordinaires, dans les maladies les plus longues & les plus opiniâtres, par le moyen de ces ſimples remedes, dans un ſi court eſpace de temps, qu'il ſurpaſſe toute croyance ? Telle étoit alors l'efficacité de ces plantes, qu'elle enlevoit des bras de la mort pluſieurs malades infortunés qui languiſſoient depuis long-temps : elles guériſſoient des maladies qui avoient réſiſté à tous les autres remedes, & qui s'étoient jouées de la ſagacité des meilleurs Médecins. Tout ſon ouvrage eſt rempli de pareils traits : « Pluſieurs perſonnes, dit-il, attaquées » de cette maladie, & retenues dans » leurs lits depuis des ſemaines, des » mois & même des années, furent guéries dans peu de jours par » le moyen de ces puiſſans ſucs an-

(*y*) *Canon. ther.* 13, page 44.
(*z*) Obſ. 53.

» tiſcorbutiques, quoique leurs ma-
» ladies fuſſent des plus opiniâtres &
» des plus invétérées. » (*a*)

Dans le cas d'une femme en couche, qui paroît très-mauvais, il ſuſpendoit (*b*), pendant pluſieurs heures, les foibleſſes & l'anxiété ſcorbutiques dont elle étoit menacée, par le moyen de ces remedes. Ces heureux effets l'engagerent à les répéter huit ou neuf fois par jour. Quiconque lira la relation qu'il donne de cette maladie, y verra des cas auſſi extraordinaires qu'on en puiſſe trouver dans toute l'hiſtoire des maladies, tels que des ulceres qui s'ouvrent & ſe ferment, &c. (*c*)

Il fit pluſieurs cures, même dans des cas qui paroiſſent dangereux, dans des fiévres, par le moyen d'une infuſion d'un peu de cochléaria dans du petit lait de chevre (*d*). Il guérit une fiévre maligne principalement par le moyen de deux dragmes & demie de cochléaria, ajoutées à une

(*a*) Pages 129, 147.
(*b*) Obſerv. 69.
(*c*) Pages 264, 265. *Vid. Obſ.* 33 & 50.
(*d*) Obſ. 32.

potion apéritive. La fiévre & tous ſes mauvais ſymptômes diminuerent dès que le malade en eut pris quatre ou cinq fois ; ils reparurent, ayant ceſſé de prendre le reméde pendant deux jours (*e*).

La vanité & la préſomption de cet Auteur ſont inſupportables, lorſqu'il aſſure qu'il guériſſoit des phthiſies commençantes dans quatorze jours (*f*) ; des paralyſies dans cinq (*g*), ſouvent dans quatre, & dans quatorze tout au plus (*h*) ; de violens maux de dents dans quelques heures (*i*) ; pluſieurs fiévres quartes dans dix jours, qui n'auroient pu être guéries autrement dans un an (*k*). En un mot, il n'y a plus, ſelon lui, de maladies incurables ; & il rend à la Médecine ſon premier crédit & ſa réputation (*l*).

A la vérité, le malade expiroit

(*e*) Obſ. 59.
(*f*) Page 192.
(*g*) Obſ. 16 & 23.
(*h*) Page 63.
(*i*) Page 52.
(*k*) Page 40.

(*l*) *Futurum enim eſt, ut, in morbi notitiam deductus, paucis diebus graviſſimas quaſque febres*

quelquefois avant que les remedes antiscorbutiques eussent agi ; tel fut le cas d'une jeune fille. Il offrit, pour convaincre la famille, de faire voir les effets merveilleux de ses remedes, sur le fils aîné qui étoit attaqué de la même maladie. Mais après les avoir éprouvés sans succès pendant dix-huit jours, & le pere étant informé que ces remedes ne convenoient point, & étoient nuisibles dans un âge si tendre, il fut renvoyé (*m*).

Le cas suivant, parmi plusieurs autres, est un exemple de son extrê-

sit curaturus, quibus nulla veterum profuit curatio. Il ajoûte peu après : *Quæ quia à nemine hactenùs satis animadversa sunt, quod sciam, hinc factum esse arbitror, quòd tantoperè vilescere apud nos & in his regionibus Medicina cœperit, ut potè quæ nullius febris curationem certò promitteret ;* page 36.

Il répete la même chose dans un autre endroit : *Hoc sine arrogantiâ dicere possum, me certam harum febrium curationem promittere omnibus audere, qui nostris præceptis ac monitis obtemperare, & in assumendis hisce medicamentis consilium nostrum sequi non detrectant ; si quidem (absit arrogantia dicto) non minùs certò harum febrium curatio mihi nota est, atque digitorum numerus ;* Obs. 56.

(*m*) Obs. 59.

me ignorance en Médecine. Il prit la disposition qu'avoit une femme en couche à tomber en foiblesse pour un signe démonstratif du Scorbut (*n*). Il crut que la gangrene d'un pied, dans un homme de soixante & dix ans, étoit scorbutique, à cause des taches noirâtres & pourprées qui paroissoient sur la partie mortifiée, & du pouls petit, foible & inégal, auquel on doit s'attendre naturellement dans un pareil état. (*o*).

Il semble n'avoir connu aucune autre différence entre la Vérole & le Scorbut, que le pouls (*p*) & quelquefois l'urine (*q*).

Tous les Auteurs qui sont venus après *Eugalenus*, l'ont suivi scrupuleusement pendant long-temps, dans la description qu'ils ont donnée de cette maladie. *Martini*, *Horstius* & *Sennert* ont une si grande estime pour lui qu'ils copient avec une exactitude scrupuleuse, tous les symptômes

(*n*) Pages 194, 197, *item* Observ. 11.
(*o*) Page 108.
(*p*) Pag. 51.
(*q*) Page 163: voyez les pages 60, 126, 137.

qu'il décrit comme particuliers à cette maladie ; & sur-tout le grand fond qu'il faisoit sur l'urine & le pouls, pour en assurer l'existence ; ils ne s'en tiennent pas-là ; lorsqu'*Eugalenus* ou ses Editeurs rapportent quelque symptôme singulier & extraordinaire, ils ne manquent pas de l'ajoûter au diagnostic du Scorbut.

On peut voir dans la troisieme Partie les observations qu'ils firent eux-mêmes, & qu'ils ajoûterent à celles d'*Eugalenus*. Ils le surpasserent en absurdités. Il paroît que leur mérite consiste principalement dans des curations, ou du moins dans des remedes qu'ils nous ont donnés pour les différentes maladies décrites par *Eugalenus*. Il faut cependant rendre justice à *Sennert*: il avertit qu'il a copié cet Auteur, parce que le Scorbut n'étoit pas fort commun dans son pays (*r*).

Eugalenus n'avoit pas des talens

(*r*) *Tractatus de Scorbuto.*

Pour donner au Lecteur une idée des conséquences de pareils écrits & de la grande estime que ces Auteurs s'étoient acquise par leurs ouvrages, je vais rapporter un passage de *Moellenbroek*. Cet Auteur croyoit écrire sur le Scorbut en donnant un Traité *de Arthritide va-*

suffisans pour donner aucune théorie

gâ *scorbuticâ*. Il s'exprime ainsi dans l'introduction qu'il met à la tête de son ouvrage : *Imò nullus ferè jam morbus est, cui se non adjungat Scorbutus; unde, nisi antiscorbutica interdùm reliquis admisceat medicamenta, vix eos curabit Medicus, quod in praxi meâ expertus sum non rarò : & novi aliquos qui, Scorbutum ejusque antidota negligentes in morborum curatione; suum non potuerunt obtinere scopum : ac propterea à meo exemplo edocti, maximo cum ægrorum suorum emolumento, eadem posteà exhibuêre. Quamvis autem valdè frequens sit Scorbutus, symptomatibus tamen variis oculatissimos sæpè Medicos illudit & decipit; imò ex mille Medicis* (*ut scripsit* Freitag. Cent. 1, Obser. 99.) *ne ternos quidem invenias Scorbuti sat gnaros, ut ut se fingunt Æsculapios : hinc tant œgrotorum strages, tanta mortalitas, tanta archiatrorum, necdùm gregariorum, errata; ut statuas mereantur Fracastorianâ splendidiores, ære perenniores, viri clarissimi Sennertus & Martinus* (*adderem ego Georgium Horstium*) *qui penicillo plusquàm Apelleo Medicorum opprobrium nobis depinxerunt. Meruisset pyramidem Eugalenus, ni curationem subticuisset.*

C'est très mal-à-propos que *Moellenbroek* fait ce reproche à *Eugalenus* : il ne paroît pas avoir rien caché de ce qu'il sçavoit sur la curation de cette maladie. Outre qu'il renvoie à *Wierus*, il donne vingt & une regles thérapeutiques générales, & vingt-neuf particulieres ; dans la plupart desquelles il parle des plantes antiscorbutiques propres à remplir les

qui pût éclaircir la nature de toutes les maladies qu'il rapportoit au Scorbut. Les principes dont il se sert dans certaines occasions, tels que l'obstruction du foie & de la rate, la *redondance* de l'humeur atrabilaire, & la corruption des humeurs, sont empruntés d'autres Auteurs. Il les explique d'une maniere imparfaite, & ils se trouvent souvent contredits dans son ouvrage. L'hypothèse de *Sennert* tombe d'elle-même : ainsi il étoit réservé à *Willis*, avec le secours de *Lower*, de répandre du jour sur une matiere enveloppée de si épaisses ténébres, en la réduisant au système ingénieux établi & reçu encore aujourd'hui.

Il est bon de remarquer ici, comme nous avons fait ci-devant, que les gencives putrides & l'enflûre des jambes avoient été regardées jusqu'au temps d'*Eugalenus*, comme les signes

différentes indications. Ainsi, si ces plantes ne réussissent pas dans des cas pareils à ceux qu'il décrit, il ne faut pas en conclure qu'il ait fait un mystere de la curation : tout son ouvrage est une preuve du contraire.

Willis publia son Traité quatre ans après celui de *Moellenbroek*.

pathognomoniques du Scorbut. Ce dernier regarde comme tels un pouls petit, fréquent & inégal, avec un état particulier de l'urine (*s*). *Willis* ne parle point de cet état du pouls dans aucun des cas qu'il rapporte pour confirmer la description qu'il donne de cette maladie : il n'en fait pas mention dans tout son ouvrage, excepté sous le titre de *pulsus inordinatus* (*t*). Il le rapporte avec cinquante autres symptômes, sans le regarder comme un signe plus caractéristique du Scorbut, que la paralysie, les convulsions & tous les autres symptômes dont il fait l'énumération depuis la tête jusqu'aux pieds. Il explique ensuite ce qu'il entend par ce *pulsus inordinatus* (*u*), c'est, dit-il, un pouls inégal, intermittent, accompagné de fréquentes foiblesses, & qu'on observe seulement dans le Scorbut le plus invétéré. Mais il ne donne nulle part aucun état du pouls, comme particulier, ou comme un signe de cette maladie. Quoiqu'il regarde les

(*s*) Voyez Part. III.
(*t*) Page 228, édition d'Amsterdam.
(*u*) Page 254.

signes

signes de l'urine comme très-essentiels (*x*); cependant la description qu'il en donne differe sous quelque rapport de celle d'*Eugalenus* (*y*).

Il y a encore une différence très-essentielle entre ces deux Auteurs. *Eugalenus*, qui avoit vu beaucoup plus de malades que *Willis*, si nous en croyons ses propres paroles, dit que de son temps cette maladie étoit aisée à guérir (*z*). Son Livre est rempli, en conséquence, de cures merveilleuses & très-promptes. Du temps de *Willis*, au contraire, le Scorbut étoit beaucoup plus opiniâtre; reconnoissoit diverses causes même opposées; demandoit des méthodes très-différentes pour sa curation, & ne cédoit point aux simples antiscorbutiques si vantés par *Eugalenus*.

Willis a donné aussi une description de cette maladie, différente de celle qu'en ont donné tous les autres Auteurs. On peut s'en convaincre en comparant les symptômes rapportés

(*x*) Page 256.
(*y*) Page 229.
(*z*) *Cognito morbo, facilè curatur. Eugal.* page 140.

par les uns & les autres (*a*). Il eſt donc très-naturel d'examiner les marques particulieres & caractériſtiques qu'il donne de ces maladies différentes, afin de voir ſi elles peuvent être rangées avec quelque ſorte de convenance ſous un même nom, & rapportées à la maladie dont nous traitons.

« Les ſignes du Scorbut, dit-il, » ſont premiérement certaines cir» conſtances & marques extérieu» res qui le font ſoupçonner, avant » qu'on apperçoive les ſymptômes » les plus univoques. Ainſi, ſi quel» qu'un eſt né de parens ſcorbuti» ques, qu'il ait vécu avec une » femme ou autres perſonnes ſcor» butiques; s'il habite les bords de » la mer, ou un pays marécageux & » mal ſain; s'il a eu une fiévre de » longue durée, ou quelqu'autre ma» ladie chronique; ou s'il eſt ſou» lagé par les remedes antiſcorbuti» ques: ſi une telle perſonne, dis» je, devient valétudinaire, ſans fié» vre, ou ſans des ſignes certains

(*a*) Voyez Part. III.

» d'aucune autre maladie, nous pou-
» vons supposer avec raison qu'il a
» contracté le Scorbut » (*b*).

Mais nous prouverons dans un autre endroit (*c*), que le Scorbut n'est pas proprement une maladie héréditaire, & qu'il n'est jamais contagieux. Le Scorbut n'est pas la seule maladie à laquelle soient sujets les habitans des pays maritimes ou des endroits humides & mal sains, & les personnes qui ont essuyé des fièvres ou autres maladies. Les premiers (comme en Hollande) sont souvent attaqués de fièvres intermittentes, irrégulieres, dont les apparences sont très-trompeuses. Nous examinerons dans la suite la preuve qu'il tire de ce que les malades se trouvent soulagés par les antiscorbutiques; mais ce qu'il ajoûte, après; c'est-à-dire, que les malades doivent être sans fièvre, est assez extraordinaire. *Eugalenus*, *Sennert* & la plupart des autres Auteurs, avoient rangé expressément les fièvres parmi les symptômes de cette maladie : à peine *Wil-*

(*b*) Chapitre 3, page 247.
(*c*) Chapitre 4.

lis en fait-il mention ; ainſi les marques qu'il nous a données juſqu'ici, ſont équivoques & inſuffiſantes, ſuppoſé qu'elles ne ſoient pas fauſſes la plûpart du temps.

A la vérité, il donne à entendre ce que les autres Auteurs avoient prononcé plus ouvertement, lorſqu'il dit, en dernier lieu, qu'il ne doit point y avoir dans le Scorbut de ſigne d'aucune autre maladie (*d*).

» Secondement, continue-t-il (*e*), » les autres ſignes de cette maladie » ſont ſes ſymptômes ou effets im» médiats. Comme ils ſont de plu» ſieurs ſortes, on en fait ordinai» rement pluſieurs diviſions & on les » réduit à certaines claſſes. Ainſi, » ou ils ſont propres au Scorbut, ou » ils lui ſont communs avec d'autres » maladies ; ils ſe préſentent dans » le commencement, ou dans l'ac» croiſſement, ou dans l'état de la ma» ladie ; ils ſont internes ou ex» ternes. On peut les diſtribuer en» core ſuivant les différentes parties » qu'ils affectent, comme la tête, la

(*d*) *Abſque alterius morbi certis indiciis.*
(*e*) Chapitre 3, page 247.

» poitrine, le bas ventre, les extré-
» mités, ou l'habitude du corps : c'eſt
» dans ce dernier ordre que nous les
» avons décrits ».

S'il avoit ſuivi la premiere méthode dont il parle, & qu'il n'eût décrit, à l'exemple d'*Echtius*, que les ſymptômes propres & particuliers à cette maladie, ou qu'il l'eût décrite dans ſon commencement, ſes progrès & ſes différens périodes, il auroit pû répandre quelque clarté ſur cette matiere. Les premiers Auteurs & les plus exacts avoient tous ſuivi cette derniere méthode ; au lieu que celle que *Willis* adopte, eſt beaucoup moins exacte que celle d'*Eugalenus*. Il rapporte preſque toutes les maladies auſquelles le corps humain eſt ſujet depuis la tête juſqu'aux pieds, ſans donner aucune marque diſtinctive pour connoître lorſqu'elles ſont produites par le Scorbut ou par quelque autre cauſe. Quoiqu'*Eugalenus* attribue au virus ſcorbutique, autant de maladies que *Willis*, il donne cependant les ſignes caractériſtiques de l'urine & du pouls, par leſquels on peut reconnoître ſi elles viennent

de cette cauſe ou de quelque autre. Mais on ne trouve point de pareils ſignes dans tout l'ouvrage de *Willis*.

On peut demander encore quelle eſt l'idée que cet Auteur avoit du Scorbut. Nous ne pouvons que le conjecturer d'un endroit de ſon ouvrage (*f*), où il prétend donner les marques diſtinctives de quelques maladies ſcorbutiques particulieres ; telles que les paralyſies, les convulſions, le vertige, les hydropiſies, les tumeurs & les ulceres : c'eſt-là où nous trouvons la ſeule idée qu'il paroît avoir eue de cette maladie, ſi nous mettons à part ſa théorie, laquelle ne peut être reçue qu'on ne ſache auparavant ce dont il veut rendre raiſon par une hypotheſe auſſi nouvelle & auſſi extraordinaire que celle qu'il propoſe.

Les principaux diagnoſtics des maladies ſcorbutiques dont nous venons de parler, ſont, ſelon lui, les deux ſuivans.

Il tire le premier ſigne de ce qu'elles cedent principalement aux remé-

(*f*) Chapitre 5, page 274.

des antiſcorbutiques. S'il n'entend par-là que les plantes antiſcorbutiques les plus uſitées, telles que le cochléaria, le bécabunga & le creſſon ; il ne mérite pas plus de croyance qu'*Eugalenus*. Ce dernier nous aſſure qu'elles produiſent des effets extraordinaires dans les paralyſies, les convulſions, les léthargies, les hydropiſies, &c. Cependant l'expérience qu'en font tous les jours les Praticiens nous prouve le contraire : mais *Willis* n'entend pas ſeulement les ſimples antiſcorbutiques ordinaires. Il donne à cette occaſion dans une plus grande abſurdité qu'il ne paroît d'abord. On trouve dans ſon livre les indications les plus différentes, & un grand nombre de remedes antiſcorbutiques, dont les vertus ſont des plus oppoſées. Il veut que, lorſqu'un de ces remedes ne réuſſit pas, on en éprouve un autre, & ainſi ſucceſſivement juſqu'à ce qu'on en rencontre heureuſement quelqu'un qui ſoulage le malade (*g*). Il nous donne, en conſéquence, une ſi grande quantité

(*g*) Page 277.

de formules, qu'elle suffiroit pour composer une Pharmacopée : il veut, malgré cela, que la curation soit une preuve de la maladie. Certainement elle ne prouve pas davantage la présence du Scorbut, que celle de toute autre maladie dont il auroit pu parler.

Il se contente cependant d'une autre seule marque distinctive, qu'il place, pour me servir de ses termes, dans la *cause formelle* (*h*). Il veut dire que, dans le Scorbut, le sang & les autres humeurs sont principalement affectés & corrompus, sans qu'il y ait aucun vice local ou obstruction dans les solides, sur-tout dans les viscères : c'est seulement une altération scorbutique de différente espece, tantôt dans le sang, tantôt dans les esprits animaux.

Il faut avouer que cette distinction est extrêmement subtile & délicate. On seroit charmé d'apprendre le moyen de connoître, lorsque la cause est seulement dans les fluides, par exemple dans les paralysies, les hy-

(*h*) Page 274.

dropisies,

dropisies, & les autres maladies dont il parle. N'est-il pas absurde de caractériser ainsi les tumeurs & les ulceres scorbutiques (*k*) ? Mais il nous épargne la peine d'examiner plus long-tems cette matiere, en se contredisant immédiatement après, ou du moins en ne conservant cette distinction qu'entre le Scorbut commençant, & le Scorbut confirmé (*l*).

Il développe un peu le mystere vers la fin de son ouvrage ; il rapporte le cas d'un Gentilhomme, qui paroît aussi différent du Scorbut que de la Vérole, & il s'exprime ainsi : « Comme ce cas ne peut pas être proprement rapporté à aucune autre » maladie, on peut avec raison le » croire scorbutique (*m*). »

Willis a été copié par la plupart des Auteurs qui l'ont suivi, surtout par *Charleton*, *Hoffman* & *Boerhaave*. *Hoffman* l'a suivi dans la distribution des symptômes, & *Boerhaave* dans la grande distinction du Scorbut en chaud ou en froid, dans l'ordre de la cura-

(*k*) Page 274.
(*l*) Page 275.
(*m*) Page 334.

tion & dans les remedes qu'il prescrit. Comme les Auteurs, dont nous avons parlé, sont ceux qui ont été le plus estimés, je ne fatiguerai pas davantage le Lecteur, par des réflexions sur ceux qui les ont suivis (*). Je suis persuadé qu'il se présentera naturelle-

* Nous avons un exemple récent des mauvaises conséquences qu'on a tirées des ouvrages d'*Eugalenus*, *Willis*, *&c.* dans une thèse qui fut soutenue l'année derniere (1754) aux Ecoles de Médecine de Paris. Cette thèse a pour titre : *An à diversâ Scorbutici indole & sede, morbi diversi?* L'auteur voit par-tout le Scorbut. Cette maladie, selon lui, est un Prothée ; ses progrès sont plus rapides que le vent, (*pernicior vento*) ; elle est contagieuse, héréditaire, aiguë, chronique ; ses effets sont différens, innombrables & entierement opposés. L'humeur scorbutique produit en Espagne les écrouelles, le *cholera-morbus* ; en France le catharre, la toux humide, le rhumatisme ; en Angleterre, la *Suette* & la mélancolie ; en Hollande, l'hydropisie, la migraine & toutes sortes de fiévres chroniques & intermittentes ; en Suéde, toutes sortes de déchiremens d'entrailles, & pendant l'hyver une fiévre pourprée, qui finit par la *desquammation* de tout le corps ; en Irlande, des dartres rougeâtres. Ce n'est pas tout, l'Auteur nous apprend encore que le Scorbut est la cause du bronchocele parmi les habitans des Al-

ment plusieurs observation à ceux qui liront la troisiéme Partie de cet Ouvrage.

pes ; de la phthisie héréditaire, de l'ictere & de l'inflammation du foie, parmi les Portugais ; du charbon, qu'on observe fréquemment dans le bas Languedoc ; de la tympanite, de la goutte chez les Italiens ; de la lèpre en Egypte ; de la peste chez les Turcs ; de la Vérole dans les Indes : de la maladie de Siam, &c. En un mot, il n'y a point de maladie que le Scorbut ne produise. Voici une légere esquisse du Catalogue qu'il donne des maladies scorbutiques : la danse de *S. Vit*, l'atrophie, la pierre, la manie, l'épilepsie, l'apoplexie ; la léthargie, la paralysie, le diabéte, la lienterie, la goutte, la fureur utérine, le cancer des mammelles, la passion hystérique, la stérilité, *immodicus veneris appetitus*. *&c.* L'Auteur observe, en finissant ce long catalogue, que certains Médecins regardent le Scorbut comme la cause prochaine de toutes les maladies, sur-tout lorsqu'elles traînent en langueur. Il laisse aux Amateurs du vrai, aux Connoisseurs, le soin de juger de la justesse de cette opinion ; mais on voit bien qu'il a déja décidé la question. Je ne rendrai point compte du reste de cette longue thèse : il suffit de dire que le même esprit y régne d'un bout à l'autre. Nous devons cependant avoir obligation à l'Auteur ; son intention étoit des meilleures. Quel service en effet n'auroit-il point rendu à la Médecine, s'il étoit parvenu à faire voir

On peut voir dans *Sydenham* quel étoit le ſentiment de ce judicieux Médecin ſur cette maladie. On trouvera dans *Kramer* les ſuites funeſtes de pareils écrits : mais combien de malheureux attaqués de cette maladie ne doivent-ils pas avoir ſouffert, avant que la mort de pluſieurs milliers de perſonnes à la fois (*n*), ait commencé à ouvrir les yeux. Ce ſujet offre des idées trop triſtes pour s'y arrêter plus long-temps.

Nous voici parvenus maintenant aux Auteurs qui ont fait pluſieurs diſtinctions de cette maladie. Elles fourniront matiere au Chapitre ſuivant, dans lequel nous examinerons ſi elles ſont bien fondées.

qu'en rapportant ainſi toutes les maladies à une ſeule cauſe, on pouvoit les guérir par une ſeule claſſe de remedes, je veux dire les antiſcorbutiques ! Il faut avouer que ce ſeroit réduire l'art à une grande ſimplicité.

(*n*) Voyez *Kramer*.

CHAPITRE II.

Des différentes divisions du Scorbut, en chaud & en froid, en acide & en alkalin, &c.

LES Auteurs, en rassemblant les symptômes scorbutiques décrits par les uns & les autres, & en en ajoutant quelques-uns, parvinrent, dans l'espace de soixante-dix ans, à en multiplier extrêmement le nombre (*a*). Ils rapporterent au Scorbut presque toutes les maladies auxquelles le corps humain est sujet, même jusqu'à la caducité (*b*).

L'expérience journaliere des Praticiens dut bientôt les convaincre de l'inefficacité d'une méthode curative uniforme. Les simples antiscorbutiques si vantés par *Eugalenus*, ne guérissoient pas les maladies différentes & compliquées, rangées sous le nom de Scorbut. Ils furent donc dans la nécessité

(*a*) Depuis l'année 1604, lorsqu'*Eugalenus* écrivit.

(*b*) *Omnes qui ex senio moriuntur, moriuntur ex Scorbuto*, Dolæus.

de faire d'abord différentes distinctions de la maladie, & ensuite des divisions & des soudivisions. Comme la matiere médicale leur fourniſſoit abondamment des antiſcorbutiques dont les vertus étoient différentes & oppoſées, il convint de diſtinguer les ſymptômes particuliers, les maladies ou les périodes de la maladie, dans leſquels chacun de ces remedes convenoit en particulier.

Mais on peut demander quelle eſt la maladie où ces diſtinctions devinrent ſi néceſſaires ? Il paroît évidemment que c'eſt celle qui a été décrite par *Eugalenus*, *Horſtius*, *Sennert*, *Willis* & *Charleton*, leſquels ont toujours été regardés comme les meilleurs Auteurs ſur le Scorbut. Mais ſi les remarques critiques que nous avons faites ſur les ouvrages d'*Eugalenus* & de *Willis*, dont les autres Auteurs ne ſont que les Copiſtes, ſont bien fondées, ces diſtinctions ſont établies ſur des abſurdités, & le premier chapitre ſuffit pour les détruire.

Lorſque *Willis* introduiſit le premier ces diſtinctions, elles ne furent

pas reçues universellement. *Chameau* & plusieurs autres réfuterent son hypothèse par des raisons très-fortes. *Maynwaringe* observe, à cette occasion, qu'il n'y a point de Scorbuts essentiellement différens; mais qu'il y a une certaine multiplicité de symptômes dans cette maladie, plutôt qu'aucune différence spécifique.

Il paroît cependant que ceux qui ont fait le plus de distinctions, ont agi avec plus de raison que les autres. *Gédéon Harvey* (*), Médecin de *Charles* second, Roi d'Angleterre, est celui qui en a fait davantage. Il remarque que les distinctions les plus exactes sont nécessaires dans cette maladie. Elles doivent être prises, dit-il, « 1°. » de ses différens périodes; ainsi il di- » vise le Scorbut en imminent, déjà » existant, récent, & invétéré: il le » considere encore suivant qu'il se ter- » mine par une autre maladie ou par » la mort.

» 2°. De son origine: alors il est » héréditaire, contracté dans le sein

(*) Il ne faut pas confondre ce Gédéon Harvey avec le célèbre Guillaume Harvey, qui découvrit la circulation du sang.

» de la mere, ou accidentel. Ce der-
» nier se soudivise en accidentel con-
» tracté par contagion, & accidentel
» contracté par quelque erreur dans
» les choses non naturelles.

» 3°. De la partie principalement
» affectée : ainsi on peut lui donner le
» nom d'hépatique, de splénique, ou
» de stomachique.

» 4°. De la cause interne, & alors
» il peut être acide ou alkalin.

» 5°. Il prend souvent un nom par-
» ticulier, des parties où les sym-
» tômes sont fixés, ou de quelque
» symptôme prédominant : c'est ainsi
» qu'on l'appelle Scorbut de la bou-
» che, des jambes, des jointures ;
» asthme scorbutique ; rhumatisme
» scorbutique ; colique scorbutique ;
» diarrhée, vomissement scorbuti-
» que ; Scorbut flatulent, hypochon-
» driaque ; Scorbut cutané ; ulceres,
» douleurs scorbutiques, &c. On
» pourroit dire encore Scorbut de la
» face ; &c.

» 6°. On peut le diviser en Scor-
» but caché & manifeste. Le premier
» ne se fait point connoître par aucun
» symptôme externe ou évident ; on

» observe seulement un état moyen » entre la santé & la maladie, un dé» faut d'appétit, une nonchalance, une » pesanteur, &c.

» 7°. Il le divise encore en Scor» but d'une nature bénigne ou mali» gne, d'Angleterre ou de Hollande, » de mer ou de terre, &c ».

Harvey & *Charleton* sont presque les seuls qui donnent les symptômes particuliers aux différentes especes de Scorbut, par lesquels on peut les connoître & les distinguer les unes des autres. Les autres Auteurs ont trouvé ce soin trop pénible : il étoit en effet beaucoup plus aisé de donner un long détail de symptômes, laissant à la sagacité des Lecteurs le soin d'en appliquer plus ou moins aux différentes espèces de Scorbut qu'ils avoient établies. Il suffisoit pour cela de bien entendre leurs théories ; par exemple, de savoir lorsque les soufres étoient dans le sang en plus ou moins grande quantité, lorsque ce fluide étoit trop chaud ou trop froid ; & enfin lorsqu'il tendoit à une acrimonie acide, alkaline, muriatique, ou à une rancidité huileuse.

Les premiers & les meilleurs Auteurs (*c*), dont la méthode curative étoit simple, uniforme & presque toujours efficace, n'eurent point occasion de faire ces distinctions, & attribuerent généralement cette maladie à un vice de la rate : ils la confondirent avec une autre maladie très-différente, décrite par *Hippocrate* (*d*); mais quand on eut supposé que, depuis ces Auteurs, le Scorbut s'étoit répandu par contagion (*e*) sur toute la terre; qu'il étoit héréditaire (*f*), & que peu de personnes en étoient exemptes (*g*), on eut recours aux hypothèses pour soutenir ces opinions mal

(*c*) *Ronsseus, Wierus, Echthius, Albertus, Bruccœus, Brunner, &c.*

(*d*) *Vid.* Part. III, cap. 1.

(*e*) *Tacitè serpit insidiosum virus ab hospite in hospitem, spiritûs, lecti, mensæ, poculorum communione;* Charleton, pag. 17. *Contagium celere;* Boerhaave.

(*f*) *Fuére qui liberis suis Scorbutum legarent jure possidendum hæreditatio;* Charleton, pag. 17. *Vid.* Willis, pag. 242.

(*g*) *Nemo ferè hodiè ab eo planè immunis existit: Dolæi Encyclopedia; vid.* cap 1. p. 30. Un bouton sur la peau suffisoit pour faire soupçonner le Scorbut.

fondées. Les principes de *Galien*, la chymie, les méchaniques furent mis en uſage, ſuivant le goût des différens Auteurs, & la Philoſophie à la mode.

La premiere diſtinction qu'on en fit, fut celle de Scorbut chaud & de Scorbut froid. *Willis* définit le premier un état des humeurs *ſulphureo-ſalin*, & le ſecond un état *ſalino-ſulphureux*. Les Auteurs plus modernes leur ont donné le nom de Scorbut alkalin & de Scorbut acide; cette diſtinction eſt reçue encore aujourd'hui. Ils veulent dire par-là que le Scorbut eſt produit dans différens tempéramens & dans différentes occaſions, par les cauſes les plus oppoſées qu'on puiſſe imaginer; telles que le froid & le chaud, l'acide & l'alkali; & qu'en conſéquence ces différentes eſpéces demandent des traitemens très-différens; l'expérience ayant fait voir que les remedes ſalutaires dans une eſpèce, étoient nuiſibles & même dangereux dans une autre. C'étoit une ſuite de l'ouvrage d'*Eugalenus* & d'autres pareils écrits.

Il eſt vrai que le nom général d'une

maladie, ne nous en fait pas toujours voir la vraie nature. On doit examiner, avec soin, la constitution du corps, les différens degrés de la maladie, & toutes les autres circonstances particulieres, afin d'en tirer avec justesse le prognostic, les indications & la curation de la maladie : mais les divisions & les distinctions qu'on a faites du Scorbut, sont inutiles, embarrassantes, & même dangereuses, en ce qu'elles tendent à le confondre avec d'autres maladies avec lesquelles il n'a pas la moindre analogie.

On se sert souvent en conversation du nom de Scorbut froid ou acide, & on le trouve fréquemment dans les écrits de très-grands Médecins. Je suppose que ceux qui s'en servent le prennent dans le sens des Auteurs qui l'ont premierement introduit. Ainsi il suffira de faire voir ce que ces Auteurs entendoient par ce terme.

Peu de tems après que l'ouvrage d'*Eugalenus* eut paru, on s'apperçut qu'il avoit décrit plusieurs symptômes de la maladie hypochondriaque,

Sennert en conséquence nous avertit, dans sa Préface, comme pour s'excuser d'avoir copié cet Auteur, que si nous vivons dans un pays où le Scorbut ne soit pas commun, nous trouverons du moins dans son ouvrage plusieurs symptômes de l'affection hypochondriaque. Cependant, ainsi que tous les autres Auteurs systématiques, il a décrit cette derniere maladie dans d'autres endroits de ses ouvrages, comme entierement différente du Scorbut.

Ces Auteurs, en confondant les deux maladies, jetterent dans la plus grande perplexité ceux qui vinrent après eux. *Willis* & tous les Sectateurs d'*Eugalenus* soutiennent qu'il y a une très-grande affinité entre le Scorbut & la maladie hypochondriaque : mais on a été fort embarrassé pour assigner de justes bornes à ces deux maladies, & pour déterminer en quoi elles différent l'une de l'autre. Quelques-uns ont cru qu'elles étoient si étroitement unies, qu'il n'étoit pas possible de les décrire séparément (*h*). *Riviere* qui ne connois-

(*h*) *Etmuller*, *Dolæus*.

soit cette maladie que par les relations des Auteurs, conjecturoit que c'étoit l'affection hypochondriaque, jointe à un certain degré de malignité. D'autres crurent que c'étoit cette derniere dans son commencement. Mais l'opinion la plus générale (*i*) fut que la passion hypochondriaque se terminoit souvent par le Scorbut, & que ce dernier n'étoit autre chose que la premiere portée à son plus haut degré. Les Auteurs les plus judicieux, tels que *Pitcarn & Cockburn*, (dont le dernier sur-tout fut très à portée de voir des Scorbutiques) disent, en termes exprès, que, si on doit entendre quelque chose par le nom de Scorbut froid, ce n'est autre chose que la maladie hypochondriaque. On n'a qu'à lire *Charleton* pour s'en convaincre : c'est le seul Auteur de marque qui ait distingué le Scorbut acide par ses symptômes & par sa curation. (*k*).

Ce seroit certainement trop respecter l'autorité d'*Eugalenus*, que de

(*i*) Celle de *Mollenbroek*, de *Barbette*, de *Deckers*, &c.

(*k*) Il dit, page 140, que le Scorbut a une si grande affinité avec l'affection hypochon-

donner, comme il a fait, le nom de Scorbut à la maladie hypochondriaque, ou à aucune de ſes eſpéces; aux fiévres peſtilentielles, aux cancers, aux bubons, &c. Il ne ſuffit pas de donner pour raiſon, que le tems & la coutume ont conſacré les termes : l'ignorance & la coutume ne doivent point avoir de privilége; elles ſont contraires à l'avancement des ſciences & des arts.

La maladie hypochondriaque, ſuivant *Sydenham* (*l*), eſt la même chez les hommes que la paſſion hyſtérique chez les femmes. La plupart des Médecins en conviennent avec lui, à quelques petites différences près. Mais ces maladies n'ont aucune connexion avec le Scorbut : leur ſiége, leur cauſe, & ſur-tout leurs ſymptômes ſont entiérement différens; de ſorte qu'il eſt très-difficile de trouver un ſymptôme conſtant qui leur ſoit commun.

Il eſt ſurprenant que des Auteurs très-célébres aient voulu nous per-

driaque, qu'il n'en différe que par certains degrés.

(*l*) *Vid. Diſſ. Epiſt. ad Guill.* Cole,

suader que des causes aussi opposées que la chaleur & le froid, les sels alkalis & acides, dussent produire le même ordre de symptômes, & la même alteration du sang : car s'ils avoient cru qu'elles produisent des symptômes différens, certainement ils auroient spécifié ceux qui sont propres à chacune de ces causes. C'est ainsi que *Boerhaave* & *Hoffman*, après avoir donné un détail régulier des symptômes, dans lequel ils diffèrent extrêmement l'un de l'autre, assignent tous les deux une seule & même cause immédiate de tous les Scorbuts. Ils supposent que c'est une séparation extraordinaire de la sérosité d'avec la partie rouge ; & que la premiere est dissoute, tenue & âcre, tandis que la derniere est trop épaisse & visqueuse. *Boerhaave* veut qu'on donne différens noms au Scorbut, suivant la différente acrimonie des sels ou huiles (*m*) qui prédominent dans cette sérosité : ainsi il doit être

(*m*) *Vix equidem plura sulphurum saliumque genera in hermeticorum ergasteriis, quàm in sanguine Scorbuticorum est reperire ;* Charleton, pag. 58.

appellé

appellé *muriatique*, *acido-auſtere*, *fœtide-alkalin*, *rancido-huileux*, &c. (*n*).

(*n*) On pourroit demander à *Boerhaave* qui a décrit les ſymptômes particuliers au commencement, aux progrès & à la fin de la maladie, à quelle eſpèce de Scorbut appartiennent les ſymptômes qu'il rapporte, Aph. 1151, & leur progreſſion ſi réguliere. Il ſemble par ſa façon de les décrire, & par les remédes preſcrits dans ſa matiere médicale, qu'ils ſoient propres à toutes les eſpeces; pa rexemple, il ſuppoſe que la putridité des gencives, qui eſt le ſigne pathognomonique de cette maladie, comme nous le prouverons dans la ſuite, eſt un ſymptôme commun au Scorbut chaud & au Scorbut froid, qui ſont les eſpéces les plus oppoſées de la maladie, voy. Aph. 1163.

Son traité ſur le Scorbut n'eſt, à la vérité, qu'une compilation de différens Auteurs. Il a tiré les ſymptômes de la collection de *Sennert*, & la curation de *Willis*: il en avertit ſes diſciples dans ſes leçons. Mais quiconque lira les Auteurs dont il a emprunté la deſcription des ſymptômes, tels que *Wierus*, *Echthius*, &c. verra clairement qu'ils ont décrit une maladie très-différente de celle de *Willis*. La méthode curative de ce dernier, peut convenir aux maladies qu'il a décrites; mais elle ne convient nullement à la maladie décrite par les premiers ſous le nom de Scorbut.

J'ai ouï dire que *Boerhaave* avoit décrit une *cacochymie* ſous le nom de Scorbut. Mais ſi on

Il auroit été à souhaiter qu'après avoir assigné pour seule cause immédiate de toutes les especes de Scorbut n'entend par-là qu'une *cacochymie* scorbutique, qui doit être la même chose que la maladie connue sous le nom de Scorbut ; pourquoi confondre les termes & en faire des mauvaises applications ? Cette façon de s'exprimer doit faire confondre la maladie elle-même ; & elle a eu des suites très-funestes ; je n'en rapporterai qu'un seul exemple. Le mercure peut être regardé comme un poison dans le Scorbut ; *Kramer* nous apprend que quatre cents Scorbutiques périrent misérablement pour s'être servis de ce remède. (Voyez la lettre du Docteur *Granger*, partie 2 ; chapitre 2). Cependant *Boerhaave* le recommande dans un état de la maladie (Aph. 1151, n. 4,) où certainement il doit être mortel. D'autres Auteurs ont donné dans la même erreur, & se sont servis de son autorité pour lui donner plus de poids : voyez *Heucher*.

Il est vrai, dit-il, qu'un remede salutaire dans une espece de Scorbut, est mortel dans un autre. Mais comment concilier cela avec les causes qu'il assigne de cette maladie ? Elles paroissent toutes devoir produire le même effet, soit qu'elles agissent conjointement ou séparément : (il faut en excepter le quinquina, qu'il met au rang des causes de cette maladie, & qui est un très-bon antiscorbutique.) Supposons pour un instant qu'elles produisent des effets différens ; quelle marque trouvons-nous

(quelque différentes qu'elles fussent à d'autres égards) cette dissolution

dans ses aphorismes sur cette maladie, pour distinguer un remede nuisible d'un salutaire? Il donne, comme j'ai déja observé, l'uniformité la plus réguliere des symptômes; & les signes pathognomoniques paroissent être les mêmes dans toutes les espéces de Scorbut.

Je respecterai toujours l'autorité d'un si grand homme, autant que ce ne sera point aux dépens de la vérité & au détriment du genre humain. Mais on peut lui en opposer une beaucoup plus grande; c'est l'expérience du Médecin qui a été le plus à portée de voir des Scorbutiques; & qui a été témoin de la mort de plusieurs milliers de personnes, sans que les aphorismes de *Boerhaave* lui aient été d'aucune utilité. *Non nisi unica species veri Scorbuti datur, eaque fœtida, putrida, &c. gravissimus est error, quamlibet cacochymiam, imò etiam cachexiam, &c. Sorbutum putare; quum verus Scorbutus species cacochymiæ singularis sit.* Kramer, Ep. p. 27, 28. De pareils termes vagues ne sont en effet qu'un subterfuge de l'ignorance: & on les a reprochés pendant long temps à la Médecine. *Antiquorum cacochymia & Modernorum Scorbutus, æqualia habent fata; nam nomen suum in omnibus illis affectibus dare debent, ubi causæ morborum & symptomatum nullo alio vocabulo exprimi possunt Et sic tanquam asylum ignorantiæ, hæc nomina considerandæ veniunt;* Junkeri consp. medic. tab. 69.

du sang, & cette séparation de la partie séreuse d'avec la rouge, avec une si grande acrimonie dans la férosité ; il auroit été à souhaiter, dis-je, que ces Auteurs nous eussent donné quelques meilleures raisons pour soutenir cette opinion. Il faut avoir recours ici à *Moellenbroek*, le premier Auteur de cette hypothèse, dans son livre, *De varis, seu Arthritide vagâ scorbuticâ.*

Mais il convient de remarquer avant d'aller plus loin, que cet Auteur a décrit comme scorbutique une maladie que *Wierus* regarde comme très-différente du Scorbut, & dont il a donné le premier la description dans un Traité qui a pour titre : *De morbis aliquot hactenùs incognitis.* Nous trouvons dans ce Traité que celle-ci étoit particulière aux habitans de la Westphalie, & le Scorbut à la Hollande, &c. *Henri à Bra* ayant envoyé à *Forestus* la description de cette maladie (*die Varen*) ; ce dernier avoue ingénuement qu'il ne l'avoit jamais observée, quoiqu'il y eût cinquante ans qu'il pratiquât la Médecine. Il croit que c'est une maladie

nouvelle & très-différente du Scorbut (*o*). Mais revenons à notre sujet.

Moellenbroek, dans son Traité de ce qu'il appelle la goutte vague scorbutique (*p*), prétend que la cause immédiate du Scorbut, est un sel volatil scorbutique. Il observe que ce sel doit être volatil, parce qu'autrement il seroit trop adhérent aux parties, comme dans la vraie goutte; & les douleurs ne pourroient point changer de place aussi promptement qu'elles le font dans la goutte scorbutique (*q*). Par la même raison, la sérosité doit en être le véhicule, comme la liqueur la plus propre à le transporter promptement d'un endroit à un autre. On ne peut point attribuer cette fonction aux autres humeurs visqueuses qui abondent dans les constitutions scorbutiques, & dont le sang tiré des veines prouve l'existence. Il assigne ensuite ces humeurs visqueuses, comme la cause de la putridité des gencives & de quelques autres symptômes (*r*).

(*o*) *Vid. Obs. medicin. lib.* 2.
(*p*) Page 11.
(*q*) Page 12.
(*r*) Page 18.

Hoffman fait à-peu-près le même raisonnement (*f*) : il croit que la salivation, les douleurs vagues & les hémorrhagies ordinaires dans cette maladie, sont produites par la dissolution & l'acrimonie de la sérosité, & par la séparation d'avec ce qu'il appelle les parties solides du sang. Il regarde la viscosité de ces dernieres comme la cause des douleurs fixes, des tumeurs, &c.

Mais il est certain qu'une telle altération du sang n'existe point dans cette maladie. Ceci est prouvé évidemment par les dissections dont nous donnerons l'histoire ci-après (*t*). Les apparences du sang des Scorbutiques de l'équipage de Milord Anson, acheveront de lever tous les doutes (*u*). Dans quelque degré de la maladie que ce fût, & de quelque partie que le sang coulât, le *crassamentum* étoit toujours entierement dissout, & ne se séparoit aucunement de la sérosité (*x*). On observoit beaucoup moins

(*f*) *Medicin. systematic.* t. 4, par. 5, c. 1.
(*t*) Partie 2, chap. 7.
(*u* *Ibid.*
(*x*) Ceci est confirmé par *Kramer* : voyez

encore cette séparation singuliere de la partie rouge & de la sérosité, qu'on a regardée comme la seule cause immédiate du Scorbut, & qui a été la base de la théorie & de la pratique.

Dailleurs, il est absurde de supposer que la partie rouge du sang soit épaisse & visqueuse, lorsque la putréfaction est portée à un aussi haut degré que dans le Scorbut. Toutes les expériences sur le sang tiré des veines, font voir que le *coagulum* se dissout promptement par la putrefaction (*y*). La même chose doit certainement avoir lieu dans toutes les maladies putrides. Le sentiment de ceux qui font consister la méthode curative de cette maladie dans la correction des sels

Partie 3, & les Observations de *Granger*, ch. 5, Partie 2.

(*y*) Par les expériences de *Pringle*, le *crassamentum* se dissout le premier par la putréfaction, la sérosité résiste beaucoup plus longtemps; & il paroît que les particules septiques ou putrides sont engagées principalement dans le *coagulum*; de sorte qu'il sembleroit que l'acrimonie devroit résider particuliérement dans cette partie du sang: voyez *Pringle*; Obs. sur les maladies des armées, dans l'Appendix, Exp. 42.

acides ou alkalis, ou de la *tendance* à l'alkalinité ou à l'acidité qu'ils suppoſent dans le ſang des Scorbutiques, eſt ſujet à bien des difficultés.

Nous pouvons leur accorder qu'il peut y avoir dans les premieres voies des ſels ou des humeurs qui aient les marques & les propriétés de ce qu'on appelle acide, ou alkali. Mais comme le ſang d'un animal vivant n'a jamais été trouvé acide ou alkalin (z), il eſt très-difficile de leur accorder l'exiſtence de ces qualités dans ce fluide, lorſqu'elles ne ſe manifeſtent par aucun ſigne certain. Ces ſignes, ſuivant tous les Auteurs de cette théorie, doivent ſe montrer principalement dans les premieres voies. Mais dans le plus haut degré du Scorbut chaud putride, auquel on a donné le nom d'*alkaleſcent*, le malade ne perd pas

(z) Quoique l'urine récente de ceux qui ont pris le remede de Mademoiſelle *Stephens*, faſſe effervescence avec les acides, on n'eſt pas en droit d'en conclure que leur ſang ſoit alkalin : la raiſon en eſt ſenſible. Nos Chirurgiens de vaiſſeaux les plus expérimentés ſe ſont ſervis avec ſuccès de pillules faites avec le ſavon, l'ail & la ſcille, pour la guériſon de pluſieurs milliers de mariniers, que le Scorbut ordinairement

ordinairement l'appétit, n'a point de rapports putrides, ni aucun des signes donnés par ces Auteurs, comme les preuves d'une *tendance* à l'alkalescence dans l'estomac & les intestins. On n'y observe pas non plus ordinairement une chaleur & une soif excessives, qu'on suppose accompagner toujours l'alkalescence du sang. La plûpart des Scorbutiques ont au contraire bon appétit, sans chaleur ni soif, même jusqu'à la mort.

On se seroit attendu naturellement à trouver dans cette maladie, surtout dans l'espéce qu'on appelle muriatique (*), une soif excessive & un desir extrême des boissons délayantes & aqueuses. Il paroît aussi, du moins selon les principes de la Chymie, que les boissons seroient les remedes les plus convenables & les plus efficaces, dans

avoit réduits dans un état pitoyable. C'étoit leur remede ordinaire : on s'en est servi encore dans plusieurs Hôpitaux, sur tout à celui de Gibraltar. Ceci fournit un des plus forts argumens contre l'opinion de ceux qui regardent le Scorbut putride, comme d'une nature alkalescente.

(*) Nous prouverons ailleurs que cette distinction est chimérique ; Partie 2, chapitre 1.

une pareille acrimonie du sang. *Hoffman*, grand Chymiste (*a*), qui admet différens sels dans le sang, comme causes des différentes espéces de Scorbut, observe qu'il n'y a rien de si ridicule que les peines & les soins qu'on se donne pour les corriger par des sels opposés. « Je prouverai, dit-il, qu'il » n'y a qu'un seul moyen de corri- » ger les sels morbifiques de quelque » espece qu'ils soient; c'est en les dé- » layant dans une suffisante quantité » d'eau; ce moyen est le plus effi- » cace & le plus assuré ». Son raisonnement est du moins plausible: car il est certain que l'eau est le dissolvant propre de tous les sels.

La signification des mots *acide* & *alkali*, n'a pas été suffisamment expliquée & limitée, pour qu'ils puissent servir de fondement solide à aucune théorie des maladies (*b*), à l'excep-

(*a*) *Medicin. rat. system. Tom. 4, Part. 5, cap. 1.*

(*b*) *Frustrà quærimus limites quibus utralibet species contineri debeat. Hinc quam rectè ii faciant, non difficilis est conjectura, qui theorias, non chymicas modò, sed & medicas, ex acidorum alcalitumque doctrinâ, confingunt; dùm ne*

tion de celles des premieres voies. Car les ſubſtances mêmes qu'on regarde généralement comme acides ou comme alkalines, quoiqu'on les ait dans leur plus grande pureté, ne laiſſent pas de différer extrêmement entr'elles par leurs propriétés, & ſurtout par leurs effets ſur le corps humain (*c*). Tels ſont, par exemple, les acides dont les vertus ſont différentes, ſuivant qu'ils ſont fermentés ou non fermentés, végétaux ou minéraux, les uns atténuant le ſang, les autres le coagulant (*). Pareillement les alkalis fixes différent beaucoup des alkalis volatils, quoique purs. Mais comme on ne peut les avoir que rarement dans leur pureté, leurs vertus & leurs propriétés doivent varier encore à l'infini, ſuivant qu'ils ſont différemment préparés, & ſuivant leurs différentes combinaiſons avec d'autres ſubſtances.

vocabulorum quidem vim intelligunt. Joan. Freind, *Prælect. Chym. page 12.*

(*c*) *Vid. Hoffman. Obſerv. phyſ. chym. lib. 2, Obſerv. 29 & 30*

(*) [Les acides minéraux coagulent le ſang dans les animaux vivans ; quant aux acides végétaux, le fait n'eſt pas ſi clair. Il y a des expériences pour & contre. *Boerhaave* a trouvé que

Enfin l'expérience, qui seule doit décider dans ces occasions, renverse entiérement cette théorie. La pratique nous fait voir que les plantes alkalescentes, le cresson, les oignons, la moutarde & les raiforts sont d'une grande utilité dans le Scorbut chaud, putride, de la mer, dont on a attribué la cause à un alkali. Certains Auteurs, séduits par cette théorie, avoient condamné ces plantes, comme nuisibles & pernicieuses dans le Scorbut porté à son plus haut degré. Mais on a une preuve démonstrative du contraire dans l'exemple rapporté par *Bachstrom*, & par d'autres, de ce malheureux qui fut laissé en *Groenland*, & qui se guérit par le seul usage du *cochléaria* (*d*); & dans l'expérience de tous nos hôpitaux de marine, où les Scorbuts les plus putrides, portés au plus haut degré, sont guéris tous les jours par

le vinaigre délayoit le sang; mais le vinaigre qu'il a employé n'étoit pas assez concentré.]

(*d*) Quoiqu'il ne soit pas si âcre que celui de nos pays, il possede cependant cette qualité : voyez la lettre de M. *Maude* sur le cochléaria de Groenland, Partie 2, chapitre 5; elle suffit pour réfuter la fausse opinion où l'on est, qu'il

des bouillons faits avec une grande quantité de choux, de céleri, de choux cabus, de poireaux, & d'autres plantes alkalescentes. L'expérience fait voir aussi que les plantes & les fruits acides sont d'une grande utilité dans les mêmes cas. On voit par-là l'incertitude de pareilles théories. On doit encore y compter d'autant moins que de nouvelles expériences ont fait voir que les substances putrides, sont différentes des alkalines (*e*). C'est cependant sur la supposition que ces substances avoient une grande ressemblance entr'elles, ou qu'elles ne différoient que par le degré, qu'on avoit fondé l'hypothèse que nous combattons. Sur ce fondement on a recommandé, dans le Scorbut, plusieurs préparations chymiques, peu convenables, & sur-tout des sels d'une nature opposée à l'acrimonie prédominante, & fort vantés dans pareils cas : nombre de malades en ont été les malheureuses victimes. Ressouvenons-nous de cette maxime : *Chymia egregia*

n'y a que les acides qui soient convenables dans le Scorbut putride.

(*e*) Voyez les expériences de *Pringle*.

ancilla Medicinæ ; non alia pejor domina : la Médecine n'a point de meilleure ſervante que la Chymie, mais point de pire maîtreſſe.

CHAPITRE III.

De la diſtinction qu'on fait ordinairement en Scorbut de mer & Scorbut de terre.

CETTE maladie a toujours été très-commune ſur la mer, & on la connoît parfaitement aujourd'hui ſur cet élément, à cauſe des fréquens voyages dans les parties les plus reculées de la terre. Ses ſymptômes, quoiqu'en grand nombre, ſont réguliers & conſtans ; de ſorte que le plus ignorant matelot en acquiert une connoiſſance exacte dès le premier voyage de long cours qu'il fait. Mais comme on avoit ſuppoſé que le Scorbut faiſoit périr beaucoup de perſonnes ſur terre, ſans qu'on y apperçût les ſymptômes ordinaires du Scorbut de mer, pas même les plus équivo-

ques ; il fallut en faire une espéce différente de celui de mer, & lui donner le nom de Scorbut de terre. Ceci étoit néceſſaire pour ſauver la réputation du Médecin, & pour juſtifier l'idée qu'il avoit de la maladie.

Cette diſtinction eſt ſouvent miſe en uſage dans la converſation : on la trouve même dans les écrits de certains Auteurs. Pour juger de ſa juſteſſe, nous examinerons ici quelle certitude nous avons que cette maladie ſoit la même ſur la terre & ſur la mer ; & quelles ſont les preuves particulieres ſur leſquelles on peut ſe fonder pour aſſurer l'identité de deux maladies qui attaquent différentes perſonnes, dans différens climats, & dans différentes occaſions.

Les phénomènes qui ſe préſentent à nos ſens, dans une maladie, en ſont les ſymptômes, ou les diagnoſtics. On leur donne proprement le nom de *ſymptômes*, ſoit qu'ils en ſoient la cauſe immédiate ou les effets. Un ſymptôme fait partie de la maladie, & tous les ſymptômes pris enſemble conſtituent la maladie : c'eſt de leur aſſemblage que nous tirons des concluſions.

Ces symptômes prennent le nom de signes *pathognomoniques* ou *démonstratifs*, quand ils sont propres à la nature de la maladie, & qu'ils l'accompagnent le plus constamment. Ces signes sont les marques les plus évidentes qu'on puisse avoir de l'existence de l'identité des maladies. On a encore une forte preuve de leur identité, si elles sont produites par les mêmes causes & guéries par les mêmes remedes.

1°. Quant aux signes pathognomoniques du Scorbut, si nous comparons ses symptômes, tels qu'ils sont décrits par *Echthius*, *Wierus* & tous les autres Auteurs jusqu'à *Eugalenus* (*a*), avec les descriptions qu'on en trouve dans les relations des voyages, principalement dans celle du voyage de Milord *Anson* (*b*); nous y appercevrons une parfaite conformité dans les signes essentiels (*), & des phénomènes si singuliers qu'ils ne se présentent dans aucune autre maladie. Ainsi la putridité des gencives, l'enflûre des

(*a*) Voyez Part. III. (*b*) *Ibid.*

(*) On doit faire attention aux différences

jambes, & les taches qui caractériſent la maladie décrite par les uns & les autres, avec la roideur de l'articulation du genou qui s'y joint ordinairement dans ſes progrès, ne s'obſervent que dans le Scorbut. C'eſt encore un ſymptôme particulier à cette maladie que ceux qui en ſont attaqués, quoique d'ailleurs ſe portant bien en apparence, ſoient ſujets à tomber en défaillance au moindre mouvement, ou au moindre effort, & ſouvent à mourir ſubitement.

Les Auteurs de Médecine ont décrit cette maladie comme particuliere à certains pays. Nous trouvons dans leurs écrits, qu'une certaine année, elle fut épidémique dans tout le Brabant (*c*), & pendant quelques autres en Hollande (*d*). Quoique *Foreſtus* eût de fréquentes occaſions de voir des gens de mer attaqués de cette maladie, nous ne trouvons dans toutes ſes obſervations que le cas d'un

qui doivent néceſſairement ſe trouver entre des deſcriptions données par des Médecins, & des détails donnés par des gens de mer.

(*c*) *Dodonée*, *Foreſtus*.

(*d*) *Ronſſeus*.

seul marinier. Il confirme la vérité des descriptions qu'il donne du Scorbut, par l'histoire de malades qui n'avoient jamais été sur mer, & dont quelques-uns devoient être affectés à un très-haut degré, puisqu'ils mouroient subitement, au grand étonnement de ceux qui lisent l'histoire de leur maladie. Il rapporte un exemple d'une pareille mort.

Dodonée (*e*), qui a très-bien écrit sur le Scorbut, ne fait mention d'aucun marinier attaqué de cette maladie ; il rapporte, entr'autres, le cas d'une personne qui l'avoit contractée dans une prison (*f*).

En effet, il est à remarquer qu'*Olaüs Magnus*, qui a donné la premiere description exacte du Scorbut en Europe, en parle comme d'une maladie qui afflige les villes assiégées (*g*).

(*e*) *Praxis Medica & Observationes.*

(*f*) Cependant il dit ailleurs : *Angli maritimis commerciis dediti, & nautæ potissimùm stomacace affliguntur, sive id sit cerevisiæ potu ex aquis palustribus coctæ, sive ex aëris putredine, cœlique nebulis aut vaporibus ; hujus nostri instituti explicare non est ;* Historia Sirpium.

(*g*) Voyez Part. III, chapitre 1.

Les symptômes qu'il rapporte sont les mêmes que ceux qu'on observe constamment sur la mer. *Adrien Junius*, Médecin Hollandois, historien, & contemporain de *Ronsseus*, en a donné vers le même temps une description très-élégante (*h*).

Plusieurs Auteurs encore ont appellé le Scorbut de mer *la maladie Hollandoise*, entr'autres le célébre *François Gemelli Carreri*, qui a écrit les meilleures relations de voyages qu'on ait en Italien. En effet les symptômes de cette maladie sont aujourd'hui uniformes, tant sur mer que sur terre, en Hollande (*i*), en Groenlande (*k*), en Hongrie (*l*), à Cronstadt

(*h*) *Hollandiæ itaque peculiari dono naturæ dedit proventum lætum Britannicæ herbæ*) il la nomme ensuite cochléaria), *quam præsentanei remedii vim præbere in profligandâ scelerisyrbe & stomacace experiuntur cum incolis exteri quoque : quibus malis dentes labuntur, genuum compages solvitur, artus invalidi fiunt, gingivæ putrescunt, color genuinus & vividus in facie disperit, livescunt crura, ac in tumorem laxum abeunt.* Hist. Bataviæ, cap. 15.

(*i*) Voyez les Observ. de Pringle sur les maladies des Armées, page 10.

(*k*) *Acta Hafnien, vol.* 5, *Obs.* 75.

(*l*) *Kramer.*

(*m*), à Wibourg (*n*), en Ecoſſe (*o*), &c. Ceci prouve ſuffiſamment l'abſurdité de l'opinion de pluſieurs Auteurs qui ont aſſuré que le Scorbut avoit entierement changé de face, depuis les premieres deſcriptions qu'on en avoit publiées.

2°. Pour ce qui eſt des cauſes, elles ſont les mêmes tant ſur mer que ſur terre. Car nous prouverons amplement dans la ſuite (*p*), que toutes celles qui concourent à la production de cette maladie ſur la mer, ſe rencontrent auſſi ſur la terre. Mais comme elles ſubſiſtent plus long-tems & qu'elles ſont portées à un plus haut degré ſur ce premier élément, la maladie y parvient ordinairement à un plus haut degré de malignité.

Ceci ſuffit pour réfuter les Auteurs qui prétendent que cette maladie eſt particuliere aux mariniers, & qu'elle eſt produite par les alimens groſſiers dont on ſe ſert ſur mer, par l'eau

(*m*) *Sinopée.*
(*n*) *Nitzch.*
(*o*) Voyez la lettre de M. Granger, partie 2, chapitre 2.
(*p*) Partie 2, chapitre 2.

corrompue & par l'air de la mer. De plus, l'observation de tous ceux qui ont pratiqué la Médecine sur la mer, prouve combien *Eugalenus* (*q*), *Willis* & leurs Sectateurs se trompent, lorsque

(*q*) *Eugalenus* pratiquoit à Embden & dans d'autres endroits de la Frise Orientale, où l'air froid, humide & grossier, les eaux crûes & malsaines dont se servent les habitans de la Côte, & le *crassus & nauticus victus*, pour me servir de ses termes, rendoient le Scorbut général. On doit convenir cependant que cette maladie n'y fut jamais aussi épidémique, ni aussi fatale que sur les vaisseaux. Toutes les causes auxquelles *Eugalenus* l'attribue, se trouvent réunies & portées à un plus haut degré sur la mer que sur la terre. De trois cents cinquante hommes dont la santé étoit confiée à mes soins, quatre-vingts furent attaqués de cette maladie; j'ai vu mille scorbutiques dans un même hôpital, mais je n'ai jamais observé qu'aucun d'eux eût les maladies décrites par *Eugalenus*. De tous ceux qui ont pratiqué la Médecine sur la mer, je n'ai vu personne qui adopte les principes de cet Auteur, & qui suppose que toutes les maladies y soient compliquées avec le Scorbut; aucun d'eux ne prétend que les maladies les plus extraordinaires qui se présentent sur la mer, soient (comme *Eugalenus* le supposoit à Embden & à Hambourg), le Scorbut caché sous des apparences trompeuses, & qu'elles ne puissent être guéries sans les antiscorbutiques, lesquels

qu'ils assurent que la maladie qu'ils décrivent est proprement une maladie de mer. On peut en dire autant des différentes especes de Scorbut que *Boerhaave* fait venir des causes dont nous avons parlé ci-dessus.

Mais nous avons des reproches bien plus séveres à leur faire ; car leurs ouvrages, bien loin d'être utiles aux

manquent rarement dans ces occasions. Nos Chirurgiens de Vaisseaux, & les Médecins & Chirurgiens des hôpitaux de Marine, dans quelques-uns desquels il y avoit rarement moins de mille malades, n'auroient certainement pas manqué d'observer l'efficacité des antiscorbutiques, & la nécessité indispensable d'en faire usage. Le journal de M. *Yves* est une preuve de la variété des Maladies qui se présentent sur la mer sans la moindre complication avec le Scorbut; (voy. la fin du chapitre 1, partie 2). Si, comme *Eugalenus* le prétend, le Scorbut met souvent le malade au tombeau, avant que les gencives & les jambes soient affectées, ou qu'il paroisse des taches sur le corps ; c'est un fait que nous n'avons point observé Mais quoiqu'on puisse condamner avec justice *Eugalenus* comme l'Auteur de ces absurdités, ceux qui l'ont suivi ont fait cependant un plus grand mal, en les réduisant en système. On a proposé des traitemens & des remedes non-seulement inutiles, mais même très-dangereux pour la plupart.

Praticiens, lorsqu'ils ont à traiter le véritable Scorbut, sont plutôt dangereux. Je pense qu'il n'en est pas besoin d'autre preuve que la lettre de *Kramer* au Collége des Médecins de Vienne. Leur doctrine a induit en erreur quelques-uns des meilleurs Ecrivains : je citerai pour seul exemple *Sinopée*. Cet Auteur a décrit la maladie d'après l'observation ; mais malheureusement, il a pris ses remèdes dans ces Auteurs. Je suis moralement sûr que, sans cela, elle n'auroit pas été portée au haut degré où elle le fut alors à *Cronstadt*, & auquel elle parvient ordinairement tous les printems : car il paroît qu'elle diminue tous les ans dans cette Ville, plutôt par le changement du temps, que par les secours des Médecins.

3°. La curation des maladies scorbutiques, contractées sur mer ou sur terre, est entiérement la même. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les observations de *Bachstrom* & de *Kramer*, & plusieurs autres histoires rapportées dans ce traité. On verra encore que les premiers remèdes, que le hasard fit découvrir au vulgaire,

& qui ont été recommandés par les premiers Auteurs, sont aujourd'hui les plus estimés & les plus efficaces. Tout Praticien qui a traité de pareilles maladies, n'a besoin, pour preuve de ces faits, que de son expérience.

Enfin, s'il est nécessaire d'ajoûter l'autorité à ces preuves convaincantes, j'alléguerai celle du sçavant Monsieur *Mead* (*r*). Les événemens extraordinaires rapportés dans les voyages de Milord *Anson*, le porterent à faire des recherches exactes sur cette matiere. Il s'en entretint avec ce Seigneur : il examina les originaux des observations de ses Chirurgiens, & conclut en conséquence que cette maladie étoit la même que le Scorbut de terre, & qu'elle n'en différoit que par le degré de malignité.

Si on objecte à cela que, quoique le Scorbut de mer se rencontre souvent sur terre, & quoiqu'il soit, comme il a été prouvé démonstrativement, la seule maladie décrite par les premiers Auteurs comme particuliere aux pays froids & maré-

(*r*) *Discourse upon the scurvy*, page 97.

cageux

cageux qu'ils habitoient ; si on objecte, dis-je, qu'on entend néanmoins par ce qui peut être appellé Scorbut de terre, pour le distinguer du premier, une maladie ou une classe de maladies dont les symptômes sont différens de ceux du Scorbut de mer, & des pays marécageux ; alors il est nécessaire de définir, de décrire, & de caractériser cette espéce singuliere, afin de la distinguer de la premiere. Ce seroit rendre un grand service au genre humain ; mais c'est ce qu'aucun Médecin n'a fait jusqu'ici. Les Auteurs modernes les plus célebres, tels que *Boerhaave*, *Hoffman & Pitcairn*, n'ont fait aucune distinction de cette espéce, ni dans les causes, ni dans le diagnostic, ni dans aucune partie de la description qu'ils donnent de cette maladie. Je cite ces Auteurs, parce qu'ils ont eu une pratique fort étendue, outre l'avantage d'avoir lu tous les livres qui ont été écrits sur cette matiere.

On peut dire encore qu'il y a certaines maladies, telles que les éruptions cutanées, des ulceres, une es-

pece de mal de dents, &c. auſquelles on a donné depuis long-temps le nom de ſcorbutiques, terme introduit par nos Prédéceſſeurs, dont la plûpart des Praticiens ſont convenus de ſe ſervir aujourd'hui, & qu'il eſt peut-être néceſſaire de conſerver, n'étant pas facile d'aſſigner un nom propre à chaque maladie, ou au cas de chaque malade en particulier.

Pour répondre à cela, il faut examiner d'abord de quelle maniere & dans quel temps ce terme devint ſi général, & pourquoi ces ulceres, la galle, &c. furent nommés ſcorbutiques? Je crois qu'il n'y a point de doute, qu'on donna d'abord ce nom aux ulceres & aux éruptions cutanées qui ne cédoient pas promptement aux remedes (*ſ*). *Muſgrave* (*t*) nous apprend que la crainte du Scorbut avoit ſi fort allarmé toute l'Europe dans le dernier ſiécle, comme il paroît par les formules des Praticiens de ce temps, que tout l'art de la Médecine paroît avoir été employé à

(*ſ*) *Vid. Sydenham.*
(*t*) *De Arthritide ſymptomaticâ*, page 98.

combattre cette calamité générale : on croyoit qu'il se joignoit à toutes les autres maladies (*u*), & qu'il leur

(*u*) Voyez la note (*f*) chap. 1.

[Nombre de Médecins de nos jours, même des plus célebres, sont de ce sentiment. Une maladie résiste-t-elle aux remedes, a-t-elle quelque chose de singulier : ils n'hésitent point à accuser un vice scorbutique ? Ils croient même appercevoir ce virus dans toutes les maladies chroniques, comme d'autres voient de la malignité dans toutes les maladies aiguës où ils ne connoissent rien. Est-il possible qu'on se fasse illusion à ce point ? Quoi ! parce qu'une maladie est rebelle, il faut nécessairement qu'elle soit scorbutique, vérolique ou écrouelleuse. Le dérangement des digestions, le vice des dents dans les vieillards, les maladies de la peau, les dartres & autres éruptions cutanées dans les enfans, les douleurs rhumatismales, &c. ne sçauroient-ils subsister sans le Scorbut ? Mais les antiscorbutiques, disent-ils, réussissent quelquefois dans ces cas. D'accord. Mais ces remedes antiscorbutiques ne peuvent-ils donc guérir que le Scorbut ? Leur vertu atténuante, savoneuse, apéritive, ne peut-elle être efficace que dans ce cas ? Que diroit-on d'un Médecin qui assureroit que la gangrène est de la nature des fievres intermittentes vernales, parce qu'il auroit observé de bons effets du quinquina dans ces maladies ? Avouons-le, dire que certaines maladies opiniâtres sont scorbutiques, c'est une honnête

communiquoit sa malignité. Ainsi, ce terme fut originairement consacré par l'ignorance & par la fausse idée que cette maladie étoit extrêmement générale. Nous aurions à la vérité quelque peine à concevoir comment des Auteurs dont les opinions sont si absurdes, tels que ceux qu'on a regardés comme les meilleurs sur le Scorbut, & qui ont introduit ce nom général, ont pu parvenir à un si haut degré de réputation, si nous ne savions par expérience combien on est porté à admirer tout ce qui est extraordinaire. Il semble que nous ayons la faculté d'appercevoir les erreurs légeres, tandis que les plus grandes absurdités nous frappent, nous étonnent, s'emparent de notre raison, & font, de la non-vraisemblance, un nouveau motif de croyance. Peu de gens aujourd'hui veulent employer leur temps à la lecture de ces Auteurs : ainsi leur mérite est

façon de confesser qu'on n'y connoît rien. Mais il est inutile de s'arrêter plus long-temps sur ce sujet. M. *Lind* prouvera suffisamment combien cette opinion est éloignée de la vérité].

peu examiné, & on les estime sur la foi des autres.

Si on objecte encore que la dénomination de ces maladies doit être conservée, parce qu'elle est généralement reçue aujourd'hui ; je répondrai que, sur le même principe, on peut conserver les termes les plus ridicules dans tous les arts. Cette même difficulté se présenta au Chancelier *Bacon*, & aux premiers réformateurs des sciences en Europe. La *savante* ignorance de leur siécle, (s'il est permis de s'exprimer ainsi,) étoit cachée sous le voile épais d'un jargon inintelligible. Mais ils s'apperçurent qu'il étoit nécessaire, pour la solide restauration des sciences, de bannir tous les termes qui n'avoient été introduits, que pour en cacher les imperfections.

Il y a peu de personnes qui aient eu occasion de lire plus d'Auteurs que moi sur le Scorbut. Il est peu de livres ou d'observations sur cette maladie, que je n'aie vus. Or toutes les nouveautés sont sujettes aux contradictions : je ne me serois pas exposé à avancer une doctrine extra-

ordinaire, si j'avois pu caractériser, avec quelque sorte de convenance, quelque espèce de Scorbut différent de celui qui fait le sujet de ce traité. Mais lorsque je voulus tenter de le faire, je ne trouvai point deux Auteurs qui fussent d'accord, dont la doctrine fût établie sur des faits & des observations. J'observai que dix cas auxquels dix Praticiens donnoient le nom de scorbutiques, examinés & comparés, n'avoient point la moindre analogie les uns avec les autres. A cette occasion, j'aurois pu suivre l'exemple de quelques Auteurs; &, désapprouvant les premieres distinctions, en introduire de nouvelles, conformes ou à l'opinion reçue dans le pays; & ainsi en adoptant les erreurs vulgaires, j'aurois tâché de les établir & de les confirmer : ou à des nouveaux principes; & alors j'aurois pu multiplier les absurdités, comme fait chaque Praticien particulier qui croit être en droit de donner à ce qu'il lui plaît le nom de Scorbut, sans être fondé, pour le faire, ni sur l'autorité des bons Observateurs, ni sur les véritables principes de la Médecine.

Un traité complet sur les causes, la curation, &c. de toutes les maladies auxquelles on donne communément le nom de Scorbut, seroit d'une très-grande utilité. Mais ce n'est pas une chose aisée à faire ; & on auroit pu s'attendre également qu'un Auteur qui auroit vécu dans un pays ou dans un temps où l'on attribuoit aux sortiléges les maladies les plus opiniâtres & les plus extraordinaires, & qui se seroit donné la peine de bannir de la Médecine de pareilles erreurs, eût pu nous donner un traité des maladies & des phénomènes différens qui étoient attribués à ce mal imaginaire.

Il a été ordinaire aux Praticiens ignorans & paresseux, de rapporter tous les cas auxquels ils n'entendoient rien, à l'une ou à l'autre de ces causes. C'est la remarque d'un très-sçavant Praticien moderne (*x*).

(*x*) *Mos adeò invaluit, ut hodiè Medici imperitiores, si quandò ex certis signis neque morbum, nec causam ejus ritè possunt cognoscere, statim Scorbutum prætendant, & pro causâ scorbuticam acrimoniam accusent. Deinceps non rarò accidit, ut adfectus quidam sæpè planè singula-*

Pour ce qui eſt de la néceſſité de retenir le nom ; ſi on croit qu'un mot vuide de ſens ſoit néceſſaire en Médecine ; *ſi vulgus vult decipi, decipiatur.* Je vais cependant mettre devant les yeux les effets pernicieux de ces termes vagues & indéterminés. Si l'utilité du genre humain n'eſt pas un motif ſuffiſant pour faire abondonner de pareilles dénominations, je crains fort que toute autre raiſon ne ſoit inutile.

Premierement, les jeunes Praticiens, & les Etudians en Médecine, croient ne rien ignorer de leur art, dès qu'ils ſavent ce nom général de Scorbut, qui comprend preſque toutes les maladies ; parce qu'ils peuvent trouver dans les différentes pharmacopées, ſi communes aujourd'hui, un très-grand nombre de formules pour la cure de cette maladie.

Secondement, les vieux Praticiens

ris, cui portentoſa ſpaſtico-convulſiva jungunturſymptomata, in artis exercitio occurrat ; & tunc uſu receptum eſt, ut illum vel ad faſcinum vel ad malum ſcorbuticum rejiciant. Freder Hoffman, medic. ſyſtem. tome 4, page 369.

en rapportant au Scorbut (*y*) plusieurs maladies différentes & singulieres, empêchent les véritables progrès de leur art. Il n'y a cependant qu'un seul moyen par lequel on puisse espérer de perfectionner la Médecine. Ce moyen consiste dans l'histoire exacte & fidelle des maladies, distinguées soigneusement les unes des autres, à l'exemple des Botanistes dans la description des plantes. Les maladies de la peau font aujourd'hui une classe très-nombreuse. Les Anciens ont pris beaucoup de peine pour les distinguer les unes des autres, & ont traité cette matiere fort au long. Mais les Modernes les ont rangées presque toutes, depuis le plus haut degré de la lépre, jusqu'à la galle & aux dartres ordinaires, sous le nom de Scorbut (*z*). Ils ont

(*y*) *Notandum est quòd, quandò multa symptomata numerantur, tunc esse cogitandum de nomine congeriem morborum indicante, ut Scorbutus.* Waldschmid, Praxis. Medic. rationalis.

(*z*) Le Docteur *Pringle* observe avec raison que c'est improprement qu'on a donné en général le nom de Scorbut à la galle, à différentes espéces de dartres, &c. Il remarque que la galle est inconnue dans les endroits maré-

confondu avec celles-ci la face couperosée, la teigne, la plupart des éruptions cutanées ordinaires dans le printemps, l'éryſipele, &c. On a même regardé le Scorbut, comme la cauſe des ulceres *dyſépulotiques* (*), ſur-tout de ceux des jambes, & de pluſieurs autres maladies, dont la nature eſt des plus oppoſée au véritable Scorbut. Les cauſes de toutes ces différentes maladies ne peuvent être rangées convenablement ſous

cageux des Pays Bas, où le véritable Scorbut eſt très-fréquent & très-mauvais. Dans le véritable Scorbut, dit-il, il y a toujours une putréfaction des humeurs, lente, mais générale; au lieu que la galle & les dartres affectent les perſonnes dont les humeurs ſont très-différemment conſtituées. Les véritables taches ſcorbutiques ſont d'une couleur livide, ne ſont point couvertes de croûtes, ne s'élevent point au-deſſus de la peau, &c. Voyez le Chapitre ſur la galle, dans ſes Obſervations ſur les maladies des Armées.

Il obſerve dans l'Appendix que le Scorbut muriatique & le putride ne différent point l'un de l'autre; & que l'eſpéce de cette maladie, qu'on a ſuppoſé venir d'un acide, eſt du moins très-improprement nommée.

(*) On a donné le nom de *dyſépulotiques* aux ulceres qui ſe cicatriſent difficilement.

aucune des divisions du Scorbut qu'on a introduites jusqu'ici, & on ne peut point connoître par ce moyen leur nature particuliere; ce qui est absolument nécessaire pour leur curation.

Troisiemement enfin, on est parvenu par le moyen de ces distinctions vagues, à confondre le véritable Scorbut au point que quelquefois les meilleurs Praticiens ne le reconnoissent pas lorsqu'il se présente réellement. C'est ce qui fut cause de la mort de tant de milliers d'Allemands en Hongrie (*a*), où le Médecin de l'armée & tout le collége des Médecins de Vienne, avec le secours de tous les livres qui ont été écrits sur cette matiere, ne purent point remédier à cette terrible calamité. C'est par la même raison que nombre de malades sont traités tous les jours sur terre d'une maniere peu convenable, comme doivent l'avoir observé ceux qui connoissent le scorbut. C'est de-là encore que sont venues les pernicieuses méthodes qu'on n'a recommandées sur mer, & qu'on a que trop souvent mises en pratique.

(*a*) *Vid. Krameri epistolam de Scorbuto.*

CHAPITRE IV.

Du Scorbut contracté dans le sein de la Mere, héréditaire & contagieux.

IL y a eu différens sentimens sur les causes & la propagation de cette maladie. Quelques-uns ont cru qu'on la contractoit dans le sein de la mere, & que des parens scorbutiques en transmettoient à leurs enfans les terribles semences. On a pensé aussi qu'elle devoit quelquefois son origine à une nourrice scorbutique.

Horstius (*a*) avoit le discernement si fin, qu'il s'apperçut que l'ayeul pouvoit infecter son petit-fils, quoique son propre fils fût exempt de cette maladie. Il attribue les progrès de la contagion en Hollande, à la coutume où l'on est de se donner des baisers en se saluant. Il regarde avec compassion le sort des malheureux enfans, que tout le monde est obligé d'embrasser, crainte d'offen-

(*a*) *Tractatus de Scorbuto.*

ſer leur famille. Il n'eſt nullement ſurpris que cette maladie ſoit ſi commune dans les villes anſéatiques, & dans la Baſſe-Saxe; parce qu'on ne ſe ſert à table que d'un ſeul verre, & qu'il y a preſque toujours parmi les convives quelque ſcorbutique, dont les gencives ſont putrides, & dont la ſalive peut infecter toute la compagnie. *Sennert* aſſure qu'elle ſe communique par les embraſſemens vénériens. *Boerrhaave*, *Hoffman* & preſque tous les auteurs la regardent comme une maladie contagieuſe. *Charleton* croyoit qu'il y avoit plus de gens qui la contractoient par contagion que de toute autre façon.

Pluſieurs de ces ſentimens chimériques ne demandent aucune réfutation ſérieuſe. Il n'eſt en effet nullement probable que le ſcorbut ſoit ce qu'on peut appeller une maladie héréditaire ou contractée dans le ſein de la mere. Rarement voyons-nous qu'il parvienne à un haut degré, ſans l'influence de quelques cauſes externes ſenſibles; & l'expérience fait voir, que lorſqu'il eſt léger & commençant, on peut la plupart du temps

le guérir promptement & facilement.

Il eſt plus important d'examiner ſoigneuſement s'il eſt réellement contagieux, comme l'ont aſſuré hardiment la plupart des auteurs. On ne peut connoître les effets des poiſons contagieux qu'*à poſteriori*. Les raiſonnemens *à priori* ne ſervent de rien. Ces Auteurs auroient donc dû nous donner des hiſtoires conſtatées de perſonnes qui euſſent été infectées de cette maniere, ſans que les autres cauſes qui produiſent toujours cette maladie y euſſent influé aucunement : mais c'eſt ce qu'ils ne font nulle part. Nous voyons au contraire que partout où cette calamité a été générale, on a reconnu qu'elle étoit dûe à des cauſes puiſſantes & univerſelles ; & que, dans les temps qu'elle a été le plus épidémique, ceux qui ont pris les meſures convenables pour ſe ſouſtraire à l'influence de ces cauſes, n'en ont point été infectés. C'eſt ainſi qu'en Hongrie où elle fit de ſi grands ravages, il n'y a pas longtemps parmi les troupes Allemandes, le médecin de l'ar-

mée fut surpris qu'aucun officier, même le plus subalterne, n'en fût attaqué (*b*).

Sur la mer, où la fréquence de cette maladie fournit le plus d'occasions pour décider cette question, on ne l'a jamais regardée comme contagieuse. Si elle l'avoit été, il est impossible qu'on ne s'en fût apperçu. Comme on connoît, par de funestes expériences, les progrès rapides & les grands ravages que font toutes les maladies contagieuses, telles que les fièvres, les dysenteries, &c. parmi un nombre de personnes si étroitement renfermées, on a coutume de mettre en usage plusieurs précautions pour empêcher qu'elles ne se répandent davantage. On sépare les malades du reste de l'équipage, on jette les lits & les habits de ceux qui sont morts. Dès qu'on est arrivé dans un port, on débarque ceux qui sont attaqués de ces maladies; on nettoye ensuite le vaisseau, & on le parfume. Mais comme une longue & constante expérience a suffisamment prouvé que

(*b*) *Kramer.*

le Scorbut n'eſt point contagieux, on ne prend jamais ces ſortes de précautions. Dans les cas légers, & même lorſque les gencives ſont très-putrides, on garde ſouvent les malades ſur le bord, & on les y guérit. Il n'y a point d'exemple que ces perſonnes aient jamais infecté le reſte de l'équipage ; ou que ceux qu'on debarque ayent porté l'infection dans les hôpitaux ; quoique, dans pluſieurs autres occaſions, les maladies contagieuſes introduites dans ces hôpitaux, y faſſent de grands ravages.

Lorſque le Scorbut eſt épidémique ſur la mer, il attaque régulierement ceux que des cauſes manifeſtes y ont déja diſpoſés. Il n'y a d'abord pendant longtemps que les ſimples matelots qui en ſoient affectés : les domeſtiques ſubiſſent ſouvent le même ſort ; & quoiqu'ils ſe ſervent des mêmes verres & de la même vaiſſelle que leurs maîtres, rarement voit-on qu'un officier, même le plus ſubalterne, en ſoit attaqué.

Je pourrois rapporter pluſieurs faits bien atteſtés, qui prouvent, ſans laiſ-

ſer aucun doute, que cette maladie ne ſe communique point en buvant dans le même verre, en couchant dans le même lit, ni même par le contact le plus intime; mais il eſt inutile de multiplier les preuves d'une choſe ſi univerſellement connue: l'exemple ſuivant peut ſuffire. Un priſonnier François fut attaqué du Scorbut ſur le vaiſſeau du Roi le *Salisbury*. La putridité de ſes gencives étoit portée à un ſi haut degré, que je n'en ai jamais obſervé de pareille. Sa bouche répandoit une puanteur inſupportable, même à une certaine diſtance. Cependant, quoiqu'il bût & mangeât dans le même verre & dans le même plat que cinq de ſes camarades, pendant quinze jours, ceux-ci n'en furent point infectés, & arriverent au port en parfaite ſanté.

Cette maladie ne ſe communique point par l'infection des cadavres. Les diſſections faites à Paris (*c*) des ſujets les plus putrefiés, morts de cette maladie, ne paroiſſent point

(*c*) Voyez Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1699, page 237.

avoir produit aucun effet de cette espèce.

On peut juger par-là combien se sont trompés les auteurs qui ont cru que cette terrible calamité s'étoit répandue par contagion, des pays septentrionaux, où elle a pris naissance, sur toute la terre.

TRAITÉ DU SCORBUT,

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Les vraies causes du Scorbut, tirées des Observations qu'on a faites, tant sur mer que sur terre.

LE Scorbut est produit principalement par l'action de certaines causes externes & éloignées. Il est plus ou moins épidémique, & sa malignité plus ou moins grande, suivant que ses causes sont

permanentes ou accidentelles, & qu'elles agiſſent avec plus ou moins de violence.

Ainſi, lorſque les cauſes qui le produiſent ſont générales & portées à un haut degré, il devient épidémique, & fait de très-grands ravages. C'eſt ce qui arrive ſouvent ſur les vaiſſeaux, dans les voyages de long cours ; quelquefois dans les armées (*a*) : tel fut le cas des troupes Impériales en Hongrie (*b*) ; fréquemment dans les Villes étroitement aſſiégées, comme dans la garniſon Saxone à *Thorn* (*c*) ; au ſiége de la Rochelle & à *Stettin* (*d*) : d'autres fois il ravage des pays entiers, comme il fit dans le Brabant en 1556 (*e*), & en Hollande en 1562 (*f*).

Secondement, lorſque les cauſes ſont fixes & permanentes, ou qu'elles ſubſiſtent preſque toujours dans un endroit, le Scorbut y eſt endé-

(*a*) *Vid. Nitzch.*
(*b*) *Kramer.*
(*c*) *Vid. Bachſtrom.*
(*d*) *Krameri epiſtola*, pag. 23.
(*e*) *Dodonæus & Foreſtus.*
(*f*) *Ronſſeus.*

mique; comme en Islande, en Groenlande (*g*), à Cronstadt (*h*), dans les Parties Septentrionales de la Russie (*i*), & dans la plupart des pays Septentrionaux connus jusqu'à aujourd'hui en Europe, depuis le soixantiéme degré de latitude, jusqu'au Pole arctique. Autrefois il étoit encore particuliérement endémique dans plusieurs parties des Pays-Bas, en Hollande & en Frise : dans le Brabant, la Poméranie, & la Basse-Saxe (*k*), & dans quelques endroits du Dannemarck (*l*), de la Suede & de la Norvege (*m*), principalement sur les côtes maritimes.

Enfin lorsque les causes sont moins fréquentes, & qu'elles sont plus particulieres à un petit nombre de personnes, la maladie est alors sporadique, comme en Angleterre (*n*), en

(*g*) *Herman. Nicolai*, *vid. acta Haffn.*
(*h*) *Sinopæus.*
(*i*) *Vid. Comm. Litt.* Nov. ann. 1734, p. 162.
(*k*) *Wierus*, *Ronsseus*, *&c.*
(*l*) *Vid. Concil. Facult. Med. Haff. de Scorbuto.*
(*m*) *Brucæus.*
(*n*) Voyez la description du Scorbut qui régna au Fort Guillaume, par Monsieur *Granger.*

Irlande, dans plusieurs endroits de l'Allemagne, &c.

Cela posé, en considérant les circonstances particulieres, la situation & la maniere de vivre de ceux qui sont sujets au Scorbut, & en observant avec attention ce qui donne toujours lieu à cette maladie, ce qui peut en garantir, & ce qui augmente ou diminue sa malignité, nous serons en état de juger non-seulement des causes principales qui la produisent, mais encore des secondaires qui peuvent y influer. Il est de la derniere conséquence de rechercher les véritables sources de cette maladie, pour pouvoir les éloigner ou les corriger; car c'est de-là que dépend en grande partie la cure préservative. Nous commencerons par considérer la situation de ceux qui sont sur la mer, parmi lesquels le Scorbut est si souvent épidémique.

J'ai observé (*o*), lorsqu'il étoit question de prouver l'identité de cette maladie sur la mer & sur la terre, que les causes qui la produisent sur la mer se trouvent également sur

(*o*) Partie 1, chapitre 3.

la terre dans un moindre degré. Mais avant de déterminer les vraies causes qui la rendent si souvent épidémique sur la mer, je crois qu'il est à propos de considérer celles auxquelles on l'a attribuée communément, & qui cependant ne la produisent point.

Plusieurs Auteurs ont attribué cette maladie à la grande quantité de sel marin (*p*), dont les mariniers sont obligés de faire usage dans leurs alimens : on l'a nommée pour cette raison, Scorbut *muriatique*.

Je ne déciderai point si ce sel, au lieu de produire le Scorbut, le prévient au contraire pendant quelque tems, à cause de sa vertu antiseptique. Mes expériences ne m'autorisent point à tirer cette conclusion ; cependant elles prouvent évidemment qu'il ne cause point cette maladie, & qu'il n'augmente point sa malignité. Car dans les courses dont nous parlerons dans la suite, & où le Scorbut régna avec beaucoup de violence, on avoit coutume de faire boire l'eau de la mer en qualité de doux purgatif. On m'a dit que l'Ami-

(*p*) *Listeri exercitatio de Scorbuto.*

ral *Martin*, & plusieurs Officiers de sa flotte, en avoient fait usage pendant tout leur voyage. Pour moi j'ai mis à l'usage de cette eau purgative plusieurs malades attaqués de la galle & d'ulceres opiniâtres aux jambes; & j'en ai vû de très-bons effets, sur-tout dans le dernier cas: cependant aucun d'eux, après en avoir continué l'usage pendant un mois, n'a eu le moindre symptôme scorbutique (*).

L'expérience suivante achevera de lever tous les doutes. Je pris deux malades dont les gencives étoient très-putrides, les jambes enflées & les tendons du jarret retirés. Je leur fis prendre tous les jours une demi-pinte d'eau salée & quelquefois plus. (Je faisois alors des expériences pour voir les effets des différens remèdes dans cette maladie, & dont je parlerai plus amplement par la suite). Ils continuerent à faire usage de ce remède pendant quinze jours, & au bout de ce temps, je ne m'apperçus

* Bartholin a employé avec succès l'eau de mer pour arrêter le progrès de la pourriture dans le Scorbut. *act. Haffn. an.* 1673. *p.* 7.

point

point qu'ils se trouvassent plus mal en aucune maniere. Ils étoient dans le même état que ceux qui n'avoient pris aucun remède (*q*). Je suis convaincu, par cette expérience, que le sel marin, ou du moins la boisson de l'eau salée, ne dispose aunement la constitution du corps à cette maladie.

Je ne prétends pas par-là que quoique l'eau de la mer, qui abonde en sel marin, n'influe aucunement dans la production du Scorbut, il en soit de même des viandes & des poissons salés : on verra le contraire par la suite. La saumure des viandes en particulier, est d'une qualité différente du sel marin purifié, ou de l'eau salée. L'expérience fait voir que ce sel peut être embarrassé dans les huiles animales, sur-tout dans le porc salé, de façon qu'on ne peut l'en dégager qu'avec beaucoup de peine, par le moyen de lavages réitérés dans une très-grande quantité d'eau. Ainsi comme ces sortes d'a-

(*q*) Cette expérience a été souvent répétée, & il y a des personnes qui ont cru en appercevoir de bons effets ; voyez le chapitre 4.

limens ne peuvent être dépouillés de cette qualité saline ; ils ne peuvent point dans plusieurs cas fournir une nourriture douce & onctueuse, telle que celle qui est nécessaire pour réparer les pertes du corps. Il est remarquable que les forces vitales peuvent changer la nature des autres sels (*), c'est-à-dire, les convertir en une espéce de sel ammoniacal ou particulier au regne animal : au lieu que le sel marin paroît éluder la force des solides & des fluides, & on le retrouve, sans qu'il ait subi aucune altération dans l'urine de ceux qui en ont pris.

Ainsi le sel marin ne contribue point à produire le Scorbut, quoique les viandes durcies & conservées par son moyen puissent y contribuer, en ce qu'elles sont difficiles à digérer, & qu'elles ne peuvent point fournir une nourriture

(*) M. *Lind* entend sans doute par ces *autres sels*, les sels essentiels des plantes, les tartres solubles, &c. car il est probable que tous les sels neutres formés par l'union d'un acide minéral à un alkali fixe, ne peuvent point être décomposés dans le corps humain.

convenable. Ceci eſt encore confirmé par l'expérience journaliere des mariniers. On les prive généralement, dès qu'ils ſe plaignent du Scorbut, de tout aliment ſalé ; malgré cela, la maladie augmente avec beaucoup de violence. D'autres fois au contraire, elle paroît, quoiqu'on, ait en abondance des viandes fraîches ſur le vaiſſeau : tel fut le cas des vaiſſeaux de l'Amiral *Anſon*, lorſqu'ils quitterent la côte du Mexique (*r*).

D'autres ont ſuppoſé que le corps humain eſt conſtitué de façon, que

(*r*) Voyez Partie 3, chapitre 2. M. *Mead*, qui fut exactement informé de leur ſituation, obſerve que dans cette occaſion les proviſions de viande fraîche, & l'eau de pluie en abondance ne leur furent d'aucune utilité. *Diſcourſe on the ſcurvy*, page 100.

L'exemple des troupes Allemandes en Hongrie eſt une preuve que quelquefois les viandes ſalées ne contribuent nullement à produire cette maladie. Elles ne ſe ſervoient ni de bœuf, ni de porc ſalé ; au contraire elles avoient le bœuf frais à très-bon marché. *Vid. Kramer epiſtolam*, pag. 33. Les armées Ruſſiennes n'avoient aucune eſpèce de proviſion ſalée ; *Vid. Nitzch.*

la ſanté & la vie ne peuvent ſe conſerver long-temps ſans l'uſage des végétaux récens, des herbes & des fruits, & qu'une longue abſtinence de ces ſortes d'alimens eſt la ſeule cauſe du Scorbut (*ſ*).

Si cela étoit, nous devrions trouver dans les Anciens des deſcriptions très-exactes de cette maladie. Ils paroiſſent avoir fait leur étude principale de l'art de la guerre ; & leur façon d'aſſiéger les villes, étoit généralement de les bloquer, juſqu'à ce que la famine forçât les aſſiégés à ſe rendre. Or, comme ces villes ſoutenoient pluſieurs mois & quelquefois des années, ſans qu'elles euſſent des végétaux récens ; il n'y a point de doute que nous ne duſſions trouver que le Scorbut y faiſoit périr beaucoup de perſonnes, long-temps avant que les magaſins de proviſions ſéches fuſſent épuiſés. Leurs ſiéges étoient de beaucoup plus longue durée que la plupart de ceux d'aujourd'hui, & même plus que le blocus de *Thorn*, qui dura cinq mois,

(*ſ*) *Obſervatio circà Scorbutum, auctore F. Bachſtrom.*

& ſur lequel *Bachſtrom* a établi cette ſuppoſition. Suivant ce principe, cette maladie devroit être beaucoup plus fréquente qu'elle ne l'eſt : car il y a des perſonnes dans tous les pays, qui, par goût, mangent peu de végétaux, ou même point du tout ; outre cela, il y a certains pays qui en ſont privés pendant cinq ou ſix mois de l'année ; par exemple, dans pluſieurs endroits des montagnes d'Ecoſſe, de la nouvelle Finlande, &c. où cependant le Scorbut n'eſt pas commun.

Il ſeroit ennuyeux de rapporter un grand nombre d'exemples du contraire : tout le monde ſait, que des équipages demeurent pluſieurs mois ſur la mer, avec leur nourriture ordinaire, ſans être attaqués du Scorbut. J'ai fait une courſe qui dura trois mois, pendant leſquels aucun marinier ne mangea de végétaux récens d'aucune eſpéce ; & quoique pendant tout ce temps on fît bouillir le bœuf & le porc ſalé dans de l'eau de la mer, faute d'eau douce, nous retournâmes cependant au Port ſans le moindre ſymptôme ſcorbu-

tique. J'ai connu des mariniers qui s'étoient nourris pendant tout un voyage de trois ans, des seules provisions du vaisseau, faute d'argent pour acheter quelque chose de meilleur, & nommément des végétaux récens. Ils faisoient si peu d'attention à ce qui pouvoit être utile à leur santé, qu'ils dépensoient le peu d'argent qu'ils pouvoient se procurer, à acheter de l'eau de vie & des liqueurs spiritueuses. Quelques oignons & autres choses semblables, étoient toutes leurs provisions. Rarement firent-ils, pendant tout le voyage, plus de deux ou trois repas par mois avec des végétaux. Malgré tout cela, ils furent exempts du Scorbut.

Mais il est remarquable que, dans les deux campagnes que je fis sur le vaisseau du Roi le *Salisbury*, dont je parlerai dans la suite, & où j'eus occasion de faire des observations sur cette maladie; il est remarquable, dis-je, que le Scorbut commença à régner sur ce vaisseau, de même que dans toute l'Escadre qui croisoit sur la Manche, moins de six semaines après que nous fûmes partis de

Plymouth, où on avoit toute sorte de végétaux en abondance. On auroit cru qu'une pareille nourriture auroit suffisamment préparé le corps des mariniers contre cette maladie. Cependant, dans un si court espace de temps, dans deux mois, de quatre mille hommes dont cette flotte étoit composée, il y en eut au moins quatre cents qui furent attaqués du Scorbut (*t*). Cette maladie fut por-

(*t*) Lorsque la flotte retourna à Plymouth, M. *Huxham* fit cette remarque suivante, dans le mois de Juillet 1746: *Terribilis jam sævit Scorbutus inter nautes, præcipuè quos secum reduxit* Martin, *classis occidentalis præfectus. Excruciantur perplurimi ulceribus fœdis, lividis, sordidis, ac valdè fungosis: mirum est profectò & insolitum, quàm brevi tempore spongiosa caro, fungi ad instar, his ulceribus succrescit, etsi paulò antè scalpello derasa, atque interdùm ad magnitudinem enormem. Non solùm miseris his, at verè utilibus hominibus, per se infensa est maximè scorbutica lues, sed & illos etiam omni penè morbo, qui ab humorum corruptione pendet, obnoxios admodùm reddit; febribus nempè putridis, malignis, petechialibus, pessimo variolarum generi, dysenteriæ cruentæ, hæmorrhagiis, &c. multò magis adeò bonis his fuit exitio quàm bellicum fulmen.* Obs. *de aëre & morbis epidemicis.*

tée à un plus haut degré qu'on ne s'y ſeroit attendu, quand même ils auroient été privés de végétaux pendant ſix mois ſur terre, comme nos montagnards & pluſieurs autres. Mais ce qui met hors de doute que la maladie ne fut point occaſionnée uniquement par le défaut d'une nourriture végétale pendant un ſi court eſpace de temps; c'eſt que le même équipage du vaiſſeau le *Salisbury*, fut entiérement exempt du Scorbut dans des courſes beaucoup plus longues, quoiqu'il fût également privé de végétaux récens; il eſt bien étonnant que dans la courſe la plus longue que fit ce vaiſſeau, tandis que j'en étois Chirurgien, il n'y eut qu'un ſeul Scorbutique, lequel fut attaqué de cette maladie à la ſuite d'une fiévre intermittente. Cette courſe dura depuis le 10 Août juſqu'au 28 Octobre; ce qui fait près de trois mois, que l'équipage fut privé d'une nourriture végétale.

Ainſi, quoiqu'il ſoit certain que l'uſage des végétaux récens ſoit efficace pour prévenir le Scorbut, & extrêmement utile pour le guérir; & quoique l'abſtinence de ces ſortes d'alimens,

d'alimens, soit, dans certaines circonstances, comme nous le dirons dans la suite, la cause *occasionnelle* de cette maladie : cependant il n'y a point de doute, qu'il n'y ait sur la mer d'autres causes trés-puissantes. Nous leur donnerons le nom de *causes prédisposantes ;* pour les distinguer de l'occasionnelle. Ces causes doivent quelquefois être extrêmement actives pour produire une calamité aussi générale, que celle qui affligea l'escadre de Milord *Anson* (*u*), en passant au Cap *Horn.* Ils n'avoient été gueres plus de trois mois sur mer, lorsque presque tous furent attaqués du Scorbut, dont plus de la moitié périrent : tandis que des pays entiers se servent de la même nourriture que les mariniers, & même d'alimens plus mal sains ; & que beaucoup de personnes s'abstiennent de vegétaux, pendant des années entieres, sans presqu'aucun inconvénient.

Quelques-uns ont avancé que le Scorbut étoit produit par une corruption particuliere à l'air renfermé des

(*u*) Voyez la troisiéme Partie, chap. 2.

vaisseaux ; corruption qu'ils ont attribuée principalement à l'eau croupissante dans le fond de cale. Mais si cela étoit, ceux qui y sont le plus exposés, devroient en être plus sensiblement affectés. Tels sont les charpentiers qui sont obligés souvent de mesurer toutes les quatre heures, la quantité d'eau qui est au fond de cale. Ils souffrent alors beaucoup, ainsi que lorsqu'ils raccommodent les pompes, & ils sont presque tous suffoqués par les exhalaisons qui s'en élevent. Ils sont, de tout l'équipage, ceux qui couchent le plus près de cette eau corrompue, & on ne manque point d'exemples de charpentiers, que cette vapeur empestée a fait mourir subitement. Il ne paroît point cependant, soit par ma propre expérience, soit par les relations que j'ai pu rassembler, qu'ils soient plus sujets au Scorbut que le reste de l'équipage.

Quant aux autres inconvéniens qui résultent de la malpropreté d'un endroit étroit, & de la transpiration d'un grand nombre de personnes ; ils ne sont point particuliers aux vais-

ſeaux : les priſons, les hôpitaux & autres endroits trop remplis de monde, y ſont également ſujets. Mais quels que puiſſent être les mauvais effets d'un air auſſi corrompu, il eſt certain que le Scorbut n'en eſt point la ſuite naturelle & ordinaire. Ceci mérite une attention très-particuliere, afin de déterminer les véritables effets de cette mauvaiſe diſpoſition de l'air. Elle produit, en tous temps & en tous lieux, une fiévre maligne extrêmement contagieuſe, connue ſous le nom de *maladie des priſons* (*). C'eſt preſque la ſeule maladie qu'on obſerve dans les vaiſſeaux qui tranſportent tous les jours un grand nombre de perſonnes en Virginie : parmi leſquelles il y en a peu, ou même point, qui ſoient attaquées du Scorbut. On obſerve la même choſe dans les vaiſſeaux trop remplis de ſoldats. Généralement, toutes les fois que beaucoup de perſonnes ſont retenues pendant long-temps dans un vaiſſeau bien fermé, elles contractent à la fin cette fiévre,

(*) [M. *Prinſle* a donné un excellent Traité de cette fiévre dans ſes obſervations ſur les maladies des armées.]

ſans qu'aucune d'elles ſoit attaquée du Scorbut (*), excepté, comme il peut arriver quelquefois, que le corps affoibli & épuiſé par la maladie précédente, ne ſoit rendu plus ſuſceptible du Scorbut, lorſque les autres cauſes qui le produiſent y concourent. J'ai eu occaſion ſouvent de voir cette maladie contagieuſe, produite par un air putride; mais je n'ai jamais obſervé que le Scorbut regnât en même temps, ni après.

Vers la fin de l'année 1750, le Gouvernement chargea un Capitaine de vaiſſeau Hollandois, de tranſporter 200 hommes (**) dans notre Colonie de la nouvelle Ecoſſe. Le Capitaine, contre les ordres exprès

(*) [Lorſque les troupes Angloiſes s'en retournerent en Angleterre ſur la fin de la derniere guerre, cette fiévre maligne régna avec violence ſur les vaiſſeaux qui les tranſportoient. Le trajet fut long, & le temps orageux qu'on éprouva, obligea les ſoldats à demeurer renfermés la plupart du temps ſous le tillac. L'air en conſéquence ſe corrompit; ce qui produiſit la fiévre maligne, & non le Scorbut. Voyez *Pringle*, Obſ. ſur les maladies des Armées, Part. 1, ſur la fin du ch. 8.]

(**) C'étoient des Réfugiés du Palatinat.

qu'il avoit reçus, retint ces malheureux dans le vaisseau, sans leur permettre de monter sur le tillac, aussi souvent qu'il étoit nécessaire pour conserver leur santé. Ils contracterent en conséquence cette fiévre maligne ; & il en périt la moitié. Cependant aucun de ces malades ne devint scorbutique après qu'il eut été guéri de cette fiévre, soit pendant qu'ils furent sur mer, soit après leur débarquement, & il n'y eut personne dans le vaisseau qui fût attaqué du Scorbut (*x*).

(*x*) Une fiévre pétéchiale de cette espece fit autant de ravage que la peste pendant six mois sur le vaisseau *le Dragon*, de 60 pieces de canon & de quatre cents hommes d'équipage. Je n'eus jamais, pendant ce temps-là, moins de soixante ou soixante & dix malades ; (c'est M. *Yves* qui parle.) Plusieurs d'entre eux eurent jusqu'à trois & quatre rechûtes ; il périt plus des quatre cinquiemes de notre équipage. C'étoit un spectacle des plus affreux. M. *Blincow*, mon premier Aide, y perdit bientôt la vie. Un Aide d'un autre vaisseau, que nos besoins obligerent le chef d'Escadre à nous donner, mourut aussi. Peu s'en fallut que mon second Aide, M. *Thomas Peck*, maintenant Chirurgien à *Deal*, n'y terminât ses jours. Nous perdîmes encore mon frere qui commandoit les soldats sur le bord. Plusieurs Of-

Quoiqu'on n'ait jamais observé que l'air putride seul ait produit le Scorbut, il faut convenir cependant qu'il contribue beaucoup à en augmenter la malignité : & lorsqu'il regne en même temps une constitution Scorbutique épidémique, ces deux causes concourent à produire une fiévre maligne Scorbutique, dont j'aurai occasion de parler lorsqu'il sera question des symptômes de cette maladie.

Mais l'expérience fait voir que le Scorbut simple fait souvent de grands ravages dans les Vaisseaux même où l'air a été renouvellé, & qu'on a eu soin de tenir propres. J'ai ouï

ficiers de l'Etat Major, & soixante de nos meilleurs matelots. Parmi tous ces dangers, la Providence voulut que je ne fusse point attaqué de cette maladie, ce qui a paru surprenant à tous ceux qui ont été informés de notre situation, & des fatigues que j'essuiai, étant destitué de tout secours. Mais de tous ces malades, il n'y en eut aucun dont la maladie fût compliquée avec le Scorbut ; & nul de ceux qui guérirent de cette fiévre, ne fut attaqué du Scorbut, au moins de six mois après cette maladie : c'est un des plus longs intervalles que nous ayons jamais passés sans éprouver les attaques du Scorbut.

dire que l'équipage du vaiſſeau le *Namur*, dans ſon expédition aux Indes Orientales, fut attaqué du Scorbut lorſqu'il arriva au *Fort Saint-David* (quoiqu'il fût en très-bonne ſanté au Cap de Bonne-Eſpérance) malgré l'uſage de l'ingénieuſe machine de *Sutton* (*y*); & tous les ſoins qu'on

(*y*) Lorſqu'on eut reçu des nouvelles de l'Amiral *Boſcawen*, par leſquelles il mandoit du cap que ſon Eſcadre avoit généralement joui d'une très-bonne ſanté, on attribua avec beaucoup de raiſon ce bonheur à l'utilité de la machine de *Sutton*. Il paroît cependant que, s'ils furent exempts du Scorbut, ce fut principalement à cauſe que leur paſſage fut heureux, & que, dans les différens endroits où ils aborderent, l'habile Général qui les commandoit, leur procura des rafraîchiſſemens convenables. Le Chirurgien de l'Hôpital du Fort *S. David* m'a dit que les équipages des vaiſſeaux de guerre, qui abordent à ce Fort, ſont auſſi ſujets au Scorbut, que ceux dont les vaiſſeaux ne ſont point pourvus de cette machine.

Nos vaiſſeaux qui vont tous les ans en Groënlande, leſquels ſont vaſtes, commodes, & ne tranſportent préciſément que le nombre de perſonnes néceſſaires, prouvent, ſans laiſſer aucun doute, que l'air putride & renfermé, les mauvaiſes proviſions & l'eau corrompue n'ont ſouvent aucune part à la

prit de tenir le Vaiſſeau de Milord Anſon extrêmement propre, après qu'il eut quitté la côte du Méxique, n'arrêterent point les progrès de cette fâcheuſe maladie.

D'ailleurs on ſçait que le Scorbut peut être parfaitement guéri dans l'air impur des Vaiſſeaux. L'hiſtoire ſuivante en eſt un exemple mémorable.

Le vaiſſeau du Roi le *Guernſey*, après avoir croiſé à la hauteur de Cadix, conduiſoit à Lisbonne ſoixante & dix perſonnes de ſon équipage, attaquées du Scorbut. Il y en avoit pluſieurs dont la maladie étoit fort avancée, & même à ſon dernier période. Comme la peſte régnoit alors à Meſſine, nos Vaiſſeaux ne pouvoient obtenir la *pratique* (*) dans aucun Port, qu'avec beaucoup de difficulté: de ſorte qu'il fut impoſſible de les débarquer. Une autre circonſ-

production de cette maladie. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire la relation qu'en donne M. *Maudé*, inſérée dans le cinquiéme chapitre de la ſeconde Partie de cet ouvrage.

(*) [C'eſt une permiſſion de négocier qu'on accorde dans les Ports d'Italie aux Capitaines de vaiſſeau, ſur un certificat de ſanté.]

tance très-fâcheuse se joignit à celle-là. On fut obligé, pour cacher un si grand nombre de malades à la visite des Officiers de santé, de les enfermer pendant quelque-temps dans un endroit étroit. Ils furent transportés en conséquence dans le magasin du Capitaine, où l'air est généralement plus mauvais que dans aucun autre endroit du Vaisseau. Cela ne fut point exécuté, sans que plusieurs fussent en danger de perdre la vie. Malgré toutes les précautions possibles, ils tomboient en foiblesse, & ils dûrent leur conservation à l'habileté de leur Chirurgien, & à la libéralité du Capitaine, qui leur fournit abondamment les vins les plus cordiaux. Cependant, tous ces malades guérirent avant de quitter le Port, & sans avoir été débarqués. Le vaisseau fit rigoureusement la quarantaine les quinze premiers jours; après lesquels on fut obligé d'être extrêmement circonspect dans les permissions qu'on accordoit de sortir du vaisseau, même à ceux qui étoient assez bien rétablis: car leur mauvais visage auroit pû découvrir leur état aux Portugais. Ce

vaisseau n'avoit point de ventilateur ; & il est naturel de croire que, parmi un si grand nombre de malades, il pouvoit y avoir quelque négligence dans ce qui concerne la propreté : néanmoins ils se rétablirent tous.

L'Auteur du Voyage de Milord *Anson* (z), après avoir prouvé évidemment la fausseté de plusieurs spéculations concernant cette maladie, & après avoir rejetté, avec raison, quelques opinions communément reçues sur sa nature & ses causes, propose une conjecture ingénieuse, qui mérite d'être considérée attentivement. Il s'exprime ainsi. « On ne » parviendra peut-être jamais à con» noître parfaitement la source de » cette maladie. Mais, en général, » on conçoit facilement que, comme » tout animal vivant a besoin de res» pirer continuellement un nouvel » air, & comme cet air est un fluide » d'une nature si particuliere, que, » sans perdre son élasticité, ou au» cune de ses qualités sensibles, il » peut devenir inhabile à cet usage, » par le mélange de quelques exhalai-

(z) *M. Walter.*

» ſons très-ſubtiles & imperceptibles ; » on conçoit, dis-je, que les vapeurs » qui s'élevent de l'Océan peuvent » avoir la propriété de rendre l'air » moins propre à la vie des animaux » qui ſont accoutumés à vivre ſur la » terre, à moins qu'elles ne ſoient » corrigées par des vapeurs d'une au- » tre eſpece, que la terre ſeule eſt » peut-être en état de fournir ».

Il n'eſt pas douteux que l'air (*), ce mixte compoſé de débris de preſque tous les corps, n'ait pluſieurs propriétés que nous ne connoiſſons point, & que, peut-être, nous ne connoîtrons jamais, par leſquelles les animaux ſont différemment affectés. Nous ne ſçavons pas même certainement quel eſt, dans ce fluide, le véritable principe qui conſerve & ſoutient la vie. Ce n'eſt donc que par les effets que nous pouvons juger de l'exiſtence de cette qualité occulte, qu'on peut ſuppoſer particuliere à l'air de l'Océan. Suivant cette ſuppoſition, ces effets doivent être plus ſenſibles & plus dangereux dans le milieu de l'Océan, & dans les en-

(*) Il faut entendre l'air de l'atmoſphére.

droits les plus éloignés des continens & des Isles; puisque c'est dans ces sortes d'endroits qu'on est le moins à portée de recevoir les salutaires influences de l'air de la terre, qu'on suppose si nécessaire pour soutenir la vie. Mais l'expérience a fait voir que des vaisseaux qui croisoient sur certaines côtes, à très-peu de distance du rivage, étoient aussi sujets à cette maladie, supposé même qu'ils ne le fussent pas davantage, que ceux qui croisoient dans le milieu de l'Océan. Cependant l'air de ces côtes differe extrêmement de celui de la pleine mer : il est imprégné de beaucoup d'exhalaisons terrestres; & il est presque le même que celui qu'on respire dans les Ports. En général, il est certain que le Scorbut paroîtra beaucoup plutôt, & regnera avec plus de violence, toutes les circonstances étant d'ailleurs les mêmes, dans une escadre qui croisera dans la mer Baltique & dans la Manche, ou sur les côtes de la Norwege & à la baye d'*Hudson*, que dans une autre qui demeurera aussi longtems dans l'Océan Atlantique. On a souvent observé que les équi-

pages des vaisseaux qui croisoient sur la Manche étoient violemment attaqués du Scorbut en très-peu de temps ; tandis que d'autres vaisseaux avec lesquels ils étoient partis du même Port, & dont, par conséquent, l'eau & les autres provisions étoient les mêmes, mais qui les quittoient bientôt & gagnoient le milieu de l'Océan pour aller aux Indes, ou aux Isles Canaries, ou à Cadix, étoient presque exempts de cette maladie. Quant à moi, il m'a été impossible d'observer aucune altération dans nos malades attaqués du Scorbut, soit que nous demeurassions plusieurs jours sur les côtes de France, soit que nous fussions à une plus grande distance de la terre. Cependant le changement de temps produisoit des effets remarquables sur les Scorbutiques dans l'une & l'autre de ces positions.

Les vaisseaux sont souvent attaqués de cette maladie même, sans sortir du Port. Plusieurs Mariniers de la Flotte de l'Amiral *Matthews*, dans le long séjour qu'elle fit à la rade d'Hieres, devinrent scorbutiques, même à un très-haut degré : on en envoya quel-

ques centaines à l'hôpital de Port-Mahon. La même chose arriva lorsque notre Flotte étoit à *Spithead*, & même dans le Havre de *Portsmouth*. Cette maladie en effet n'est point particuliere à l'Océan, & on l'a vu plusieurs fois regner avec autant de violence sur la terre que sur la mer (*a*).

Il paroît, par ce qui a été dit jusqu'ici, que les causes prédisposantes des cette maladie ne sont pas constantes sur la mer, mais seulement accidentelles. Car, quoiqu'on accorde que l'air de la mer dispose toujours à la constitution scorbutique, cette maladie devient souvent épidémique & fait de grands ravages dans des voyages très-courts. Ce malheur arrive même à des vaisseaux qui, auparavant, ont croisé beaucoup plus longtems dans le même endroit, sans en être attaqués; les circonstances, quant à l'eau & aux autres provisions, étant les mêmes. Ainsi les équipages des vaisseaux de Milord *Anson* jouirent d'une parfaite santé pen-

(*a*) Voyez le cas des troupes Imp. en Hongrie, & des armées Russiennes, Partie 3.

dant quatre mois qu'ils croiserent sur l'Océan pacifique pour attendre le vaisseau *Acapulco*. Une autre fois, au contraire, après avoir laissé la côte du Mexique, le Scorbut devint très-épidémique en moins de sept semaines, quoiqu'ils eussent des provisions récentes & de l'eau douce en abondance. Enfin, lorsque cette maladie regna avec tant de violence en passant le *Cap Horn*, elle fit périr plus de la moitié de l'équipage en moins de temps qu'ils n'avoient demeuré sur mer, pendant qu'ils avoient joui d'une si parfaite santé.

J'eus occasion de voir regner cette maladie avec beaucoup de violence pendant deux courses que je fis sur la Manche sur le vaisseau du Roi le *Salisbury ;* la premiere dura six semaines en 1746, & la seconde onze, en 1747. Il est remarquable que, dans plusieurs autres longues courses que nous fîmes sur la Manche, (une entr'autres depuis le 10 Août jusqu'au 28 Octobre), nous n'eûmes qu'un seul scorbutique ; je ne me souviens point d'avoir vu dans aucune autre personne la moindre apparence de

Scorbut. Cette maladie commença à regner dans les deux campagnes dont j'ai parlé, un mois ou six semaines après que nous eûmes quitté le Port. L'eau étoit très-douce, sans aucune marque de corruption, & les vivres en si bon état qu'on ne pouvoit les soupçonner d'avoir occasionné une maladie si générale, étant de la même nature que ceux que nous avions eus dans les courses précédentes. Le Capitaine George *Edgcumbe* fournissoit tous les jours aux scorbutiques des alimens récens, tels que des bouillons faits avec du mouton & de la volaille, & même des mêts de sa table : malgré cela, de 350 hommes qui composoient l'équipage, nous en débarquâmes à Plymouth, au bout de deux mois & demi, 80 attaqués de cette maladie à un degré plus ou moins considérable.

Il faut observer maintenant que nous fîmes ces deux courses dans les mois d'Avril, Mai & Juin, & que nous eûmes, sur-tout dans le commencement, un temps froid, pluvieux & beaucoup de brouillards. Dans nos autres voyages, au contraire, le

le temps fut généralement très-beau, à la réserve de quelques courses que nous fîmes en hiver. Je ne vois point d'autre raison pourquoi cette maladie fut si fréquente dans ces deux courses, & qu'elle ne parut point dans les autres, que la différence du temps : toutes les autres circonstances étoient entierement les mêmes. J'ai souvent remarqué que les scorbutiques se trouvoient généralement plus mal après des pluies abondantes, ou lorsque le tems étoit continuellement chargé de brouillards, & sur-tout après un temps orageux & pluvieux. Ils étoient soulagés au contraire lorsque le tems devenoit plus sec & plus chaud pendant quelques jours. Je suis persuadé que tous ceux qui ont eu occasion d'observer cette maladie sur la mer (*b*), ou qui considereront at-

(*b*) *Extrait d'une lettre de M. Murray.*

Il n'est pas douteux qu'un air humide & un temps couvert & froid ne soient la principale de toutes les causes antécédentes ou efficientes de cette maladie. Nous en eûmes un exemple dans une course que nous fîmes sur le vaisseau le *Canterbury* avec le *Norwich*. Nous fûmes croiser près des Isles de Bahama, après avoir demeuré six mois dans le Port de

tentivement la situation des Mariniers, conviendront que *l'humidité* de l'air est la *principale cause prédispo-*

Louisbourg, où les mariniers avoient différens poissons en abondance, de bon pain, de l'eau douce & de très-bonnes provisions. Le temps fut presque toujours orageux, chargé de brouillards, & humide. En moins d'un mois, le Scorbut fut très-épidémique sur l'un & l'autre vaisseau : cinquante personnes de notre équipage en furent attaquées au bout de six semaines : notre Compagnon le *Norwich* en eut soixante & dix. Une autrefois, au contraire, le temps étant différent, nous avions passé presque autant de temps sur mer, avant que cette maladie parût, & il s'en fallut beaucoup qu'elle ne fût aussi épidémique. Je vais rapporter les circonstances particulieres de la premiere cause.

Nous partîmes du Cap Breton le 29 Novembre 1746. Nous étions deux jours après à 43 degrés 18 minutes de latitude, & le 11 Décembre à vingt-neuf degrés cinquante-six minutes ; nous croisâmes à ce degré ou environ, jusqu'au 7 Janvier. Les vents varierent si fort qu'il est très-difficile de déterminer vers quel point de la bousole ils pencherent davantage, ou dans lequel ils demeurerent plus longtemps. Dans le commencement du mois, le temps fut extrêmement froid, humide & chargé de brouillards ; il devint plus chaud à mesure que nous nous éloignâmes de ce degré de latitude ; mais il fut toujours humide, comme il paroît par le journal suivant :

sante de cette maladie. Certaines

Décembre,

Depuis le 1 jusqu'au 5, 11, 16, 18, 21—23, 27, 29, } Pluie.

Les 1, 2, 3, 4, 6, 7, 10, 11, 14, 15, 27, 31. } Vents frais.

Les 3 & le 29 ---- Tonnerre & Eclairs.

Le 1, Brouillard.

Le temps fut couvert pendant presque tout le mois.

Le mois de Janvier fut en général plus tempéré. Il ne fut cependant pas fort chaud, eu égard au degré de latitude où nous étions.

Les 2, 6, 10, 13, 15, 16, 18, 19, 24, 25, 26, 31, } Pluie.

Le 2 ---------- Calme.

Les 6, 7, 9, 10, 12, 16—20, 24, 25, 26, 31. } Vents frais.

Le temps fut couvert pendant sept jours, mais sans brouillards.

Les maladies que ce temps occasionna, furent d'abord des pléthores causées par le passage subit du chaud au froid, quelques fièvres aiguës, & en particulier deux fièvres ardentes qui emporterent les malades. Le Scorbut commença à paroître vers la fin de Décembre: seize personnes en furent attaquées avant le milieu de Janvier, & nous n'avions pas moins de 50 Scorbutiques, lorsque nous arrivâmes à *S. Thomas* le 25 du même mois. Le vaisseau le *Norwich* en avoit 70, comme je l'ai déjà dit.

conſtitutions en ſont affectées plutôt & plus dangereuſement. Tels ſont ceux que de longues maladies ont affoiblis, ou qui, par une nonchalance naturelle, ne font point d'exercice, & enfin ceux qui s'abandonnent à la triſteſſe & à la mélancolie. On peut conſidérer ces différentes conditions comme les *cauſes ſecondaires prédiſpoſantes* de cette maladie.

On peut ſuppoſer que l'atmoſphere eſt toujours plus humide ſur la mer que ſur la terre : ainſi il y a toujours une plus grande diſpoſition à la conſtitution ſcorbutique ſur cet élément, que ſur la terre, où l'on reſpire un air pur & ſec. Mais quand même on ſuppoſeroit que la conſtitution de l'air y eſt la même, les inconvéniens qu'on ſouffre dans un vaiſſeau pendant un tems humide, ſont infiniment plus grands que ceux auxquels on eſt expoſé ſur la terre. Les Mariniers ſont obligés de reſpirer cet air humide nuit & jour, & de coucher ſouvent ſur des lits mouillés, à cauſe des écoutilles qu'on eſt obligé de laiſſer ouvertes. Sur la terre, au contraire, on a pluſieurs moyens de ſe garantir

de ſes pernicieux effets : on a des habits ſecs & chauds, on fait de bons feux, on ſe tient dans de bons appartemens bien fermés, &c. Il n'eſt pas douteux que le fréquent tranſport des couvertures ſur le tillac, pour défendre des injures du temps ceux qui faiſoient leur ſervice, n'ait été une cauſe de la fréquence du Scorbut dans les deux courſes dont nous avons parlé. Ces couvertures furent quelquefois percées par la pluie, & demeurerent dans cet état pendant pluſieurs jours ; le mauvais tems continuel ayant empêché de les faire ſécher.

Quiconque connoît les mauvais effets qui s'en-ſuivent de coucher dans des appartemens humides & dans des draps mouillés, & preſque à la belle étoile, ſans avoir rien de ſec ou de chaud pour ſe couvrir, ne ſera point ſurpris du ravage que le Scorbut fit dans l'équipage de Milord *Anſon*, s'il conſidere d'ailleurs le tems orageux qu'ils eurent à eſſuier.

Dans ces ſortes d'orages, la violence du vent éleve de la mer une eſpece de pluie fine qu'il fait tomber ſur le vaiſſeau. L'équipage ne reſpire,

pendant plusieurs semaines, qu'un air chargé de parties aqueuses. Les vagues sont portées avec impétuosité sur les ponts, mouillent ceux qui y font leur service, comme s'ils avoient été plongés dans la mer, & envoient continuellement une grande quantité d'eau dans l'intérieur du vaisseau. La pluie & la neige accompagnent ordinairement ces sortes de temps. Les secousses violentes que reçoit le vaisseau l'endommagent; l'eau y entre par plusieurs endroits & se répand directement sous les lits. Le vaisseau est alors le logement le plus humide & le plus mal sain qu'on puisse imaginer. Le feu, le soleil, tout leur manque; rien ne dissipe cette humidité : & cet air humide, croupissant & renfermé, devient d'autant plus nuisible & insupportable, qu'on est obligé de tenir les écoutilles fermées. On peut se représenter aisément le triste état auquel est réduit un équipage, lorsque ce temps continue pendant plusieurs jours. Les Matelots sont obligés de coucher avec leurs habits mouillés dans des lits humides, où ils ne demeurent que qua-

tre heures. Leur devoir les rappelle alors à de nouvelles fatigues, & ils ſont expoſés de nouveau à toutes les injures du temps. Enfin lorſqu'un pareil malheur continue pendant long-temps, il manque rarement de produire le Scorbut.

Quant à la promptitude avec laquelle les vaiſſeaux de Milord *Anſon* furent attaqués de cette maladie après qu'ils eurent quitté la côte du Mexique (*c*); il ne faut pas l'attribuer ſeulement à ce qu'ils ne trouverent au Port de *Chequetan* que très-peu de rafraîchiſſemens, ſur-tout de fruits & de végétaux propres à être tranſportés ſur la mer : les pluies continuelles qu'ils eſſuyerent en paſſant en Aſie, & les grandes incommodités qui les accompagnent néceſſairement, y contribuerent auſſi. Ajoûtez à cela qu'on a obſervé que ceux qui ont été attaqués de cette maladie, y ſont plus ſujets dans la ſuite que les autres, ſur-tout lorſqu'elle a été portée à un auſſi haut degré qu'elle l'avoit été dans cette eſcadre. Je me ſouviens, à cette occaſion, que

(*c*) Partie 3 Chapitre 2.

plusieurs de ceux qui retournerent en Angleterre avec Milord *Anson*, & qui s'embarquerent ensuite sur d'autres vaisseaux, furent beaucoup plus sujets au Scorbut que les autres.

Il est remarquable, cependant, que, quoique cette maladie parût alors si promptement, elle ne causa point autant de mortalité qu'en passant le *Cap Horn*, & ne parvint point à un aussi haut degré de malignité; comme il paroît par la promptitude avec laquelle elle disparut dès qu'on fut débarqué. Cependant, ce voyage avoit été long, & avoit duré quatre mois. Ce bonheur fut dû à l'absence du froid. L'expérience a fait voir qu'il augmente extrêmement la malignité du Scorbut, & que, toutes les fois qu'il est joint à l'humidité, cette combinaison est la cause prédisposante de cette maladie, la plus efficace qu'il y ait. Néanmoins, on a observé que l'humidité suffisoit pour la produire. Les soins qu'on prit de laver & de nettoyer souvent ces vaisseaux, n'arrêterent point le progrès de la maladie. Ces moyens n'emportent point la cause, non plus

que

que la machine de *Sutton*, qui renouvelle seulement l'air, sans en corriger l'humidité.

Après avoir considéré la situation de l'équipage d'un vaisseau exposé pendant plusieurs semaines à un tems orageux & pluvieux, ou continuellement chargé de brouillards, on ne sera pas surpris que nous regardions l'humidité comme la principale cause de la fréquence & de la malignité du Scorbut sur la mer. Ceci est non-seulement conforme à ma propre expérience; mais toutes les observations qu'on a faites sur cette maladie jusqu'à aujourd'hui, le confirment. *Olaüs Magnus* (*d*), qui en a donné la premiere description exacte en Europe, remarque que les logemens froids & humides contribuent beaucoup à la produire, & augmentent toujours sa malignité; au lieu que ceux qui habitent des appartemens plus secs n'y sont pas également sujets. Nous voyons en conséquence que les Officiers subalternes, dont les lits sont entourés d'une toile épaisse qui les

(*d*) Page 18.

garantit de l'humidité, ainſi que les Mariniers qui ſont bien vétus & qui ſe tiennent ſéchement & proprement, n'en ſont pas ſi tôt attaqués que le reſte de l'équipage, quoique leur nourriture ſoit la même. C'eſt pour cette raiſon principalement que ceux des Officiers ſubalternes qui ſont obligés de ſe nourrir des proviſions du vaiſſeau, mais qui couchent dans de petites loges ſeches & chaudes, & qui ſont mieux habillés, ſont rarement attaqués du Scorbut. Cette maladie ne les affecte ordinairement que lorſqu'elle regne avec beaucoup de violence, & qu'elle a fait périr la plus grande partie des ſimples Matelots. Il faut remarquer cependant que ces Officiers prennent une plus grande quantité de liqueurs ſpiritueuſes que les Matelots; ce qui devroit les diſpoſer d'une façon particuliere à cette maladie, comme nous le prouverons dans la ſuite.

Il faut obſerver qu'une ſituation pareille à celle que nous venons de décrire, avec une nourriture mal ſaine, dont nous parlerons dans la ſuite, produit cette maladie dans

toute sortes de climats : lorsque le froid se joint à ces deux causes, elle est portée constamment à un plus haut degré de malignité. Ainsi nous voyons que le Scorbut est plus fréquent en hiver qu'en été, & dans les pays froids que dans les pays chauds. Les vaisseaux qui voyagent dans le Nord, comme en Groenlande, & sur la mer Baltique, y sont particulierement sujets ; au lieu que dans le Midi cette maladie est causée ordinairement par les pluies continuelles qui y régnent dans certaines saisons, & principalement par la longue durée des navigations. Mais la combinaison de l'humidité & du froid est la véritable cause & la plus fréquente de cette maladie : & on éprouve qu'un degré excessif de froid, tel que celui qui se fait sentir en Groenlande, &c. augmente extrêmement sa malignité.

Je ne considérerai point ici les effets de ces causes sur le corps humain (*e*) ; il suffit de remarquer que l'humidité est la cause générale de la

(*e*) Voyez le Chapitre 6.

putréfaction ; & qu'un air humide & chaud produit les maladies putrides les plus malignes, même la peſte, comme il paroît par l'obſervation conſtante de tous les Médecins, depuis *Hippocrate* juſqu'à aujourd'hui. Mais lorſque l'humidité eſt jointe à d'autres circonſtances particulieres, telles qu'une nourriture groſſiere & le froid, &c. elle diſpoſe particulierement à la corruption ſcorbutique.

L'air humide de la mer devient encore beaucoup plus nuiſible, étant renfermé dans un vaiſſeau, ſans être ſuffiſamment renouvellé. On ſçait que toutes les fois que l'air eſt dans cet état, il perd ſon élaſticité & devient très-pernicieux aux animaux qui le reſpirent. On ſçait encore qu'il devient beaucoup plus dangereux lorſqu'il eſt renfermé avec une eau croupiſſante ; il eſt alors diſpoſé plus promptement à la putréfaction. Le grand nombre de perſonnes qui le reſpirent continuellement dans les vaiſſeaux, l'échauffent & le rempliſſent de différentes exhalaiſons putrides. De-là l'empreſſement, l'envie extrême de reſpirer l'air de la terre,

& le grand soulagement que ressentent les Scorbutiques dès qu'ils sont transportés sur le rivage. Ce n'est pas que la vapeur de la terre produise sur eux un autre effet que sur une personne qui a demeuré long-temps dans un air humide, renfermé & mal sain, tel que celui d'une prison, d'un cachot, ou d'un appartement humide. Tout le monde reçoit le même soulagement, lorsqu'après avoir demeuré long-temps dans une ville extrêmement peuplée & sale, on vient respirer l'air de la campagne parfumé de différentes odeurs.

Le défaut de végétaux récens est encore une cause très-puissante de cette maladie sur la mer : lorsqu'elle est jointe à la premiere pendant long-temps, rarement manque-t-elle de la produire. On peut supposer que ces sortes d'alimens empêchent les mauvais effets de l'air froid & humide, ou, avec plus de vraisemblance, qu'ils corrigent la qualité des alimens secs & difficiles à digérer, dont on est obligé de se nourrir sur mer. L'expérience, en effet, prouve suffisamment que les végétaux récens & les

fruits mûrs, ſont non-ſeulement les remedes les plus efficaces pour la guériſon du Scorbut, mais qu'ils en ſont encore les meilleurs préſervatifs. La difficulté de les avoir ſur mer, & l'air humide auquel on eſt expoſé pendant long-temps, ſont les véritables cauſes de la fréquence & de la grande malignité du Scorbut ſur cet élément.

Nous avons conſidéré ci-deſſus (*f*) la nourriture dont on eſt obligé de ſe ſervir ſur mer, comme une cauſe occaſionnelle du Scorbut, parce qu'elle détermine, d'une façon particuliere, les effets des cauſes prédiſpoſantes à la production de cette maladie. Il n'eſt pas difficile de ſe convaincre de la réalité de cette diſtinction, ou de comprendre comment la nourriture la plus ſaine, dans des circonſtances particulieres, produira certainement une maladie. Par exemple, ſi une perſonne qui habite les endroits marécageux de la Province de *Lincoln*, ne prend qu'une nourriture légere, & ne boit que de l'eau, il eſt preſ-

(*f*) Page 120.

que certain qu'elle sera attaquée d'une fiévre intermittente.

Toutes les régles diététiques, de même que la distinction des alimens en sains & mal sains, ne doivent être entendues que relativement à la constitution du corps. Un enfant & un adulte, un valétudinaire & un homme qui se porte bien, la même personne dans les grandes chaleurs de l'été, & dans les froids excessifs de l'hiver, dans une saison séche & dans une saison pluvieuse, ont besoin d'alimens différens. Les habitans des pays situés entre les Tropiques, se nourrissent principalement de fruits, de semences, & d'autres alimens végétaux. Les Nations Septentrionales trouvent qu'une nourriture solide, tirée du regne animal, convient mieux dans leur climat. De même, il me semble évident que des alimens secs & grossiers, tels que ceux dont on use sur la mer, sont très-sains, & qu'on ne pouvoit pas trouver de meilleure nourriture pour des gens qui travaillent beaucoup, & qui étant en bonne santé, font un exercice convenable dans un air sec & pur. Il

eſt certain que dans de pareilles circonſtances les Mariniers ſe nourriſſent de ces ſortes d'alimens pendant pluſieurs années, ſans aucun inconvénient. Mais lorſque la conſtitution du corps eſt prédiſpoſée à la corruption ſcorbutique par les cauſes dont nous avons parlé [nous ferons voir dans un autre endroit que leur effet eſt d'affoiblir les forces (*g*) digeſtives,] cette nourriture contribue d'une maniere très-ſenſible à produire cette maladie, plutôt ou plus tard, ſuivant que le corps eſt différemment diſpoſé.

En général, les convaleſcens ſont les premiers qui en reſſentent les effets. Ils ont été extrêmement affoiblis par leur maladie, & leurs forces digeſtives ne peuvent point élaborer de pareils alimens. Ainſi dans le mois de Mai de l'année 1747, où nous eûmes beaucoup de maladies inflammatoires, particulierement des péripneumonies, tous ceux qui en guérirent devinrent extrêmement ſcorbutiques. Ceux qui vivoient dans l'in-

(*g*) Chapitre 6.

dolence, & qui ne faiſoient que peu ou point d'exercice, en furent enſuite attaqués : on ſçait que l'exercice eſt un des meilleurs moyens pour aider la digeſtion. Lorſque la maladie eut acquis de nouvelles forces, elle affecta ceux qui en avoient été attaqués à un haut degré l'année précédente, leurs humeurs ayant conſervé une tendance à la corruption ſcorbutique. Elle devint enſuite plus générale ; mais ne régna que parmi les ſimples Mariniers, & particulierement parmi les plus nouveaux. Les gens qu'on embarque par force y ſont extrêmement ſujets, à cauſe de la triſteſſe dans laquelle ils ſont plongés.

J'ai obſervé, dans les deux courſes dont nous avons parlé, que la maladie régna avec plus de violence, & fut plus commune, lorſqu'on n'eut plus de petite bierre, & qu'on ſe ſervit de l'eau de vie à ſa place.

Il faut maintenant examiner la nourriture dont les Mariniers ſont obligés de ſe ſervir. Comme elle paroît être la principale cauſe occaſionnelle du Scorbut, il eſt à propos de

considérer les alimens dont on se sert sur mer dans leur meilleur état : car l'expérience prouve que cette maladie fait souvent de très-grands ravages malgré la bonté de l'eau & des autres provisions, & qu'elle ne peut point être guérie sans le changement de nourriture. Mais si dans cet état les alimens contribuent si fort à la production de la maladie, quels mauvais effets ne devons-nous pas en attendre lorsqu'ils sont mal conditionnés ; par exemple, lorsque le bœuf est pourri, le porc rance, le biscuit & la farine moisis, & l'eau corrompue ! Ces sortes d'accidens sont ordinaires sur la mer, & doivent nécessairement produire de mauvais effets dans une maladie aussi putride.

On doit remarquer, en général, que la nourriture dont on use sur mer, est extrêmement grossiere, visqueuse, & difficile à digérer. Elle est composée de substances farineuses non fermentées, de poissons secs & de viandes salées ou séchées. Mais il est à propos d'entrer dans un détail plus particulier.

Dans notre flotte royale, dont l'a-

bondance & la qualité des provisions surpassent celles des vaisseaux de toutes les autres Nations, on donne à chaque Matelot une livre de biscuit par jour : c'est un des principaux articles de leur nourriture (*). Cette livre

(*) On ne sera pas fâché, je crois, de trouver ici le détail des provisions qu'on donne en France aux équipages des vaisseaux du Roi, ou autres armés par les Particuliers.

L'Ordonnance porte qu'il sera donné par semaine quatre repas de viande : trois de poisson & sept de légumes.

La ration de chaque Matelot, par jour, sera composée de dix-huit onces de biscuit, poids de marc, & de trois quarts de pinte de vin, mesure de Paris.

Les Dimanches, Mardis & Jeudis, on donnera vingt onces de lard crud pour dîner à 7 hommes ; les lundis, trois livres & demie de bœuf sans pieds ni têtes.

Les Mercredis, Vendredis & Samedis, on leur donnera vingt-huit onces de morue crûe.

Le souper sera composé chaque jour de vingt-huit onces de pois, gruau, féves, haricots, ou autres légumes cruds, ou de quatorze onces de riz crud aussi.

Tous ces alimens seront assaisonnés ; sçavoir, la viande, avec une pinte du bouillon dans lequel elle aura cuit, avec la huitiéme partie d'une pinte d'huile d'olives, & un quart de pinte de vinaigre par sept hommes.

de biſcuit eſt plus ſolide & plus nourriſſante que deux livres de pain ordinaire. Le biſcuit n'a point ſubi de fermentation, ou du moins très-peu ; il eſt par conſéquent beaucoup plus difficile à digérer que du pain bien fermenté. On ſçait que les ſubſtances farineuſes, délayées ſimplement dans de l'eau, font un aliment trop viſqueux pour qu'on puiſſe s'en nourrir continuellement. La fermentation

Pour ce qui eſt des légumes, du riz & du gruau, on les aſſaiſonnera avec du ſel, & une chopine d'huile d'olives, pour ration de cent hommes : on verſera cette huile ſur le bouillon dans la chaudiere, pour être diſtribuée avec les légumes.

Les Officiers mariniers ont une demi-ration de plus que les Matelots.

On ſera maintenant en état de comparer la nourriture des équipages de nos vaiſſeaux avec celle des matelots Anglois. S'il eſt vrai que nos matelots ſoient moins ſujets au Scorbut que les matelots Anglois, comme quelques perſonnes me l'ont aſſuré, ne pourroit-on point attribuer cela au vin & à la moindre quantité de viande dont les premiers font uſage ? On ſait que le vin eſt un bon antiſeptique, & que les viandes tendent toujours naturellement à la putridité. Or on verra, par la ſuite, que les humeurs ſont dans un état de putréfaction dans le Scorbut.

diviſe & atténue les parties viſqueuſes, mucilagineuſes & huileuſes de ces ſortes de ſubſtances. Elles deviennent, par-là, facilement diſſolubles dans l'eau, & miſcibles avec toutes les humeurs du corps ; au lieu qu'auparavant elles ne faiſoient avec l'eau qu'une vraie colle (*). Le pain bien cuit, ſuffiſamment fermenté, eſt un aliment léger, facile à digérer ; &, en effet, celui qui convient le mieux aux hommes, à cauſe de ſa qualité aceſcente, par laquelle il corrige les ſubſtances animales dont ils ſe nourriſſent. Le biſcuit, au con-

(*) Pour ſe convaincre de cette vérité, il n'y a qu'à comparer la ſaveur du Maltz, qui eſt un orge qu'on a fait germer pour faire de la bierre, avec celle de l'orge non-germé. Celui-ci eſt pâteux, viſqueux & ne ſe mêle point du tout avec la ſalive, au lieu que l'autre imprime ſur la langue la ſenſation d'une ſaveur agréable, ſemblable à celle du pain bien levé. Cette différence vient de ce que la germination eſt un commencement de fermentation qui développe & atténue la ſubſtance muqueuſe, la rend ſoluble dans l'eau & miſcible à nos humeurs : or, on ſait que les alimens n'exciteroient aucune ſaveur, s'ils n'étoient mêlés avec la ſalive, & intimement pénétrés de cette humeur.

traire, n'ayant pas subi une fermentation convenable, fournit, dans les cas où les forces digestives sont affoiblies, un chyle visqueux & grossier, peu propre à réparer la machine.

Un autre principal article de leur nourriture, parmi ce qu'on appelle provisions fraîches, c'est une livre & demie de fleur de froment par semaines. On en fait des *Puddings* (*) avec de l'eau & une certaine quantité de graisse salée. Cette derniere ne se conserve pas long-tems sur mer; de sorte qu'on donne souvent à sa place des raisins secs ou des groseilles. Mais l'eau & la farine bouillis ensemble forment une pâte visqueuse & tenace, qui ne peut être digéré que par les estomacs les plus robustes : aussi voyons-nous que les personnes foibles, les valétudinaires, & ceux qui ne font point d'exercice, ne peuvent point supporter longtemps une pareille nourriture.

(*)[C'est une espèce d'aliment qu'on fait en Angleterre, avec de la graisse ou du beurre & des raisins de Corinthe. On enveloppe ces ingrédiens dans un linge, & on les fait cuire dans le pot. on se sert de différentes espèces de farine]

Il nous reſte à parler de deux autres eſpeces de proviſions fraîches, dont on donne aux matelots plus qu'ils n'en peuvent manger ordinairement. La premiere eſt le gruau d'avoine qu'on fait bouillir avec de l'eau, juſqu'à une certaine conſiſtance : on l'appelle communément *Burgow*. Les matelots Anglois en font très-peu d'uſage : il paroît cependant qu'elle ſeroit aſſez ſalutaire dans certaines circonſtances où ils ſe trouvent ; étant la partie la plus aceſcente de leur nourriture. Les pois bouillis ſont la ſeconde eſpèce, ils ont une qualité adouciſſante ; mais comme ils ſont dépourvus de toutes parties aromatiques, ils ſont ſujets dans les eſtomacs foibles à produire des flatuoſités & à cauſer des indigeſtions. Semblables aux autres ſubſtances farineuſes, ils rendent viſqueuſe & gluante l'eau dans laquelle on les fait bouillir. Il eſt donc évident qu'ils doivent fournir dans certains cas une nourriture groſſiere & peu convenable. Telles ſont les proviſions fraîches des matelots.

On leur donne, outre cela, une

certaine quantité de beurre salé & de fromage. L'expérience fait voir que ce dernier à des qualités extrêmement différentes, & qu'il est plus facile ou plus difficile à digerer, suivant qu'il est fort, vieux, &c. Mais le fromage de *Suffolk*, au lieu d'aider la digestion, comme on dit que font les fromages, pese sur l'estomach de beaucoup de personnes; de même que le beurre salé & l'huile qu'on leur donne quelquefois à sa place. Ces substances ne corrigent point les qualités des autres alimens dont ils se nourrissent.

Pour ce qui est de la viande, on donne par semaine à chaque matelot deux livres de bœuf & autant de porc salé. Tout le monde éprouve que ces alimens sont beaucoup plus difficiles à digérer que les viandes fraîches, & qu'ils fournissent un chyle beaucoup moins propre à la nutrition. Personne ne peut supporter long-tems une pareille nourriture, à moins qu'elle ne soit corrigée par du pain, du vinaigre ou des végétaux.

Outre ces deux espéces de viandes, qui sont celles dont on fournit ordinairement

ordinairement notre flotte, on a souvent de la *stocfiche* (†), du poisson salé, du bœuf séché ou conservé dans la saumure, & autres alimens semblables, d'une nature grossiere, visqueuse & difficile à digérer. Cette nourriture est encore beaucoup plus nuisible lorsqu'elle est corrompue.

Pour ce qui concerne la boisson, l'État fournit de la petite bierre dans les endroits ou on peut en avoir; d'autres fois du vin, de l'eau de vie, du rum (*) ou de l'arrack (¶), suivant les productions du pays où les vaisseaux sont équipés. La bierre & les liqueurs fermentées de quelque espèce qu'elles soient, sont les meilleurs antiscorbutiques, & les plus propres à corriger les mauvais effets de la nourriture & de la situation des mariniers; au lieu que les esprits distillés sont très-pernicieux dans cette maladie.

Le long usage d'une nourriture

(†) C'est une espèce de morue sèche.

(*) C'est l'eau de vie du sucre.

(¶) Les Anglois appellent Arrack, l'eau de vie qu'on tire du riz. C'est une boisson fort connue dans les Indes Orientales.

particuliere, de quelque espèce qu'elle soit, lorsqu'elle n'est point diversifiée, a des inconvéniens, & les Médecins l'ont condamnée avec raison (*h*). La nature, en nous fournissant une grande variété d'alimens, les a sans doute destinés à notre usage. Comme j'aurai occasion de faire voir ailleurs (*i*) les effets naturels dont nous avons parlé, il suffit d'observer ici qu'elle est nuisible dans le cas dont il est question, parce que, dans certaines circonstances, les forces digestives, & les forces vitales ne sont point en état de la bien travailler & de la convertir en un chyle & en un suc nourricier propre à réparer la machine (*k*).

(*h*) *Vide Celsum, de Medicinâ.*

(*i*) Chap 6, de la théorie de la maladie.

(*k*) Un savant Professeur m'a fait les questions suivantes :

« Le Scorbut ne pourroit-il pas être dû à » une cause pareille à celle des autres mala» dies épidémiques, c'est-à-dire, à cette qua» lité particuliere de l'air, que nous ne con» noissons point, & que, probablement, nous » ne connoîtrons jamais, quoique nous en » voyions les différens effets dans les fièvres, » la petite vérole, la rougeole, la peste, &c ? » Ne pourroit-ce point être un miasme mo-

L'appétit dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, s'il n'est point dépravé, nous indique fidèle-

» derne, tel que celui qui produit quelques-
» unes de ces maladies? On peut découvrir,
» par l'observation, les causes prédisposantes,
» & les dissections peuvent nous faire voir les
» différens effets; mais la cause prochaine peut
» demeurer encore inconnue. Dans les plaines
» de la Province de Stirling, le peuple se nour-
» rit la plupart du tems, de la farine de pois
» crûe, & boit de très-mauvaise eau; il y ré-
» gne beaucoup de brouillards qui s'élevent
» des terres & de la mer voisine; cependant,
» parmi le grand nombre de malades que j'ai
» vus dans cette Province, je n'en ai pas trouvé
» un seul qui fût véritablement Scorbutique ».

Je réponds d'abord qu'on ne peut conclure du silence des anciens Historiens, avec aucune sorte de vraisemblance, que cette maladie soit nouvelle. Ils n'ont décrit aucune ou presque aucune des maladies des camps; on ne peut pas dire cependant qu'elles n'aient point existé. Les descriptions imparfaites que les anciens Médecins ont données du Scorbut, pour ne pas dire leur silence, ne prouvent rien non plus; (j'en dirai les raisons dans la troisieme Partie, chap. 1.) Je trouve que la premiere description exacte que nous ayons de cette maladie a été donnée en 1260, (voyez Partie 3, chap. 1.) On n'en voit point d'autre jusqu'après l'année 1490. Nous ne pouvons point supposer cependant que cette maladie n'ait point existé pen-

ment les alimens convenables à l'état du corps & des organes de la di-

dant ce long intervalle, ou que ceux qui se sont trouvés dans des situations pareilles à celles dont nous parlerons, n'aient point contracté le Scorbut.

On peut démontrer par la façon dont cette maladie paroît dans toutes les parties du monde, qu'aucune qualité particuliere de l'air n'est en état de la produire, sans le concours d'une nourriture grossiere & visqueuse, & l'abstinence de végétaux récens.

LA flotte qui croisoit sur la Manche perdit dans une course cent hommes, & en débarqua plus de mille réduits par cette maladie à un état pitoyable : cependant, parmi un si grand nombre de malades & de morts, il n'y eut aucun Officier, pas même des subalternes. En Hongrie, où l'air devoit avoir la plus forte disposition à produire le Scorbut, (voy. *Kramer*) les Officiers & les Naturels du pays en furent non-seulement exempts, mais encore les Dragons, lesquels ayant meilleure paye que les autres soldats, étoient mieux nourris, mieux vétus & mieux logés : ils étoient cependant également sujets aux autres maladies du pays. Les Bohémiens seuls, qui se nourrissent des alimens les plus grossiers & les plus difficiles à digérer, en furent attaqués. *Kramer* nous apprend qu'ils se servoient en Hongrie de la même nourriture que dans leur pays. Les vaisseaux qui croisoient sur la Manche avoient les mêmes provisions que d'autres qui

gestion. Lorsqu'un long séjour dans l'air humide de la mer, avec une

furent envoyés dans différens endroits : il est certain, cependant, que la nourriture fut une cause de la maladie dans les uns & les autres ; puisqu'un changement d'alimens la guérit promptement, & qu'une nourriture différente la prévient.

Il falloit donc qu'il y eût dans l'air de la Hongrie une qualité différente de celui de la Boheme ; laquelle rendoit nuisible dans un pays, une nourriture innocente dans un autre. La mauvaise constitution de l'air en Hongrie étoit très-sensible : la maladie régna seulement dans le printemps, & pendant une saison humide : elle fut beaucoup plus violente dans quelques endroits du pays que dans d'autres, c'est-à-dire, dans ceux où le terrein étoit humide & marécageux, comme il paroît par la relation qu'en a donné *Kramer*. On a fait cette observation, non-seulement en Hongrie, mais encore dans toutes les autres parties de l'Univers ; & j'ose assurer, sans aucune exception, que le Scorbut est une maladie inconnue dans les pays secs, (*Scorbutus locis aridis ignotus est*, Sreggius.)

Ronsseus, le premier qui ait écrit expressément sur cette maladie, reconnut que l'humidité en étoit une des causes. Les faits qu'il rapporte semblent le prouver démonstrativement ; & toutes les observations qu'on a faites depuis le confirment. Si on veut exclure cette cause, & rapporter le Scorbut à un miasme

nourriture visqueuse & trop solide a disposé les humeurs à la corruption

occulte dans l'air, tel que celui qui produit des fièvres & quelques autres maladies épidémiques, il faut contredire toutes ces observations, c'est-à dire, l'expérience de deux cents ans. En effet, il y a, peut-être, peu de maladies, dont les causes soient plus évidentes, plus sensibles & mieux prouvées.

Stugard, en Allemagne, passoit autrefois pour une ville où le Scorbut faisoit de très-grands ravages On dessécha un lac considérable, situé aux environs de cette ville, & depuis ce temps-là, cette maladie y est inconnue. Elle régne souvent sur les bords du Rhin, depuis Dourlach, jusqu'à Mayence, & particuliérement à Philisbourg, après les inondations de cette riviere. *Sinopée* observa à Constadt, que le Scorbut & sa malignité dépendoient toujours de l'humidité de la saison, & qu'un temps sec le faisoit disparoître très-promptement.

Lorsqu'on a des preuves si incontestables des effets de l'humidité & de la sécheresse, je ne vois aucune raison d'avoir recours à des qualités occultes de l'air, à des miasmes, ou à d'autres pareilles causes imaginaires & incertaines, pour produire une maladie que l'on contracte en respirant un air humide, en habitant un logement de même nature, & en se nourrissant en même temps d'alimens grossiers & difficiles à digérer. Ces circonstances produisent le Scorbut dans quelque partie de la terre que ce soit; & on peut toujours prévenir

ſcorbutique, la nature indique le remède. L'ignorant Matelot & l'habile

efficacement cette maladie, en habitant des appartemens ſecs, en ſe tenant bien vêtu & en ſe nourriſſant d'alimens convenables.

Quoique j'aie appellé une de ces cauſes *prédiſpoſante* & l'autre *occaſionnelle*; cependant elles ſont l'une & l'autre, c'eſt-à-dire, la nourriture & l'humidité, les cauſes prédiſpoſantes, *cauſæ proœgomenæ*; elles ne ſont à la vérité que des demi-cauſes; aucune d'elles en particulier n'eſt en état de produire la maladie: mais leur réunion conſtitue la cauſe prochaine, c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt néceſſaire & ſuffiſant pour former le Scorbut.

Pour ce qui eſt des habitans de la Province de *Stirling*, n'ont-ils pas des oignons, des choux, &c? Une ſoupe aux herbes deux fois par ſemaine, telle que celle du plus bas peuple en Ecoſſe, avec des choux verds, de l'orge & de l'avoine, auroit préſervé du Scobut l'eſcadre de Milord *Anſon*, en paſſant le Cap *Horn*. Il faut faire attention que les cauſes doivent non-ſeulement agir enſemble & être portées à un haut degré, mais encore qu'elles doivent ſubſiſter pendant un temps conſidérable, ſans intermiſſion; ſur-tout la nourriture. Outre les effets ſurprenans du changement d'alimens dans la guériſon des Scorbutiques réduits à un état déplorable, la plus petite variation de la nourriture contribue puiſſamment à prévenir cette maladie. Ceci eſt prouvé évidemment par ce que nous di-

Médecin desirent, avec une égale ar-

rons dans le chapitre 5 sur la santé dont jouissent présentement ceux qui sont dans nos comptoirs à la Baye d'*Hudson* S'il y a des miasmes Scorbutiques, l'air de cette région doit certainement en être rempli encore aujourd'hui, comme il paroît par l'état où fut réduit l'équipage d'*Ellis*, (voyez Partie 3,) tandis que ceux qui étoient dans ces comptoirs jouissoient d'une parfaite santé. Ceci est confirmé par un fait qui s'est présenté plusieurs fois. Lorsque notre flotte étoit unie à celle des Hollandois, beaucoup de nos matelots furent attaqués du Scorbut, tandis que les Hollandois en furent entiérement exempts. Cette différence fut due à quelques repas de choux confits que ces derniers faisoient de temps en temps.

C'est pour la même raison, c'est-à-dire, à cause d'une très-petite difference dans la nourriture, & même à cause du fréquent usage des bains, que les troupes des Anciens peuvent avoir été exemptes du Scorbut, lorsqu'elles étoient en quartier en Pannonie, dans les endroits marécageux, ou pleins de forêts, des Gaules, de l'Allemagne & des Pays Bas : ce qui arriva aux troupes Impériales en Hongrie le prouve évidemment.

Par ce que je viens de dire, je ne prétends pas exclure les mauvais effets de quelques autres causes sur cette maladie ; mais produire une maladie, ou l'augmenter quand elle est produite, sont deux choses très-différentes

deur,

deur, les fruits & les herbes récentes de la terre, dont la vertu salutaire, atténuante & savoneuse, peut seule les soulager. Ces sortes de personnes, dans le fort de leur maladie, pressées par les cris importuns de la nature, s'occupent pendant tout le jour de cette pensée. Souvent leur imagination échauffée, dans la douce illusion d'un songe, les transporte sur la terre, & leur fait goûter les plaisirs d'un repas tel qu'ils le souhaitent.

L'expérience confirme que ces alimens, dont la nature, par un sentiment intérieur, leur fait desirer si ardemment de se nourrir, sont les meilleurs remédes & les préservatifs les plus certains de cette maladie.

On a observé, outre cela, que, lorsque les causes dont nous venons de parler, se rencontrent sur la terre, elles produisent le Scorbut à un aussi haut degré de malignité & aussi épidémique que sur la mer. Pendant le siége de *Thorn*, en 1703, cette maladie fit périr plusieurs milliers de Saxons qui défendoient cette ville. La place fut bloquée pendant cinq mois, sur la fin desquels la saison fut extrê-

mement orageuse & pluvieuse dans presque toute l'Europe : de sorte que les Assiégés eurent à essuyer des fatigues & des inconvéniens pareils à ceux des mariniers. Ils furent continuellement exposés à un temps humide & mal-sain. Le défaut de végétaux les obligea de se nourrir d'alimens grossiers & visqueux, tels que le pain de munition, des viandes salées & séchées, & d'autres de même nature. *Bachstrom* rapporte (*l*) que lorsqu'on porta dans la ville, du consentement de l'ennemi, une petite quantité de végétaux des plus communs, les Officiers s'en emparerent aux portes, & les dévorerent avec autant d'avidité que si c'eût été les mêts les plus délicats. Les habitans, à la vérité, attribuerent cette calamité à la mauvaise bierre : mais ce qu'il est important d'observer, c'est que la maladie attaqua d'abord la garnison, comme étant la plus exposée aux injures du temps, à cause de la garde qu'elle faisoit nuit & jour sur les remparts. Les habitans, qui étoient plus à couvert, en furent in-

(*l*) *Observationes circa scorbutum*, &c.

fectés beaucoup plus tard ; & il n'y eut probablement que ceux qui furent obligés de monter la garde, lorsque la garnison eut été presque détruite qui en furent attaqués. Cette maladie étoit un véritable Scorbut, comme il paroît par la promptitude avec laquelle elle cessa de régner, après avoir causé une mortalité des plus grandes, dès que la ville se fut rendue, & qu'on eut, par ce moyen, des végétaux en abondance.

NOUS devons considérer, en second lieu, les circonstances & la situation particulieres des villes & des pays où cette maladie est endémique : ceci servira à confirmer d'avantage ce qui a été avancé.

On observe qu'un degré de froid excessif, tel que celui qui se fait sentir en Islande, en Groenlande, dans les parties Septentrionales de la Russie, &c. avec les alimens dont les habitans de ce pays sont obligés de se nourrir pendant les hivers rudes, produisent infailliblement le Scorbut. Nous devons remarquer ici les effets pernicieux du froid sur cette maladie.

Il en augmente la malignité & la rend beaucoup plus fréquente dans ces pays Septentrionaux, que dans des climats plus chauds. Il n'eſt pas ſûr cependant que le degré de froid le plus exceſſif ſoit en état de produire cette maladie, pourvu que l'air ſoit ſec & pur en même temps. Car tous les pays du Nord ſont ſujets, en été & en hiver, à beaucoup de brouillards; & lorſque le froid y eſt porté à un haut degré, il s'éléve de la mer une vapeur ſemblable à la fumée d'une cheminée, & auſſi denſe que le brouillard le plus épais : on appelle cette vapeur, *Froſt Smoak* (*m*).

Le Scorbut étoit autrefois extrêmement endémique dans les Pays-Bas. Les Auteurs qui vivoient dans ces pays, ſont ceux qui nous ont donné les obſervations les plus exactes ſur cette maladie. Or, il eſt très-certain que la ſituation au Nord, & le froid du climat, n'étoient pas la ſeule cauſe de cette endémie. Si cela avoit été, tous ceux qui étoient expoſés

(*m*) Voyez la relation de la Groënlande, par Jean *Edge*, Miſſionnaire Danois, qui y demeura quinze ans.

au même degré de froid, toutes les autres circonstances étant les mêmes, en auroient été également affectés : au lieu que plusieurs villes & villages situés dans le même climat, (en Hollande) & se nourrissant des mêmes alimens que leurs voisins, en étoient entiérement exempts ; tandis que ceux-ci, à très-peu de distance des autres, y étoient extrêmement sujets.

Ainsi *Ronsseus* (*n*) remarque que de son temps cette maladie étoit plus fréquente à Amsterdam & à Alkmaer, qu'à Goude & à Rotterdam, & qu'on ne la voyoit presque jamais à Dordrecht, quoique cette ville fût située dans le même climat, & que les habitans se nourrissent des mêmes alimens. Il nous apprend qu'elle régnoit avec la même violence, généralement dans tous les endroits du pays où le terrein étoit humide & marécageux. Cet Auteur observa encore que, lorsque les vents du Sud & d'Oueſt (*o*)

(*n*) *Ronsseus de magnis Hippocratis Lienibus, &c. seu vulgò dicto Scorbuto.*

(*o*) Musschenbroek observe que ces vents sont les plus humides qui regnent en Hollande. *Vid. Elementa Philosophiæ naturalis.*

régnoient pendant long-temps, ils rendoient toujours cette maladie très-fréquente ; mais qu'elle devenoit toujours épidémique & très-maligne, lorsque les saisons étoient pluvieuses. Dans le temps que *Ronsseus* écrivit, son pays étoit exposé à de fréquentes inondations & n'étoit, pour ainsi dire, qu'un vaste marais. Ces circonstances, jointes à la nourriture grossiere dont les Hollandois se servoient alors, rendoient le Scorbut une maladie très-commune dans leur pays. Aujourd'hui qu'ils sont devenus une République riche & florissante, qu'ils ont desséché leur terrein par le moyen des digues & des canaux, & changé entiérement leur façon de vivre, cette maladie paroît rarement parmi eux : elle n'attaque que le plus bas peuple, qui, habitant les parties basses & humides des Provinces, continue à user de son ancienne nourriture (*p*), & est obligé de boire une eau croupissante & mal-saine. Cette ancienne nourriture est du porc salé, fumé, souvent rance, & de gros pain. Il est vrai que, depuis ces changemens, cette

(*p*) *Vid. Brunneri Tractatus de Scorbuto.*

maladie a régné quelquefois avec violence, en Hollande, dans plusieurs de ses guerres, par exemple : mais c'étoit lorsqu'on avoit été obligé de lâcher les écluses pour inonder la campagne.

Plusieurs autres pays sont dans le même cas aujourd'hui, tels que la basse Saxe & autres parties de l'Allemagne, de la Suede, du Danemarck & de la Norwege, où cette maladie est en général beaucoup moins fréquente qu'autrefois. Depuis deux cents ans, tous ces pays ont extrêmement changé de face, & la façon de vivre de leurs habitans est très-différente. On y boit aujourd'hui beaucoup plus de vin, la bierre y est meilleure, les maisons plus séches, mieux aërées & plus commodes ; les terres sont extrêmement améliorées, & on a pourvu à l'écoulement des eaux.

Mais il est bon de remarquer que dans tous les endroits dont nous venons de parler, où le Scorbut étoit autrefois si particuliérement endémique, à cause de leur situation humide & marécageuse, & de la nourriture grossiere & mal-saine dont

leurs habitans se servoient, la froideur du climat devoit certainement y contribuer beaucoup. Car nous observons que Venise, qui est située dans un endroit des plus humides, est entiérement exempte de cette maladie. Il paroît que la chaleur du climat en est la principale cause. Cette chaleur éleve très-haut les vapeurs aqueuses, les disperse & rend le temps continuellement serein. On peut supposer aussi que les alimens légers, & la grande quantité de végétaux dont les Italiens se nourrissent, suffisent pour les préserver de cette maladie dans les endroits les plus humides.

JE terminerai ce chapitre par quelques observations sur les effets des différentes causes auxquelles nous avons attribué le Scorbut, dans les pays où elles prévalent moins fréquemment. Je bornerai mes observations à la grande Bretagne.

On remarque, en général, que les habitans des ports de mer situés dans des endroits froids, bas & humides, ont les gencives putrides, les jambes enflées, œdémateuses avec

des ulceres, &c. tandis que les habitans des villages voisins, situés dans un terrein sec & sabloneux, & où l'on respire un air plus pur, sont entiérement exempts de tout symptôme scorbutique. Le Scorbut est endémique dans les endroits où il pleut continuellement, & où il y a beaucoup d'humidité : le Fort Guillaume en est un exemple (*q*).

Les pays marécageux ou environnés d'épaisses forêts, ceux qui sont sujets aux inondations ou remplis d'une eau croupissante & corrompue, & où le soleil n'agit point assez puissamment pour élever les vapeurs à une hauteur convenable, tous ces pays, dis-je, sont continuellement couverts de brouillards mal-sains, & leurs habitans sont sujets au Scorbut & aux fiévres intermittentes. On observe que ceux qui occupent les appartemens les plus élevés, sont moins souvent attaqués de maladies, que ceux qui habitent le rez-de-chaussée de la même maison. Les pauvres malheu-

(*q*) Voyez la lettre du Docteur *Granger*, dans laquelle il donne la relation du Scorbut qui régna dans ce Fort en 1752, chapitre 2.

reux qui logent dans des ſouterrains humides, ſont les plus ſujets au Scorbut, auſſi bien que ceux qui ſont enfermés dans des cachots & dans des priſons humides & mal-ſaines, où ils paſſent la plus grande partie de leur temps à dormir. J'ai vu, il n'y a pas long-temps, une perſonne qui avoit contracté le Scorbut à un très-haut degré, dans une priſon où elle étoit enfermée (*r*).

On éprouve que la différence des alimens produit des effets très-différens dans cette maladie. Nous voyons que, dans les ſituations dont nous venons de parler, elle attaque le plus communément les gens les plus pauvres, qui ſe nourriſſent principalement, ou de viandes ou de poiſſons ſalés, & de farines non fermentées, ſans faire uſage de fruits (*ſ*), ou autres végétaux récens; ou d'un pain fait avec la farine de pois, ſeule ou mêlée avec celle d'avoine. Ces ſortes de gens vivent pendant l'hiver d'un mélange de gruau d'avoine & de graiſſe de bœuf

(*r*) Voyez le Chapitre 2.

(*ſ*) Voyez les deux cas rapportés, chapitre 2 & chapitre 5.

salé qu'ils appellent *brooſe*. Ils ne boivent que des eaux crues ou corrompues, faute d'autres.

Les différentes façons de vivre influent encore différemment ſur cette maladie. Ceux qui vivent dans l'indolence & la pareſſe, ou qui menent une vie ſédentaire, tels que les Cordonniers, les Tailleurs & ſur-tout les Tiſſerands, à cauſe de l'humidité des endroits où ils travaillent, y ſont très-ſujets. Les laboureurs, au contraire, & ceux qui ſont beaucoup d'exercice, n'en ſont jamais attaqués, quoiqu'ils uſent de la même nourriture, ou même d'une plus groſſiere. Les pêcheurs ſont ſouvent ſcorbutiques, à cauſe de leur façon de vivre, de leur nourriture groſſiere, & de l'uſage habituel des liqueurs ſpiritueuſes.

Les paſſions de l'ame y ſont encore beaucoup. Ceux qui ſont d'un naturel gai & content y ſont moins ſujets, que les perſonnes triſtes & mélancoliques.

Enfin on a toujours rémarqué que, dans les circonſtances que nous avons décrites, l'état préſent du corps contribuoit extrêmement à diſpoſer au Scorbut. Ceux qui ont été affoiblis

& épuisés par des fièvres & par d'autres maladies longues, où dont les viscères sont obstrués après des fièvres intermittentes automnales, deviennent aisément scorbutiques, par l'usage d'une mauvaise nourriture. Les personnes en qui une évacuation naturelle & nécessaire est supprimée, sont plus sujettes à cette maladie que les autres : telles sont les femmes, lorsque leurs régles sont supprimées, surtout, si c'est à l'occasion d'une peur ou d'un chagrin : la même chose a lieu, lorsque cette évacution les quitte naturellement.

L'EXTRAIT suivant du journal de M. *Yvés*, sert à confirmer plusieurs choses qui ont été avancées dans ce chapitre. Il contient l'histoire des maladies qui régnerent sur le vaisseau *le Dragon*.

1743. *Juillet.* Nous fûmes exempts du Scorbut, depuis la fin d'Avril. Nous demeurâmes tout le mois au Port-Mahon ; le temps fut excessivement chaud. Les gens de notre équipage travaillerent beaucoup, & burent du vin & des liqueurs spiri-

tueuſes en quantité. Les maladies du mois précédent augmenterent, & furent beaucoup plus inflammatoires : c'étoient des fiévres avec inflammation des amygdales, des pleuréſies & des péripneumonies. Nous envoyâmes à l'Hôpital dix-ſept malades.

Août. Nous demeurâmes encore au Port-Mahon. On donna à l'équipage quelque argent ; mais ils ne s'en porterent pas mieux. Les maladies furent les mêmes que dans le mois de Juillet : elles ne firent mourir perſonne. Vers la fin du mois, les cours de ventre prirent la place des fiévres. Dix-huit malades furent envoyés à l'Hôpital.

Septembre. Nous reſtâmes une partie de ce mois au Port-Mahon, & l'autre ſur la mer. Le temps fut inconſtant dans le commencement & pluvieux ; il devint tempéré & chaud vers la fin. La dyſſenterie y regna particuliérement : la plupart des malades en étoient tourmentés pendant cinq ou ſix ſemaines ; cependant aucun n'en mourut. Nous eûmes encore quelques légeres fiévres conti-

nues, des rhumatismes & des fièvres intermittentes.

Octobre. Nous passâmes la plus grande partie de ce mois sur la mer. Le temps fut assez tempéré, quoiqu'inconstant. Le 17 & le 18, nous eûmes de la pluie & du vent. Ma liste des malades étoit remplie en grande partie de convalescens des cours de ventre du mois précédent. Le rhumatisme fut la maladie dominante, mais il n'étoit point opiniâtre. Il y eut aussi deux ou trois fièvres quartes qui durerent plusieurs mois.

Novembre. Partie sur mer, partie à Gibraltar. Des vents frais de l'Orient regnerent souvent avec la pluie du 1 au 10. Le temps fut orageux pendant tout le mois, à l'exception de quelques jours secs sur la fin. Le 8 du mois, six ou huit personnes furent attaquées d'une douleur de tête, d'un frissonnement, & quelques-uns d'un vomissement. La fièvre parut le lendemain. Ils se plaignirent le troisiéme ou quatriéme jour d'un picottement universel à la peau : une toux fréquente & incommode se mit de la

partie. Le cinquiéme ou sixiéme jour, leur peau se couvrit de petites taches rouges, semblables à des morsures de puces : leurs yeux étoient douloureux & larmoyans. Le huitiéme jour, quelques-uns suerent copieusement, d'autres eurent un cours de ventre : ces évacuations les mirent entiérement hors de danger ; cependant la maladie se termina dans quelques-uns par les crachats, & dans d'autres par les urines. Il y eut vingt personnes attaquées de cette espéce de rougeole, dont elles guérirent toutes. Le rhumatisme regnoit toujours.

Décembre. Nous passâmes ce mois à Gibraltar. En général, il fut froid, humide & orageux. Il y eut plusieurs maladies, mais de peu d'importance. Le Scorbut commença à paroître vers la fin du mois, quoique nous fussions à Gibraltar (*t*) : nous envoyâmes vingt-deux malades à l'hôpital.

1744. *Janvier.* Ce mois fut extrê-

(*t*) On ne peut pas dire qu'on fût privé alors des influences de l'air de la terre, car les vaisseaux sont étroitement renfermés dans la rade de Gibraltar.

mement froid & orageux, avec des pluies presque continuelles. Le 8, après-midi, il s'éleva un vent frais & violent avec un gros temps. Le lendemain l'orage continua, & il plut beaucoup dans la matinée: le temps fut extrêmement orageux & pluvieux depuis le 3 jusqu'au 27.

Le 8 du mois, nous quittâmes Gibraltar. Le Scorbut faisoit des progrès de jour en jour: le 10, j'avois cinquante scorbutiques sur ma liste: le 20, ils étoient au nombre de quatre-vingts; il y en avoit plusieurs qui étoient en très-mauvais état: leurs membres étoient roides & raccourcis, leurs jambes ulcérées, les gencives putrides, l'haleine puante, la respiration difficile: leurs excrémens répandoient une odeur très-fœtide, &c.

Le trente du même mois, ma liste contenoit les malades suivans:

Scorbut porté à un haut degré,	55
Cours de ventre scorbutique,	6
Scorbut avec toux,	10
Scorbut avec ulceres,	10
Asthme scorbutique,	1
Hémoptysie scorbutique,	1
Autres maladies non-scorbutiques,	3

ques, principalement des rhumes, 6

Total des malades 90

Après avoir fait voile jusqu'à la fin du mois, nous arrivâmes à la rade d'Hieres.

Février. Ce mois fut froid, orageux & pluvieux; le temps fut extrêmement rude, surtout au commencement & à la fin.

On donna cinq fois aux malades, depuis le troisiéme du mois jusqu'au dix, des viandes fraîches, & des bouillons avec des végétaux récents, à la place de bœuf & de porc salé.

En arrivant dans la rade d'Hieres, nous apprîmes que nous étions à la veille d'en venir aux mains avec l'ennemi. Ceux qui étoient en santé & les malades donnerent également les plus grandes marques de satisfaction. Ces derniers se rétablirent de jour en jour d'une maniere surprenante; de sorte que le 11 de Février, lorsque notre flotte livra le combat aux flottes combinées de France & d'Espagne, nous n'en eûmes que quatre ou cinq qui resterent au quartier des malades. Il n'y en eut aucun, ou du

moins très-peu, qui s'apperçussent de leur maladie, depuis le onziéme jusqu'au quinziéme : le quinze, ma liste étoit dans l'état suivant.

Convalescens du Scorbut,	30
Scorbutiques au premier degré,	5
—— à un plus haut degré,	4
Ulceres,	4
Pleurésie,	1
Cours de ventre,	1
Lumbagines,	3
Fiévres d'accès,	2
Rhumes,	11
Total des malades,	61 (*u*)

Il faut remarquer qu'on ne débarqua aucun malade depuis le mois de Décembre, & qu'il n'en mourut qu'un seul.

(*u*) Ceci nous fournit un exemple surprenant du pouvoir des passions de l'ame sur cette maladie; car je crois qu'on ne peut point attribuer la différence de la liste des malades depuis le 30 Janvier jusqu'au 15 Février, à cinq bouillons qu'on leur donna. Les rechûtes ne pourroient-elles pas avoir été occasionnées ensuite par le malheureux combat du 31

Lorsque nous arrivâmes au Port-Mahon sur la fin du mois, le nombre etoit considérablement augmenté : ceux qui s'étoient si bien rétablis le mois précédent, eurent une rechûte : je les envoyai tous à l'hôpital.

Mars. Ce mois, en général, fut froid, pluvieux, & très-sujet aux vents : lorsqu'il ne pleuvoit point, le temps étoit ordinairement sombre & couvert : les vents furent plus modérés sur la fin du mois, excepté le dernier jour, qu'il s'éleva un vent frais, violent, mais sans pluie. Nous passâmes tout le mois au Port-Mahon : il y eut de temps en temps quelque nouveau malade attaqué du Scorbut, que j'envoyai constamment à l'hôpital. Cinq ou six Scorbutiques qui étoient attaqués de toux, sont maintenant phthisiques à un haut degré : les maladies qui prévalurent sur la fin du mois, étoient des rhumes & des fiévres légeres.

Avril. Le temps fut orageux le premier & le second jour ; couvert & pluvieux du 3 au 7 ; tempéré & se-

Février 7 Le vaisseau le *Dragon* combattit ce jour-là.

rein du 8 au 12. Des vents frais, avec la pluie, regnerent depuis le 12 jusqu'au 20. Le temps fut calme & serein depuis le 20 jusqu'au 26 ; couvert, pluvieux & chaud depuis le 26 jusqu'à la fin du mois. Nous croisâmes successivement pendant ce mois sur les côtes de France, de Savoie & de Gênes. Les toux & les rhumes augmenterent dans le commencement du mois, ils devinrent inflammatoires & dangereux vers le milieu & sur la fin. Il y eut quatre ou cinq péripneumonies, & trois ou quatre fièvres violentes avec délire, &c. Il mourut deux malades ; dont l'un étoit attaqué d'une péripneumonie, & l'autre d'une fièvre avec délire. Nous eûmes, sur la fin du mois, deux ophtalmies très-fâcheuses.

Mai. Le temps fut très-chaud, tantôt serein, tantôt couvert & pluvieux. Nous passâmes ce mois sur mer comme le dernier.

Les maladies furent un peu différentes de celles du mois d'Avril ; mais personne n'en mourut. J'ai oublié de dire que, sur la fin du mois d'Avril, deux ou trois personnes eu-

rent une éruption cutanée universelle, accompagnée de démangeaisons : elles se portoient, d'ailleurs, parfaitement bien. Cette éruption parut chez plusieurs autres dans ce mois-ci, & les incommoda beaucoup. Un de ces malades s'étant exposé au froid, l'éruption rentra, la fiévre s'alluma, & il manqua d'en mourir : un effort salutaire de la nature, qui poussa une seconde fois par la peau la matiere morbifique, le tira d'affaire.

Juin. Quoique nous fussions au Port-Mahon, où le temps étoit très-chaud, & où les gens de notre équipage travailloient beaucoup, les maladies diminuerent au lieu d'augmenter. Tout l'équipage fut attaqué, vers le milieu & sur la fin du mois, d'une légere diarrhée.

Le 24 de Juin nous quittâmes le Port-Mahon, & nous arrivâmes le 30 à Gibraltar.

Juillet. Le temps fut excessivement chaud, & presque toujours serein & sec. Nous partîmes de Gibraltar le 3, & arrivâmes à Lisbonne le 19 ou le 20. Nous eûmes encore quelques

légeres diarrhées, mais en général ce mois fut très sain.

Août. Le temps fut presque toujours chaud & sec, excepté le 21. Ce jour fut couvert, & il plut très-considérablement. Nous demeurâmes tout ce mois à Lisbonne, où notre équipage avoit deux fois par semaine des provisions fraîches & des herbes récentes. Il eut alors la plus belle occasion de se pourvoir de toutes sortes de végétaux. On continua à jouir d'une bonne santé, à l'exception de quelques légeres diarrhées qui survenoient de temps en temps.

Septembre. Les vents furent violens depuis le 1 jusqu'au 4, & trés-modérés depuis le 5 jusqu'au 14. Pendant ces quatorze premiers jours, le temps fut couvert, sombre & pluvieux, & il fit beaucoup d'éclairs. Les vents furent modérés depuis le 15 jusqu'à la fin du mois; le temps fut très-inconstant, presque toujours couvert & pluvieux, à l'exception de quelques jours sereins, qui furent généralement chauds. Nous partîmes de Lisbonne le 3, & arrivâmes à Gibraltar le 15.

Quoiqu'il n'y eût point beaucoup de malades pendant ce mois, nous eûmes cependant quelques scorbutiques vers le milieu & sur la fin. On envoya à l'hôpital neuf malades attaqués de différentes maladies.

Octobre. Beaucoup de vent, de pluie & de brouillards, excepté quelques jours où le temps fut beau, & les vents modérés. Il fit tantôt froid, tantôt chaud.

Le Scorbut parut alors subitement, & nous allarma beaucoup (*x*). Le 13, j'envoyai à terre vingt-quatre Scorbutiques. Nous quittâmes Gibraltar le 14 : lorsque nous fûmes à la hauteur de Minorque, nous reçûmes ordre d'aller plus loin, & j'envoyai vingt autres Scorbutiques à l'hôpital de Port-Mahon.

Novembre. Le temps fut beau, froid, & les vents inconstans depuis le 1 jusqu'au 11. Il fit très-mauvais pendant le reste du mois; les vents étoient violens, froids & perçans; il tomba

(*x*) Il n'étoit point causé par l'abstinence des végétaux pendant un si court espace de temps. Ceux que l'équipage avoient eus à Lisbonne, étoient un extraordinaire pour eux.

beaucoup de pluie, & quelquefois de la neige.

Nous arrivâmes à *Vado* le 20, & nous en partîmes le 29. Nous avions cinquante Scorbutiques à notre arrivée dans ce port (*y*).

Décembre. Ce mois fut auſſi très-froid, venteux & humide. Il n'y eut que peu de jours où le temps fut beau & les vents modérés.

1746. Janvier. Ce mois fut comme le précédent. Nous n'eûmes que huit jours de beaux & tempérés.

Je donnai à chaque Scorbutique, depuis que nous fûmes arrivés à Vado juſqu'au 5 de Décembre, une orange de la Chine & trois pommes. Alors n'ayant plus de pommes, je continuai à leur donner une orange juſqu'au 7 de Décembre, où elles me manquerent auſſi. Le 22 Novembre, on leur donna du bouillon fait avec de la viande fraîche. Ils en eurent encore le 27, le 29 du même mois, le 1 & le 2 de Janvier. On y avoit fait cuire des navets; c'étoient toutes le proviſions

(*y*) Un air corrompu ne pouvoit contribuer à cette maladie que très-peu pendant un temps ſi froid.

que

que nous avions faites à Vado de viandes fraîches & de végétaux récens. Le 8 de Décembre, le Capitaine *Watson*, aujourd'hui Contre-Amiral, fit donner du bouillon fait avec du mouton à 28 de nos malades; le 13 il en fit donner également à 45. Voici maintenant ce que je remarquai.

[29 *Novembre.* En général, les Scorbutiques se trouverent beaucoup mieux. Ceux dont les membres étoient roidis, recouvrerent la souplesse de ces parties. La putridité des gencives, la difficulté de respirer, & tous les autres symptômes diminuerent (z).

Le 2 *Décembre*, ils alloient de mieux en mieux.

Le 5, le temps n'étoit point si froid depuis que nous étions partis de Vado.

Le 6, tous les Scorbutiques etoient convalescens.

Le 25, je n'avois que trente malades sur ma liste : c'étoient des Scorbutiques presqu'entiérement guéris.

Le 6 *Janvier*, nous étions encore

(z) M. *Yvès* attribue cela, avec raison, aux oranges & aux pommes.

ſur mer ; le temps étoit froid & humide. L'équipage manqua de vin pendant neuf jours. Ceux qui avoient été attaqués du Scorbut retombèrent, & il y en eut pluſieurs autres qui furent hors d'état de remplir leurs devoirs.

La 8 *Janvier*, nous mouillâmes à Port-Mahon, & nous envoyâmes à l'hôpital cinquante-neuf Scorbutiques].

Février. Nous paſſâmes ce mois à Port-Mahon ; le temps fut extrêmement froid. Nous eûmes de temps en temps quelque nouveau Scorbutique, principalement vers la fin du mois, où le Scorbut fut accompagné de ſymptômes fébriles. Nous en envoyâmes cinq à l'hôpital.

Mars. Le temps fut plus chaud que dans le mois précédent, mais inconſtant : les vents modérés. Nous fîmes voile de Port-Mahon le 17, & arrivâmes à Gibraltar le 22. La liſte des malades étoit nombreuſe ; elle étoit compoſée des valétudinaires que nous avions tirés de l'hôpital de Port-Mahon, & d'une ou deux fiévres. Nous

en envoyâmes quatorze à l'hôpital de Gibraltar.

Avril. Les quinze premiers jours furent beaux, le reſte du mois fut pluvieux, couvert & plein de brouillards. Tout le mois, en général, fut chaud.

Il y eut quelques mauvaiſes toux & quelques rhumes, mais en petit nombre. Nous perdîmes un homme âgé, qui mourut d'une fiévre continue. Nous partîmes de Gibraltar, tranſportant avec nous les malades qui étoient à l'hôpital. Comme ils y étoient mal pour ce qui concerne les végétaux & les viandes fraîches, nous eſpérâmes qu'ils ſeroient mieux à Lisbonne ou ſur les côtes de Portugal, où nous croiſâmes pendant tout le mois.

Mai. Le temps fut tempéré & chaud, ſans beaucoup de pluie; il fut quelquefois couvert & froid. Nous paſſâmes tout ce mois ſur la mer.

Vers le milieu & ſur la fin, pluſieurs perſonnes furent attaquées du Scorbut, d'autres de cours de ventre. Les proviſions fraîches que nous eſpérions avoir ſur les côtes de Por-

tugal, nous manquerent. Les malades auroient souffert beaucoup, si le capitaine *Watson*, ne leur avoit donné quatre de ses moutons, & tout le lait que sa vache pouvoit fournir; c'étoit la coutume de ce Capitaine dans de pareilles circonstances.

Juin. Les vents impétueux du nord regnerent continuellement; ils rendirent le temps très-incommode, & entretinrent l'air assez froid, jusqu'à ce que nous arrivâmes à Lisbonne le 13 de ce mois. Les Scorbutiques étoient en très-mauvais état (*a*), & il en mourut trois ou quatre.

Juillet. Nous passâmes ce mois à Lisbonne; tous nos Scorbutiques n'étoient pas encore guéris. Plusieurs étoient attaqués d'un flux de ventre scorbutique; d'autres de diarrhées & de dyssenteries, sans aucun symptôme du Scorbut. Il parut plusieurs fiévres sur la fin du mois.

Août. Il y eut quelques fiévres légéres, mais sur-tout des diarrhées

(*a*) Les Infirmes qui venoient de l'hôpital de Gibraltar, dûrent souffrir extrêmement par un pareil temps.

& des dyſſenteries. M. *Mauberty*, charpentier de notre vaiſſeau, mourut de la dyſſenterie. J'avois appellé à ſon ſecours M. *Kennedy*, Médecin à Lisbonne, & le Docteur *Lind*, qui étoit alors Chirurgien du vaiſſeau le *Kennington*. Nous partîmes de Lisbonne le 22, & fîmes voile vers l'Angleterre. J'avois pour lors vingt malades ſur ma liſte.

CHAPITRE II.

Des Diagnoſtics, ou des Signes du Scorbut.

AFIN d'obſerver une plus grande exactitude dans la deſcription d'une maladie accompagnée de tant de ſymptômes différens, j'aurois pû ranger aſſez convenablement tous ces ſymptômes ſous trois claſſes.

La premiere auroit compris les ſymptômes les plus ordinaires & les plus conſtans, qu'on peut regarder comme eſſentiels à la nature de la maladie.

La ſeconde, ceux qui ſont plus accidentels, & qui ne dépendent pas

tant de la nature de la maladie, que de la constitution épidémique de l'air, de l'état du corps, ou du concours des autres causes.

La troisiéme auroit renfermé quelques symptômes extraordinaires qui ont paru quelquefois dans cette maladie, quoique rarement, & qui se présentent seulement, lorsque le Scorbut est porté à son plus haut degré de malignité. Ils dépendent alors de la constitution particuliere du malade, de la combinaison du Scorbut avec quelqu'autre maladie maligne, ou de quelqu'autre circonstance accidentelle.

Mais j'ai préféré de décrire les symptômes dans l'ordre qu'ils se présentent, & suivant qu'ils sont particuliers aux différens périodes de la maladie : cette méthode m'a paru plus claire. Je distinguerai ceux qui sont constans & essentiels, de ceux qui sont moins fréquens ou accidentels, à mesure que je les décrirai.

Les signes avant-coureurs du Scorbut sont les suivans. Ordinairement le visage perd sa couleur naturelle; il devient pâle & bouffi. Ceux qui sont dans cet état, ne se soucient de

faire aucun mouvement, ou même ils ont une aversion pour toute sorte d'exercice. Si on examine de près les levres & les caruncules lacrymales, où les vaisseaux sanguins sont très-exposés à la vue, elles paroissent d'une couleur verdâtre ; cependant ces sortes de personnes boivent & mangent de bon appetit, & semblent jouir d'une parfaite santé : il n'y a que leur visage & leur penchant à l'inactivité qui présagent le Scorbut.

Quoique le changement de la couleur du visage ne précede pas toujours les autres symptômes, il les accompagne constamment dans la suite. La plupart des Scorbutiques sont d'abord d'une couleur pâle ou jaunâtre : cette couleur devient ensuite plus obscure ou livide (*a*).

La répugnance qu'ils avoient pour tout mouvement, se change bientôt en une lassitude universelle, avec

(*a*) *M. Murray* remarque qu'ils ont ordinairement un air triste & chagrin, qui manifeste l'état de leur ame ; de sorte qu'on peut regarder, avec raison, l'abbattement de l'esprit comme une cause, & en même temps comme un symptôme du Scorbut prochain.

un engourdiſſement & une foibleſſe des genoux, dès qu'ils font quelque exercice. Cette grande fatigue leur cauſe une difficulté de reſpirer. La laſſitude, & cette difficulté de reſpirer après avoir fait quelque mouvement, ſont deux ſymptômes des plus conſtans de cette maladie.

Ils ſentent bientôt après des démangeaiſons dans les gencives, elles ſe tuméfient, & ſaignent pour peu qu'on les frotte. L'haleine eſt alors puante, les gencives ſont d'une rougeur livide, molles, ſpongieuſes, & deviennent enſuite extrêmement putrides & fongueuſes : ce ſont les ſignes pathognomoniques de la maladie. Ils ſont ſujets, non-ſeulement à un ſaignement des gencives, mais encore à des hémorrhagies des autres parties.

Leur peau alors eſt ſéche, ainſi que pendant tout le cours de la maladie (*b*). Elle eſt, dans quelques ma-

(*b*) Excepté dans le dernier période, où l'on obſerve ſouvent une moiteur froide & viſqueuſe ſur la peau, ſur-tout ſi le malade eſt ſujet à tomber en défaillance. C'eſt M. *Murray* qui parle.

lades, extrêmement rude, surtout s'il y a fiévre, & présente, dans quelques-autres, l'aspect d'une peau de serpent; mais le plus souvent elle est luisante & douce au toucher. Si on l'examine, on la trouve couverte de plusieurs taches rougeâtres, bleuâtres, ou plutôt noires & livides. Ces taches ne s'élevent point au-dessus de la surface de la peau, & ressemblent à une extravasation sous l'épiderme, comme dans les contusions (*c*). Elles sont de différentes grandeurs; il y en a depuis la grosseur d'une lentille, jusqu'à la largeur de la main, & même davantage. Ces dernieres sont plus rares dans le commencement de la maladie; pour l'ordinaire elles sont alors petites & d'une figure irréguliérement ronde. On les observe principalement sur les jambes & sur les cuisses, souvent sur les bras, la poitrine, & tout le tronc; plus rarement sur le visage & la tête.

(*c*) Les taches sont d'abord jaunes sur les bords; elles prennent ensuite par degrés une couleur plus foncée & deviennent enfin d'un pourpre foncé, & quelquefois entiérement noires. *M. Murray.*

Plusieurs ont les jambes enflées. Cette enflure se manifeste d'abord sur les malléoles vers le soir ; le lendemain matin, il n'en reste presqu'aucun vestige. Après avoir demeuré dans cet état pendant un court espace de temps, elle gagne de proche en proche ; toute la jambe devient œdémateuse, avec cette différence seulement, dans quelques malades, que la tumeur ne céde pas si aisément à la pression du doigt, & qu'elle en conserve, plus long-temps, l'impression que dans l'œdême véritable.

Tels sont les symptômes essentiels & les plus constans de cette maladie dans son premier période. L'ordre dans lequel ils paroissent varie quelquefois ; ainsi, lorsqu'une personne a été fort affoiblie par une fiévre, ou par quelqu'autre maladie longue, les gencives sont presque toujours affectées les premieres, & la lassitude accompagne constamment le premier période de la maladie, au lieu que, lorsqu'on a été obligé de ne point faire d'exercice, à cause d'une fracture, d'une contusion ou d'une blessure, c'est dans les parties affoiblies

par ces accidens, que paroiſſent les premiers ſymptômes du Scorbut (*d*); ainſi, après une entorſe du pied, la jambe devient enflée, douloureuſe, œdémateuſe, ſe couvre de taches livides bientôt après, & fournit les premiers ſignes de la maladie. Les vieux ulceres aux jambes ſont très-fréquens parmi les mariniers; dans ce cas auſſi, les jambes ſont preſque toujours les premieres affectées. Ces

(*d*) Tel fut le cas de Jean Thomas, de l'équipage du vaiſſeau *le Dragon*. Il reçut, le 18 Août 1742, un coup de mouſquet qui lui fracaſſa l'humérus. On en retira huit ou dix eſquilles très conſidérables : la tête de l'os étoit entiérement briſée. Le cal ſe forma : les os furent réunis, & la plaie preſque entiérement cicatriſée ſur la fin de Novembre. Peu s'en falloit qu'il n'eût repris ſes forces & ſon premier embonpoint, lorſque le Scorbut parut dans le mois de Décembre. On lui avoit donné, juſqu'alors, des proviſions fraîches; mais comme il jouiſſoit d'une aſſez bonne ſanté, on l'en priva pour les donner à ceux auſquels on les croyoit plus néceſſaires. Il ne fut pas plutôt privé de ſa nourriture ordinaire qu'il fut attaqué d'un Scorbut terrible, dont le premier ſymptôme fut le renouvellement de ſa bleſſure, & il en mourut à l'hôpital de Port-Mahon. Cette obſervation eſt de M. *Yves*.

ulceres prennent l'apparence ſcorbutique, quoique d'ailleurs, ceux qui en ſont attaqués, paroiſſent jouir d'une parfaite ſanté, & que leur viſage conſerve ſa couleur naturelle.

Les ſignes caractériſtiques des ulceres ſcorbutiques, ſont les ſuivans. Au lieu d'un pus bien digéré, ils ne fourniſſent qu'une matiere ſanieuſe, ténue, fœtide, mêlée avec du ſang. Cette matiere, dans la ſuite, reſſemble parfaitement à un ſang corrompu, coagulé & collé à la ſurface de l'ulcere, de façon qu'on ne peut l'en ſéparer qu'avec beaucoup de difficulté. Les chairs qui ſont ſous cette eſpéce de croûte, ſont molles, ſpongieuſes & très-putrides. Les déterſifs ou les eſcharotiques ne ſont ici d'aucune utilité; car quoiqu'on ait enlevé les croûtes avec beaucoup de peine, on en trouve autant au premier panſement, & la même apparence putride & ſanguinolente ſe préſente toujours. Les bords de ces ulceres ſont ordinairement d'une couleur livide, & gonflés par des chairs baveuſes qui s'élevent du deſſous de la peau. Lorſqu'on fait une compreſſion trop forte pour

empêcher l'accroiſſement des chairs fongueuſes, l'ulcere eſt ſujet à prendre une diſpoſition gangréneuſe; la partie devient toujours œdémateuſe, douloureuſe, & ſe couvre de taches preſqu'entiérement. A meſure que la maladie augmente, il s'éleve du fond de ces ulceres un *fungus* molaſſe & ſanguinolent, que les matelots Anglois appellent *bullocks-liver* (foie de jeune bœuf); en effet, il a une très-grande reſſemblance avec du foie de bœuf bouilli. Ce fungus devient ſouvent dans l'eſpace d'une nuit d'une groſſeur monſtrueuſe: on a beau le détruire par le moyen du cautere actuel ou potentiel, ou l'emporter avec le biſtouri, on le trouve au panſement ſuivant auſſi gros qu'auparavant. Lorſqu'on l'emporte avec le biſtouri, il ſurvient ordinairement une hémorrhagie copieuſe: ces ulceres demeurent dans cet état pendant un temps conſidérable, ſans affecter l'os.

Les plaies & les contuſions les plus légeres des ſcorbutiques, dégénerent en ces ſortes d'ulceres. Leur apparence, dans quelque partie du corps que ce ſoit, eſt ſi ſinguliere &

uniforme, & ils ſont ſi faciles à diſtinguer de tous les autres, par leur état putride, ſanguinolent & fongueux, que nous ne pouvons nous empêcher d'obſerver ici, que c'eſt très-improprement qu'on a rapporté à ce genre la plupart des ulceres invétérés & opiniâtres des jambes. Ordinairement les mercuriaux ſont les meilleurs remédes pour guérir ces derniers, au lieu qu'ils ſont les remédes les plus nuiſibles & les plus dangereux qu'on puiſſe adminiſtrer dans les véritables ulceres ſcorbutiques.

Mais revenons à la deſcription de la maladie. Il faut remarquer premiérement que, quelque maladie qu'on ait eue précédemment (ſurtout les douleurs rhumatiſmales, ou celles qui reſtent à la ſuite d'une contuſion, d'un coup, d'une bleſſure, &c.) ou dont on ſoit actuellement affecté, lorſqu'on vient à être attaqué du Scorbut; les anciennes maladies ſe renouvellent, & la maladie préſente, quelle qu'elle ſoit, eſt rendue beaucoup plus mauvaiſe. Les Scorbutiques ſont rarement exempts de dou-

leurs dans les progrès de la maladie. Ces douleurs, à la vérité, n'attaquent point les mêmes parties chez tous les malades, & même elles changent ſouvent de place dans la même perſonne. Quelques-uns ſe plaignent d'une douleur générale dans tous les os : cette douleur eſt très-violente dans les extrémités, aux lombes, & ſurtout aux jointures & aux jambes, lorſque ces parties ſont enflées. La poitrine eſt le ſiége le plus ordinaire des douleurs ſcorbutiques : la conſtriction & l'oppreſſion de cette partie, avec des douleurs de côté, qui ſe font ſentir lorſqu'on touſſe, ſont ordinaires dans cette maladie. Les douleurs ſcorbutiques, en général, ſont très-ſujettes à changer de place, & toute eſpéce de mouvement les augmente toujours. Le mouvement augmente principalement la douleur du dos, & la rend très-fâcheuſe.

Secondement, il faut obſerver que les conſtitutions ſcorbutiques ſont très-ſujettes à être attaquées de toutes les maladies épidémiques, qui régnent en même temps que le Scor-

but, & même des sporadiques prédominantes. Cela arrive quelquefois, lorsque ces maladies paroissent d'une nature assez opposée à celle du Scorbut : ce cas est heureux pour le malade ; mais si les maladies qui prévalent, sont d'une nature putride, telles que la petite vérole, la rougeole, la fiévre dyssentérique, &c. alors, agissant de concert avec l'acrimonie scorbutique, elles produisent les symptômes les plus mauvais & les plus funestés.

J'observai une différence considérable dans le caractere du Scorbut, dans les deux courses de 1746 & 1747. Dans la derniere, il régna des pleurésies & des péripneumonies causées par le froid ; le Scorbut alors affectoit principalement la poitrine. Il causoit une constriction & une oppression dans cette partie, une toux fâcheuse qui faisoit expectorer avec beaucoup de peine un phlegme très-visqueux. Cette toux n'étoit pas continuelle, mais elle fatiguoit extrêmement le malade ; & tous les scorbutiques s'en plaignoient. Plusieurs alors furent attaqués de fievres. La

salivation

salivation ne parut jamais, & les cours de ventre furent d'une nature bénigne. En 1746, il regna des maladies d'une espéce différente, causées par la qualité mal-saine de la charpente neuve du vaisseau. Il y eut beaucoup de diarrhées, & le Scorbut alors fut d'une nature plus maligne. Ses symptômes les plus mauvais & les plus ordinaires étoient des ptyalismes, & sur-tout des dyssenteries. Un nommé *Nichols*, mourut de la dyssenterie, & on débarqua à Plimouth huit ou dix personnes extrêmement épuisées par ce dernier symptôme. Je ne trouvai point de fiévre, cette année, à aucun des scorbutiques; & leur poitrine étoit légerement affectée. Un certain *Jean Hearn* fut attaqué du Scorbut dans l'une & l'autre course. L'histoire de sa maladie commence dans mon Journal, à l'article du 24 Juin (année 1746) en ces termes : « il est attaqué du Scorbut depuis quelque temps. La maladie » s'est manifestée d'abord par le gonflement des gencives, par l'enflûre » douloureuse & œdemateuse des » jambes, par une foiblesse, &c. Il a

» pris l'élixir de vitriol deux fois par » jour pendant un temps considéra- » ble ; mais la maladie augmente con- » tinuellement. Il a un ptyalisme con- » tinuel, accompagné de tranchées » vives & de tenesme : la quantité » de salive qu'il rend est d'environ » deux pintes en vingt-quatre heu- » res ». La salivation fut bientôt arrêtée ; mais elle fut suivie d'une violente dyssenterie, qui dura jusqu'à son débarquement. Je trouve encore à l'article du 15 Mai 1747 : « *Jean* » *Hearn* se plaint d'une lassitude & » d'un engourdissement de membres, » avec une douleur dans le dos. En » l'examinant, nous avons trouvé » ses jambes couvertes de taches » rouges, noires & livides ; ses gen- » cives sont gonflées ; il se plaint, » sur-tout, d'une toux extrêmement » fatiguante ». Ce fut le symptôme qui le tourmenta le plus pendant tout le voyage.

Je crois, en effet, que la poitrine est toujours plus ou moins affectée dans les progrès de cette maladie, à moins que le ventre ne soit très-libre. La douleur change de place, & gagne

ſouvent le côté oppoſé. Elle ſe fait d'abord ſentir lorſque l'on touſſe ; mais quand la maladie eſt plus avancée, elle ſe fixe ordinairement dans un endroit particulier, & le plus ſouvent dans un des côtés. Elle devient alors extrêmement vive ; de ſorte qu'elle empêche la reſpiration. Ce ſymptôme eſt dangereux (*e*).

Les ſcorbutiques ne reſſentent jamais de douleur à la tête, ou du moins rarement ; à moins qu'ils n'aient la fiévre. Et pour ce qui eſt de la fiévre, il eſt douteux s'il y en a aucune qui ſoit véritablement ſcorbutique : le Scorbut eſt entiérement d'une nature chronique, & on peut, avec raiſon, mettre les fiévres au rang de ſes

(*e*) *Remarque de M. Murray.*

Cette douleur répond, en quelque maniere, à la deſcription de la fauſſe pleuréſie ; & ſemblable à celle-ci, elle eſt ſoulagée quelquefois par les véſicatoires. L'application des véſicatoires n'eſt pas cependant ſans danger dans le Scorbut ; on riſque de faire gangréner la partie ſur laquelle on les applique. J'ai auſſi obſervé ſouvent une douleur de poitrine dans le cours de ventre ſcorbutiques. Cette douleur a toujours été mortelle : elle réſidoit pour lors dans le côté gauche.

symptômes accidentels. J'ai ouï dire à un très-habile Chirurgien, que, de quelques centaines de scorbutiques qu'il avoit eu occasion de voir, dont la maladie étoit portée au plus haut degré, il en avoit trouvé très-peu qui eussent de la fiévre; & qu'autant que sa mémoire pouvoit lui fournir, cette fiévre avoit toujours été funeste. Je suis persuadé que toute espece de fiévre est mortelle dans le dernier période de la maladie : il est vrai qu'elle s'y rencontre rarement (*f*).

(*f*) *Remarque de M. Yves.*

Je ne me ressouviens pas, & je ne trouve point dans mes journaux, que personne ait été attaqué de la fiévre dans le dernier période du Scorbut. Je conviens avec vous que cette maladie est purement chronique. L'ulcere des poumons est une suite ordinaire du Scorbut : & lorsque le malade venoit d'essuyer une toux & une douleur de côté violentes, il est certain que je me suis apperçu d'une fréquence dans le pouls & d'une augmentation de chaleur dans la peau. Néanmoins, je regarde ces circonstances comme entiérement symptômatiques, & je pense qu'on ne peut pas appeller cela un Scorbut avec fiévre; car dès que quelques vaisseaux se sont rompus dans le poumon, on voit cesser l'émotion du pouls & la chaleur.

J'aï déjà obſervé qu'en 1746, nos Scorbutiques n'avoient point eu de fiévre ; & qu'en 1747, pluſieurs en avoient été affectés dans le commencement de leur maladie. Les ſymptômes de cette fiévre ne furent pas ſi violens ni ſi inflammatoires dans les ſcorbutiques, que dans les autres malades. Elle prit la forme intermittente dans deux ou trois perſonnes, & fut alors tout-à-fait bénigne & ſans danger.

Tel fut le cas d'un nommé *Daniel Harlyhée*, qui avoit un ulcere opiniâtre ſur la partie antérieure de la jambe. Vers le commencement de Mai 1747, ſa jambe devint douloureuſe, œdémateuſe, & ſon ulcere prit l'apparence d'un ulcere ſcorbutique. Le 12 de ce mois, il fut attaqué d'une fiévre aſſez forte, qui ceſſa le lendemain, & revint régulierement tous les trois jours pendant cinq ſemaines, juſqu'à ce qu'il fut arrivé à Plymouth. Ses gencives étoient putrides ; il ſentoit une douleur dans la poitrine ; il avoit de la toux & tous les autres ſymptômes ordinaires dans cette ſaiſon.

Mais la plus terrible de toutes les especes de fiévres qui peuvent se joindre au Scorbut, & peut-être plus que la peste elle-même, c'est la fiévre pétéchiale, ou maladie des prisons. Cette fiévre a été quelquefois contractée dans des vaisseaux trop remplis de malades, soit par contagion, soit parce qu'on avoit tenu des scorbutiques trop long-temps renfermés dans un air putride (*g*).

(*g*) A la vérité, je n'en ai jamais vu d'exemple ; mais M. *Murray* a eu occasion d'observer la complication de ces deux maladies, lorsqu'il étoit Chirurgien du Vaisseau Royal le *Kanterbury* : c'est de lui que je tiens la description suivante.

Le Scorbut étoit épidémique & régnoit, avec beaucoup de violence, sur le vaisseau, dans le temps qu'il paroissoit quelques fiévres pétéchiales. Plusieurs personnes furent attaquées d'une fiévre légere : il parut, le troisiéme ou quatriéme jour de la maladie, une éruption miliaire, érésipelateuse, ou herpétique, qui fit diminuer la fiévre. Cette éruption se déclaroit particuliérement sur les extremités inférieures : elle prenoit peu-à-peu une couleur livide ; elle devenoit ensuite noire & gangréneuse : elle étoit accompagnée, ou plutôt elle produisoit des ulceres sanieux & sordides, des *spina ventosa*, & des caries très-opiniâtres & très-dangereuses, qui s'é-

On remarque encore quelques petites différences dans cette maladie, suivant la conſtitution des malades. Les uns vont aſſez réguliérement à la ſelle, pendant tout le cours de la maladie; d'autres, au contraire, ſont

tendoient toujours vers le haut de la partie affectée, & jamais vers le bas, ou du moins rarement. Dans ce cas les gencives étoient molaſſes, peu enflées, & ſaignoient ſouvent; les os des mâchoires ſe carioient promptement, & les dents ſe détachoient aiſément de leurs alvéoles. Le malade étoit toujours altéré, il avoit la peau ſéche & brûlante, le pouls petit & fréquent; les yeux quelquefois fixes, mais plus ſouvent égarés & roulans avec vivacité; ſon regard étoit farouche; il étoit inquiet, & déliroit quelquefois; la langue étoit humide & tremblante. Cette terrible maladie emportoit le malade dans très-peu de temps, ſi l'on n'y apportoit promptement du remede, ou plutôt ſi la nature, n'avoit point aſſez de force pour chaſſer vers quelque extrémité la matiere morbifique. Cette métaſtaſe ſe faiſoit ordinairement dans les extrémités inférieures, comme nous avons dit, un peu au-deſſous du genou Il ſe formoit, dans cette partie, des ulceres carieux & cancereux, qui faiſoient de prompts ravages. Ces ulceres cauſoient les douleurs les plus aiguës, & mettoient promptement le malade au tombeau.

ſujets à être très-conſtipés : mais, en général, les ſcorbutiques ont de temps en temps des cours de ventre ; & ils rendent des matieres très-fœtides. J'ai obſervé que l'urine (*h*) varie extrêmement ſelon les différentes circonſtances, même dans le même malade : elle eſt, généralement parlant, fort colorée, & elle ſe corrompt fort vîte. Le pouls varie auſſi ſuivant la conſtitution du malade & le degré de la maladie : pour l'ordinaire, il eſt plus lent & plus foible que dans l'état de ſanté (*i*).

(*h*) *Remarque de M. Murray.*

L'urine de preſque tous les Scorbutiques, lorſqu'on la laiſſe en repos pendant quelque temps, ſe couvre d'une écume huileuſe & ſaline.

(*i*) *Remarque de M. Murray.*

Dans le cas où il y a fiévre, le pouls eſt ordinairement petit, mais dur & fréquent. Vous dites qu'*Eugalenus*, & les autres Auteurs qui l'ont ſuivi, aſſurent que le pouls s'éleve & devient plus fort dans le temps des défaillances ſcorbutiques. Si cela avoit été, j'aurois dû l'obſerver. Dans ces ſortes de cas, le pouls eſt le plus ſouvent obſcur & petit ; quelquefois il s'éleve tout-d'un-coup pendant quelques pulſations, mais il s'affaiſſe

Les

Les vraies taches scorbutiques sont toujours, comme nous avons dit, applaties, & ne s'élevent point au-dessus de la surface de la peau. J'ai cependant observé quelquefois, que, lorsque les jambes étoient extrêmement enflées, elles se couvroient de croûtes seches, semblables à des écailles. D'autres fois, mais rarement, il se fait sur la peau de petites éruptions miliaires séches.

Dans le second période de la maladie, les tendons des muscles fléchisseurs de la jambe sur la cuisse se retirent, le genou devient enflé & douloureux, & le malade perd l'usage de ces parties. Ces symptômes se présentent très-communément dans ce période. Il est vrai, cependant, qu'on observe d'assez bonne heure une roideur dans ces tendons & une

bientôt, & il est toujours intermittent Les syncopes étoient moins fréquentes dans la fièvre dont nous avons parlé [*Remarq. (g)*], à moins qu'elle ne fût accompagnée d'un cours de ventre; le pouls étoit vîte & *serratus*, & faisoit quelquefois sur le doigt le même effet qu'un tuyau flexible dans lequel on feroit couler du mercure par bonds.

foiblesse de genou, qui se terminent généralement par le retirement de la jambe, & par l'enflûre de l'articulation. Les malades sont sujets à de fréquentes langueurs ; & lorsqu'ils ont demeuré long-temps sans faire aucun exercice, ils ont une disposition à tomber en syncope au moindre mouvement : ce sont les symptômes les plus particuliers, les plus constans & essentiels à ce période de la maladie.

L'enflûre des jambes est quelquefois monstrueuse, & ces parties sont couvertes d'une ou de plusieurs taches livides, semblables à des ecchymoses. On observe d'autres fois des tumeurs dures & extrêmement douloureuses dans plusieurs endroits de la jambe. J'ai vu des cas où le gras de la jambe étoit entierement durci (*k*), sans aucune enflûre.

Les malades courent risque de mourir subitement, dès qu'on les remue ou qu'on les expose au grand air. C'est ce qui arriva à un de nos scor-

(*k*) *Remarque de M. Yves.*

Et les cuisses aussi.

butiques dans la chaloupe qui alloit le débarquer à l'hôpital de Plymouth. Il faut remarquer qu'il s'y étoit transporté ſans être aidé de perſonne ; tandis que pluſieurs autres avoient été obligés de s'y faire porter ſur leurs lits. Son viſage étoit d'une couleur plombée (*l*), & il reſſentoit des douleurs dans la poitrine. La reſpiration fut embarraſſée & preſſée l'eſpace d'une demi-minute, puis il expira ſur le champ (*m*).

Les Scorbutiques ſont ſujets, pendant tout le temps de la maladie, mais ſur-tout dans ce période, à des hémorrhagies copieuſes de différentes parties ; par exemple, du nez, des gencives, des inteſtins, des poumons, &c. Leurs ulceres, ordinairement, rendent beaucoup de ſang.

(*l*) *Remarque de M. Murray.*

J'ai vu, dans le période, des taches livides ſur la face.

(*m*) *Remarque de M. Yves.*

J'ai vu pluſieurs exemples pareils, lorſque, par imprudence, on expoſoit les malades au grand air : il eſt beſoin ici de la derniere circonſpection.

Plusieurs sont attaqués alors de violentes dyssenteries, accompagnées d'une douleur vive, qui les réduisent à une extrême foiblesse. J'en ai vu d'autres, qui évacuoient par les selles une grande quantité de sang pur, sans diarrhée & sans tranchées.

Les gencives sont, pour l'ordinaire, extrêmement fongueuses, putrides, douloureuses, & répandent une puanteur insupportable; elles sont quelquefois profondément ulcérées; & paroissent gangrenées. Mais je n'ai jamais observé, excepté dans des cas de salivation, que la partie supérieure de la bouche & le fond du gosier fussent fort affectés; & je crois que les levres ne le sont jamais, ou du moins rarement. En général, les dents branlent très-fort, & tombent souvent; la mâchoire se carie rarement.

Il faut remarquer, à cette occasion, que la carie scorbutique n'arrive que dans le cas où la lame extérieure d'un os a été détruite, de façon que l'humeur corrosive qui croupit dans quelque cavité peut s'insinuer dans la substance cellulaire: alors cette

humeur corrompt promptement l'os & le fait carier. Mais, autrement, on garde, pendant long-temps, des ulceres sur l'épine du tibia & dans d'autres parties, sans que l'os en soit affecté. Il faut en excepter un autre cas qui arrive rarement : c'est lorsque le Scorbut est porté à un si haut degré de malignité, & affecte si profondément les parties solides, qu'il corrompt la substance cellulaire. Cette corruption est accompagnée ordinairement d'une douleur cruelle. Les lames de l'os s'écartent toujours les unes des autres, & forment une exostose (*);

(*) J'ai eu occasion de voir à Montpellier en 1747, ou 1748, un exemple singulier d'une exostose scorbutique. Un Muletier des vivres d'Italie, reçut un coup de pied de mulet dans le menton. Cette partie commença dès lors à s'enfler, & parvint dans trois ou quatre mois à une grosseur monstrueuse. Il vint, au bout de ce temps, à l'Hôpital de Montpellier : ses jambes & sa poitrine étoient couvertes de taches brunes & livides. La mâchoire inférieure avoit acquis un volume presque égal à celui de la tête ; les gencives étoient prodigieusement tuméfiées & putrides ; leur grosseur étoit presqu'égale à celle du poing ; elles versoient une sanie jaunâtre & fœtide : la bouche répandoit une puanteur insuppor-

il survient souvent un *spina ventosa* (*n*) de l'espèce la plus mauvaise, qui produit des ulceres douloureux, lesquels font des progrès très-rapides.

La plupart des malades ont bon appétit, & jouissent du libre exercice de leurs sens, quoique fort abbatus & souvent découragés. Il y en a beaucoup qui ne ressentent aucun mal, lorsqu'ils sont en repos dans

table, même à une certaine distance. Le malade avoit perdu presque toutes les dents : celles qui lui restoient, étoient découvertes jusqu'à leurs racines. La tumeur des gencives repoussoit la langue vers le fond de la bouche, de sorte que le malade ne pouvoit prononcer que des mots mal articulés : la déglutition étoit très-difficile : en un mot, c'étoit un spectacle des plus horribles & des plus pitoyables. Le malade mourut peu de temps après. On détacha les tégumens de la mâchoire, & on vit que cette tumeur prodigieuse étoit causée par une exostose. L'os, autant que je puis m'en souvenir, étoit carié dans certains endroits. M. *Serane*, aujourd'hui Professeur de Médecine dans l'Université de Montpellier, prit soin de ce malheureux pendant le temps qu'il fut à l'Hôpital.

(*n*) Je n'ai jamais observé de carie à la suite d'un ulcere, que dans le cas où le Scorbut étoit porté à sa plus grande malignité & compliqué avec une fièvre ; *M. Murray*.

leurs lits ; à moins qu'ils n'aient la dyſſenterie ou une ſalivation incommode. Je ſuis porté à croire que cette derniere ſe préſenteroit rarement, ſi elle n'étoit cauſée par les remèdes qu'on donne ſouvent inconſidérément pour guérir les ulceres ou autres ſymptômes ſcorbutiques (*o*). Ces remèdes, dans ces cas donnés à très-petite doſe, produiſent une ſalivation copieuſe & dangereuſe, accompagnée preſque toujours de la

(*o*) *Remarque de M. Yves.*

Donnâtes-vous des mercuriaux à vos malades en 1746 ? Si vous n'en donnâtes point, comment rendez-vous raiſon des ſalivations qui arriverent alors ? Il me ſemble qu'elles pourroient avoir été purement ſcorbutiques. Je ne me ſouviens pas d'avoir vu aucun exemple d'une ſalivation conſidérable dans le Scorbut.

Je réponds à cela, qu'il paroît, par mon journal, que nous eûmes alors trois Scorbutiques, (Rice Meredith, Robert Robinſon & Jean Hearn) attaqués de la ſalivation. Les deux premiers avoient pris de petites doſes de mercure alkaliſé, & environ une demi-dragme de pillules mercurielles, mais il n'eſt point fait mention qu'on en ait donné à Jean Hearn ; je ſuis preſque certain qu'il ne prit point de mercure.

dyſſenterie. Ces deux ſymptômes ſe ſuccedent alternativement : la ſalivation ceſſe ordinairement pendant un ou deux jours, le malade eſt alors tourmenté de tranchées & rend des ſelles ſanguinolentes ; la dyſſenterie diſparoît à ſon tour, & la ſalivation recommence.

IL eſt peu de maladies qui ſe préſentent ſous un aſpect plus terrible & plus varié, que le Scorbut dans ſon dernier période. C'eſt alors, ordinairement, qu'on obſerve les ſymptômes les plus irréguliers & les plus extraordinaires. Il n'eſt pas rare de voir les cicatrices des anciens ulceres ſe r'ouvrir ; la peau des jambes ſe crever, ſurtout dans les endroits où il avoit paru d'abord des tumeurs mollaſſes, douloureuſes & livides. Ces crevaſſes dégénerent en des ulceres fongueux, ſanguinolents, tels que nous les avons décrits ci-deſſus. On obſerve quelquefois dans ce période, mais très-rarement, des fiévres putrides colliquatives, accompagnées preſque toujours de pétéchies, de ſueurs fœtides, & autres

symptômes de même nature ; ou plutôt les malades succombent à des évacuations copieuses d'un sang corrompu, soit par les urines & les selles, soit par les poumons, le nez, l'estomac, les veines hémorrhoïdales, ou par d'autres parties (*p*). Il arrive plus souvent que les viscères abdominaux sont obstrués & corrompus ; ce qui produit la jauniſſe, l'hydropisie, l'affection hypochondriaque, ou la mélancolie la plus décidée, & un entier abbattement d'esprit & de courage, avec de cruels roidissemens de nerfs. Cette dégénération des viscères cause aussi de violentes coliques, une constipation opiniâtre, &c.

Vers la fin de la maladie, les malades ressentent, pour l'ordinaire, une constriction & une oppression violentes dans la poitrine, ils respirent très-difficilement, ils se plaignent quelquefois d'une douleur sous le sternum ; mais le plus souvent dans l'un

(*p*) *Remarque de M. Yves.*

J'ai vu des exemples de tous ces cas, excepté la fièvre.

des côtés. Il y a des cas, où, sans aucune douleur, la respiration devient courte & laborieuse, & le malade meurt subitement.

Je pourrois ajoûter ici plusieurs autres symptômes qu'on a observés quelquefois dans cette maladie, surtout vers la fin de son dernier période, dans des cas où elle étoit portée au plus haut degré de malignité : mais ceux que nous avons décrits doivent suffire. Les symptômes les plus extraordinaires ne nous surprendront aucunement, lorsque nous aurons considéré (*q*) à quel état le corps est réduit dans ce période, & à quel degré de putréfaction sont portés le sang, les autres humeurs & les viscères.

J'ai ouï dire à quelques Praticiens, qu'on n'observoit point cette maladie en Angleterre, parmi les gens qui habitent le milieu des terres. Je prie ces médecins de lire attentivement un excellent chapitre (*) de l'Essai sur les Fiévres, du Docteur *Huxham*, où il traite de la dissolution & de la putréfaction du sang. Ils

(*q*) Chapitre 7, des Dissections.
(*) Chapitre 5.

y apprendront ce que c'eſt que la véritable conſtitution ſcorbutique. Quel que ſoit le nombre ou la variété des ſymptômes qui peuvent ſe préſenter dans cette maladie, à raiſon de la différence des conſtitutions, & ſur-tout ſur la mer, par rapport à l'action plus puiſſante des cauſes qui ſe trouvent ſur cet élément; cependant, la putridité des gencives, les taches bleuâtres & noirâtres ſur le corps, en ſont toujours les ſignes pathognomoniques.

Comme M. *Huxham* a publié pluſieurs cas curieux, de perſonnes attaquées du véritable Scorbut en Angleterre, je finirai ce chapitre par une obſervation un peu extraordinaire : j'y joindrai une lettre du docteur *Grainger*, où il donne l'hiſtoire du Scorbut qu'il a vu en Ecoſſe, & quelques autres cas ſcorbutiques obſervés dans le même pays.

Jean A * *, Lieutenant de marine, âgé de quarante ans, avoit toujours joui d'une très-parfaite ſanté, malgré les fréquens voyages qu'il avoit faits ſur mer; il ne s'étoit nourri jamais, ou du moins rarement, de proviſions

salées; il avoit une aversion naturelle pour ces sortes d'alimens, & les tables des officiers sont ordinairement bien servies. Peu de temps après son retour de quelques courses sur la Manche, où il n'avoit mangé aucun aliment salé, il s'apperçut, avec beaucoup de surprise, d'une tumeur considérable, indolente, & de couleur bleuâtre, sur la partie antérieure & moyenne d'une de ses jambes. Le jour suivant, cette tumeur avoit acquis un volume égal à celui d'une grosse noix. Deux ou trois jours après, la peau se creva, & il se forma un véritable ulcere scorbutique, avec le *fungus* de couleur de foie. Les autres symptômes parurent ensuite, tels que le changement de couleur, la constriction de la poitrine, la putridité des gencives, &, ce qui faisoit craindre beaucoup pour sa vie, une constipation opiniâtre, avec des tranchées insupportables.

Il s'en fut à la campagne, il prit les remédes convenables, & recouvra la santé au bout de six semaines ou de deux mois.

Je tiens cette observation de Monsieur *Yves*.

Lettre de M. Grainger (*r*), *Docteur en Médecine, & Chirurgien du régiment de* Pultney.

J'ai extrait de mes remarques la courte description que je vous envoie du Scorbut qui regna en 1751 & 1752, parmi les six compagnies de notre régiment, qui étoit en garnison au Fort Guillaume.

J'eus occasion alors de voir près de cent scorbutiques; & j'avoue naturellement que ce fut-là où je commençai à connoître le Scorbut.

Mon prédécesseur ne m'avoit point instruit que cette maladie étoit ordinaire dans cette garnison. J'avois lu beaucoup d'Auteurs sur cette matiere; mais je la connoissois très-imparfaitement. Le premier malade que je traitai, pensa être la victime des remèdes peu convenables que je lui prescrivis. Les douleurs dont ce malade se plaignoit, me parurent rhumatismales; je donnai d'autant plus aisément dans cette erreur, que le

(*r*) C'est l'Auteur de l'*Historia febris anomal. Batav. ann.* 1746, &c.

rhumatisme étoit alors fréquent : je le fis saigner, & je le traitai suivant l'idée que j'avois de sa maladie : ses douleurs devinrent plus violentes, ce qui n'est pas surprenant : je l'accusai, pour lors, d'avoir exagéré son mal ; mais il me donna bientôt des preuves évidentes de la réalité de sa maladie. Ses cuisses couvertes de taches livides, la putridité de ses gencives, le sang qu'elles versoient, & la puanteur de son haleine, me convainquirent bientôt que j'avois méconnu sa maladie, & que, par conséquent, je l'avois mal traitée ;

At aliquis malo fuit usus in illo.

mais ce fut un mal pour un bien : le Scorbut commença alors à regner, & je profitai de ma premiere faute.

Il se manifestoit d'abord par une lassitude, une difficulté de respirer après le moindre mouvement un peu prompt, un certain goût désagréable dans la bouche : les gencives devenoient bientôt après spongieuses, douloureuses & putrides, elles saignoient pour peu qu'on les touchât ; l'haleine répandoit une odeur fœtide,

Les malades reſſentoient toujours des douleurs dans les cuiſſes, ſouvent dans les jambes, quelquefois dans les lombes, rarement dans les bras. Ces parties étoient quelquefois couvertes de taches pourprées qui devenoient noires, & s'élargiſſoient à meſure que la maladie augmentoit. La partie antérieure des jambes & des cuiſſes étoit principalement affectée. J'ai vu des cas où les jambes étoient entiérement livides, & les cuiſſes couvertes de taches extrêmement rapprochées. L'enflûre de ces parties n'étoit pas conſidérable : elles étoient cependant plus dures que, d'ordinaire, & ſi douloureuſes, que pour peu qu'on y touchât, les malades jettoient les hauts cris

Si l'on ne remédioit promptement à ces ſymptômes, la contagion faiſoit des progrès, le viſage devenoit extrêmement pâle, les dents vacilloient dans leurs alvéoles, le palais & le goſier s'ulcéroient, la difficulté de reſpirer augmentoit : le malade s'affoibliſſoit, il dormoit peu : les cicatrices des anciens ulceres ſe r'ouvroient : il pouſſoit des cris, lorſqu'on

remuoit ſon lit ; & tomboit quelquefois en ſyncope, lorſqu'il faiſoit quelque mouvement.

Ce qui me ſurprit le plus, c'eſt que l'appetit n'étoit point fort diminué, même dans cet état déplorable, & qu'on ne pouvoit pas dire que les malades euſſent de fiévre, quoiqu'ils fuſſent altérés. Ils étoient généralement conſtipés : leur urine n'étoit point copieuſe, mais toujours extrêmement puante & épaiſſe, ſurtout dans le cas des douleurs aux lombes. La plupart crachoient continuellement, & une petite doſe de mercure occaſionna une ſalivation très-dangereuſe.

Un ſoldat attaqué de la vérole prit un ſoir une friction, où il n'entra qu'une dragme de mercure ; je le trouvai le lendemain avec une véritable ſalivation mercurielle, qui alla toujours en augmentant juſqu'au dixieme jour, alors l'intérieur de ſa bouche, ſes lévres & ſes joues devinrent d'une groſſeur monſtrueuſe : ſa bouche répandoit une odeur inſupportable. Il crachoit chaque jour une quantité de ſang fœtide avec des morceaux

morceaux de gencives ; il perdit auſſi preſque toutes les dents ; & une choſe très-remarquable, c'eſt que leur volume étoit conſidérablement augmenté. Son urine étoit extrêmement fœtide, épaiſſe, & preſque noirâtre : il tomboit fréquemment en foibleſſe ; en un mot, il fut réduit à l'état le plus déplorable, & il n'en réchappa que très-difficilement : il fut, pendant trois mois, enſuite hors d'état de faire ſon dévoir.

Le Scorbut commença à paroître dans le mois de Mars, regna avec violence en Avril, diminua dans le mois de Mai, & diſparut avant le milieu de Juin. Nous eûmes quatre-vingt-dix ſcorbutiques au *Fort Guillaume*, les quatre compagnies qui étoient en garniſon au *Fort Auguſte* n'en eurent que deux, & un détachement commandé par un Capitaine, n'en eut qu'un aux Barraques de *Bernera*. Ces trois, à la vérité, furent extrêmement affectés : tous les officiers en furent exempts.

J'attribuai cette maladie aux cauſes ſuivantes : 1° au temps continuellement humide & pluvieux,

2°, aux provisions salées, au beure salé, au fromage & au gruau d'avoine, dont les soldats se nourrirent depuis le mois de Décembre jusqu'à la fin de Mai; 3°, au manque, ou du moins au peu de végétaux & de lait, & à la mauvaise qualité de celui-ci; 4°, à l'eau qui n'étoit pas bien bonne; 5°, à la fatigue. Les causes 1, 3, 4, 5, furent moindres au *Fort Auguste* & à *Bernera*, qu'au *Fort Guillaume*, c'est pourquoi les scorbutiques n'y furent point dans la même proportion (*s*). ———

On appelle cette maladie, dans plusieurs parties de l'Ecosse, *Black-Leg*, (jambe noire) : elle a été souvent très-épidémique, & a causé de grands ravages parmi ceux qui travaillent aux mines, à *Strontian* dans la province d'*Argyle*. Il n'y a pas long-temps qu'elle fit périr plusieurs de ces mineurs : elle étoit accompagnée d'un symptôme singulier; les hypochondres & le bas-ventre se couvroient de grandes taches scorbutiques sur la fin de la maladie.

(*s*) Voyez la suite de cette lettre dans le Chapitre 5.

Dodonée, qui a très-bien écrit sur le Scorbut, avoit observé que ce symptôme étoit mortel (*t*).

Je connois une famille, dont la maison est située à la campagne, dans un endroit froid & exposé à la mer; tous ceux qui la composent, ont eu les gencives putrides & spongieuses, les jambes enflées, des ulceres & autres symptômes scorbutiques.

Dernierement, un gentilhomme qui étoit retenu dans les prisons d'Edimbourg, se plaignit d'une enflûre de jambes, on l'examina, & on trouva ces parties couvertes de taches noires & bleuâtres; bientôt après ses gencives devinrent extrêmement putrides & fongueuses : sa maladie ayant été négligée, l'os de la mâchoire se caria : on me chargea alors du soin de sa guérison.

Un Chirurgien de vaisseau qui fait sa résidence à *Fife*, fut prié, en passant à *Backhaven*, de visiter deux pauvres malades. Il les trouva dans un triste état; leurs gencives étoient extrêmement putrides, leurs corps cou-

(*t*) Voyez Partie 3.

verts de taches : l'enflûre de l'articulation des genoux, les avoit privés de l'uſage de ces parties. Un de ces malades avoit les tendons des muſcles fléchiſſeurs de la jambe retirés & entiérement durcis. Le Chirurgien leur apprit la nature de leur maladie; & par le moyen des remèdes convenables qu'il leur preſcrivit (*u*), ils recouvrerent bientôt la ſanté.

CHAPITRE III.

Du Prognoſtic.

IL eſt néceſſaire, pour mieux entendre ce chapitre, & quelques-uns des ſuivans, de faire une diſtinction qui mérite d'être conſidérée attentivement. Cette maladie peut être *accidentelle* ou *conſtitutionelle; artificielle*, (s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme) ou *naturelle* au malade. Par exemple, le Scorbut eſt artificiel ou accidentel dans la plupart des mari-

(*u*) Voyez ces remèdes dans le Chapitre 5.

niers, & dans toutes les personnes bien constituées, qui ont contracté cette maladie sur mer ou sur la terre, par les causes externes sensibles dont nous avons fait mention (*a*).

D'un autre côté, on remarque que plusieurs personnes qui habitent les terres, sont sujettes à devenir scorbutiques pour des causes très-légeres, à raison d'une certaine disposition de leur corps : dans ce cas, on doit regarder la maladie comme *constitutionelle* ou naturelle au malade ; cependant, de quelque maniere que le Scorbut soit contracté, il est toujours le même, & demande la même méthode curative : ainsi, je n'aurai plus sujet de parler de cette distinction ; mais je dois avertir le Lecteur, que plusieurs de ces prognostics conviennent principalement au Scorbut *artificiel*.

Ceux qui ont été affoiblis par des maladies précédentes, telles que des fiévres ou des flux, ou par de longs traitemens, comme la salivation, sont les plus sujets à cette maladie :

(*a*) Partie II, Chap. 1.

les fiévres intermittentes y disposent la constitution d'une maniere particuliere.

Ceux qui autrefois ont été attaqués du Scorbut, y sont beaucoup plus sujets que les autres, les circonstances étant les mêmes.

Les différentes saisons affectent différemment les scorbutiques, leurs symptômes deviennent plus fâcheux sur la terre, lorsque les pluies & les froids commencent à regner vers l'équinoxe de l'Automne. Les hivers froids & humides rendent la maladie extrêmement mauvaise ; mais lorsque cette froidure & cette humidité disparoissent avec l'hiver, & font place à un temps sec & chaud, les symptômes scorbutiques deviennent beaucoup plus doux.

Lorsque la maladie est commençante, & même quoique les gencives soient assez considérablement affectées, on peut guérir parfaitement le Scorbut, sans le secours des végétaux récents, pourvû que le malade soit en état de faire un exercice convenable : on en a plusieurs exemples ; mais lorsque le malade est

obligé de ne point faire d'exercice, ou de se tenir dans son lit à cause de l'enflûre de ses jambes, de sa foiblesse, ou pour d'autres causes, & qu'il ne peut point se procurer des herbes ou des fruits récents, la maladie ne manque jamais de faire des progrès. Enfin, quand la maladie est parvenue à son second période, elle ne peut être guérie sans le secours des végétaux. Nous en avons vu plusieurs exemples, particuliérement à l'Hôpital de Gibraltar: plusieurs Scorbutiques y périrent misérablement, quoiqu'ils ne manquassent point de bons bouillons faits avec des viandes fraîches, & qu'ils respirassent l'air de la terre, au lieu qu'une petite quantité de végétaux qu'on leur eût donné chaque jour, leur auroit certainement sauvé la vie.

Cette maladie, lorsqu'elle est accidentelle, peut être guérie sur les vaisseaux, soit dans le port, soit en pleine mer, par l'usage des végétaux récens, & par un traitement convenable, surtout par les oranges & les limons, pourvû qu'elle soit dans le premier, ou même dans le second période.

Les symptômes qui se présentent

dans le troisiéme période sont les plus dangereux : tels sont une oppression de poitrine, une constipation opiniâtre, des douleurs de côté & de fréquentes défaillances ; mais, surtout, une grande difficulté de respirer.

Les prognostics de cette maladie, sont quelquefois trompeurs sur la mer, où on ne peut point se procurer des viandes fraîches & des herbes récentes, ou des fruits : car on voit des scorbutiques qui ne paroissent que légerement affectés, être attaqués subitement de quelqu'un des plus mauvais symptômes.

On ne peut point prévoir aisément la mort subite de certains malades, lorsqu'ils font quelque effort, ou lorsqu'on les expose au grand air ; quoiqu'elle arrive ordinairement après qu'ils ont été renfermés pendant longtemps dans un air impur.

Le premier signe favorable, qui se présente lorsqu'on commence à faire usage d'herbes recentes ou de fruits, c'est un léger cours de ventre ; ces alimens produisent l'effet d'un très-doux purgatif. Si la peau, peu de jours après, s'humecte & se ramollit, c'est un

un ſigne certain de la guériſon du malade, ſurtout, s'il peut ſupporter un exercice modéré & le changement d'air, ſans tomber en foibleſſe. Si les alimens végétaux lui rendent dans quelques jours l'uſage des jambes (*b*), il eſt hors de danger; à moins qu'il ne ſoit attaqué de la dyſſenterie ſcorbutique, ou qu'il n'ait la poitrine affectée. Ces deux ſymptômes ſont ſouvent mortels, & cedent aux remédes plus difficilement qu'aucun autre.

La noirceur ou les taches de la peau diſparoiſſent, à meſure que le malade guérit, à-peu-près de la même maniere que les autres échymoſes. Elles commencent par devenir jaunes à leur circonférence, cette couleur s'étend peu-à-peu vers le centre, enſuite elle s'éclaircit, & la peau reprend ſa premiere couleur.

(*b*) *Remarque de M. Yves.*

La contraction des genoux eſt quelquefois incurable. Tel fut le cas d'un des mariniers nommé *Samuel Norton*. Il guérit de tous les autres ſymptômes, mais ſa jambe demeura contractée, de façon que ſon talon touchoit preſque à ſes feſſes. Il fut, en conſéquence, diſpenſé du ſervice, comme invalide.

Lorſque le Scorbut a été porté à un haut degré, & la poitrine fort affectée, il ſe termine ſouvent par la phthiſie. Quelquefois il laiſſe une diſpoſition à l'hydropiſie ; ou, ce qui eſt plus fréquent, les jambes demeurent enflées, œdemateuſes & ulcerées. Ceux qui ont été affectés du Scorbut ſont ſujets quelquefois dans le courant de leur vie, à des rhumatiſmes chroniques, à des douleurs & à des roideurs dans les articulations, & quelquefois à des éruptions cutanées ou à quelque maladie de la peau (*c*).

(*c*) *M. Murray* remarque que c'eſt ſur-tout les gencives qui demeurent conſidérablement affectées, ſoit parce qu'elles ont été rongées, & qu'elles laiſſent les dents trop à découvert ; ſoit parce qu'elles reſtent molaſſes, & qu'elles couvrent trop les dents : elles ſont ſujettes à ſaigner pour peu qu'on y touche.

CHAPITRE IV.

De la Cure prophylactique du Scorbut, ou des moyens de le prévenir sur la mer.

UN air pur, chaud & sec, avec une nourriture facile à digérer, composée principalement d'un mélange convenable de substances animales & végétales, suffiront, la plûpart du temps, pour prévenir cette maladie sur la terre : je dis un mélange convenable de substances animales & végétales, parce que l'expérience fait voir que cette nourriture est la plus salutaire, & celle qui convient généralement à toutes les constitutions.

Ceux qui sont sujets au Scorbut, parce qu'ils vivent dans des endroits humides & marécageux, ou exposés à de grandes pluies & à des brouillards; ceux qui habitent des appartemens humides & mal-sains, tels que les rez-de-chaussée, ou les soûterrains en hiver, préviendront cette maladie, en corrigeant l'humidité par le moyen de feux continuels. Ces feux

seront encore plus efficaces, s'ils sont faits avec des bois aromatiques; mais les personnes qui seront menacées de cette maladie, feront mieux de changer d'habitation, & d'aller occuper des appartemens secs, rians & bien aërés, & de se nourrir principalement de bouillons faits avec des viandes fraîches, & de beaucoup de végétaux récens, s'ils sont à portée d'en avoir, ou autrement de racines ou de fruits confits. Leur pain doit être fait avec de la fleur de farine, bien fermenté & bien cuit. Il est nécessaire aussi qu'ils boivent, à leur repas, un verre de bonne bierre, de cidre, de vin, ou d'autres liqueurs fermentées. Si on observe ce que nous venons de prescrire, & qu'avec cela on fasse un exercice modéré; qu'on ait soin de tenir son corps proprement, & son esprit libre & content, par le moyen de quelque amusement agréable; tous ces moyens, dis-je, suffiront pour empêcher cette maladie de parvenir à un degré considérable, lorsqu'elle n'est pas entiérement *constitutionnelle.*

Dans les villes assiégées, les officiers doivent avoir soin de faire te-

nir sécheement, chaudement & proprement, les lits & les logemens des soldats, afin qu'ils puissent y prendre un repos salutaire, lorsqu'ils viennent de faire leur service. On doit avoir soin encore qu'ils soient suffisamment pourvus de bons manteaux & de bons habits, pour les garantir des rigueurs du froid & de la pluie, lorsqu'ils y sont nécessairement exposés. Le pain de munition devroit être léger & bien cuit, & toutes les autres provisions aussi bien conditionnées qu'il est possible. Pour corriger la nature grossiere & visqueuse de ces sortes d'alimens, il conviendroit d'y joindre des végétaux, même les plus communs; par exemple, ceux qu'on trouve sur les remparts; ce précepte devient encore plus nécessaire, lorsque les provisions de la garnison se sont corrompues dans les magasins. Plusieurs Auteurs recommandent alors l'usage du vinaigre. *Bachstrom* conseille de semer les plantes antiscorbutiques sur les remparts, afin qu'elles puissent y croître avec les autres herbes (*a*).

(*a*) *Vid. Observ. circà Scorbutum. &c.* p. 36.

Cette pratique ſeroit fort utile dans cette occaſion; & ſi on avoit les ſemences de ces plantes, il ne ſeroit pas difficile de s'en procurer quelques-unes des plus ſalutaires en tout temps. Par exemple, on pourroit ſemer même dans les appartemens du creſſon de jardin, qui fourniroit, dans peu de jours, de bonnes ſalades antiſcorbutiques. Lorſqu'une armée eſt en campagne, les ſoldats trouvent, ordinairement, une ſi grande quantité de plantes ſalutaires, qu'elles ſuffiſent pour empêcher le Scorbut de faire des ravages, excepté dans les pays déſerts & ruinés.

Mais le but principal qui doit attirer notre attention, c'eſt de prévenir cette maladie ſur la mer, & de préſerver de ſa malignité & de ſes funeſtes effets, dans les voyages de long cours, tant de gens de mer de toutes les nations, cette partie précieuſe & conſidérable du genre humain, dont les ſervices ſont ſi importans à la ſociété. Cette matiere a exercé depuis plus d'un ſiécle le génie de quelques-uns des plus célébres Médecins dans toute l'Europe.

Un Allemand qui avoit fait une fortune considérable dans les Indes Orientales, étant Gouverneur de Sumatra pour les Hollandois, fut extrêmement touché de compassion à la vue de tant de matelots affligés de cette maladie. La Chymie faisoit alors beaucoup de bruit dans le monde : il crut qu'elle pourroit fournir quelque remède pour le soulagement de tant de malheureux. En conséquence, il fonda une chaire de Chymie à Leipsic, & assigna un revenu à perpétuité. Il nomma, pour remplir cette chaire, le Docteur *Michel*, son compatriote, & très-grand Chymiste, qui fut le premier Professeur de Chymie en Europe. Il lui donna une somme considérable, afin de subvenir aux dépenses nécessaires pour ses expériences, & lui en promit une beaucoup plus grande, s'il parvenoit à découvrir un remède pour prévenir cette maladie sur la mer. Le Docteur employa un temps & des travaux incroyables pour préparer des remèdes chymiques. Il envoyoit toutes les années aux Indes Orientales, des sels volatils & fixes, des

esprits de toute espéce, des essences, des élixirs, des électuaires, &c. & même la quintessence des semences de cochléaria, qui devint ensuite un remède fameux en Allemagne pour le Scorbut; mais tout fut inutile.

Bontekoe recommandoit aux matelots Hollandois un alkali volatil; *Glauber* (*b*) & *Boerhaave*, un acide minéral, tel que l'esprit de sel. En Angleterre, la flotte royale a été pourvue à grands frais par le conseil d'un célebre Médecin, d'une grande quantité d'élixir de vitriol, lequel n'est autre chose que l'acide du vitriol, combiné avec des huiles aromatiques. Le collége des Médecins de Londres, consulté par les Lords de l'Amirauté, prescrit, à cette occasion, l'usage du vinaigre; en effet, il a été de tout temps fort en usage dans les flottes, & il differe de tous les remèdes précédens, en ce que c'est un acide végétal-doux, produit par la fermentation. Plusieurs vaisseaux, principalement ceux qui ont été équipés à Plymouth, ont

(*b*) Dans un ouvrage intitulé : *Consolatio Navigantium*, &c.

fait, dans cette vue, une provision de cidre, sur la recommandation du sçavant Docteur *Huxham*. La derniere proposition qu'on a faite aux Lords de l'Amirauté, étoit d'établir un magasin d'épinars séchés & préparés à la maniere du foin, & d'en donner aux matelots pour les faire cuire avec leur alimens. Un très-habile Médecin (*c*) objecta à cela, que les plantes perdent la plus grande partie de leurs sucs par l'évaporation, & que la nature de ceux qui y restent est altérée par une fermentation qu'elles subissent en se séchant, en sorte que, de quelque maniere qu'on les apprête ensuite pour les

(*c*) *Remarque de M. Cockburn.*

L'expérience confirme amplement le sentiment de ce Docteur. Nous trouvons que le collége des Médecins de Vienne envoya en Hongrie une grande quantité de meilleures plantes antiscorbutiques, séchées de cette maniere, lesquelles ne furent d'aucune utilité. Cependant plusieurs de ces plantes, le trefle d'eau, par exemple, devoient ne pas avoir perdu plus de leur vertu, par la dessiccation que les épinards. *Kramer* éprouva, sans aucun succès, presque toutes les espèces de plantes séchées. Voyez la troisiéme Partie, chap. I.

humecter de nouveau, il eſt impoſſible qu'elles prennent leurs ſucs naturels.

Tous les remèdes qui ont été propoſés pour les différentes maladies auſquelles on donne le nom de *Scorbut de terre*, & dont on pouvoit faire uſage dans les circonſtances où ſe trouvent les mariniers, ont été éprouvés pour prévenir & guérir cette maladie ſur la mer. Outre ceux dont nous avons parlé ci-deſſus, j'en ai moi-même éprouvé pluſieurs, tels que l'eau ſalée, l'eau de goudron, la décoction de gayac, de ſaſſafras, les amers, l'écorce de *Winter*, & les antiſcorbutiques âcres qu'on peut conſerver ſur la mer, comme l'ail, la graine de moutarde, la poudre d'arum compoſée, & l'eſprit de cochléaria, lequel autrefois faiſoit toujours partie des remèdes qu'on embarquoit. J'ai eſſayé encore dans les différens périodes, & pour des ſymptômes différens de cette maladie, la plupart des remèdes minéraux qui ont été recommandés ſur terre pour le Scorbut; tels que les mercuriaux, les chalybés, les antimoniaux, les vitrioliques & les ſulphu-

reux. Mais avant que de parler du résultat de ces expériences & des observations sur plusieurs remèdes qu'on a trouvé les plus efficaces, il est à propos de remarquer que les mauvais succès qu'on a eus jusqu'ici dans les tentatives qu'on a faites pour prévenir cette fatale maladie sur la mer, dépendent principalement des deux causes suivantes.

Premierement, on a mis en pratique trop tard les méthodes préservatives; c'est-à-dire, lorsque la maladie étoit déjà formée. C'étoit ordinairement alors qu'on donnoit l'élixir de vitriol, le vinaigre, le cidre & les autres antiscorbutiques : au lieu qu'il est nécessaire de mettre en usage certaines précautions pour prévenir les premieres attaques. Car on éprouve que presque toutes les maladies sont plus faciles à prévenir, qu'à guérir lorsqu'elles sont une fois formées.

Secondement, on a trop compté sur certains remèdes, que des Médecins avoient recommandés, plutôt par une conséquence de leurs hypothéses, que pour en avoir éprouvé les effets sur la mer. En effet, les causes auxquelles

on les supposoit obvier, étoient souvent purement imaginaires. C'est ainsi qu'on a prescrit, depuis longtemps, l'eau de chaux, pour corriger la trop grande quantité de sel, dont les mariniers sont obligés de faire usage. Le collége des Médecins de Londres prétendit, qu'on devoit préférer le sel de *Lowndes*, (qui se tire de la saumure) au sel marin, pour saler les provisions de mer, à cause de quelques qualités capables d'occasionner le Scorbut, qu'ils soupçonnoient dans le sel marin. On recommanda l'esprit de sel, l'huile de vitriol & le vinaigre, parce qu'on les regarda comme de bons antidotes contre la corruption des provisions & de l'eau, ou bien comme les correctifs de la putridité des humeurs dans cette maladie.

Mais quelque bon effet qu'on ait éprouvé de ces remedes dans ces deux derniers cas; cependant des expériences multipliées ont prouvé qu'ils étoient insuffisans pour prévenir cette maladie, & beaucoup plus encore pour la guérir. On peut dire la même chose de plusieurs autres remèdes. Ces mauvais succès ont été cause, qu'on

a presque désespéré aujourd'hui de trouver une méthode pour prévenir cette maladie sur la mer ; & on croit généralement qu'il est impossible de la prévenir ou de la guérir sur cet élément. Il est surprenant qu'une opinion si mal fondée, & si funeste dans ses conséquences, ait pu s'accréditer. On voit guérir tous les jours, sur la mer, des scorbutiques en très-peu de temps, lorsqu'on emploie les remedes convenables ; quoiqu'ils soient réduits à l'état le plus déplorable & dans le dernier période de la maladie. J'ai déja rapporté un exemple de soixante & dix scorbutiques guéris, sans être débarqués, malgré le mauvais air d'un vaisseau (*d*) : j'en rapporterai plusieurs autres dans la suite. D'ailleurs, quiconque a eu occasion de voir cette maladie sur la mer, doit avoir observé de pareils cas (*e*).

Afin de ne laisser aucun fondement à ce préjugé, il est bon de remarquer, qu'un Scorbut épidémique, soit sur mer, soit sur terre, n'est pas une ma-

(*d*) Page 28.

(*e*) On en a déja vu plusieurs exemples dans le Journal de M. *Yves*, Partie 2, ch. 1.

ladie *naturelle*, mais seulement accidentelle : c'est-à-dire, qu'elle ne dépend point d'une dégénération spontanée des humeurs à cet état morbifique, mais de l'action des causes sensibles & évidentes dont nous avons parlé ci-dessus (*f*).

Il est prouvé, par des expériences constantes, que cette maladie ne regne jamais, lorsque ces causes ne subsistent point ; & qu'on peut la prévenir efficacement, lorsqu'on corrige leurs mauvais effets, ou qu'on s'en garantit ; c'est ce que prouvent plusieurs faits authentiques. Les Officiers, même les subalternes, ne sont jamais attaqués de cette maladie, ou du moins rarement, tandis qu'elle cause de très-grands ravages parmi les matelots. On a vu souvent des vaisseaux Anglois & Hollandois qui alloient de conserve, dont les premiers étoient réduits à un triste état par cette maladie ; pendant que les derniers en étoient entierement exempts, à cause d'une très-petite différence dans leur nourriture.

(*f*) Partie 2, chapitre 1.

Mais pour ne laisser aucun doute sur la possibilité de prévenir efficacement cette calamité, il n'est besoin que de considérer la salubrité présente de la nouvelle Finlande, des parties septentrionales du Canada, & de nos comptoirs à la Baye d'Hudson. Le Scorbut fut autrefois plus fatal aux premiers voyageurs qui abordèrent ces contrées, & aux premiers qui les habiterent, qu'il ne l'a jamais été sur la mer. J'aurai occasion, dans peu, de parler de ces faits, & d'en rendre raison. Or, comme c'est une satisfaction de sçavoir que cette maladie peut être prévenue efficacement; cela doit nous exciter à rechercher, avec la derniere exactitude, les moyens qui sont propres à cet effet, & à les mettre en pratique.

Comme il est de la derniere conséquence de se garantir des premieres atteintes de cette cruelle maladie; j'indiquerai les mesures convenables pour cela, avec cette exactitude scrupuleuse que demandent l'importance du sujet, & la conservation de tant de braves gens, si utiles à leur partie. J'éviterai, autant qu'il est pos-

sible, de proposer aucun moyen difficile à mettre en pratique. Enfin, je n'avancerai rien que je ne le prouve par des expériences & des faits, qui sont les guides les plus certains & les plus infaillibles.

Je rapporterai d'abord les effets de plusieurs remèdes, que j'ai éprouvés sur mer dans cette maladie, afin de découvrir celui dont on pourroit espérer le plus d'efficacité pour la prévenir sur cet élément.

Je confirmerai ensuite par l'expérience des autres, que le remède qui m'a réussi dans cette épreuve, est le plus efficace, tant pour prévenir que pour guérir le Scorbut.

Troisiémement, je lui donnerai la forme la plus convenable, & j'indiquerai le moyen de lui conserver toute sa vertu pendant des années entieres, de maniere qu'il puisse être transporté dans les parties les plus reculées de la terre sous un petit volume, & préparé dans toutes sortes d'occasions par les matelots eux-mêmes. J'ajoûterai quelques-autres instructions, ayant principalement en vue d'apprendre aux Capitaines des vaisseaux, aux Commandans

mandans des flottes, les méthodes convenables pour conserver leur santé & celle de leurs équipages.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer aussi la maniere dont on doit traiter les infirmes & les convalescens à la suite d'autres maladies, afin de les préserver des atteintes du Scorbut. On trouvera en même tems quelques régles nécessaires pour s'opposer aux progrès de cette maladie dès le commencement, lorsque, par négligence, elle se sera introduite dans un vaisseau.

Comme les effets salutaires des mesures que nous prescrirons deviendront encore plus certains & plus généralement utiles, lorsqu'on aura égard à l'état de l'air, à la nourriture & au régime, qui peuvent contribuer aux intentions générales de prévenir & de guérir cette maladie; je terminerai mes préceptes prophylactiques, par un exposé des moyens les plus sûrs de remédier à beaucoup d'inconvéniens qui accompagnent les voyages de long cours, & d'éloigner les différentes causes qui produisent le Scorbut.

Voici maintenant les expériences.

Le 20 Mai 1747, je pris sur le vaisseau du Roi *le Salisbury*, douze malades attaqués du Scorbut. Je choisis ceux dont les symptômes étoient les plus semblables : ces symptômes étoient, en général, la putridité des gencives, les taches, la lassitude & la foiblesse des genoux. On les mit tous ensemble dans un endroit, qui est particuliérement destiné aux malades, on leur donna la même nourriture : ils prenoient le matin du gruau à l'Angloise, édulcoré avec du sucre ; ils avoient souvent pour leur dîner, du bouillon fait avec du mouton frais, & d'autres fois des *puddings*, du biscuit bouilli avec du sucre, &c. on leur donnoit à souper de l'orge & des raisins secs, du riz & des groseilles rouges, du sagou & du vin, ou autres choses semblables.

Je vais maintenant rendre compte des six traitemens différens que j'ai éprouvés & que j'ai suivis avec soin.

Deux de ces malades eurent chacun

une pinte de cidre par jour : je prescrivis à deux autres vingt cinq gouttes d'élixir de vitriol trois fois par jour, après la digestion faite, & un gargarisme fortement acidulé avec cet élixir. Deux autres prirent deux cuillerées de vinaigre trois fois par jour, après la digestion : leur gruau & leurs autres alimens étoient acidulés aussi avec du vinaigre, ainsi que leur gargarisme. Deux des malades les plus affectés, qui avoient les tendons des jarrêts retirés (*), furent mis à l'usage de l'eau de mer ; ils en prenoient une demi-pinte par jour, quelquefois plus, quelquefois moins, suivant que son action par les selles étoit plus ou moins considérable. Je donnai tous les jours à deux autres deux oranges & un limon, qu'ils mangeoient avec avidité dans différens temps de la journée, après que leur estomac avoit fait la digestion des autres alimens : ils continuerent l'usage de ces fruits pendant six jours, au bout desquels ils en eurent consom-

(*) Ils furent les seuls attaqués de ce symptôme.

mé toute la proviſion. Les deux malades dont il reſte à parler, prirent trois fois par jour la groſſeur d'une noix muſcade d'un électuaire recommandé par un Chirurgien d'hôpital : cet électuaire étoit compoſé avec l'ail, la ſemence de moutarde, la racine de raifort, le baume du Perou & la myrrhe. Ils faiſoient uſage, pour boiſſon ordinaire, de l'eau dorge bien acidulée avec les tamarins : ils furent purgés, doucement, pendant trois ou quatre fois avec la crême de tartre dans une décoction de tamarins. Tous ces malades continuerent l'uſage de ces remèdes pendant quinze jours, à l'exception de ceux qui prirent les oranges, comme nous avons dit.

Les deux qui firent uſage des oranges & des limons, reçurent le ſoulagement le plus prompt & le plus ſenſible ; un de ceux-là fut en état de remplir ſes devoirs au bout de ſix jours : à la vérité, les taches répandues ſur ſon corps n'avoient pas entiérement diſparu, & ſes gencives n'avoient pas repris leur état naturel ; mais ſans le ſecours d'aucun autre remède, qu'un gargariſme avec

l'élixir de vitriol, il fut parfaitement guéri avant que d'arriver à Plymouth le 16 de Juin. Le second fut le mieux rétabli de tous ceux qui étoient dans le même état : on le trouva assez bien au bout de six jours, pour le charger du soin du reste des malades.

Après les oranges, le cidre fut le remède qui produisit les meilleurs effets (*g*), quoiqu'il ne fût pas bien

(*g*) *Extrait d'une lettre de M. Yves.*

Je crois qu'il est à propos de vous faire part des bons effets de l'usage du cidre & de l'eau de mer, que j'ai observés dans le Scorbut, pendant mon dernier voyage sur l'escadre commandée par mon bienfaiteur l'Amiral *Martin*. Mais comme je ne prétends avoir observé qu'une utilité purement palliative, je crois qu'il suffit de vous informer, sans entrer dans aucun détail particulier, que, dans la course précédente, le vaisseau le *Yarmouth*, de soixante-dix piéces de canon, & de cinq cents hommes d'équipage, fut également affligé du Scorbut, comme les autres vaisseaux de la même flotte, & perdit un nombre proportionné d'hommes, malgré tous mes soins. Après cette course, je représentai à l'Amiral, que, comme les sucs de toute espèce de végétaux, étoient les seuls vrais antiscorbutiques, & comme j'avois vu autrefois de très-bons effets des pommes,

bon, & qu'il tirât sur l'aigre : cependant les malades qui en firent usage, furent en meilleur état que les autres

il étoit naturel de penser que le cidre devoit être efficace contre cette maladie. Mon sentiment se trouva conforme à quelques autres avis qu'on avoit donnés à l'Amiral. En conséquence, il acheta tout de suite plusieurs muids du meilleur cidre de South-Ham, & les mit à ma disposition. Dans le voyage suivant, je donnai tous les jours à chaque Scorbutique, une pinte ou trois chopines de cidre, & j'engageai ceux que je pus, à prendre le matin trois grands verres d'eau de la mer, deux fois par semaine. Je les traitai, à tous autres égards, comme j'ai coutume de traiter les Scorbutiques, c'est-à-dire, avec la scille donnée en qualité d'émétique, avec des pillules où entrent le savon, la scille, l'ail, &c, avec l'élixir du vitriol, & plusieurs autres remèdes accommodés aux périodes & aux différens symptômes de la maladie. En un mot, nous eûmes autant de Scorbutiques que les autres vaisseaux, à proportion du nombre de notre équipage. Mais, quoique tous les autres en perdissent un grand nombre, les uns 20, les autres 30, 40, 50 & davantage, le *Yarmouth* n'en perdit que deux ou trois ; encore étoit-ce à la fin du voyage, le cidre ayant manqué depuis huit ou dix jours. A notre arrivée au Port, nous envoyâmes à l'Hôpital beaucoup de malades réduits à un état très-déplorable.

au bout de quinze jours ; ils avoient repris l'appétit ; la putridité des gencives, mais surtout la lassitude & la foiblesse, étoient un peu diminuées.

Quant à l'élixir de vitriol, j'observai que ceux qui avoient fait usage d'un gargarisme acidulé avec cette liqueur, avoient la bouche en meilleur état que beaucoup d'autres, & particuliérement que ceux qui s'étoient servis du vinaigre ; mais d'ailleurs je n'apperçus aucun bon effet de l'usage interne de ce remède, à l'égard des autres symptômes. En effet, je n'ai jamais eu grande opinion de son efficacité dans le Scorbut, depuis le voyage que je fis en 1746 sur le *Salisbury*. Nous n'eûmes alors qu'un seul scorbutique ; c'étoit un nommé *Walsh*, lequel, après être guéri d'une fiévre quotidienne, avoit fait usage pendant trois semaines de l'élixir de vitriol en qualité de restaurant ; il fut cependant attaqué du Scorbut, dans le temps qu'il prenoit un remède recommandé pour le prévenir.

Je ne remarquai aucune différence sensible après les quinze jours, entre les malades qui avoient fait usage

de l'électuaire & de la décoction de tamarins, ou de l'eau de mer, ou du vinaigre, & d'autres qui n'avoient pris qu'un peu de lénitif avec la crême de tartre de temps en temps, pour leur tenir le ventre libre, ou un doux béchique le soir, pour soulager leur poitrine. Un de ceux qui prenoient le vinaigre, fut attaqué le dixiéme jour d'un léger cours de ventre: j'attribuai cet accident à la nature & au cours de la maladie, plutôt qu'à l'usage de ce remède. Comme j'aurai occasion de parler ailleurs des effets des autres remèdes, j'observerai seulement ici, qu'il résulte de toutes mes expériences, que les oranges & les limons étoient les remèdes les plus efficaces, pour guérir cette maladie sur la mer. Je suis porté à croire que les oranges sont préférables aux limons; il se peut cependant qu'ils soient plus utiles, lorsqu'on se sert de tous les deux en même temps.

Il me reste maintenant à confirmer l'éfficacité de ces fruits, par l'expérience des autres. Le savant Docteur

teur *Mead* me fournira la premiere preuve (*h*).

« Une année que le Scorbut faisoit » de terribles ravages parmi les ma- » telots de notre flotte sur la mer » Baltique, l'Amiral Charles *Wager*, » qui la commandoit, observa que » les vaisseaux Hollandois qui al- » loient de conserve avec les nô- » tres, étoient beaucoup moins af- » fligés de cette maladie : il ne pou- » voit attribuer cela qu'à la différen- » ce de leurs alimens. Il venoit alors » de la Méditerranée, & il avoit » fait provision à Livourne d'une » grande quantité de limons & d'o- » ranges. Comme il avoit entendu » parler souvent de la grande effica- » cité de ces fruits, dans la curation » de cette maladie, il en fit porter » tous les jours sur le tillac une cais- » se de chacun : les gens de l'équi- » page en mangerent tant qu'ils vou- » lurent, ils en mêloient le suc avec » leur bierre. Leur amusement or- » dinaire étoit de se jetter entre eux » l'écorce de ces fruits, de sorte que

(*h*) *Discourse on the Scurvy*, page 111.

» le tillac en étoit continuellement » couvert, & arrosé de leur liqueur » aromatique : cette méthode réussit » si heureusement, qu'il ramena ses » matelots au port en parfaite santé ».

Plusieurs personnes ont eu la bonté de me communiquer, à ce sujet, diverses observations sur l'efficacité de ces fruits dans la curation de cette maladie. M. *François Russel*, entr'autres, m'a envoyé la relation du Scorbut qui régna sur le vaisseau *la Princesse Caroline*, dans le temps qu'il croisoit à la hauteur des isles de Sardaigne & de Corse. Il paroît, par cette relation, que les oranges & les limons, dont on avoit fait provision à Vado, conservèrent la vie à une grande partie de l'équipage, qui auroit péri indubitablement sans ces remèdes salutaires.

Le Chirurgien du vaisseau du Roi le *Guernsey*, homme de beaucoup de mérite, & d'une expérience consommée, fait cette remarque dans sa lettre sur le Scorbut, qui réduisit ce vaisseau à un état très-déplorable (*i*).

(*i*) Voyez le cas de ce vaisseau, chap. 1, page 128.

» Je suis très-fondé à croire que le » salut de plusieurs Scorbutiques fut » entiérement dû au suc du limon, » (dans six ou huit onces de vin de » Malaga, mêlé avec de l'eau) qu'ils » prenoient deux fois par jour. »

J'ai appris que c'étoit, principalement, les oranges qui avoient rétabli d'une maniere si prompte & si surprenante, l'équipage du Lord Anson à l'isle de *Tinian.*

Le Commandant, aussi expérimenté que brave, en fut si persuadé, qu'avant que de quitter cette isle, il donna ordre à tous les gens de son équipage, de faire provision de ce fruit, afin de se garantir de cette maladie à l'avenir.

M. Murray a été extrêmement à portée de connoître cette maladie, soit dans le temps qu'il étoit chargé du soin de l'hôpital de marine à la Jamaïque, soit lorsqu'il étoit Chirurgien du *Canterbury*; aussi m'a-t-il fourni beaucoup d'utiles observations. Voici comment il s'exprime dans sa lettre. « J'ai toujours éprouvé que les » oranges & les limons, donnés à pro» pos & en quantité suffisante, étoient

» un remède assuré dans tous les pé-
» riodes du Scorbut, & dans toutes
» les especes, pourvu, néanmoins,
» que le malade n'eût pas entiére-
» ment perdu ses forces, & ne fût
» point attaqué de la diarrhée, de la
» lienterie, ou de la dyssenterie.
» L'exemple suivant en est une preu-
» ve très-convaincante. Nous arri-
» vâmes à l'isle de Saint-Thomas (*k*),
» avec beaucoup de Scorbutiques :
» le *Canterbury* en avoit soixante, le
» *Norwich* soixante & dix. Ils furent
» tous guéris dans l'espace d'environ
» douze jours, par le seul usage des
» limons (*l*) ».

Il est naturel d'attribuer cette guérison aux vertus éminentes de ces fruits ; car l'expérience journaliere prouve que, sans de pareils remèdes, les Scorbutiques périssent infailliblement, quoiqu'ils respirent l'air de la terre le plus pur. Mais ce qui guérit cette maladie doit la prévenir encore plus efficacement. L'histoire suivante

(*k*) Elle appartient aux Danois.

(*l*) Voyez le commencement de cette lettre, chap. 1, page 137.

le prouvera peut-être d'une maniere à ne laisser aucun doute.

» Les premiers vaisseaux qui firent » le voyage des Indes Orientales sur » le compte de la compagnie des In- » des d'Angleterre, furent au nombre » de quatre (*m*) : le *Dragon*, monté » par le Commandant, avoit 202 » hommes d'équipage ; l'*Hector*, 108 ; » la *Susanne*, 82 ; l'*Ascension*, 32. Ils » étoient commandés par le Capitaine » Jacques *Lancastre*. Ces vaisseaux par- » tirent d'Angleterre vers le 18 d'A- » vril. Ils furent attaqués du Scorbut » dans le mois de Juillet. Le premier » d'Août ils étoient réduits à un si » triste état, à l'exception de celui du » Commandant, qu'à peine y avoit- » il assez de matelots en santé pour » manœuvrer. Les vents ayant été » contraires pendant quinze ou seize » jours, le petit nombre qui, jus- » qu'alors, avoit été exempt de la ma- » ladie, commença aussi à en être af- » fecté. Les marchands envoyés pour » trafiquer la cargaison aux Indes, » furent obligés de tenir le gouver-

(*m*) *Vide Harris's* Collection of voyages, and *Purchas's* Collection, vol. 1. page 147.

» nail chacun à son tour, & de faire
» les fonctions de matelots, jusqu'à
» ce qu'ils fussent arrivés à *Saldai-*
» *gne* (*n*). Le Commandant envoya
» alors ses esquifs, & fut lui-même
» secourir les trois autres vaisseaux.
» Il les trouva dans une situation si
» déplorable, qu'ils pouvoient à pei-
» ne jetter l'ancre, & qu'il leur au-
» roit été impossible de mettre leurs
» chaloupes en mer sans son secours.
» Le nombre des malades fut médio-
» cre sur le vaisseau du Commandant.
» Il avoit fait provision de quelques
» bouteilles de suc de limons, dont
» il donnoit tous les matins à jeun
» trois cuillerées à chaque matelot.
» Par ce moyen il en guérit plusieurs,
» & garantit les autres des atteintes
» de cette maladie. Ainsi, quoique son
» vaisseau eût le double plus de mon-
» de qu'aucun des autres, il n'eut point
» cependant autant de malades ni de
» morts ».

Ceci est certainement une preuve authentique de la grande efficacité du suc de limons dans cette maladie ;

(*n*) C'est une Baie près du Cap de Bonne-Espérance.

car il eſt à remarquer que le Scorbut regne plus ſouvent, & toujours avec plus de violence dans les vaiſſeaux vaſtes & remplis de beaucoup de monde, que dans ceux qui ſont moindres, & dont l'équipage eſt peu nombreux. Ces quatre vaiſſeaux perdirent 105 hommes dans cette circonſtance. Les Officiers qui les commandoient furent alors ſi convaincus de l'efficacité de ces fruits pour prévenir & guérir cette maladie, que leurs matelots en ayant été attaqués une ſeconde fois aux Indes Orientales, ils réſolurent, dans un conſeil tenu à ce ſujet, de relâcher inceſſamment dans quelques ports où ils pûſſent trouver des oranges & des limons.

J'obſervai, à cette occaſion, combien on doit être réſervé dans les raiſonnemens qu'on fait ſur les effets des remèdes, même par la voie de l'analogie, qui ſemble la moins ſujette à induire en erreur. Car on pourroit croire naturellement que la vertu de ces fruits ne dépend que de leur acidité, & qu'ainſi on pourroit

ſeur ſubſtituer d'autres remèdes acides qui produiroient le même effet; tels que les tamarins, le vinaigre, l'eſprit de ſel, l'élixir de vitriol, & pluſieurs autres de la même eſpece. Mais l'expérience prouve le contraire. Il y a peu de vaiſſeaux qui aient jamais manqué de vinaigre, & tous les nôtres étoient pourvus d'une ſuffiſante quantité d'élixir de vitriol pluſieurs années avant la fin de la derniere guerre. Malgré cela, la flotte qui croiſoit ſur la Manche, ramena ſouvent au port un millier de ſoldats & de matelots miſérablement infectés du Scorbut, ſans compter pluſieurs centaines d'hommes qui en moururent ſur la mer. On éprouva alors inutilement l'eau de goudron, l'eau ſalée, le vinaigre, ſur-tout l'élixir de vitriol, & pluſieurs autres remèdes : au lieu qu'il n'y a point d'exemple, que l'équipage d'aucun vaiſſeau ait jamais été attaqué du Scorbut, lorſqu'il a fait uſage, à propos & en ſuffiſante quantité, de limons & d'oranges.

J'ai remarqué ailleurs l'incertitude

des théories fondées sur l'acide & l'alkali (*o*) : car quoique tous les acides aient certaines propriétés qui leur sont communes, ils en ont cependant d'extrêmement différentes, sur-tout quant à leurs effets sur le corps humain. On peut dire de la théorie en Médecine ce qu'on a dit du zéle dans la Religion. Ce sont deux choses nécessaires ; mais qui étant portées trop loin, sont capables de faire plus de mal que de bien.

Quelques-uns diront peut-être qu'on a employé souvent ces fruits sans succès dans les Scorbut ; témoin l'expérience des Médecins, qui les prescrivent tous les jours pour guérir cette maladie sur terre. Ceci nous fournit l'occasion de remarquer encore une fois les funestes conséquences d'avoir confondu le Scorbut avec d'autres maladies. *Willis*, & plusieurs autres Auteurs, ont rangé sous le même nom un grand nombre de maladies très-différentes du véritable Scorbut : & parce que les antiscorbutiques les plus approuvés ne réus-

(*o*) Partie 1, Chapitre 2.

sissent point dans ces sortes de cas, certains Auteurs nous disent (*p*) que la guérison du Scorbut est le chef-d'œuvre de l'art. Mais ceci est contredit par l'expérience journaliere des matelots, par les journaux de nos hôpitaux de mer, & par l'exemple des vaisseaux de la compagnie des Indes d'Angleterre, qui vont tous les ans à Sainte-Héléne, & au Cap de Bonne-Espérance. Ainsi, il n'y a rien de plus absurde, que d'objecter contre l'éfficacité de ces fruits pour prévenir & guérir le véritable Scorbut, leur inéfficacité dans des maladies très-différentes du Scorbut.

J'aurois pu recommander ici quelque nouveau préservatif; & en effet, on pourroit en proposer plusieurs, dont les succès auroient un grand air de probabilité; leur nouveauté pourroit même leur procurer un accueil favorable. Mais les oranges & les limons ont cet avantage particulier par-dessus tout ce qu'on peut proposer, c'est qu'ils ont pour-

(*p*) *Boerrhaave*, & plusieurs autres.

eux l'expérience de près de deux cents ans. Ils furent découverts par un effet de la Providence, même avant que la maladie fût bien connue, ou du moins avant qu'elle eût été décrite par les Médecins. *Ronſſeus* qui a écrit le premier ſur cette maladie, en fait mention (*q*), & il obſerve qu'il eſt extrêmement probable que les matelots Hollandois avoient découvert par haſard ce remède, lorſqu'ils furent attaqués du Scorbut, en revenant de l'Eſpagne, où ils avoient chargé leurs vaiſſeaux de limons, & principalement d'oranges. L'expérience leur eut bientôt appris, qu'en mangeant une partie de leur cargaiſon, ils pouvoient recouvrer leur ſanté. Si on ſe fût moins attaché à découvrir de nouveaux remèdes, & qu'on eût compté d'avantage ſur l'efficacité de ces fruits, il eſt de toute probabilité, qu'on auroit pu conſerver la vie (ſur-tout pendant la derniere guerre) à pluſieurs milliers de matelots & d'autres perſonnes (*r*). Mais on a recommandé

(*q*) Epiſt. 2.

(*r*) Voyez les obſervations de *Kramer*, partie 3, chap. 2. Ce ſont les meilleures qu'on

plusieurs autres remédes, comme ayant des vertus supérieures, ou du moins égales aux oranges & aux limons ; & on a mis ceux-ci au niveau des autres acides & de beaucoup d'autres médicamens, auxquels on a attribué faussement une vertu antiscorbutique : de-là viennent, sans doute, les malheureux succès qu'on a eus jusqu'ici, dans les tentatives qu'on a

ait jamais faites sur cette maladie : elles confirment abondamment tout ce que j'avance ici. « Le Scorbut est la maladie la plus fâcheuse & » la plus difficile à traiter, qu'il y ait dans la » nature : la Pharmacie, ni la Chirurgie n'y » sont d'aucun secours. Donnez-vous de garde » de la saignée ; évitez le mercure comme un » poison : vous avez beau frotter les gencives, » graisser les tendons du jarret retirés & roidis, » tout est inutile. Mais si vous pouvez avoir » des végétaux récens ; si vous pouvez prépa- » rer une suffisante quantité de sucs antiscorbu- » tiques ; si vous avez des oranges, des li- » mons, des citrons, ou bien la pulpe & le » suc de ces fruits, conservés dans des bou- » teilles avec du sucre, de sorte que vous puis- » siez faire une limonade : ou, ce qui est mieux » encore, si vous pouvez donner trois ou qua- » tre onces de leur suc dans du petit lait, vous » guérirez cette terrible maladie sans aucun au- » tre secours » ; *Krameri Medicina castrensis.*

faites pour prévenir cette maladie sur la mer.

On dit que, lorsque cette maladie regna, avec tant de violence, au siége de *Thorn* parmi les assiégés, les pauvres malades, à l'article de la mort, demandoient, pour derniere priere, qu'on laissât entrer dans la Ville, quelques-uns de ces fruits, comme les seuls remèdes dont ils attendoient la vie, & comme un dernier soulagement à leurs maux (*s*). On remarque que la seule vue des oranges & des limons, relève les esprits abbattus des Scorbutiques presque expirans; au lieu qu'ils ont en horreur toutes sortes de drogues. J'ai souvent observé dans nos hôpitaux de marine, que ces sortes de malades mangeoient ces fruits avec un plaisir plus facile à imaginer qu'à décrire. C'est par le souvenir de ce plaisir, que le Lord *Delawar*, qui fut extrêmement affecté du Scorbut, s'écria très-pathétiquement (dans la relation de sa maladie aux Lords & autres per-

(*s*) *Bachstrom, Observat. circà Scorbutum* page 15.

lonnes qui composoient le conseil de Virginie : « Le Ciel, par un effet » de sa bonté, nous a accordé ces » fruits, comme le plus sûr spécifique » pour le plus terrible de tous les » maux (*t*). »

Comme les oranges & les limons sont sujets à se gâter, qu'on ne peut point se les procurer dans tous les ports, ni dans toutes les saisons en égale quantité ; & comme il peut être incommode d'en prendre sur les vaisseaux, une aussi grande quantité que celle qui est nécessaire pour prévenir le Scorbut & les autres maladies, je vais proposer un moyen facile & commode, de conserver leurs vertus pendant des années entieres, sous un petit volume.

Prenez la quantité que vous voudrez d'oranges ou de limons ; exprimez-en bien le suc ; laissez-le reposer pendant quelque temps, pour qu'il puisse se dépurer : décantez-le alors de dessus le sédiment grossier qu'il aura déposé, ou bien filtrez-le, si vous voulez l'avoir plus pur : mettez

(*t*) *Purchas*, vol. 5, p. 16.

enſuite ce ſuc ainſi dépuré dans un vaſe de terre, propre, bien verniſſé, & découvert, dont la partie ſupérieure ſoit plus large que l'inférieure; de ſorte qu'il préſente à l'air une très-grande ſurface, afin de favoriſer l'évaporation. Un baſſin de porcelaine, ou une grande taſſe à *punch*, ſont très-bons pour cela. Un baſſin de terre dont on ſe ſert ordinairement pour ſe laver, ayant communément la forme requiſe, peut ſuffire, pourvu qu'il ſoit bien verniſſé. Mettez ce vaſe avec le ſuc qu'il contient au bain-marie ſur un feu clair. Donnez le feu juſqu'à ce que l'eau du bain devienne preſque bouillante; entretenez-la à ce degré de chaleur, juſqu'à ce que le ſuc ait acquis la conſiſtence d'un ſyrop refroidi. Mettez-le alors dans une bouteille, & gardez-le pour l'uſage. Deux douzaines de bonnes oranges, peſant cinq livres quatre onces, donneront une livre neuf onces & demie de ſuc dépuré. Lorſque ce ſuc ſera évaporé, vous aurez environ cinq onces d'extrait, dont le volume n'égalera pas tout-à-fait celui de

trois onces d'eau. On peut, de cette maniere, mettre dans une bouteille de pinte, & conserver, pendant plusieurs années, la partie acide & les vertus de douze douzaines de limons ou d'oranges.

J'ai de l'extrait de limons que je garde depuis quatre ans. Lorsqu'on le mêle avec de l'eau, ou qu'on en fait du *punch* (*), il y a peu de personnes qui puissent le distinguer du suc récent qu'on auroit mêlé de la même maniere. Il est vrai cependant que si on les goutte tous deux en même temps, on trouve dans le dernier un goût plus piquant & plus aromatique.

Il paroît que le Docteur *Mead* attribue quelques bons effets à l'odeur de ces fruits récens, lorsqu'il observe que les matelots du vaisseau de l'Amiral *Wager*, en se jettant les uns aux autres les ecorces des oranges & des citrons, arrosoient les ponts de la liqueur salutaire qu'ils en exprimoient. S'il y a quelque chose à es-

(*) Le *Punch* est une espéce de boisson, faite avec l'eau-de-vie ou l'arrack, l'eau commune, le sucre & le suc de citron.

pérer

pérer d'un air chargé de la partie odorante de ces fruits, il est facile de lui donner cette qualité en tout temps, par le moyen de quelques gouttes de leur essence. On peut très-bien donner aussi à notre extrait l'odeur du fruit récent, en y ajoûtant un peu de cette huile essentielle. Si on croit encore que l'usage interne de cette essence soit nécessaire, on peut en faire prendre quelques gouttes avec du sucre en même temps que l'extrait. Mais comme cette huile est extrêmement échauffante, il est à craindre qu'elle ne soit plutôt nuisible que salutaire. On n'a besoin, dans le Scorbut, que du suc savoneux des oranges & des limons; & on peut obtenir toute la vertu de ces fruits, en prenant ce suc intérieurement. Ceci est prouvé évidemment par la relation du voyage du Capitaine *Lancastre*, où l'on voit que le suc de limons, conservé dans des bouteilles, prévint & guérit cette maladie sur la mer. Ce suc devoit être mêlé avec des liqueurs spiritueuses, ou quelqu'autre substance, afin de le conserver (*u*), & devoit, par consé-

(*u*) Le suc de limons qu'on appo te des

quent, beaucoup plus différer du fruit récent, que l'extrait que nous proposons.

Cependant, si on croit qu'il soit de quelque utilité de conserver l'odeur aromatique de ces fruits; j'ai trouvé, par expérience, qu'il y a plusieurs moyens de le faire. Ceux qui veulent se servir de cet extrait pour aciduler le *punch*, peuvent faire infuser de l'écorce d'oranges ou de citrons dans l'eau spiritueuse qui doit servir à faire cette liqueur. J'ai connu des personnes qui distilloient leur eau-de-vie sur ces écorces. On fait, par ces deux méthodes, avec notre extrait, un *punch* très-agréable & d'une odeur très-suave. Par ce moyen, l'huile essentielle contenue dans les écorces, est atténuée & incorporée avec la liqueur spiritueuse, de sorte qu'elle est convertie, pour ainsi dire, en un esprit plus subtil. Cette huile, ainsi préparée, ne sera point si échauffante, & n'affectera pas autant la tête que si

Indes occidentales dans ce pays-ci, est ordinairement mêlé avec du *rum*, ou couvert d'huile; malgré cela, il est généralement moisi.

elle étoit pure. L'eau imprégnée de la partie odorante de ces écorces, & gardée dans des bouteilles, se conserve pendant un temps considérable; & lorsqu'on la mêle avec l'extrait, elle lui donne la véritable odeur du fruit récent.

Mais j'ai trouvé qu'il suffisoit d'ajoûter à l'extrait, un peu auparavant de le retirer de dessus le feu, une très-petite quantité de l'écorce extérieure de ces fruits. On le rend, par ce moyen, entiérement semblable au fruit le plus frais; de sorte que ceux mêmes qui se piquent le plus d'avoir le goût fin, ne pourroient y trouver la moindre différence. Pour ce qui est de ses vertus, elles ne seront nullement inférieures à celles des oranges & des citrons récens (*x*). Ceux qui sont versés dans

(*x*) Tous ceux qui ont fait usage de cet extrait, ne sçauroient douter, je crois, de ce que j'avance ici, non plus que ceux qui voudront se donner la peine de l'éprouver, & de le comparer avec le suc de limons & d'oranges le plus récent. A la vérité, l'utilité qu'on a attribuée à la partie odorante de ce fruit est si petite, que le simple extrait est entiérement suffisant. Les Officiers pourront donner à leur *punch* cette odeur agréable

la Chymie doivent en être convaincus, sachant qu'il ne s'est perdu, par l'évaporation, que du phlegme & une partie de l'acide, à peine sensible.

L'extrait ainsi préparé doit être mis dans des bouteilles, où il se conservera, pendant plusieurs années, sans perdre ses qualités. Lorsqu'on le fait dans un endroit & une saison où l'on peut se procurer commodément ces fruits, il reviendra à très-bon marché; & on pourra en pourvoir notre flotte à un prix beaucoup plus médiocre que d'aucun autre remède qui ait été proposé jusqu'ici. On éprouvera des effets extrêmement salutaires de cet extrait dans toutes sortes d'occasions; mais il sera utile, principalement pour corriger la mauvaise eau-de-vie & les autres liqueurs spiritueuses nuisibles, dont les matelots font souvent un usage immodéré. On ne devroit jamais se servir du *Rum* & de *l'Arrack*, ou de l'eau-de-vie, qu'on ne les eût mêlés avec l'extrait. Par ce moyen, on les rendroit, non-seulement plus agréables au goût, mais on

qui manque à l'extrait, en y mettant un peu d'écorce d'orange confite.

convertiroit ces boissons pernicieuses en un souverain remède, en un préservatif sûr contre le Scorbut, la peste des mariniers.

Je rapporterai, à cette occasion, l'observation suivante. La Jamaïque est aujourd'hui moins sujette aux maladies qu'elle ne l'étoit autrefois. Nos flottes, qui étoient aux Indes Occidentales, eurent beaucoup plus de malades au commencement qu'à la fin de la guerre. Ceci a été attribué, généralement, avec beaucoup de raison, à la grande quantité d'acides des limons, dont on s'est servi pour aciduler le *punch*, & le rendre plus foible.

Voici maintenant quelques-autres instructions pour les Commandans des vaisseaux, & pour ceux qui ont leurs commodités, lesquels peuvent secourir les malades dans l'occasion, en leur faisant part de leurs provisions.

La plupart des fruits peuvent se garder longtemps lorsqu'ils sont cueillis avant leur maturité, dans des jours secs, où ils ont été exposés aux rayons du soleil, & lorsqu'on a eu soin de les mettre dans des pots de terre, ou plutôt dans des bouteilles seches &

bien bouchées, de sorte que l'air & l'humidité ne puissent point y pénétrer. On les trouvera un an après aussi frais que lorsqu'on les a cueillis. Les Capitaines de vaisseaux peuvent faire provision de ces fruits dans tous les ports d'Angleterre, après les avoir fait préparer d'une maniere convenable, pour qu'ils puissent se conserver. Les groseilles vertes se conserveront pendant des années entieres, si, après les avoir mis dans des bouteilles seches, qui ne soient pas bien bouchées, on en fait exhaler l'humidité en plongeant ces bouteilles pendant quelque temps, dans un pot d'eau presque bouillante. Il faut ôter ensuite la petite quantité de suc qu'on trouvera dans les bouteilles, & les bien fermer. Ces groseilles ainsi préparées, fourniront un remède souverain : & lorsque les vaisseaux, dans les voyages de long cours, mouillent dans quelque endroit pour faire de l'eau & se ravitailler, ils peuvent, par cette méthode, faire leur provision de fruits.

On peut aussi conserver sur mer plusieurs herbes & racines salutaires, par le moyen de différens procédés

qu'on trouve dans les livres qui traitent de l'art de confire. Par exemple, on peut mariner de petits oignons avec du vinaigre, du sel, &c. La plupart des végétaux récens, tels que le chou, les haricots & plusieurs autres, peuvent être conservés, en les rangeant par couches avec du sel, lorsqu'ils sont très-secs, dans des vases de grès secs & propres : ces couches doivent être minces ; & lorsque le vase est plein, il faut couvrir le tout avec du sel, le bien presser, & bien boucher l'orifice, afin que l'air & l'humidité ne puissent point y pénétrer. Quand on veut faire usage de ces végétaux, il faut les laver avec de l'eau chaude, & on les trouvera frais & verts, même après les avoir gardés un an. J'ai ouï dire que le cochléaria de Groenlande (ce remède souverain pour le Scorbut, qui ne manque jamais de guérir) (*y*) pouvoit être conservé de cette maniere, & qu'on en avoit transporté dans des Ports en Angle-

(*y*) Voyez la lettre de M. *Maude*, concernant le cochléaria, ch. 5, & le cas extraordinaire d'un matelot, rapporté par *Backstrom*.

terre, qui s'étoit trouvé entiérement frais & encore vert.

Il seroit nécessaire que tous les matelots fissent une provision d'oignons ; car je n'ai jamais observé que ceux qui en faisoient usage, fussent attaqués du Scorbut. Lorsque cette provision sera épuisée, les Capitaines pourront avoir recours à leurs oignons confits; & avec de la volaille, du mouton, ou le potage portatif, & les choux confits dont nous avons parlé ci-dessus, & dont les Hollandois (z) débitent une si grande quantité, on pourra faire sur

(z) Les matelots Hollandois sont beaucoup moins sujets au Scorbut que les Anglois, à cause des choux confits, dont ils font provision sur mer. Voyez *Krameri epistola de Scorbuto*. Il paroît qu'il suffiroit, pour prévenir efficacement le Scorbut dans notre flotte, d'ajoûter aux provisions dont elle est fournie, une certaine quantité de ces choux, & d'en donner aux matelots deux fois par semaine, pour les faire cuire avec leurs pois. On pourroit objecter que la salûre de cette plante ainsi confite, seroit plutôt nuisible dans cette maladie, que salutaire : mais cette objection est fondée sur une opinion très-fausse ; sçavoir, que le sel marin produit le Scorbut. J'ai démontré suffisamment le contraire dans le

mer-

mer un bouillon presque aussi bon que celui que l'on donne dans nos hôpitaux de marine pour la guérison

chapitre premier. Cela est confirmé encore par la grande utilité que nombre de malades très-affectés du Scorbut, ont retiré de l'usage de l'eau salée, tant sur mer que sur terre. Voyez la lettre de M. *Yves*, page 184, & celle du Docteur *Granger*, chapitre 5.

Mais, bien loin que les végétaux conservés de cette maniere soient salés après qu'on les a bien lavés dans l'eau chaude, on a besoin de sel pour les manger, & ils sont aussi succulens que s'ils étoient tout frais. Leur vertu est la même que s'ils venoient d'être cueillis, & cette méthode de les conserver est infiniment supérieure à celle de les sécher à la maniere du foin. Cette derniere méthode doit détruire entiérement leur vertu antiscorbutique, comme nous le ferons voir lorsque nous examinerons (chapitre 6) les propriétés particulieres des végétaux récens, si essentiels pour prévenir & guérir cette maladie. Il ne seroit point inutile dans les voyages de longs cours, d'ajoûter quelques boëtes de potages portatifs aux autres provisions nécessaires aux Chirurgiens des vaisseaux. Il conviendroit aussi de leur donner, en tout temps, quelques pots de petits oignons confits. L'expérience la plus inconteſtable démontre qu'une soupe aux choux & aux oignons guérit un scorbut accidentel, dans son premier période, soit sur mer, soit sur terre. Soixante & dix

des scorbutiques. J'ai connu plusieurs Capitaines qui avoient de très-bonnes salades, quelques mois après être

malades de l'équipage de *Guernsey* (voyez pag. 128,) furent parfaitement guéris par une soupe faite avec ces plantes & de la viande fraîche, sans avoir été débarqués. Il ne faut pas attribuer leur guérison à la viande fraîche qui entroit dans leur soupe, mais aux végétaux. J'ai vu des malades favorisés du Capitaine, auxquels on donnoit tous les jours une soupe faite avec du mouton frais, sans qu'ils en fussent aucunement soulagés. Mais lorsqu'ils étoient arrivés au port, ils étoient guéris avec la même soupe, en y ajoûtant quelques végétaux. Il est évident, par le Journal de M. *Yves*, (voyez pag. 192) que les végétaux produisent le même effet sur mer que sur terre. On voit dans ce Journal que les malades continuerent à se rétablir sur mer, depuis le 29 Novembre qu'ils partirent de Vado, jusqu'au 25 Décembre, par le moyen des fruits qu'on leur donna.

Une personne qui étoit alors sur le bord du Chef d'escadre, m'a dit que toute l'escadre fut réduite à un état très-triste par le Scorbut. Le vaisseau du Commandant, en particulier, après avoir mis en usage tous les moyens qu'on pouvoit imaginer pour arrêter les progrès de cette maladie, fut à la fin obligé de quitter son poste pendant quelque temps, & de gagner la côte d'Italie. Plusieurs malades de ce vaisseau étoient alors extrêmement mal. A son arrivée à Vado,

sortis du port, par le moyen de caisses remplies de terre, placées sur les galleries du vaisseau : un tonneau de terreau de jardin, mis dans des

il trouva tout le pays couvert de neige. L'hyver étoit si rude, qu'on ne trouva presque aucune espece d'herbes potageres pour le soulagement de l'équipage : sur quoi le Commandant (aujourd'hui l'Amiral *Osborn*,) ordonna très-prudemment à ses gens d'acheter toutes les oranges & les citrons qu'ils trouveroient dans la Ville ; ils en porterent à bord une quantité considérable. Comme il fut obligé de ne demeurer que très-peu de temps à Vado, il vint tout de suite au lieu de sa destination, avec une provision de ces fruits ; ses gens étoient encore dans un très-mauvais état. On continua à croiser, pendant trois semaines, par un temps très rude. Malgré cela, plusieurs de ceux des scorbutiques qui étoient très mal, & tous ceux qui étoient dans le premier période de la maladie, furent parfaitement guéris, quoique sur la mer. Par le moyen de ces fruits, personne ne mourut.

Nota. Cette relation m'a été donnée par *M. Russel*, (voyez page 266.) Elle ne s'accorde pas entiérement avec le journal de M. *Yves*, quant aux fruits pris à Vado. Il semble que différens vaisseaux prirent des fruits différens : cependant beaucoup de personnes doivent être bien informées de ces faits, car cette escadre étoit considérable, & composée de très-grands vaisseaux.

caisses sur la pouppe, & ensemencé avec la graine de cresson de jardin, fourniroit cette plante en tout temps. On peut encore faire végeter les graines dans du coton mouillé.

Outre les herbes & les fruits récens, ou conservés de la maniere que nous avons dit, on éprouve, dans le Scorbut, de bons effets de toutes sortes de liqueurs fermentées; cependant, il y en a certaines qui sont plus antiscorbutiques que d'autres. Pour moi, j'ai trouvé que le cidre étoit la meilleure de toutes celles que j'ai éprouvées. Il paroît même que ce seroit une excellente méthode pour conserver le suc des autres végétaux (tel que celui des groseilles, des mûres, des baies de sureau, & même des oranges de Séville) de les faire fermenter pour les convertir en vin ou en biere. Je crois que les sucs, ainsi fermentés, seroient préférables à beaucoup de bières & de vins médicinaux antiscorbutiques, préparés par infusion, que je pourrois recommander ici.

On remarque que les premieres colonies du Nord envoyées en Amérique, furent extrêmement sujettes au

Scorbut. Cette maladie causoit une si grande mortalité pendant l'hiver, surtout parmi les premiers François qui habiterent le Canada & la Nouvelle France, qu'ils furent souvent sur le point d'abandonner leurs habitations. Les Naturels du pays n'étoient pas même exempts des ravages de cette cruelle maladie (*a*), au lieu qu'à présent ces colonies sont entiérement saines, de même que plusieurs autres, qui sont situées dans des endroits plus froids & plus au Nord. On seroit porté à attribuer ceci aux fatigues & aux incommodités, ausquelles les colonies naissantes sont nécessairement exposées; mais nous voyons que beaucoup de misérables passent tous les hivers dans la nouvelle Finlande, lesquels, à cause de leur extrême pauvreté, souffrent davantage, ou du moins tout autant que les premieres colonies: ils sont privés près de huit mois de l'année de végétaux récens, & n'ont d'autre nourriture que du poisson salé & séché, du gros pain; en un mot, leurs

(*a*) Voyez la troisiéme Partie, chap. 1.

proviſions ſont beaucoup plus mauvaiſes que celles qu'on a ſur les vaiſſeaux. L'air qu'ils reſpirent eſt plus froid, plus groſſier & plus humide que ne l'eſt ordinairement celui de la mer. Malgré tous ces inconvéniens, ils ſont aſſez communément exempts du Scorbut; & c'eſt ce qu'on attribue à la biere de ſapin, dont ils ſe ſervent pour boiſſon ordinaire.

Une choſe ſurprenante, c'eſt la parfaite ſanté dont on jouit maintenant à la Baye de *Hudſon*. (Nous en avons déja parlé, comme de la preuve la plus convaincante de la poſſibilité de prévenir cette maladie.) On voit, dans la relation d'*Ellis*, que de cent perſonnes qui y ſont employées dans nos quatre comptoirs, il n'en meurt quelquefois aucune dans l'eſpace de ſept ans (*b*), au lieu que les premiers voyageurs qui furent dans cette partie du monde, & qui paſſerent l'hiver dans les mêmes endroits qu'on habite aujourd'hni, périrent preſque tous par le Scorbut. C'eſt ce qui arriva à l'équipage du Capitaine

(*b*) Voyez le *Voyage to Hudſon Bay*.

Monck en 1619 (*c*), à celui de *Thomas James*, dans l'Isle de *Charleton* en 1631 (*d*), & à la plupart de ceux qui tenterent d'habiter ce pays. On voulut éprouver si on ne pourroit point passer l'hiver en Groenlande & au Spitzberg; pour cela, on laissa sept matelots dans chacun de ces endroits. La premiere épreuve fut faite en 1633, & la derniere en 1634. Le Scorbut fit périr les matelots pendant l'hiver, & on ne trouva, le printemps suivant, que le journal qu'ils avoient laissé de leurs malheurs (*e*). Il paroît qu'on doit attribuer le triste sort de ces malheureux au peu de connoissance qu'on avoit alors sur cette maladie, & aux moyens pernicieux qu'on leur recommanda pour s'en préserver: ces moyens étoient principalement des potions antiscorbutiques purgatives, des esprits distillés, tels que l'eau-de-vie & autres semblables, lesquels augmente-

(*c*) *Churchill's collection of voyages*, vol. 1, page 541.

(*d*) *Harris's collection of voyages*, vol. 2, page 406.

(*e*) *Churchill's collection*, vol. 3, page 347.

rent infailliblement la maladie, & abrégerent leurs jours.

Ces mauvais succès firent croire qu'il n'étoit pas possible d'habiter ces contrées pendant l'hiver ; mais l'accident suivant fournit une preuve évidente du contraire. Un vaisseau laissa par hasard presque dans le même endroit (*f*) huit hommes de son équipage, lesquels, par conséquent, furent obligés d'y passer l'hiver; la saison fut également rude, ils n'avoient d'autre nourriture que celle qu'ils pouvoient se procurer à la chasse : aucun d'eux ne périt. Ce bonheur fut dû au manque des moyens qu'on auroit cru nécessaires (quoique pernicieux en effet) pour les faire subsister, & les préserver de cette maladie ; c'est-à-dire, d'eau-de-vie, de biscuit, de viandes salées, &c.

Mais ce qui mérite une attention particuliere, c'est que dans les pays les plus froids & les plus septentrionaux, ceux qui font usage d'une nourriture salée & grossiere, & qui en

(*f*) *Idem*, vol. 4, page 745.

même temps boivent de la biere de sapin, ne sont jamais affligés du Scorbut, ou du moins rarement. On observe en Hollande, que cette maladie fut moins fréquente, lorsque l'usage du vin y devint plus général (*g*). Le vin d'absinthe est un des premiers remèdes qu'on ait recommandé dans ce cas-ci (*h*). En Saxe, où le Scorbut étoit particuliérement endémique (*i*), on en a fait long-temps usage comme d'un préservatif. En effet, toutes sortes de liqueurs fermentées, sont ici d'une très-grande utilité : mais il paroît par l'expérience des Colonies qui ont été envoyées du Nord en Amérique, ainsi que par celle de plusieurs pays situés en Europe sur les côtes de la mer Baltique, &c. que, de toutes ces liqueurs, la biere de sapin ou sapinette, est le meilleur remède pour prévenir & guérir cette maladie.

La vertu antiscorbutique du sapin, ainsi que plusieurs de nos meilleurs

(*g*) *Brunneri Tractatus de scorbuto.*

(*h*) Voyez, Part. III, chap. 1, *Olaüs Magnus.*

(*i*) Voyez Part. III, chapitre 2.

remèdes, fut découverte par hasard (*k*) dans une guerre que les Suédois faisoient aux Moscovites. L'armée des premiers fut presque entiérement détruite par le véritable Scorbut, tel qu'on l'observe sur la mer, & dans les pays marécageux ; témoin la putridité des gencives, la roideur des tendons & autres symptômes de cette nature ; mais on arrêta les progrès de cette calamité, avec une simple décoction de jeunes branches de sapin, par le conseil d'*Erbenius*, qui étoit le Médecin du Roi ; par ce moyen, les malades les plus affectés furent parfaitement guéris, & le reste des soldats fut préservé des atteintes de cette maladie. Cette décoction fournit encore un excellent gargarisme pour la putridité des gencives. Ce remède devint alors très-fameux, & le sapin mâle, *picea major sive abies rubra*, fut appellé *pinus antiscorbutica*. On a trouvé aussi que le pin des montagnes, *pinus Sylvestris*, étoit un très-bon antiscorbutique.

(*k*) *Vid. Moellenbroek, de arthritide vagâ scorbuticâ*, page 116. *Etmulleri opera*, page 2.

L'équipage du Capitaine *Cartier* fut guéri très-promptement par le moyen d'une décoction de l'écorce & des feuilles de l'*ameda*. La description qu'il donne de cet arbre, me porte à croire que ce n'est autre chose que le grand sapin de l'Amérique (*l*); car quoique les pins & les sapins, dont il y a beaucoup de variétés, diffèrent les uns des autres par leur grosseur & leur forme extérieure, la longueur & la disposition de leurs feuilles, la dureté de leur bois : &c. ils paroissent avoir les mêmes vertus, & sont très-efficaces dans le Scorbut. Le petit sapin avec lequel on fait cette biere salutaire, fournit un baume supérieur à la plupart des térébentines : ce baume est connu d'un petit nombre de Médecins (*).

(*l*) Voyez Partie 3, chapitre 1. *Hackluit's collection of voyages*, vol. 3, pag. 225. Quelques-uns ont cru que c'étoit le sassafras, & d'autres l'aubespine : mais *Cartier*, dans son troisiéme voyage, parle de l'aubespine, & dit que l'*ameda* a trois brasses de circonférence.

(*) C'est le baume blanc du Canada. Les Anglois l'appellent baume de *Gilead*. Nous donnons en France à l'espece de petit sapin

La simple décoction des sommités des feuilles, ou même de l'écorce & du bois de ces arbres, est antiscorbutique ; mais elle devient beaucoup plus efficace lorsqu'on la fait fermenter avec la mélasse, comme quand on veut faire la biere de sapin (*).

dont il découle, le nom de baumier du Canada.

(*) Voici la maniere de faire cette espece de biere connue en Canada & à l'Isle Royale, sous le nom de sapinette ou d'espinette, telle qu'on la trouve décrite dans le traité des arbres & arbustes de M. *Duhamel de Monceau.*

On fait en Canada cette liqueur avec une espece de sapin qu'on nomme épinette blanche ; *abies picea foliis brevibus, conis minimis ; Raii.* On la pourroit faire aussi avec notre épicias, *abies tenuiori folio, fructu deorsùm inflexo. Inst.*

Pour faire une barrique d'épinette, il faut avoir une chaudiere qui tienne au moins un quart de plus.

On l'emplit d'eau ; & dès que cette eau commence à être chaude, on y jette un fagot de branches d'épinette rompues par morceaux. Ce fagot doit avoir environ vingt un pouces de circonférence auprès du lien.

On entretient l'eau bouillante jusqu'à ce que la peau de l'épinette se détache facilement de toute la longueur des branches. Pendant cette cuisson, on fait rôtir, à plusieurs repri-

La mélasse contribue, par sa qualité diaphorétique, à en faire un remède plus convenable : on peut transporter

ses, dans une grande poële de fer, un boisseau d'avoine. On fait encore griller une quinzaine de galettes de biscuit de mer, ou, à leur défaut, douze à quatorze livres de pain coupé par tranches. Quand toutes ces matieres sont bien rôties, on les jette dans la chaudiere, & elles y restent jusqu'à ce que l'épinette soit bien cuite.

Alors on retire de la chaudiere toutes les branches d'épinette, & l'on éteint le feu ; l'avoine & le pain se précipitent au fond. Les feuilles d'épinette surnagent, & on les emporte avec une écumoire. Enfin, on délaye, dans cette liqueur, six pintes de mélasse ou gros syrop de sucre, ou, à son défaut, douze à quinze livres de sucre brut.

On entonne, sur le champ, cette liqueur dans une barrique fraîchement vuide de vin rouge, & lorsqu'on veut qu'elle soit plus colorée, on y laisse la lie avec cinq ou six pintes de vin.

Quand la liqueur n'est plus que tiede, on délaye dedans une chopine de levûre de biere, que l'on brasse fortement pour l'incorporer avec la liqueur. Ensuite, on acheve d'emplir la barrique jusqu'au bondon qu'on laisse ouvert.

La liqueur fermente & jette dehors beaucoup de saletés. On tient toujours la barrique pleine, en ajoûtant de la même liqueur

sur mer quelques sacs de branches de sapin, & préparer cette boisson salutaire en tout temps; mais lorsqu'on ne peut point faire cette provision, on devroit faire bouillir dans de l'eau les jeunes branches de sapin ordinaire, dont on se sert pour faire du feu dans les vaisseaux; il faudroit ensuite faire fermenter cette décoction avec la mélasse. Comme cette liqueur est diurétique & diaphorétique, elle est peut-être l'antiscorbutique le plus efficace de toutes les liqueurs fermentées. On peut enfin tenter l'eau de goudron fermentée

qu'on conserve à part dans quelque vaisseau de bois.

Si l'on ferme le bondon au bout de vingt-quatre heures, ou si, au bout de quelques jours, on en tire l'épinette en bouteille, elle reste piquante comme le cidre; mais, si on la veut boire plus douce, il ne la faut bondonner que quand elle a entiérement passé sa fermentation, & avoir soin de remplir la barrique deux fois par jour.

Cette liqueur est rafraîchissante, &, quand on y est habitué, on la boit avec plaisir, surtout l'été.

Je crois qu'on pourroit substituer les semences de genièvre aux branches d'épinette.

de la même maniere : il eſt certain qu'elle deviendra, par ce moyen, beaucoup plus antiſcorbutique.

Voyons maintenant quel eſt le traitement qui convient aux convaleſcens épuiſés par de longues maladies, pour les empêcher d'être attaqués du Scorbut. Les deux principaux moyens, pour les garantir de cette maladie, ſont une nourriture convenable & l'exercice. Pour ce qui eſt du premier, il faut qu'il ſoit proportionné à la foibleſſe de leurs forces digeſtives, & à l'acrimonie du ſang & des autres humeurs; quant à l'exercice, il doit être meſuré à leurs forces. On obſerve que les convaleſcens, tant ſur mer que ſur terre, ſont très-ſujets à devenir ſcorbutiques; lorſqu'on les met trop tôt à l'uſage d'une nourriture groſſiere & viſqueuſe. Cela arrive plus ſouvent ſur la mer, à cauſe de l'humidité de l'air qu'on y reſpire. Je voudrois donc, qu'à la place de bœuf & de porc ſalés, on leur donnât de la fleur de farine, & qu'au lieu d'employer cette farine à faire des *puddings*, comme c'eſt l'uſage, on en

fît du pain bien fermenté & bien cuit; car le biſcuit de mer eſt un aliment trop groſſier pour les convaleſcens. Ce pain récent eſt un très-bon antiſcorbutique, & les malades attaqués du Scorbut le deſirent avec beaucoup d'ardeur, ainſi que les végétaux. Ceux qui ne ſçavent point combien on a de commodités ſur les vaiſſeaux, pourroient penſer qu'il n'eſt pas facile de mettre ce moyen en pratique; mais il faut qu'ils ſçachent que tous les vaiſſeaux de guerre, & pluſieurs vaiſſeaux marchands ont des fours, & que la plupart des Capitaines font faire du pain pour leur table, deux ou trois fois par ſemaine. Lorſque le malade eſt extrêmement foible, on peut faire une panade avec le pain frais, & y ajoûter un peu de ſuc ou d'extrait de limon, & une cuillerée de vin.

Les autres alimens dont les convaleſcens devroient ſe nourrir, ſont le gruau d'avoine, la bouillie d'avoine, le riz, les pommes cuites, la bouillie d'orge, les raiſins ſecs, les groſeilles rouges, le ſagou, le vin, &c; mais ſurtout les choux confits

confits, & les oignons dont nous avons parlé ci-dessus : il faut faire cuire ces derniers avec du potage portatif foible. La plûpart des alimens & des boissons doivent être acidulés avec du suc d'oranges ou de limons ; ils deviendront, par ce moyen, extrêmement agréables au goût, & bons à l'estomac. A mesure que l'appétit, & surtout les forces du malade augmenteront, on lui donnera des alimens plus solides : on fera bien cependant de le priver, pendant quelque temps, des substances animales & grossieres, & de ne lui faire prendre aucun restauratif que le vin, avec les végétaux convenables, & les substances farineuses les plus légeres. Il est nécessaire aussi que les convalescens prennent peu de nourriture à la fois, mais souvent, afin de ne pas surcharger les organes de la digestion.

Il est encore très-important d'accoutumer à l'exercice par degrés, le corps affoibli par la maladie qui a précédé. Rien n'est plus inhumain, que d'obliger un pauvre convalescent à faire plus que ses forces ne lui

permettent; & rien n'eſt plus préjudiciable à ſon rétabliſſement, que de le forcer à reprendre trop-tôt ſes fonctions de matelot, s'imaginant le mettre par-là à l'abri du Scorbut. D'un autre côté, le défaut total d'éxercice, produit particuliérement cette maladie. La régle eſt donc d'en proportionner la durée & le degré aux forces du malade, de commencer par le plus léger, & de paſſer enſuite par degrés au plus violent, à meſure que les forces reviendront. Ainſi, après l'avoir accoutumé à ſe tenir aſſis ſur ſon lit quelques heures par jour, on lui permettra de ſe lever, & de ſe tenir hors du lit, autant de temps qu'il pourra le faire ſans trop ſe fatiguer. On peut enſuite le placer ſur un ſiége ſuſpendu ſous le château d'avant, ou entre les ponts; par ce moyen, non-ſeulement le malade reſpirera un nouvel air, mais il reprendra de nouvelles forces; il ſera en état, après cela, de ſupporter le mouvement d'une planche, dont les deux bouts ſeront appuyés ſur des coffres, & où il éprouvera des ſecouſſes plus ſenſibles. Il faut remar-

quer, à cette occasion, que comme sur la terre, les personnes foibles retirent pour l'ordinaire une plus grande utilité du mouvement du carrosse, de la chaise ou du cheval, que d'aucune autre espece d'exercice, de même sur un vaisseau les convalescens, sur-tout les scorbutiques se trouvent mieux du trémoussement de la planche, que de la promenade, de la course, ou d'aucune sorte de mouvement musculaire, dont l'exercice demande beaucoup de forces. Il paroît que cela vient, de ce que, dans le dernier cas, il se fait une grande dissipation d'esprits, & que ces sortes d'exercices sont suivis ordinairement d'une lassitude, au lieu que par les secousses réïtérées de la machine dont nous avons parlé, la circulation est accélérée, les fibres fortifiés, & les fonctions animales excitées sans aucune perte considérable d'esprits, perte que les convalescens ne peuvent supporter.

Ces sortes d'exercices sont absolument nécessaires à ceux qui sont hors d'état de marcher, à cause d'une blessure, d'une entorse, d'ulceres

aux jambes, ou d'autres maladies; ſans quoi ils ſont bientôt attaqués du Scorbut, lorſqu'ils ſe nourriſſent des alimens groſſiers dont on fait uſage ſur mer.

En même temps que les convaleſcens font les exercices dont nous venons de parler, on peut les faire promener un peu ſur les ponts, évitant de ne pas trop les fatiguer. Ils peuvent être employés enſuite aux fonctions que leur état pourra leur permettre de remplir. On aura recours à l'élixir de vitriol, aux amers, au quinquina ou au mars, ſelon qu'on jugera ces remèdes néceſſaires pour leur parfait rétabliſſement; rien cependant n'y contribue autant, & rien en même temps n'eſt auſſi efficace pour prévenir le Scorbut, que l'exercice du corps. Le temps le plus convenable pour cet exercice; c'eſt lorſque l'eſtomac eſt vuide, & principalement avant le repas. On obſerve ſur mer, que, lorſque les ſcorbutiques demeurent dans l'inaction, leur maladie fait des progrès très-rapides; c'eſt pourquoi, s'ils ſont en état de ſupporter le moindre mou-

vement, il faut le leur prescrire souvent, & ne pas permettre que le corps demeure dans un repos continuel. Lorsque le malade est obligé de se tenir dans son lit, on peut employer les frictions sur les extrémités & sur le tronc. Ressouvenons-nous cependant, qu'un exercice trop violent, est aussi pernicieux, dans le Scorbut, que la trop grande inaction.

JE vais maintenant indiquer les moyens propres à corriger, ou à éloigner plusieurs inconvéniens auxquels on est exposé sur mer. Je m'attacherai surtout à ceux que l'observation a prouvé contribuer à la production du Scorbut. La cause principale & la plus puissante de cette maladie (*m*), ainsi que de plusieurs autres, c'est l'humidité de l'air qu'on respire dans un vaisseau, surtout lorsque le temps est couvert & charge de brouillards pendant long-temps, ou lorsqu'il est orageux & pluvieux. Comme on observe que cette humi-

(*m*) Voyez Partie 2, Chapitre 1.

dité est la cause la plus fréquente de cette terrible maladie, & que ses effets sont encore plus pernicieux, lorsqu'elle est combinée avec le froid ; il est nécessaire de se mettre à l'abri de ces deux causes d'une maniere particuliere : ainsi on doit, ou les corriger immédiatement, ou en prévenir les effets.

Quant aux moyens de corriger l'humidité & le froid, quoiqu'on ne puisse pas transporter, tout-à-coup, une personne dans un autre climat, ou sur le rivage, cependant nous pouvons donner aisément à l'air qu'il respire une qualité plus salutaire, en le rendant plus chaud ou plus froid, plus humide ou plus sec, suivant que le cas & les circonstances l'exigent. J'ai remarqué ailleurs (*n*), que les mauvaises qualités de l'air humide qu'on respire sur la mer, étoient extrêmement augmentées, parce qu'il n'est point renouvellé dans les vaisseaux ; mais l'ingénieuse machine de *Sutton*, remédie très-bien à cet inconvénient : elle renouvelle

(*n*) Partie 2, chapitre 1, page 147.

l'air du vaisseau, & prévient, par ce moyen, beaucoup de fiévres malignes contagieuses, produites par la corruption de ce fluide. Il paroît aussi qu'il ne manque à cette machine, pour être un excellent préservatif contre le Scorbut, que de pouvoir corriger l'humidité de l'air de la mer, & le rendre plus chaud & plus sec entre les ponts.

Je pense qu'on pourroit lui donner cette perfection, en y ajoûtant quelque chose qui pût changer son opération; c'est-à-dire, qu'au lieu de tirer l'air de bas en haut, elle obligeât l'air échauffé par le feu à passer entre les ponts, par le moyen de ses tuyaux, lorsqu'il seroit nécessaire. Je ne parle de ceci, que pour engager les gens versés dans les Mécaniques, à imaginer quelque chose de cette espece. Au reste, c'est par l'expérience seule qu'on doit perfectionner cette machine, ayant soin de mettre en usage les précautions nécessaires pour empêcher qu'il n'en survienne des accidens fâcheux. Si l'addition qu'on feroit à la machine de *Sutton*, étoit peu de cho-

se, & qu'elle ne fût point incommode dans un vaisseau, on en retireroit de très-grands avantages, comme il paroit évidemment par ce que nous avont dit, en parlant des causes du Scorbut (*o*). Ce seroit une chose extrêmement utile dans les climats froids, & dans les voyages du Nord en hiver, si par une simple machine de cette espece, le feu de la cuisine pouvoit servir à chauffer tout l'équipage, même dans leurs lits. On sçait que, dans ces sortes de voyages, les matelots, non-seulement sont attaqués du Scorbut le plus terrible, mais encore qu'ils meurent souvent de froid, ou que leurs membres tombent en mortification.

Le feu fait avec les bois aromatiques, ou même avec le sapin ordinaire, ou le pin, le geniévre, & autres bois de cette espéce, corrige efficacement le froid & l'humidité de l'air, & le rend en même temps plus salutaire à tous égards. Il faut observer qu'entre les tropiques, les saisons pluvieuses sont les plus mal-

(*o*) Chapitre I.

saines

saines & les plus dangereuses, tant sur mer que sur terre : elles produisent des fiévres malignes, le Scorbut, &c; dans ce cas, on pourroit tenir du feu bien allumé dans un fourneau, entre les ponts sous les écoutilles, il n'y auroit aucun danger, pourvû qu'il fût bien gardé ; par ce moyen, l'air seroit extrêmement purifié, son humidité dissipée, & la chaleur n'en seroit pas fort augmentée, s'il brûloit sous une écoutille ouverte. Il y a certainement moins de danger, & même moins de chaleur à craindre de la part d'un feu gardé par une sentinelle, qui brûle une heure ou deux par jour dans cet endroit, que de cinquante ou soixante chandelles qu'on allume le soir, ou qui brûlent nuit & jour sous le tillac, & dans d'autres lieux obscurs. Ces chandelles rempliſſent les endroits où elles brûlent, des exhalaisons fœtides du suif corrompu. A la vérité, il ne seroit point difficile de les convertir en un préservatif contre le Scorbut, & autres maladies produites par l'air humide & corrompu, en faisant entrer dans leur

compoſition, quelque ſubſtance aromatique convenable. Il ſera utile auſſi de brûler des liqueurs ſpiritueuſes dans le quartier des malades. Les Capitaines, & ceux qui pourront fournir à cette dépenſe, ne trouveront rien de mieux contre l'air humide des vaiſſeaux, que les bougies faites avec la cire végétale (*).

Nous devons conſidérer en ſecond lieu, quels ſont les meilleurs moyens pour prévenir les mauvais effets de l'humidité de l'air, lorſqu'on ne l'a pas corrigé par les méthodes que nous venons de propoſer.

Le feu, comme nous avons obſervé, eſt le moyen le plus certain pour conſumer l'humidité de l'air. Il eſt certain encore que les exhalaiſons des ſubſtances aromatiques empêchent les effets pernicieux de cette humidité ſur le corps humain : ces exhalaiſons ne ſéchent pas l'air, à proprement parler ; mais elles le rempliſſent d'un acide ſubtil, dont

(*) On tire cette cire du fruit d'un arbriſſeau qui croît en Virginie, dans la Caroline, &c. On le connoit dans ces pays ſous le nom d'arbre de cire.

la qualité astringente & antiseptique est opposée à ce relâchement, & à la putridité que l'humidité tend à produire : ainsi nous observons souvent que les asthmatiques, peuvent à peine respirer, lorsque le temps est humide; mais si on parfume leur chambre en y faisant brûler un peu de benzoin, ou de quelqu'autre gomme aromatique semblable, ils reçoivent un soulagement sensible, & respirent avec beaucoup plus de facilité. Je voudrois donc recommander ici une méthode très-simple & très-facile pour parfumer les vaisseaux, lorsque le temps est humide. Il n'est besoin pour cela, que de mettre du charbon allumé dans un vase rempli de goudron, & de le transporter dans tous les différens endroits du vaisseau, une ou deux fois par jour, afin de les remplir de cette salutaire vapeur antiseptique.

Il est à propos, quand le temps est humide & disposé à produire le Scorbut, de se tenir bien vêtu, & de changer souvent de linge, ayant soin qu'il soit bien sec. Un excellent préservatif contre le Scorbut, c'est de

ſe tenir proprement & ſéchement. On doit faire uſage des frictions avec une broſſe ou une étoffe ſéche : il faut manger le matin, avant de s'expoſer à la pluie & aux vagues de la mer, un morceau d'oignon crud ou une tête d'ail. Tout ce qui augmente la tranſpiration eſt alors utile ; & rien, peut-être, ne l'augmente plus efficacement, dans cette occaſion, qu'un oignon crud. On ne doit pas négliger cependant de faire un exercice convenable pendant le jour, & de tenir les lits toujours ſecs.

Lorſqu'on reſſent les premieres atteintes du Scorbut, on doit exciter une douce diaphorèſe, en prenant à l'heure du coucher, quelques verres de gruau à l'Angloiſe avec du vinaigre, & le ſuc ou l'extrait de limons. Il faut faire uſage de beaucoup de moutarde & d'oignons avec les alimens. On peut alors uſer plus librement des liqueurs fermentées, vineuſes, telles que le cidre, la biere & le vin ; mais lorſque, faute d'autre boiſſon, on eſt obligé de faire uſage des liqueurs ſpiritueuſes, il faut toujours les aciduler avec l'aci-

de de limons ou d'oranges. Moyennant ces précautions, les mariniers se préserveront, non-seulement du Scorbut, mais encore de plusieurs autres maladies, telles que les toux, les catharres, &c. qui viennent de la transpiration supprimée par l'humidité de l'air.

L'eau & les provisions sont souvent corrompues à un tel point, qu'on peut supposer qu'elles augmentent la malignité de la maladie ; ainsi il ne sera pas hors de propos d'ajoûter quelques considérations pour remédier à ces inconvéniens, & pour les prévenir.

L'eau se conserve difficilement sur la mer (*p*), & même quelquefois on ne peut pas en trouver de bonne dans les endroits où les vaisseaux abordent.

Il y a deux especes de mauvaise eau : premiérement, l'eau corrompue

(*p*) Voyez la maniere de conserver l'eau sur la mer, par le moyen de la chaux vive, partie 3, ch. 2. Voyez encore les expériences curieuses du Docteur *Hales*, & les moyens qu'il indique pour conserver l'eau & les provisions sur mer.

& puante ; ſecondement l'eau crûe, c'eſt-à-dire, celle qui ne diſſout point le ſavon, & qui ne ramollit pas les pois qu'on y fait cuire : ces deux eſpéces d'eaux ſont très-mal-ſaines.

L'eau ſe corrompt ſur la mer plutôt ou plus tard, ſuivant les différentes ſubſtances qu'elle contient, & ſuivant la façon dont on la conſerve. L'expérience montre qu'elle ſe conſerve plus long-temps douce, lorſqu'on parfume les tonneaux avec la vapeur du ſoufre ; quelques-uns y ajoûtent un peu d'huile de vitriol, ce qui l'empêche auſſi de ſe corrompre ſi-tôt. On a coutume d'y jetter un peu de ſel en la faiſant chauffer, & d'enlever ſoigneuſement l'écume épaiſſe & mal-ſaine, qui s'y forme à meſure qu'elle devient chaude : cette méthode eſt très-bonne, & on devroit toujours la mettre en uſage, lorſqu'on fait bouillir des pois & du gruau d'avoine.

Il y a un moyen d'adoucir & de corriger l'eau, lorſqu'elle eſt corrompue & puante : c'eſt de déboucher les tonneaux qui la contiennent, de l'expoſer à l'air, de l'a-

giter, & de la verſer d'un vaiſſeau dans un autre. Un autre moyen encore, c'eſt de la faire bouillir promptement, prenant garde que l'ébullition ne ſoit pas trop longue, car elle diſſiperoit les particules les plus actives. On rendra cette eau encore plus douce & plus ſaine, ſi on y ajoûte un peu de ſuc ou d'extrait de limons. Cet acide ſera plus innocent pour l'uſage ordinaire, que les acides vitriolique & marin qu'on recommande dans cette occaſion : il contribuera auſſi à précipiter les particules terreuſes, & les différens animalcules détruits par l'ébullition.

Mais comme on pourroit trouver ces moyens embarraſſans pour tout un équipage, il y a une autre méthode de corriger l'eau corrompue. Quelquefois, comme l'a obſervé le Docteur *Home* (*q*), en tenant chaudement de l'eau ainſi corrompue dans un grand vaiſſeau bien bouché, elle redevient bonne à boire lorſque la putréfaction a ceſſé. Les particules nuiſibles & putreſcentes ayant été

(*q*) Voyez ſon ingénieux eſſai, *on the Dunſe Spaw*, page 119.

entiérement volatilisées par le mouvement inteſtin, elles ſe diſſipent d'elles-mêmes : c'eſt ce qui arrive ſouvent à l'eau de la Tamiſe. On devroit donc mettre un grand tonneau rempli d'eau corrompue & bien bouché, dans la chambre où l'on fait le feu, & y entretenir un degré de chaleur ſuffiſant pour accélérer la putréfaction ; par ce moyen les particules hétérogenes & putrides étant volatiliſées, ſe diſſiperont promptement, la putréfaction ceſſera, & l'eau deviendra ſaine & bonne à boire.

Outre cette eau corrompue, les mariniers ſont ſouvent obligés de ſe ſervir, faute d'autre, d'une eau crûe, chargée de particules ſalines & terreuſes : cette eau eſt très-mal-ſaine, quoiqu'elle ſoit douce & fraîche. La pierre à filtrer dont on ſe ſert ſur pluſieurs vaiſſeaux, eſt très-bonne pour la rendre ſalutaire, lorſqu'elle n'eſt point fort chargée de ſels vitriolique & marin ; mais cette opération eſt fort longue, & on ne ſçauroit par ce moyen en filtrer une ſuffiſante quantité pour tout l'équipage d'un

vaisseau. Le sable est la substance la plus propre à séparer de l'eau ces particules hétérogenes & mal-saines : à cette occasion, je renverrai encore une fois à l'ingénieux essai de M. *Home* (*r*).

Lorsque la viande de porc & de bœuf est devenue rance & putride,

(*r*) « Lorsque l'Armée Autrichienne campoit en Hongrie, elle ne trouvoit de bonne eau que quand elle étoit sur les bords » de quelque grande riviere. Ainsi les soldats étoient obligés de boire de l'eau des » lacs, qu'ils purifioient de cette maniere. On » prenoit un petit batteau long, dans lequel » on faisoit plusieurs divisions, par le moyen » de cloisons transversales. On rempliſſoit de » sable toutes ces divisions, excepté la derniere, ensuite on mettoit le batteau sur le » lac. Un trou pratiqué à un des bouts du » batteau, au niveau de la surface de l'eau, » laisloit entrer l'eau dans la premiere division ; elle passoit ensuite dans la seconde, » par le moyen d'un trou qu'on avoit fait à » la partie inférieure de la premiere cloison, » de la seconde elle coulòit dans la troisiéme : » par un autre trou pratiqué à la partie supérieure de la seconde cloison. On avoit ainsi » pratiqué tous ces trous alternativement au » haut & au bas de chaque cloison, afin d'obliger l'eau à traverser tout le sable. On » ajoûtoit un tuyau au trou de la derniere di-

le mieux eſt de n'en point manger, ou du moins il faut en corriger les mauvaiſes qualités, en faiſant uſage en même temps de beaucoup de vinaigre, d'oranges, de limons, & de végétaux. Je crains fort qu'il ne ſoit point facile de mettre en pratique, ſur mer, les méthodes qu'on pourroit propoſer pour corriger les viandes corrompues.

Il y a pluſieurs moyens généralement connus, pour raccommoder la biere, le vin, & les autres liqueurs fermentées, lorſqu'elles ſont gâtées;

» viſion, par lequel il ſortoit une eau auſſi » pure & auſſi claire que celle d'une fontai- » ne. Lorſque les mariniers, dans leurs voya- » ges, trouvent des eaux de cette eſpece, ils » peuvent la purifier de la même maniere. » Cet Auteur propoſe, dans le même deſſein, » de ſe ſervir dans les maiſons de quelques » tonneaux partagés dans leur milieu par des » cloiſons: on les emplit de ſable; on jette » l'eau dans la premiere diviſion, comme dans » une citerne. Ces tonneaux doivent commu- » quer enſemble par des tuyaux; & en fai- » ſant ainſi circuler l'eau par huit ou dix divi- » viſions remplies de ſable, on peut avoir une » ſource d'eau pure, en quelque lieu que ce » ſoi ». Page 120.

& comme toutes ces liqueurs ſont d'excellens antiſcorbutiques, elles valent bien la peine d'être conſervées. On devroit, pour cela, porter ſur mer de la levûre de biere : lorſque cette levûre vient à vieillir, il faut y mêler un peu de fleur de farine, de ſucre, de ſel & de biere chaude, ou bien de l'eau chaude & du ſucre ſeulement. En ajoûtant à cette levûre les reſtes de biere forte, & laiſſant ce mélange pendant quelque temps devant le feu, il ſervira, ou à faire fermenter la biere, ou à faire du pain. Lorſqu'on n'a point de la levûre de biere, on peut ſe ſervir du miel, du ſucre, du levain, ou de la mélaſſe, pour renouveller la fermentation des liqueurs.

Les proviſions ſéches, telles que les pois, le gruau d'avoine, & la fleur de farine, ſont ſujettes à ſe moiſir, & à être gâtées par les calandres & les vers. On peut faire périr ces inſectes deſtructeurs des alimens, en les expoſant à la vapeur du ſoufre, dans un endroit bien fermé ; mais les calandres, quoique mortes, ne laiſſent pas que d'être

encore très-mal-saines, quand elles se trouvent dans ce qu'on mange. On dit qu'elles ont une qualité si caustique, qu'étant appliquées sur la peau, en forme de cataplasme, elles font élever des vésicules, comme les cantharides. Quand on ne peut point avoir de meilleures provisions, il faut mettre en un monceau la fleur de farine, le gruau d'avoine ou les pois. Ces insectes gagnent alors la partie la plus élevée, & on peut en emporter, par ce moyen, un grand nombre. On doit ensuite remuer ce qui reste, & l'amonceler de nouveau, jusqu'à ce qu'on en ait enlevé autant qu'il est possible. On peut tourner le gruau & les pois dans un crible de fil d'archal, qui laissera passer la poussiere & les calandres.

Il est très-important sur mer d'avoir de bon pain. Lorsque le biscuit est moisi ou gâté, il faut le mettre dans un four chaud, ou sous l'endroit où l'on fait le feu, jusqu'à ce que l'humidité, qui est la cause de la pourriture, soit tout-à-fait dissipée, & que les animalcules ou petits insectes qui peuvent s'y trouver, soient en-

tiérement détruits par la chaleur, enſuite il faut avoir ſoin de les en ôter. Après cette préparation, on peut le manger en le trempant dans du vinaigre. La meilleure façon de conſerver le biſcuit, & les autres proviſions ſéches, c'eſt de les tenir dans des tonneaux fermés. On ne ſçauroit prendre trop de précautions pour les tenir ſéchement, & les préſerver de l'humidité.

CHAPITRE V.

De la Cure de la maladie & de ſes Symptômes.

SI on prenoit les précautions convenables pour prévenir le Scorbut, & qu'on obſervât exactement les régles que nous venons de preſcrire, rarement verrions-nous cette maladie portée à un haut degré, ſoit ſur mer, ſoit ſur terre. En effet, il eſt très-difficile de perſuader à ceux qui ſont en ſanté, de mettre en pratique les moyens néceſſaires pour conſerver un bien ſi

précieux. Tous les hommes n'ont point l'avantage de reſpirer un air pur & ſain, d'être logés dans des appartemens ſecs & chauds, tout le monde enfin n'a point les commodités néceſſaires pour ſe mettre à l'abri des injures du temps, & de la rigueur des différentes ſaiſons. Beaucoup de perſonnes ſont obligées de ſe nourrir d'alimens groſſiers, qui ne ſont pas proportionnés à leurs forces digeſtives, à leur conſtitution, & à l'exercice qu'ils font; de ſorte que par-là ils peuvent être ſujets à contracter le Scorbut. Nous ne pouvons donc nous diſpenſer de donner la curation de cette maladie. A la vérité, nous avons déja parlé de la méthode générale & des meilleurs remèdes dans le chapitre précédent. L'expérience montre que la cure du Scorbut accidentel eſt très ſimple: un air pur & ſec ſuffit la plupart du temps, avec l'uſage des végétaux récens, preſque de toute eſpéce.

La premiere choſe qu'on doit donc faire pour guérir cette maladie, c'eſt de changer d'air. Pluſieurs Auteurs nous informent, à cette occaſion,

d'une coutume pratiquée depuis long-temps dans quelques endroits de la Norwege, pour la guériſon des Scorbutiques. On expoſe ces malades en été dans une Iſle voiſine déſerte, où ils ſe nourriſſent principalement de mûres ſauvages (*); & on remarque qu'en mangeant copieuſement de ces fruits, & en reſpirant un nouvel air, ils ſont parfaitement rétablis en très-peu de temps. C'eſt une opinion reçue dans ce pays, que les fruits cueillis par les malades mêmes, ſont les plus efficaces : la raiſon en eſt claire; c'eſt que, par ce moyen, les malades reſpirent un air ſalutaire dans la pleine campagne. Il paroît donc que rien n'eſt plus excellent pour la guériſon du Scorbut, que de reſpirer l'air pur de la campagne, & de faire un exercice modéré, qui puiſſe contribuer à amuſer & à diſſiper le malade.

La nourriture des Scorbutiques, doit être légere, & facile à digérer. Celle qui convient le mieux, c'eſt du bouillon ou de la ſoupe, faits avec de la viande fraîche & beaucoup

(*) *Chamæmorus.* V. tom. 2, § 1165. n. g.

de végétaux, tels que les choux, les poireaux, les oignons, &c. Il faut leur donner du pain de froment qui soit frais & bien cuit. Les salades de toute espece sont utiles, surtout celles qui sont faites avec les herbes savonneuses; par exemple, la dent de lion, l'oseille, l'endive, la laitue, la fumeterre & le pourpier: on peut y ajouter le cochléaria, le cresson, ou quelqu'une des plantes plus échauffantes, afin de corriger la qualité rafraîchissante de quelques-unes des premieres; car on éprouve que cette maladie se guérit plus facilement, lorsqu'on fait usage d'un mélange convenable des plantes échauffantes & rafraîchissantes. Toutes sortes de fruits d'été sont ici de bons spécifiques, tels sont les oranges, les limons, les citrons, les pommes: &c. on doit prescrire pour boisson, de la bonne biere, du cidre, ou du vin du Rhin.

Nous avons nombre d'exemples de Scorbutiques réduits à un état déplorable après de longs voyages, qui ont été guéris, comme par miracle, par le moyen d'une nourriture végétale, sans le secours de beaucoup

coup de remèdes ; en effet, les remèdes ne ſont point ici fort néceſſaires, pourvu que les herbes & les bouillons récens lâchent le ventre, & qu'ils paſſent librement par les urines, la ſueur ou la tranſpiration ; autrement il ſera néceſſaire de lâcher le ventre de deux jours l'un, par le moyen d'une décoction de tamarins & de pruneaux, avec quelque ſel diurétique. Il faudra donner, le matin, dans les jours intermédiaires, des bols de thériaque camphrés, & quelques verres de la décoction des bois ſudorifiques chauds, afin d'exciter la ſueur ; & faire prendre deux ou trois fois par jour, comme il a été d'uſage dans quelques-uns de nos hôpitaux, douze ou quinze grains des pillules ſcillitiques de la Pharmacopée d'*Edimbourg*.

Mais il eſt bon d'obſerver que, quoique les Scorbutiques paroiſſent d'abord ſe rétablir promptement, il faut cependant qu'ils faſſent un beaucoup plus long uſage, qu'on ne s'imagine communément, des alimens végétaux, & d'un régime convenable, pour que leur rétabliſſement

soit parfait. On a vu souvent des matelots, qui, en sortant des hôpitaux, où ils avoient demeuré trois semaines ou un mois, paroissoient jouir d'une santé parfaite, & qui cependant retomboient peu de temps après, & devenoient extrêmement Scorbutiques. Il seroit à souhaiter qu'on permît à ces malades de demeurer plus long-temps dans les hôpitaux, ou qu'on les fît suer pendant quelques matins, afin de rendre leur guérison plus parfaite.

On observe souvent en effet, que ceux qui ont été affectés gravement du Scorbut, sont extrêmement sujets à être attaqués des symptômes de cette maladie, dans les différens périodes de leur vie. Il y a aussi certaines constitutions, qui par une disposition particuliere de leurs humeurs à la corruption scorbutique, sont plus sujettes que d'autres à être attaquées du Scorbut, lorsqu'elles sont exposées aux causes les plus légeres. Outre la nourriture & le régime que nous avons recommandés ci-devant, ces sortes de personnes doivent avoir recours à d'autres re-

mèdes, afin de détruire cette disposition scorbutique, enracinée dans leur sang. Nous avons parlé de quelques-uns des meilleurs remèdes dans le chapitre précédent; mais nous donnerons ici d'une façon plus particuliere :

1°. La méthode de corriger la constitution scorbutique, soit qu'on l'ait contractée après un Scorbut porté à un haut degré, soit qu'elle soit naturelle.

2°. Le différent traitement qui convient aux différens symptômes, lorsque l'*urgence* des cas demande une attention particuliere ; mais surtout lorsque la méthode curative générale ne peut point être mise en pratique.

3°. J'observerai quels sont les remèdes qui ont été recommandés sur de bonnes autoriés, & dont on se sert dans différens pays.

4°. Je finirai par quelques observations & quelques précautions nécessaires.

Commençons par le premier de ces articles. Les vûes qu'on doit se proposer pour corriger entiérement cette disposition scorbutique des hu-

meurs, c'eſt de tenir les couloirs libres, c'eſt-à-dire, le ventre, les voies urinaires, & les conduits excrétoires de la peau, afin de procurer une douce évacuation de l'acrimonie ſcorbutique. Il faut adoucir en même temps la maſſe des humeurs, par le moyen des alimens & des remèdes antiſcorbutiques convenables. Il faut remarquer, qu'on excite plus efficacement les évacuations dont nous venons de parler, lorſqu'on joint les antiſcorbutiques aux remèdes propres à ces intentions.

Toutes les eſpeces de lait ſont utiles dans cette occaſion, pourvu que le malade puiſſe les ſupporter : c'eſt un vrai chyle végétal, une émulſion préparée des herbes les plus ſuccu-lentes & les plus ſalutaires. Le petit lait eſt cependant préférable, à cauſe de ſa vertu plus diurétique & plus purifiante. Il ſera très-utile d'y ajoûter le ſel polychreſte : c'eſt un doux purgatif, & un excellent diurétique. Lorſqu'on prend le ſel à petite doſe, dans une ſuffiſante quantité de véhicule, il évacue copieuſement par la tranſpiration ou par les urines,

suivant qu'on dirige son action vers la peau ou vers les reins, par l'exercice, ou par la chaleur du lit, en tenant le corps plus chaudement, ou plus froidement.

La chevre est de tous les animaux, celui qui fournit le petit lait le meilleur & le plus antiscorbutique : il contient un baume végétal très-restaurant & trés-précieux, lequel adoucit & corrige l'acrimonie scorbutique d'une maniere particuliere.

Les sucs antiscorbutiques des Pharmacopées d'Edimbourg & de Londres sont des remèdes très-bons dans la saison. Les parties âcres & volatiles des plantes les plus échauffantes, y sont tempérées par une quantité convenable de suc d'oranges de Séville. Ces sucs seront encore d'une plus grande utilité, si on les rend plus diurétiques & plus purifians, en les délayant avec le petit lait. Le malade ne doit pas se contenter de prendre ces sucs ainsi préparés pendant le jour, il faut qu'il en prenne le matin, deux ou trois fois par semaine, quelques verres mêlés avec le petit lait, pour se faire suer.

Cette méthode ne ſçauroit être aſſez recommandée. La ſueur eſt, de toutes les évacuations, celle que les Scorbutiques ſupportent le mieux, & dont ils retirent le plus d'avantage. La nature l'a indiquée aux habitans des Indes ſeptentrionales pour la guériſon de cette maladie qui eſt endémique parmi eux (*a*), & l'expérience confirme la grande efficacité de ce remède. Les Chirurgiens du cap de Bonne-Eſpérance, qui ſont le plus à portée de traiter des mariniers Scorbutiques, y pratiquent cette méthode avec beaucoup de ſuccès (*b*). Elle eſt recommandée par les premiers & les meilleurs Auteurs qui aient écrit ſur cette maladie (*c*); & il paroît que ç'a été la façon la plus ordinaire de donner ces ſucs aux Scorbutiques.

Il y a encore d'autres herbes dont les ſucs ſont très-efficaces dans cette occaſion : telles ſont principalement la dent de lion & la fumeterre, à

(*a*) Voyez Part 3, chap. 1.

(*b*) Voyez *Kolben's Account of the cape of Good Hope*.

(*c*) *Wierus*, *Albertus*, &c.

raiſon de leur qualité ſavonneuſe & légérement apéritive. Le ſuc des jeunes ſommités de froment dans les mois de Juin & de Juillet, mêlé avec le ſuc d'oranges de Seville, eſt un antiſcorbutique qui ne le céde à aucun autre.

Pendant l'uſage de tous ces remèdes, les perſonnes diſpoſées au Scorbut, doivent prendre des bains chauds, dans leſquels on aura fait infuſer des plantes aromatiques; par exemple, le romarin, la marjolaine, le thym, &c. Il faut prendre garde, cependant, qu'il n'y ait point d'hémorrhagie à craindre. On éprouvera de très-bons effets de ces bains; & ils ſont préférables aux étuves dont on ſe ſert ordinairement pour faire ſuer.

On doit preſcrire en hiver, pour la cure de cette maladie, de la véritable biere de ſapin avec le ſuc de limons ou d'oranges. On peut y ſubſtituer une biere antiſcorbutique, préparée, en y faiſant infuſer l'abſynthe, la racine de raifort, la graine de moutarde, & autres plantes ſemblables, & on peut la rendre légérement

laxative, en y ajoûtant le séné.

Il faut que ces bieres soient assez nouvelles lorsqu'on en fait usage: mais le printemps est la saison la plus favorable pour guérir parfaitement la constitution scorbutique.

EN voilà assez sur la cure de la maladie en général. Venons maintenant au second article, & voyons quels sont les moyens convenables pour soulager & pour guérir les symptômes les plus pressans.

Lorsque le malade commence à se plaindre d'une démangeaison, d'un gonflement spongieux des gencives & de la vacillation des dents, les remèdes tirés de l'alun, seront très-utiles pour arrêter le relâchement qui commence à s'emparer de ces parties. Mais lorsque la putréfaction augmente, il faut faire usage d'un gargarisme fait avec l'eau d'orge, le miel rosat, & acidulé avec les acides minéraux. On prescrit ordinairement pour cela l'esprit ou l'elixir de vitriol; mais quelques-uns ont cru que l'esprit de sel étoit moins dangereux pour les dents. On doit proportionner

portionner la quantité d'acide au degré de putréfaction de ces parties. Il faut emporter ſouvent les chairs fongueuſes des gencives, en les coupant, s'il eſt néceſſaire. On doit avoir ſoin de tenir ſa bouche auſſi propre qu'il eſt poſſible en gargariſant fréquemment. Lorſque les ulceres ſont profonds, & qu'ils font des progrès, il faut les toucher avec l'huile de vitriol pure ou délayée, ſuivant que le malade peut la ſupporter.

Dans le cas d'une ſalivation ſpontanée, ou lorſqu'elle a été excitée malheureuſement, comme il arrive le plus ſouvent par quelque remède mercuriel, voici les moyens qu'il faut mettre en pratique. Comme cette ſalivation menace d'un danger prochain, il faut faire une prompte révulſion des glandes ſalivaires, en appliquant les épiſpaſtiques ſur différentes parties du corps. On doit mettre des ſinapiſmes à la plante des pieds & aux jarrêts, lâcher le ventre par des lavemens & des purgatifs doux, & dont l'action ſe borne aux premieres voies. Il faut déterminer l'effort du ſang & des humeurs diſ-

ſoutes, particuliérement vers la peau : le défaut de tranſpiration, qui eſt accompagné ordinairement de la conſtriction & du ſpaſme de la peau dans les conſtitutions ſcorbutiques, eſt la vraie cauſe de la grande impétuoſité avec laquelle le mercure ſe porte aux glandes ſalivaires. On donnera pour cela des bols de thériaque avec le camphre & la fleur de ſoufre, qu'on répétera toutes les quatre ou ſix heures afin d'exciter la ſueur. C'eſt le meilleur moyen de diminuer la ſalivation, & d'empêcher le malade d'être ſuffoqué. Il faut faire uſage en même temps de gargariſmes avec l'oxymel ſcillitique, afin d'atténuer la ſalive épaiſſe & viſqueuſe. Lorſqu'on a remédié par ce moyen au danger le plus preſſant, la ſalivation ne laiſſe pas que de continuer ordinairement pendant un temps conſidérable ; elle incommode beaucoup le malade ; elle eſt accompagnée d'une grande putridité de la bouche, & il eſt très-difficile de l'arrêter. On peut cependant la diminuer en tenant le ventre & les couloirs des reins libres, par des lavemens ou par

les diurétiques & les doux purgatifs. Il faut éviter les forts cathartiques, & tout ce qui peut augmenter la diſſolution du ſang. Les remèdes viſqueux & glutineux ſont quelquefois utiles : par exemple, la gomme arabique, la colle de poiſſon, &c. diſſoutes dans la ptiſanne, dont on ſe ſert pour boiſſon ordinaire. Les gargariſmes aſtringens avec l'alun & la décoction de l'écorce de chêne, ſont indiſpenſables, ainſi que l'uſage intérieur du quinquina, & de l'élixir de vitriol. On doit avoir ſoin en même temps de ſoutenir les forces du malade avec du vin chaud brûlé avec du ſucre, &c. Lorſque ces malades ſont extrêmement épuiſés, il faut les mettre à l'uſage du lait & des végétaux pour toute nourriture.

Quand les jambes ſont enflées & œdémateuſes, il faut y faire d'abord de légeres frictions avec de la flanelle chaude ou une étoffe de laine parfumée avec le benzoin & l'ambre, ou quelqu'autre gomme aromatique. Il faut enſuite entourer les parties, d'une bande peu ſerrée de bas en haut. Les frictions ne doivent être

miſes en uſage que lorſque l'enflûre eſt peu conſidérable, molle & peu douloureuſe. Mais ſi les jambes ſont fort enflées, roides & douloureuſes, on doit ſe ſervir d'une fomentation chaude & diſcuſſive; elle procurera un ſoulagement momentané, ſans cependant arrêter les progrès de l'enflûre. On peut encore expoſer les jambes à la vapeur de cette fomentation ſous une bonne couverture de laine : j'ai trouvé cette méthode préférable à la premiere. Il faut répéter cette opération ſoir & matin; elle aſſouplit ordinairement les articulations & ſoulage la douleur. J'ai ordonné ſouvent, à cette occaſion, la vapeur de l'eau chaude, ſans y rien ajoûter qu'un peu de vinaigre ou de ſel ammoniac crud. Après que les articulations ont reçu cette vapeur pendant une demi-heure, il faut les oindre avec l'huile de palme. Si l'enflûre des jambes ne ſe diſſipe pas bientôt après qu'on a mis le malade à *la diéte végétale*, on doit exciter une ſueur dans ces parties, en les expoſant à la vapeur d'une eau ſpiritueuſe enflammée, ou en les mettant

dans des sacs remplis de sel chaud.

Les ulceres des jambes, & des autres parties, demandent à-peu-près le même traitement : c'est-à-dire, une très-légere compression, afin d'empêcher l'accroissement du *fungus*, & l'application des remèdes antiseptiques que nous avons recommandés pour la putridité des gencives, tels que le miel rosat acidulé avec l'esprit de vitriol, l'onguent Egyptiac, &c. Mais tous ces remèdes seront inutiles, lorsque le malade ne pourra point se procurer des fruits & d'autres alimens végétaux pour sa nourriture.

Dans le cas d'hémorrhagies dangereuses, soit de ces ulceres, soit des gencives ou du nez, &c. il faut donner les acides minéraux, l'esprit ou l'élixir de vitriol par exemple. On doit faire prendre cet acide souvent & à petite doses, afin qu'il entre plus facilement dans les vaisseaux lactés, & qu'il soit porté dans le torrent de la circulation. Il faut faire usage en même temps du quinquina à petites doses, si l'estomac peut le supporter.

Ces remèdes, avec le vin rouge, ſont ceux auxquels on doit le plus ſe fier pour guérir les fiévres putrides & colliquatives des Scorbutiques.

L'oxymel ſcillitique eſt le remède qu'on doit adminiſtrer dans les douleurs des membres, des lombes, de la poitrine, & généralement dans les douleurs des Scorbutiques, ſoit qu'elles ſoient vagues ou fixes. Il faut le faire prendre dans une potion diaphorétique chaude, où le vin ſoit mis à la place d'un cordial ſpiritueux. Le malade doit tâcher de ſe procurer une ſueur, en prenant à l'heure du coucher quelques verres de gruau à l'Angloiſe chaud, mêlé avec le vinaigre ſimple, ou bien avec le vinaigre thériacal. Mais la plupart de ces douleurs cédent promptement à la méthode curative générale, & on ne peut que les pallier, juſqu'à ce qu'on en vienne à cette méthode.

Je crois pouvoir placer ici une lettre de M. Murray mon ami, ſur laquelle je prendrai la liberté de faire quelques remarques.

EXTRAIT d'une Lettre de M. Murray.

MA mauvaise fortune ne m'a que trop souvent fait trouver parmi un grand nombre de Scorbutiques, dans des occasions où nous manquions de végétaux & d'une nourriture convenable, & même de plusieurs remèdes nécessaires, & où tous les élémens s'étoient déchaînés contre nous. J'ai passé bien de tristes momens à considérer quels étoient les meilleurs moyens pour arrêter cette maladie souvent fatale & toujours fâcheuse. Mais, quoique je l'aie guérie rarement sans le secours des végétaux, le soulagement que j'ai procuré à plusieurs malades m'a récompensé amplement de mes peines, & c'est avec plaisir que je me le rappelle aujourd'hui. Je commencerai par vous faire part de ma méthode curative générale, & je rapporterai ensuite un exemple de ses succès.

Plusieurs personnes furent attaquées d'une fièvre milliaire, que je crus alors Scorbutique. Mais depuis la réception de votre derniere lettre, j'ai changé de sentiment; je me soumets à votre déci-

sion, & je reconnois qu'il n'y a point de fièvre à laquelle on puisse donner ce nom. Je ne fus jamais porté pour la saignée, par les mêmes raisons que celles que vous donnez. Cependant quand le Scorbut étoit la principale maladie, (comme je croyois alors); quand il étoit précédé par de violens symptômes fébriles, & que le malade étoit d'un bon tempérament ou pléthorique, je n'ai jamais observé de mauvais effets d'une petite saignée. Un émétique, donné après cette évacuation, étoit toujours plus sûr. Après l'émétique, je donnois un purgatif rafraîchissant ou échauffant, suivant que les symptômes l'indiquoient. Le sel de tartre, ou le tartre vitriolé, dissous dans la décoction des bois sudorifiques, ou l'infusion de séné ou de tamarins, &c. répondoient à la premiere indication. L'infusion des plantes ameres avec le séné, à laquelle on ajoûtoit une quantité convenable de canelle blanche, rempliſſoit la seconde. Ces purgatifs étoient réitérés suivant que le cas l'exigeoit.

Aussi-tôt que les symptômes du Scorbut paroissoient, je retranchois aux malades les alimens salés; & parmi les substances qui composent la nourriture des

matelots, je ne leur donnois que les végétales avec les provisions fraîches que la table des Officiers pouvoit leur fournir. Leur boisson ordinaire étoit la decoction des bois sudorifiques, mêlée avec leur portion de rum (*d*). *Le remède dont je leur fis faire usage, fut, la plupart du temps, un mélange de vinaigre & de sel de tartre, dont ils prenoient depuis deux onces jusqu'à quatre, deux ou trois fois par jour; quelques malades éprouverent de bons effets de l'Esprit de* Mindererus: *mais la petite quantité de sels & d'esprits volatils qu'on transporte sur mer, m'empêcha d'en faire un usage général. J'ai donné aussi, avec succès, un mélange de crême de tartre, & de sel de tartre, & quelquefois le tartre vitriolé* (*e*). *J'ai éprouvé de très-bons effets, des potions*

(*d*) Le vin auroit certainement été meilleur; car quelques effets que le *rum* ainsi délayé avec un remède antiscorbutique ait eus, cependant on doit toujours se défier de toutes les liqueurs distillées spiritueuses.

(*e*) Ces remèdes convenoient très-bien dans ces cas, c'est-à-dire, dans le Scorbut & la fiévre; car il est certain que ces potions salines sont préférables alors aux pillules de savon, de scille & d'ail, qu'on prescrit dans le Scorbut avec fiévre.

*sudorifiques anodines, faites avec le vinaigre thériacal ou la thériaque d'*Andromachus, *l'Esprit de* Mindererus *& l'oxymel scillitique, dans les violentes douleurs scorbutiques. Ce dernier réussissoit plus particuliérement dans les affections de la poitrine. Dans les obstructions des visceres, je donnois les gommes ferulacées avec la gomme de gayac, le savon & le tartre vitriolé : quelquefois je me contentois d'ajoûter la gomme de gayac & le tartre vitriolé aux pillules scillitiques. Le foie ou la ratte, & peut-être l'un & l'autre, sont quelquefois affectés dans cette maladie, & sur-tout le lobe du foie qui s'étend sur le pilore. De-là la violente douleur que les malades ressentent quelquefois dans le creux de l'estomac. La dureté & la douleur que j'ai quelquefois observée au fond de ce viscere, prouvent certainement que le pancréas est obstrué. Les glandes mesentériques sont également affectées. C'est de ces obstructions, comme vous l'avez remarqué dans la description de cette maladie, que viennent les violentes coliques, la jauniſſe, &c. qu'on observe vers la fin du dernier période, ainsi que la grande tension de l'abdomen, la lienterie, &c. On commence*

alors à perdre l'appétit, les poumons sont affectés, la respiration devient courte; les contractions du cœur foibles, la circulation languissante, & le malade meurt paisiblement.

*Mais revenons à ma pratique. Lorsqu'il y avoit quelque douleur locale, je fomentois la partie avec une lessive de cendres ordinaires, dans laquelle je faisois bouillir les fleurs de camomille & de sureau, l'absynthe, la rhue, &c. & l'écorce de limons, lorsque je pouvois en avoir. Je me servois du remède suivant pour la fungosité des gencives. Je mettois en poudre du bol d'Arménie, de l'alun de roche, du tartre vitriolé & de la myrrhe; j'arrosois cette poudre avec l'infusion de sauge, & j'y ajoûtois l'elixir du vitriol ou l'esprit de sel. Ce remède servoit aussi pour lee ulceres de la bouche, mais alors j'y ajoûtois du miel. Je les touchois souvent avec un linge trempé dans un mélange de miel rosat, d'esprit de sel dulcifié & de teinture de myrrhe: c'étoit principalement avec l'onguent mercuriel & le baume d'*Arcéus *mêlés ensemble que je pansois les ulceres des extrêmités. Lorsque le malade étoit entiérement sans fiévre, je lui donnois trois*

ou quatre onces deux fois par jour de la tinctura ad ſtomachicos (*f*) *de la pharmacopée d'Edimbourg, à laquelle j'ajoûtois la graine de moutarde & l'écorce de* Winter. *Je faiſois prendre en même temps la décoction des bois ſudorifiques. Lorſqu'il commençoit à ſe rétablir, je le preſſois vivement à faire de l'exercice, & je faiſois des embrocations ſur les tendons retirés, de la maniere que vous les preſcrivez : voilà en général quelle étoit ma pratique ; le cas ſuivant eſt un exemple de ſes ſuccès.*

Benjamin Lovelay, *âgé de vingt-cinq ans, fut attaqué d'une fiévre dans le mois de Septembre de l'année 1746 ; il fut envoyé à l'hôpital de Louisbourg, dont il revint le 13 Octobre ſuivant, ſe portant bien ſelon toutes les apparences.*

(*f*) La *Tinctura ad ſtomachicos* eſt un excellent reſtauratif propre à prévenir le Scorbut dans les convaleſcens, après d'autres maladies, & à rendre les forces aux Scorbutiques dans leur convaleſcence. Mais il faut avouer que ce remède ne convenoit point dans les cas où M. *Murray* l'a preſcrit. Les amers térébenthinés, quoique ſecs & vieux, ſont néanmoins de très-bons antiſcorbutiques, de même que toutes les plantes fraîches & ſucculentes, & tous les fruits de cette qualité.

Le 30 de Novembre (il étoit retombé le jour précédent) il eut la fièvre, se plaignit de douleurs violentes dans les os & les articulations. Comme le Scorbut étoit alors épidémique, il fut saigné très-peu, prit un émétique & fut purgé ensuite. La fièvre diminua un peu, & il parut une éruption milliaire, suivie bientôt après de plusieurs symptômes scorbutiques portés au plus haut degré. Il se joignit à ces symptômes une douleur violente au creux de l'estomac, qui se portoit vers le côté droit : cette douleur étoit souvent si violente qu'elle faisoit pousser des cris au malade. Les symptômes continuerent à augmenter pendant quelque temps, & ce jeune homme fut réduit à un si mauvais état, qu'il se trouvoit mal au moindre mouvement qu'il faisoit ; je lui fis garder exactement le régime prescrit ci-dessus. Sa boisson ordinaire étoit la décoction des bois sudorifiques acidulée avec l'élixir de vitriol. Il prenoit pour nourriture du gruau, du riz, du sagou avec du vin, ou quelquefois un peu de bouillon ou de viande fraîche de la table des Officiers. Les différens remèdes dont nous avons parlé, furent administrés, suivant que les symptômes l'exi-

geoient. Je crois que ce malade eut preſque tous les ſymptômes du Scorbut, accompagnés de fiévre, juſqu'au déclin de la maladie : j'ajoûtai alors l'aloës & l'extrait de gentiane à ſes pillules, & je commençai à le mettre à l'uſage de la teinture ad ſtomachicos. *La bile, dans la plupart des maladies chroniques & ſur-tout dans le Scorbut, péche par ſa quantité ou par ſa qualité : ainſi il faut donner quelque choſe qui puiſſe ſuppléer aux vices de cette humeur. La maladie prit un tour favorable au commencement de Janvier, & il reprit ſes fonctions le 22 de Février* (*g*).

IL me reſte encore à parler des deux ſymptômes les plus opiniâtres de cette maladie, leſquels ne cédent point, quoique le malade reſpire l'air le plus pur, & qu'il faſſe uſage des remèdes & des alimens antiſcorbutiques les plus convenables. Ces deux ſymptômes ſont la dyſſenterie dans quelques-uns, & une toux violente dans d'autres, accompagnée de la difficulté de reſpirer, & d'une dou-

(*g*) Ce cas eſt curieux & ſingulier.

leur dans la poitrine : cette toux se termine souvent par la phthisie. La dyssenterie est très-difficile à guérir, & quelquefois même elle emporte le malade.

On ne doit point arrêter subitement les diarrhées scorbutiques sur mer, parce qu'il faut que l'humeur acrimonieuse soit évacuée par quelque couloir, & elle peut l'être par les intestins, aussi bien que par tout autre ; elles doivent cependant être modérées. Il faut fortifier le *tonus* des intestins, & en même-temps évacuer doucement l'humeur peccante, par le moyen de petites doses de rhubarbe, répétées suivant l'occasion. On doit toujours joindre à la rhubarbe un peu de thériaque ou de diascordium, afin d'entretenir la transpiration, ce qui est un point très-important. Il faut surtout donner, dans ce dessein, la décoction de Fracastor, ou des bols de diascordium, avec les autres remèdes fortifiants & diaphorétiques chauds, & même l'opium dans les cas extrêmes. Les forces du malade doivent être soutenues en même temps avec du vin rouge,

fort, auſtere, & trempé, & une nourriture mucilagineuſe, un peu aſtringente. J'ai donné quelquefois quatre ou cinq grains d'alun crud dans un bol de diaſcordium, lorſque le malade rendoit le ſang en grande quantité : ſi ce remède paſſoit par l'eſtomac, ſans le mettre en déſordre, il produiſoit ordinairement de bons effets : la teinture de roſes rouges bien acidulée, & les autres ſtyptiques, ſont néceſſaires dans ce dernier cas.

Je ne connois aucun traitement particulier, convenable dans la dyſſenterie ſcorbutique, différent de celui qu'ont recommandé les Auteurs qui ont écrit ſur cette maladie, ſinon qu'on doit permettre dans ce cas-ci l'uſage des végétaux récens, & ſurtout des fruits acides & acerbes. Monſieur *Criſtie*, autrefois Chirurgien de l'hôpital de marine de Port-Mahon m'a informé, qu'après avoir éprouvé beaucoup de remèdes, il n'en avoit trouvé aucun auſſi efficace pour guérir cette dyſſenterie, que l'infuſion d'ipecacuhana dans l'eau-de-vie, donnée ſouvent & à petite

petite dose. La rhubarbe donnée à doses purgatives, les écorces amères stomachiques, l'élixir de vitriol, ou l'usage de quelque eau minérale légérement ferrugineuse, serviront à procurer un rétablissement parfait. Ces remèdes produiront le même effet dans tous les autres cas, où les malades auront été fort épuisés par les hémorrhagies & les évacuations colliquatives, ordinaires dans le Scorbut.

Les vésicatoires & les cautères sont des remèdes convenables sur terre, pour les affections scorbutiques de la poitrine, aussi bien que l'équitation à la campagne & en bon air. Il faut prescrire le lait & les végétaux pour toute nourriture, ayant soin en même temps de tenir la poitrine libre, par le moyen des expectorans, tels que l'oxymel scillitique, la gomme ammoniaque, & le baume de Copahu.

Lorsque la corruption scorbutique a été entiérement corrigée, elle laisse quelquefois après elle d'autres maladies. Ces maladies demandent le même traitement, que lorsqu'elles

viennent d'autres causes ; il faut cependant mêler les antiscorbutiques avec les autres remèdes, pour plus grande sûreté.

Outre la disposition à la phthisie, dont nous avons parlé, l'hydropisie est quelquefois une suite du Scorbut, ou, ce qui est plus fréquent, les jambes demeurent enflées, œdémateuses & ulcérées. Dans ce dernier cas, si les ulceres sont anciens, après avoir fait les remèdes convenables pour les cicatriser, en purgeant le malade, & pratiquant des cauteres près de la partie affectée, on peut donner un électuaire d'antimoine crud préparé, auquel on ajoûtera l'æthyops minéral. Il faut faire usage en même temps d'une boisson antiscorbutique. Si les ulceres sont opiniâtres, & que les gencives soient suffisamment raffermies, on peut administrer au malade quelques légeres frictions données de loin en loin. Lorsque j'emploie le mercure dans les personnes dont la constitution est scorbutique, je l'éteins ordinairement avec une petite quantité de baume de soufre thérébentiné ; & il

me réuſſit bien, lorſque je n'ai point intention d'exciter une copieuſe ſalivation. Il faut en même temps que le malade prenne tous les jours une bouteille de la décoction des bois ſudorifiques: cette décoction, en augmentant la tranſpiration, aidera l'opération du mercure, & déterminera les humeurs diſſoutes à ſe porter plus particuliérement vers les couloirs de la peau. Après avoir ceſſé l'uſage de ces remèdes, il ſera peut-être néceſſaire de prendre, matin & ſoir, quelques grains de ſoufre doré d'antimoine, ou le remède du Docteur *Plummer* (*h*), & de continuer à faire uſage de la décoction des bois ſudorifiques: ces remèdes, ſuivant toutes les apparences, acheveront la cure.

Il reſte quelquefois, après être guéri du Scorbut, un engourdiſſement & une douleur dans les articulations, ou des douleurs rhumatiſmales chroniques. Il faut, dans ce cas, monter ſouvent à cheval, & prendre une cuillerée de graine de moutarde non écraſée, une ou deux fois par jour,

(*h*) Voyez les Eſſais d'Edimbourg, t. I.

ou subir les frictions mercurielles, administrées comme nous avons dit ci-dessus, & bien suer.

NOUS allons observer, en troisiéme lieu, quels sont les autres remèdes qui ont été recommandés pour cette maladie, & qui sont en réputation dans différens pays. Nous avons parlé ailleurs (*i*) du sapin ordinaire, (*pinus antiscorbutica*), du baumier de Canada, & de leurs vertus. On dit que le sçavant *Boerrhaave* prescrivoit, la plupart du temps, le lait de beurre récent. L'écorce de *Winter* commença à devenir fameuse, à cause des bons effets qu'on crut qu'elle avoit produits dans l'équipage du Capitaine *Winter*, de l'escadre commandée par François *Drake*.

Bernard *Below* (*k*) nous donne une observation remarquable sur la grande vertu du *sedum minus*, *acre*, ou *herba vermicularis*, dans cette maladie. Il faisoit bouillir dans un vaisseau fermé huit poignées de cette plante dans

(*i*) Page 298.

(*k*) *Miscell. Curios. Medico-Physic. Acad. Centur. Curios. an. 6 & 7. Obs.* 22.

huit pintes de vieille biere douce, (*) réduites à moitié; il donnoit trois ou quatre onces de cette décoction, chaude, tous les matins à jeun, ou de deux en deux jours, suivant les forces du malade. Ce remède produisit des effets si heureux, qu'il guérit presque tous les soldats de l'armée, attaqués du Scorbut, à l'exception de ceux que la rigueur de l'hiver précédent avoit réduits à un état incurable. Cet Auteur observa que les malades qui vomissoient facilement & très-copieusement après avoir pris ce remède, étoient le plutôt guéris. Tous ces malades avoient les gencives affectées & putrides, & il leur faisoit user de cette décoction en gargarisme, en y ajoûtant l'alun & le miel rosat. Il guérit par le moyen de ce simple remède plus de soixante Scorbutiques, qui avoient déja les tendons du jarret retirés; il faisoit appliquer sur cette partie, la plante bouillie & encore chaude : il lavoit les ulceres avec la même décoction,

(*) C'est une biere sans houblon, elle s'appelle *Ale* en Anglois.

& y appliquoit la plante de la même maniere.

On trouve dans *Etmuller* (*l*) que les ſoldats d'une garniſon aſſiégée, extrêmement affectés de cette maladie, furent tous parfaitement guéris par le moyen de la ſauve-vie, ou *ruta muraria.*

La petite chelydoine, ou petite ſcrophulaire, a été appellée *Schorboct rout* par les Allemands, à cauſe des grandes vertus qu'on lui a attribuées. Le treſle d'eau (*trifolium paluſtre*, ou *menyanthes paluſtre*), eſt la plante que les Danois eſtiment le plus (*m*): ils la donnent, tantôt ſeule, & tantôt avec le cochléaria.

Les Suédois regardent la décoction des jeunes branches de ſapin, comme entiérement ſpécifiques dans le Scorbut, depuis que leurs troupes furent guéries de cette maladie par le moyen de ce remède (*n*).

(*l*) *Schroderi dilucidati Phytologia.*

(*m*) *Vid. Act Haff.* vol. 3, Obſ. 75. *Etmull. Schrod. dilucid. Phytol.* pag. 104. *Simon. Pauli digreſſ. de verâ cauſâ febrium Scorb. &c.*

(*n*) *Vid. Moellenbroek*, pag. 116. *Etmull. Schrod. dilucid. Phytol*, pag. 2. voyez la page 298, du chapitre précédent.

Herman Nicolai (*o*), qui a été deux fois en Groenlande, où cette maladie eſt extrêmement fréquente, nous apprend que les naturels du pays ſe ſervent du cochléaria (*p*) & de l'oſeil-

(*o*) *Vid. Act. Haff.* vol. 1. Obſ. 9.

(*p*) Voici ce que m'a communiqué à ce ſujet M. Thomas *Maude*, Chirurgien.

Il n'y a point de vaiſſeaux qui ſoient auſſi bien équipés, tant pour la variété que pour la qualité des alimens, que ceux qu'on emploie annuellement à la pêche de la baleine; leur voyage eſt court; & les mariniers ſont beaucoup d'exercice: ainſi il eſt très-rare qu'ils ſoient obligés de ſe nourrir de proviſions gâtées & de mauvaiſe eau. Cependant tout le monde ſçait que les équipages des vaiſſeaux ne ſont nulle part auſſi ſujets au Scorbut, que ſous le Cercle polaire. Ceux qui en ſont affectés, lorſqu'ils commencent à entrer dans ce climat froid, éprouvent une augmentation des ſymptômes, quand ils arrivent dans les glaces. Cette maladie paroît ici d'une maniere plus ſubite, & fait des progrès plus rapides que par-tout ailleurs. Rarement le malade peut-il être guéri ou ſoulagé, que le temps ne ſoit adouci. Le mois de Juillet y eſt très-modéré, & c'eſt preſque le ſeul intervalle de l'hiver. Le cochléaria fait alors des cures merveilleuſes: j'ai été témoin de la guériſon de pluſieurs Scorbutiques réduits à un état qu'on auroit cru incurable: ils

le qu'ils mêlent enſemble. Il dit que des bouillons faits avec ces plantes, & avec de l'orge ou de l'avoine, & de la volaille, ou de la chair de Renne, guériſſent les Scorbutiques en

recouvrerent la ſanté par l'uſage copieux de cette plante mangée en ſalade: les perſonnes en ſanté aiment cette ſalade avec autant de paſſion que les malades. Le cochléaria de nos jardins & de nos campagnes eſt amer & piquant; celui de la Groenlande eſt doux & bon à manger; il reſſemble à notre cochléaria maritime, ou *cochlearia minima ex montibus Walliæ*. On dit qu'il devient âcre, lorſqu'on le tranſplante dans des pays chauds; mais je doute beaucoup de cette circonſtance. Quoi qu'il en ſoit, on éprouve tous les jours dans ce pays, d'une maniere inconteſtable, l'efficacité de cette plante dans le Scorbut, & on peut la regarder, avec raiſon, comme le plus puiſſant de tous les antiſcorbutiques. Une nourriture végétale guérit le Scorbut de mer par-tout; mais il ne faut pas plus d'heures au cochléaria de Groenlande, pour rétablir les Scorbutiques, qu'il faut de jours aux autres remèdes pour produire le même effet. Obſervons, avant de finir ces réflexions, la bonté de la Providence qui fait croître cette plante en abondance dans tout le pays, *ubi morbus, ibi remedium;* c'eſt une obſervation des Anciens, & elle ne ſe trouve nulle part auſſi juſtement vérifiée que dans cette occaſion.

très-peu

très-peu de temps, lors même qu'ils ont perdu l'usage des jambes.

Le remède de la Norwege nous fournit le seul exemple bien attesté de la guérison du Scorbut, par le moyen d'une substance, aussi différente des végétaux, que l'est une terre. Ce fait est rapporté par des Auteurs très-dignes de foi (*q*), & particuliérement par *Petræus* (*r*), qui pratiquoit en ce pays (*). Ce remède paroît avoir été connu, avant qu'*Eugalenus* eût confondu la plupart des autres maladies avec le véritable Scorbut : car *Sennert* en parle en 1624; &, suivant toutes les apparences, les ouvrages d'*Eugalenus* ne pouvoient pas encore être connus en Norwege. C'est une terre rougeâtre ou noirâtre, qu'on trouve dans les entrailles de la terre près de *Bergen*. Sa dose est d'une demi-dragme jusqu'à

(*q*) *Vid. Wormii Musæum; Barthol. Epist. Cent. 1. n. 89.*

(*r*) *Vid. Dissert. Harmonic.*

(*) M. Lind avertit dans l'errata qu'il a des raisons pour croire que ce livre n'est pas d'*Olaüs Petræus*, Médecin à Bergen, mais de *Henri Petræus*, Professeur à Marburg.

une dragme : elle opére par les ſueurs ; & on dit qu'elle guérit le malade en peu de temps.

J'ai parlé ailleurs de deux très-mauvais cas ſcorbutiques, obſervés dernièrement dans la province de *Fife* (*s*) ; mais j'ai renvoyé à cet endroit-ci le détail de leur traitement. Dès que le Chirurgien eut vu les malades, il leur demanda quelle avoit été leur nourriture ordinaire, & s'ils mangeoient communément des végétaux récens : un d'eux, c'étoit un pêcheur, repondit qu'il ſe nourriſſoit de pain, de poiſſon ſalé & ſéché, & quelquefois de bœuf ſalé ; il ajoûta que c'étoient les ſeuls alimens qu'il fût en état d'acheter, & qu'il aimoit paſſionnément le dernier. Le Chirurgien leur ordonna de s'abſtenir de ces alimens, & de faire, à leur place, deux bons repas par jour avec une ſoupe aux choux & aux herbes, & de manger du creſſon d'eau en ſalade. Il leur preſcrivit, outre cela, une fomentation pour les jambes, & leur donna une ou deux priſes d'un purgatif très-doux ; par ce moyen,

(*s*) Voyez chapitre 2, pages 235, 236.

les malades furent bientôt rétablis ; & un d'eux, ravi de joie d'avoir recouvré l'usage de ses jambes, fut bientôt après à quelques milles de l'endroit où il étoit, pour remercier le Chirurgien de son conseil salutaire.

Je finirai ce que j'ai à dire sur ce sujet, par les avis & les observations suivantes.

1°. Quant aux évacuations, il est à remarquer que cette maladie, surtout lorsqu'elle est avancée, ne supporte aucunement la saignée, lors même que les douleurs les plus aiguës des membranes, une fiévre portée à un haut degré, & des hémorrhagies dangereuses sembleroient l'indiquer. Le malade meurt bientôt après cette opération. Les forts purgatifs qu'on donne souvent par imprudence dans le commencement du Scorbut, y sont contraires. Plusieurs de ces remèdes ne font qu'augmenter la colliquation & l'acrmionie du sang & des autres humeurs. Il faut tenir toujours le ventre libre, mais principalement, lorsqu'on ne peut avoir des végétaux récens, par le moyen des alimens qui puissent répondre à cette intention,

tels que l'orge, les groseilles séches, les prunes cuites, &c. ou bien avec une décoction de tamarins, & la crême de tartre, l'électuaire lénitif, l'eau de mer, & autres remèdes semblables. Avec les véficatoires, on risque de faire tomber en gangrène les parties sur lesquelles on les applique. Pour ce qui est des émétiques, quoique je ne les aie pas beaucoup éprouvés, d'autres cependant ont observé de bons effets de la *scille*.

2°. Les malades qui sont dans les derniers périodes de cette maladie, ne doivent être exposés subitement à un nouvel air, qu'avec beaucoup de précautions & de prudence. Ceci doit être observé, lorsqu'on les tire de leurs lits pour les débarquer. Il faut alors, quoiqu'ils soient assez forts en apparence, leur donner un verre de bon vin, bien acidulé avec le suc d'oranges ou de limons; c'est aussi le meilleur cordial qu'on puisse leur prescrire dans leurs foiblesses. Il seroit à souhaiter que, lorsque ces foiblesses les réduisent à un état semblable à la mort, on éprouvât quelques méthodes pour les faire revenir. On pourroit, par

exemple, les mettre dans un lit chaud, leur donner de forts ſtimulans, des frictions, leur ſouffler dans les poumons, dans l'anus, &c.

3°. Les Scorbutiques, après une longue abſtinence d'herbes & de fruits, doivent être traités comme les perſonnes que la faim a épuiſées. Il faut les empêcher, pendant quelques jours, de manger ces fruits avec voracité, afin d'éviter les indigeſtions, autrement ils ſont ſujets à être attaqués de la dyſſenterie, qui les met ſouvent au tombeau.

4°. Enfin, parmi les remèdes dont on fait proviſion ſur mer, il y en a très-peu qui ſoient utiles dans cette maladie. Ceux qui ſont tirés du régne minéral, ſont manifeſtement nuiſibles: tels ſont le fer, l'antimoine, & ſurtout le mercure (*). Les narcotiques cauſent une foibleſſe & un abattement inexprimables, avec une oppreſſion de poitrine. Lorſqu'ils ſont abſolument néceſſaires, comme dans le

(*) Il eſt ſurprenant que M. *Lind* condamne ſi fort l'uſage du mercure dans cette maladie, & que cependant il le recommande dans les ulceres ſcorbutiques.

cours de ventre, il faut toujours donner ceux qui ſont les plus échauffans. Ils font plus de bien, quand on procure une ſelle avant ou pendant leur opération : on doit enſuite fortifier le malade avec du vin. Dans le cas où la poitrine étoit fort affectée, je les donnois toujours dans un verre de potion ſcillitique : ou ſi les ſelles n'étoient pas bien fréquentes, j'ajoûtois quelques grains de tartre vitriolé au bol narcotique, afin de procurer une évacuation des premieres voies.

J'ai éprouvé pluſieurs des remèdes dont on fait proviſion ſur mer, & il n'y en a que deux que je puiſſe recommander particuliérement.

Le premier, c'eſt le quinquina infuſé dans du vin. Je donnois en même temps une décoction de bois de guayac, (dont on ne manque point ſur les vaiſſeaux) à laquelle j'ajoûtois la racine de réglisſe : cette racine empêchoit l'ardeur d'entrailles, que la décoction auroit occaſionnée ſans cela. L'eſtomac ne ſupportoit pas toujours le quinquina ; mais lorſqu'il s'en accommodoit, j'obſervois qu'en arrêtant la putréfaction, il corrigeoit le

mauvais état des gencives & des ulceres. Deux Scorbutiques, auxquels un bandage trop ſerré avoit cauſé une diſpoſition gangréneuſe, ayant pris ce remède, la ſuppuration fut plus louable le lendemain. Le quinquina étoit utile dans les ſalivations & les hémorrhagies; mais il étoit plutôt nuiſible dans les cours de ventre. Si le malade ſuoit après avoir pris quelques verres de la décoction de guayac chaude, il ſe ſentoit toujours ſoulagé, & le quinquina étoit alors plus ſalutaire.

Mais un autre remède, meilleur encore, c'eſt l'oxymel ſcillitique. J'en ai éprouvé de très-bons effets: il tient ordinairement le ventre libre, pouſſe par les urines, & évacue, par ce moyen, les humeurs acrimonieuſes. Il procure du ſoulagement dans pluſieurs douleurs, particuliérement dans celles de la poitrine, dont les Scorbutiques ſont rarement exempts. J'avois ramaſſé une grande quantité de ſcilles, lorſque j'étois à Minorque; j'en fis l'oxymel ſcillitique, dont je donnai à nos malades, en 1747, une once ou une once & demie dans l'eſpace de vingt-quatre

heures. Ce remède apportoit à leurs douleurs un soulagement considérable (*t*).

Suite de la lettre du Docteur Grainger, (voy. pag. 229.) *dans laquelle il rend compte du Scorbut qui régna au Fort* Guillaume.

— INSTRUIT par ma premiere faute, je n'eus jamais recours à la saignée, à moins que le malade ne fût extrêmement pléthorique ; & il suffisoit, dans ce cas, de tirer une très-petite quantité de sang. J'ai vu des personnes qui avoient souvent supporté la perte de vingt onces de sang, tomber en foiblesse, lorsqu'on leur en tiroit six dans cette maladie. Quand on laiſ-

(*t*) La grande vertu antiscorbutique de la scille sert à réfuter l'opinion mal fondée de ceux qui regardent les remèdes âcres comme nuisibles dans les Scorbuts les plus putrides ; elle sert en même temps à confirmer, en quelque façon, l'efficacité des oignons communs, & même de l'ail, que j'ai recommandés dans le chapitre précédent, & dont on a éprouvé si souvent l'utilité pour prévenir cette maladie ; car ces trois plantes ont, à quelques égards, les mêmes vertus.

soit reposer leur sang, la partie rouge ne se séparoit pas de la séreuse; mais, semblable à celui qu'on tire dans les fiévres malignes, il étoit entiérement dissous & d'une couleur livide. Les vomissemens excités par l'ipécacuhana augmentoient les douleurs, l'abbattement, la difficulté de respirer, le saignement de nez, &c. & ne diminuoient aucun symptôme : par bonheur l'estomach exigeoit rarement cette évacuation.

Cependant, je me trouvois très-bien des purgatifs, quoique répétés tous les trois jours. Non-seulement ils emportoient les fâcheux symptômes produits par la constipation, mais encore, quoique leur opération fût quelquefois assez vive, ils n'affoiblissoient jamais le malade, & ils diminuoient toujours considérablement les douleurs cruelles dont ils étoient tourmentés. Je me servis, au commencement, d'une infusion de jalap; mais ayant observé qu'elle procuroit des selles sanguinolentes, je donnai à sa place une ptisanne de sené avec la crême de tartre : celle-ci paroissoit produire de meilleurs effets. Un des ma-

lades prit de l'eau de mer de deux jours l'un, & il éprouva de bons effets de ce purgatif: ce remède ne guériroit-il pas le Scorbut ?

Mais quoique les purgatifs fussent utiles, ils ne suffisoient pas pour guérir la maladie. En considérant attentivement ses symptômes, elle me parut d'une nature putride; j'établis là-dessus ma pratique, & j'eus le plaisir de voir que le succès confirma ma conjecture.

Les antiseptiques dont je fis principalement usage, furent l'élixir de vitriol, à la dose d'un demi-gros, deux fois par jour dans de l'eau, ou de l'esprit de nitre dulcifié à plus petite dose. Je donnois aussi tous les soirs un bol fait avec demi-scrupule de camphre & autant de nître, pour solliciter une douce moiteur. Je faisois boire, dans le même dessein, une grande quantité d'infusion de sauge chaude. Cette boisson, avec le secours d'un verre de vin rouge brûlé avec du sucre, que je donnois quelquefois, manquoit rarement de produire l'effet que je m'étois proposé. Si ces remèdes ne faisoient point suer,

ils procuroient une plus grande évacuation d'urines très-fœtides, ce qui suppléoit heureusement aux sueurs. Les végétaux récens convenoient particuliérement; mais comme on ne pouvoit point en avoir, on donnoit aux malades des bouillons faits avec la chair de jeunes animaux, le chevreau, &c. & l'orge : ils prenoient en même tems à jeun, en guise de thé, une infusion de camomille, qui fourniſſoit un remède très-salutaire. Tous les malades ressentirent bientôt de bons effets de ce traitement.

Outre la continuation des remèdes dont nous venons de parler, les ulceres des gencives, &c. demandoient indispensablement l'usage du quinquina, & des gargarismes déterſifs. J'appliquai les vésicatoires sur les membres douloureux : le succès n'en fut pas heureux. Ils produisirent une disposition gangréneuse chez un malade, que le quinquina & les plus forts antiseptiques n'arrêterent qu'avec peine. En un mot, tous les malades en éprouverent une augmentation de leurs douleurs, plutôt qu'aucun soulagement :

les épithêmes suivans furent trouvés extrêmement anodins.

℞ *Sp. ex hordeo elicit.*
Aceti acerrimi, *ana* lib. 1.
Spirit. Terebenth. lib. ß.
Sal. Tartari, ℥ ß.
Misce.

Ou bien

Prenez parties égales d'eau-de-vie, de biere & de vinaigre, ajoûtez-y une suffisante quantite de camphre & de savon.

Ce dernier étoit plus adouciſſant. On appliquoit sur les parties douloureuses & couvertes de taches, l'un ou l'autre de ces épithêmes : on ne négligeoit point non plus les gencives. Les malades y ressentoient des douleurs si vives, qu'ils ne cessoient de nous demander du soulagement par des cris importuns. Je ne trouvai alors rien de mieux, que de les frotter plusieurs fois par jour avec le suc de tabac, & la teinture de myrrhe & d'aloës. La dissolution d'alun, & la décoction d'é-

corce de chêne, leur rendoient leur fermeté ordinaire.

Au bout de quinze jours, & quelquefois plutôt, les symptômes commençoient à diminuer, les taches devenoient brunes : dans l'espace d'un mois, tous les symptômes disparoissoient, & il ne restoit plus qu'une foiblesse. Les bains de la mer, & les aromatiques amers, avec le mars, emportoient bientôt le reste de la maladie. J'eus le bonheur de ne pas perdre un seul homme.

CHAPITRE VI.

De la Théorie de la maladie.

AFIN de concevoir le véritable état du corps dans cette maladie, il est nécessaire de se rappeller d'abord quelques loix de l'œconomie animale, connues & établies.

Le corps des animaux est composé de parties solides & de parties fluides. Ces parties sont formées de principes si hétérogenes, qu'elles sont, de toutes

les ſubſtances, les plus ſujettes à la putréfaction. Telle eſt en effet la condition de tout animal vivant, qu'il eſt menacé de cette corruption, par une ſuite néceſſaire du méchaniſme de ſa ſtructure, & que les loix mêmes de la circulation, qui entretiennent ſa vie, tendent auſſi à la détruire (*). Tou-

(*) Il eſt certain que la digeſtion & la ſanguification ſont l'effet d'un mouvement inteſtin, & que le dernier effet de ce mouvement inteſtin eſt la putréfaction elle-même Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur les ſubſtances dont l'animal ſe nourrit, & les examiner enſuite, lorſqu'elles ſont devenues parties de l'animal. La plupart des ſubſtances végétales, dont les animaux ſe nourriſſent ordinairement, donnent, par l'analyſe chymique, beaucoup d'acide; lorſqu'on les fait brûler, elles laiſſent dans leurs cendres beaucoup d'alkali fixe. L'analyſe des animaux, au contraire, nous préſente beaucoup d'alkali volatile, très-peu d'acide, & on n'apperçoit, dans leurs cendres, aucune marque d'alkali fixe. Or, il eſt certain, en bonne chymie, qu'une matiere fixe, par ſa nature, ne peut être volatiliſée que par un mouvement inteſtin, excité dans les parties intégrantes du mixte. Il faut donc conclure que les parties terreuſes & acides qui forment l'alkali fixe, lorſqu'on brûle les plantes, ont été atténuées, briſées, unies au phlogiſtique, en un mot volatiliſées dans les animaux

tes les humeurs, par la circulation continuelle, leurs violens frottemens, & leur action mutuelle, les unes sur

par un mouvement intestin. Ce mouvement commence dans les premieres voies, & se continue dans le sang. Les expériences de *Pringle*, la dégénération morbifique des humeurs, & les phénomenes de la digestion, le prouvent évidemment. Il ne sera pas inutile, à cette occasion, d'entrer dans quelques détails qui serviront à éclaircir & à confirmer la doctrine de M. *Lind.*

M. *Pringle* a exposé un mélange de pain, de viande & d'eau à une chaleur égale à celle du corps humain. Il a observé que la viande se putréfioit, ce qui produisoit aussi-tôt la fermentation de la substance végétale, laquelle, à son tour, réprimoit la putréfaction, & même la faisoit cesser. Personne, je crois, ne révoque en doute que les alimens descendus dans l'estomac, n'y acquierent une dégénération spontanée. Une personne qui a l'estomac foible, en sorte que les alimens y fassent un trop long séjour, a des rapports aigres, si elle a mangé des végétaux, & nidoreux, si elle a pris des substances animales. Il est vrai que, dans l'état naturel, cette dégénération des alimens n'est pas sensible: mais il n'est pas moins vrai qu'il se fait un mouvement intestin dans les premieres voies. Ce mouvement intestin développe, atténue, brise & mêle ensemble les parties huileuses, mucilagineuses, terreuses & acides des alimens. Ces parties, ainsi mêlées, doivent former nécessairement une véritable

les autres, & sur les vaisseaux qui les contiennent, perdent leur qualité douce & bienfaisante, & acquierent

émulsion, c'est à-dire, le chyle. Si on examine le lait, qu'on ne peut méconnoître pour le chyle un peu élaboré, on y trouve beaucoup d'acide uni à beaucoup d'huile. C'est ce qu'on voit évidemment lorsqu'on le laisse se séparer en sérosité, beurre & fromage. Le beurre n'est autre chose qu'une huile unie à un acide qui lui donne la forme concrète. La partie caséeuse est aussi une huile concrète, mais qui contient beaucoup de terre, & qui, lorsqu'on la fait brûler, laisse dans ses cendres de l'alkali fixe. La sérosité enfin contient une huile réduite à un état parfaitement savoneux par un acide. Outre cela, le lait contient encore beaucoup de parties muqueuses.

Le lait, après avoir circulé un certain temps avec les autres humeurs, change entiérement de nature; devenu sang, il nous présente des principes tout-à-fait différens. Il paroît que la partie muqueuse devient le suc nourricier; que les huiles trop grossieres sont unies avec les acides, & séparées dans le tissu cellulaire pour y former la graisse, [car la graisse n'est autre chose qu'une huile épaissie par un acide;] que les particules terreuses, les huiles moins grossieres, &c. sont atténuées, sont brisées & volatilisées par un mouvement intestin. Ce sont ces parties, ainsi volatilisées, qui s'échappent par la transpiration, & qui, lorsqu'elles sont retenues dans la masse du sang, sont ca-

différens

différens degrés d'acrimonie. L'action répétée des fluides sur les solides, en détache continuellement de petites particules, qui sont portées de nouveau dans le torrent de la circulation. Ces sucs âcres & putrescens, ainsi que ces particules détachées des solides, ne sont plus propres aux usages de l'œconomie animale; par conséquent, il est nécessaire qu'elles soient chassées du corps par différens couloirs. De-là, le besoin de prendre tous les jours une nouvelle nourriture, afin de réparer cette perte continuelle, tant des solides, que des fluides. Ainsi le corps

pables de produire des maladies putrides. Je serois porté à croire que ce mouvement intestin pousse l'atténuation des huiles, au point d'en faire un esprit subtil analogue à la matiere électrique. Enfin, les parties intégrantes du sang & des parties molles sont réduites à un état tel qu'un léger degré de feu en fait séparer de l'alkali volatil, & que, si on les expose à un certain degré de chaleur & d'humidité, elles deviennent putrides. On voit par tout ce que nous venons de dire, que nos humeurs tendent toujours à la corruption, & que M. *Lind* a raison de dire que l'homme est menacé de cette corruption par la structure même & le jeu de sa propre machine.

de tous les animaux change continuellement & se renouvelle, & c'est ce renouvellement qui les préserve de la putréfaction & de la mort.

C'est principalement par l'urine & par l'insensible transpiration, que les humeurs putrescentes sont évacuées. Ce n'est pas qu'il n'y ait plusieurs autres secrétions nécessaires à la santé; mais elles sont plus proprement destinées à d'autres usages particuliers. Il faut en excepter celle des premieres voies, qui dans certains cas, peut suppléer à l'urine & à la transpiration.

L'urine lave & évacue, à ce qu'il paroît, les huiles rancescentes, & les sels âcres du sang, avec les parties terreuses détachées des solides.

Mais la plus considérable de toutes les évacuations, c'est celle qui se fait par l'insensible transpiration. *Sanctorius* trouva qu'elle égaloit en Italie les cinq huitièmes des alimens solides & fluides que l'on prenoit. La plupart des observations de cet Auteur, ont été confirmées par *Keil*, en Angleterre; par le sçavant *de Gorter*, en Hollande, & par plusieurs autres (*a*): il faut ce-

(*a*) Le Docteur *Living* dans la Caroline;

pendant avoir égard aux différens climats où ces Auteurs vivoient, à leur façon de vivre, & à leurs constitutions. J'observerai, à cette occasion, que, si on considere combien les animaux, ainsi que les plantes, sont souvent dans le cas d'absorber l'humidité de l'air qui les environne, (comme il paroît par plusieurs expériences,) j'observerai, dis-je, qu'il n'est pas possible de déterminer exactement la quantité de la transpiration, sans connoître la quantité de l'humeur absorbée. Il paroît toutefois, suivant cette idée, que la transpiration excede souvent la quantité assignée par *Sanctorius*. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est, de toutes les évacuations, la plus abondante; & quoiqu'elle soit quelquefois en plus ou moins grande quantité, suivant l'action de différentes causes, elle ne peut jamais être diminuée pendant long-temps, & encore moins entiérement supprimée, sans que la santé en soit extrêmement altérée. Car, quoi-

M. *Rye* en Irlande & le Docteur Robinson. L'Auteur auroit pû y joindre M. *Dodart* en France.

que l'augmentation d'une autre évacuation supplée au défaut de celle-ci, lorsque ce défaut est de peu de durée, (comme cela arrive quelquefois par les urines & par les selles,) cependant l'intégrité de toutes les fonctions, & surtout des évacuations naturelles, est nécessaire pour constituer une santé parfaite. Chaque organe excrétoire en particulier évacue certaines matieres, qui ne peuvent point être séparées par un autre couloir, aussi avantageusement pour la santé. C'est ce que *Sanctorius* a très-bien observé : voici comment il s'exprime à l'occasion de toute autre évacuation substituée à la transpiration. « Elle diminue la quan» tité des humeurs, mais elle laisse » leur mauvaise qualité (*b*) ».

Il est à propos de remarquer encore, que la transpiration est le dernier ouvrage, & le plus élaboré de la digestion animale ; & que par conséquent le corps est délivré par-là, de de ce qu'il y a de plus subtil & de plus putrescent dans les humeurs. Il est certain que, lorsque ces humeurs excré-

(*b*) Aph. 19.

mentitielles, naturellement destinées à être évacuées par cette voie, sont retenues long-temps dans le corps, elles deviennent extrêmement âcres & corrosives, sont portées à un haut degré de putréfaction (*c*), & acquierent les qualités les plus nuisibles. Cette dégénération des humeurs donne origine à différentes maladies, suivant la constitution de la personne, ou l'influence & la détermination des autres causes.

L'évacuation continuelle des humeurs ainsi dégénérées, n'est pas la seule chose nécessaire pour conserver la santé & la vie des animaux; il est besoin encore de fournir tous les jours au corps une liqueur douce & onctueuse, telle que le chyle. Cette liqueur sert à corriger & à prévenir la tendance naturelle des humeurs à la putréfaction, & à adoucir & délayer l'acrimonie qu'elles contractent à chaque instant par l'action du corps, & par la vie elle-même. Il paroît que les animaux qui meurent de faim, ne pé-

(*c*) *Vid. Hoffman de venenis corporis humani. Sanctor.* Aph. 43.

riſſent point, faute de ſang ou d'autres ſucs; mais plutôt par la corruption des humeurs.

La putréfaction ſcorbutique, comme on le verra par la ſuite, eſt purement l'effet naturel de la chaleur animale, produite par l'action des ſolides & des fluides (*). Ce ſeroit par conſéquent ſortir de mon ſujet, que de parler des différens degrés, &

(*) Il paroît que nos humeurs ſont ſujettes à deux eſpeces de putréfaction bien marquées. On peut s'en aſſurer par leurs différens effets. Perſonne, je crois, ne doute aujourd'hui que les fiévres malignes, telles que la fiévre d'hôpital, les fiévres peſtilentielles, ne ſoient cauſées par la putréfaction des humeurs. Cependant les ſymptômes que cette putréfaction produit, ſont totalement différens de ceux qu'on obſerve dans la putréfaction ſcorbutique. On ne voit point dans le Scorbut de délire, de treſſaillement des tendons, d'aſſoupiſſement, ni aucun autre ſymptôme nerveux. Il ſemble que le relâchement de tous les ſolides & la diſſolution du ſang, ſoient les deux effets communs à ces deux eſpéces de putréfaction. Ceci nous fait voir combien peu nous ſommes avancés dans la connoiſſance de la nature des ſubſtances ſeptiques.

Si nous conſidérons les cauſes de ces deux eſpéces de putréfaction, nous y appercevrons

des différentes espèces de putréfaction, qui peuvent être produites dans le corps humain par d'autres causes, (par

quelques différences. Le Scorbut est produit ordinairement par un air froid & humide, & par l'abstinence des végétaux récens. Nous sçavons que le froid donne un certain caractere d'épaississement à la partie muqueuse du sang : ainsi la putréfaction doit être lente & *vappide*, si je puis m'exprimer ainsi. Le corps, par conséquent, doit s'accoutumer peu-à-peu à cette dégénération, & les parties septiques n'ayant pas autant d'énergie que dans les fièvres malignes, elles doivent agir moins vivement sur les nerfs. Les fièvres malignes au contraire sont causées ordinairement par un air chaud & humide. On les voit régner principalement vers la fin de l'été & au commencement de l'automne. Les humeurs ont été disposées à la corruption par les chaleurs précédentes. Si dans ce cas la transpiration vient à être arrêtée par le froid ou par une indigestion, les particules septiques qui devoient être évacuées par la transpiration, sont retenues dans le sang & le font corrompre, à-peu-près de la même maniere qu'un ferment change en sa nature les substances fermentables. Cette corruption est prompte & est portée à un haut degré, parce que les humeurs y sont déjà disposées : ainsi il n'est pas surprenant qu'elle produise des symptômes différens de ceux qui sont causés par la corruption scorbutique. Les miasmes putrides produisent le même effet.

exemple, par des fermens putrides, des venins contagieux, & par différentes espèces de substances acrimonieuses, prises intérieurement, ou appliquées extérieurement). Il n'est pas facile de déterminer le degré de corruption auquel peuvent être portées les humeurs, tandis que l'animal vit; c'est-à-dire, de fixer jusqu'à quel degré de putréfaction l'animal peut vivre. Cependant il est hors de doute qu'un état alkalescent du sang, tel qu'il a été décrit par quelques Auteurs, ne peut pas avoir lieu dans un corps vivant : les substances alkalines sont tres-différentes des putrides.

Cela posé, voyons maintenant quels sont les effets que produisent sur le corps humain les causes auxquelles on a remarqué que le Scorbut doit son origine.

Un degré excessif de froid, tel que celui qu'on éprouve quelquefois dans ce pays, dans certains hivers, & surtout au *Spitzberg*, & à *Greenland*, & qui est ordinaire en *Groenlande* & en *Islande*, est une des causes prédisposantes de cette maladie.

Les effets sensibles du froid sur le corps

corps humain, ſont d'en reſſerrer toute l'habitude extérieure, de deſſécher, & de froncer la peau ; & toutes les expériences de la Médecine Statique prouvent qu'il diminue l'inſenſible tranſpiration. *De Gorter* a obſervé conſtamment que, toutes choſes étant égales d'ailleurs, plus le thermometre baiſſe, plus la tranſpiration diminue (*d*). *Sanctorius*, qui vivoit dans un pays où les hivers ſont rarement longs & rudes, nous donne à ce ſujet un aphoriſme très-juſte. « Le froid extérieur, dit il, em-» pêche la tranſpiration dans les per-» ſonnes foibles, & l'augmente dans » les robuſtes (*e*) ». Il faut entendre par-là, que les gens robuſtes peuvent ſe procurer une tranſpiration beaucoup plus copieuſe pendant un temps froid, que dans tout autre. Ils ont les fibres fortes & élaſtiques, & le ſang denſe, de ſorte qu'il s'excite bientôt en eux un grand degré de chaleur, qui ſurmonte l'action du froid extérieur, ſur-

(*d*) *Tract. de Perſpiratione*, cap. 12. § 34

(*e*) *Frigus externum prohibet perſpirationem in debili, in robuſto verò auget.* Aph. 68.

tout lorſqu'ils font de l'exercice ; mais dans les perſonnes foibles, dans celles qui ne font point d'exercice, & généralement dans tous ceux dont la chaleur naturelle ne peut pas parvenir à un degré ſupérieur à celle de l'atmoſphere, la tranſpiration eſt diminuée, ſuivant les différens degrés de froid auxquels leur corps eſt expoſé. Si le froid eſt exceſſif, il arrête entiérement cette évacuation ; c'eſt pour cette raiſon que ceux qui font de l'exercice, & qui ſe tiennent chaudement dans le fort de l'hiver, ſont moins ſujets au Scorbut que les perſonnes foibles, & que ceux qui demeurent dans l'inaction.

Mais il faut remarquer que le froid joint à un air pur & ſec, en entretenant un degré de tenſion convenable dans les ſolides, ne contribue pas naturellement à produire cette maladie. On peut ſuppoſer, à la vérité, que lorſque le froid eſt porté à un très-haut degré, comme en *Groenlande*, la chaleur naturelle du corps peut être ſi opprimée, que les forces digeſtives en ſoient engourdies & énervées ; & aſſurément un degré de froid ſi exceſ-

sif peut à la fin faire perdre aux solides leur ton & leur élasticité. Dans ce cas, la transpiration étant arrêtée pendant long-temps, le corps s'accoutume peu-à-peu à une surabondance d'humeurs séreuses; & au lieu de toux, de points de côté, de pleurésies, & d'autres maladies inflammatoires, ordinaires pendant l'hiver, à cause de la trop grande tension des fibres, on contracte plus naturellement la constitution scorbutique. Cela arrive surtout, lorsqu'on ne se nourrit que d'alimens capables de contribuer à la production de cette maladie. Mais quoique ce sentiment soit probable, il ne sçauroit être confirmé par l'expérience; car, comme je l'ai observé ailleurs (*f*), ces pays septentrionaux (*la Groenlande, &c.*) sont continuellement couverts de brouillards, même dans le temps des gelées les plus fortes. Or, il est prouvé, par les observations les plus fidelles & les plus exactes, que l'humidité est la principale cause prédisposante du Scorbut; en effet, cette seule cause suffit pour

(*f*) Page 171.

disposer le corps à cette maladie dans tous les climats, même les plus chauds. Il faut observer que dans les climats chauds, le Scorbut régne sur les vaisseaux, lorsque les chaleurs, qui ont beaucoup relâché les fibres du corps, sont suivies de grandes pluies continuelles, ordinaires dans ces degrés de latitude, ou lorsque la saison est très-inconstante. La longueur des voyages du Sud contribue beaucoup aussi à la production de cette maladie; mais cette calamité n'y est pas, à beaucoup près, si fréquente que dans les climats froids: car l'humidité produit des effets beaucoup plus pernicieux, lorsqu'elle est combinée avec le froid. Une constitution froide & humide de l'atmosphere, avec un logement malsain, des lits & des habits humides, & les autres inconvéniens auxquels on est nécessairement exposé dans ces sortes de saisons; voilà la cause la plus fréquente de cette maladie, & celle qui y dispose le plus efficacement. En un mot, tout ce qui bouche les pores de la peau, tout ce qui empêche la transpiration, est la cause principale du Scorbut; or, l'humidité produit

cet effet, & ſon action eſt encore plus forte, lorſqu'elle agit de concert avec le froid.

Sanctorius, dans pluſieurs endroits de ſon ouvrage, décrit les effets d'une conſtitution ſcorbutique de l'air, ſemblable à celle qui régne ſouvent ſur la mer : « Un air trop froid, » un grand vent, un temps humide, » diminuent la tranſpiration (*g*) ». Il avoit fait auparavant l'énumération de preſque toutes les cauſes qui arrêtent cette évacuation, & qui occaſionnent la maladie. Voici ces cauſes telles qu'il les rapporte : « Reſpirer un air froid, épais & humide, » ſe baigner dans de l'eau froide, » uſer d'une nourriture groſſiere & » viſqueuſe, & ne point faire d'exercice (*h*) ». Il obſerve dans un autre endroit, les effets de la tranſpiration arrêtée par cet air humide & groſſier : « Par-là, dit-il, la matiere de la tranſpiration ſe change » en une humeur corrompue, qui, » étant retenue dans le ſang, produit

(*g*) Aph. 200.

(*h*) Aph. 67.

» la cachexie (*i*) ». Il dépeint enſuite très-exactement la cachexie ſcorbutique, en décrivant les effets de l'humidité, ou de cette diſpoſition de l'air qui produit le Scorbut : « Les » pores de la peau ſont bouchés, les » fibres relâchées, la tranſpiration » eſt arrêtée ; & cette humeur excré- » mentitielle, retenue, devient nuiſi- » ble, & rend le corps ſenſiblement » lourd & peſant (*k*) ».

Sanctorius s'apperçut de ces effets par les expériences ſtatiques ; mais pour mieux entendre ſes excellens aphoriſmes, il eſt à propos d'obſerver que la force & la débilité des fibres de notre corps dépendent beaucoup de l'état de l'atmoſphere. Un air trop humide, non-ſeulement bouche les pores de la peau, mais encore affoiblit & relâche tous les ſolides. De-là, la peſanteur de tous les membres, la diminution de l'appétit, la foibleſſe du pouls, & l'abbattement ſenſible de l'eſprit & des forces, que tout le monde éprouve

(*i*) Aph. 146.

(*k*) Aph. 148.

dans un temps couvert & pluvieux. L'humidité affoiblit encore le reſſort de l'air, & le rend moins propre aux effets ſalutaires de la reſpiration. Il n'eſt plus en état de vaincre ſuffiſamment la force contractive des fibres pulmonaires; de ſorte que le ſang n'eſt pas aſſez briſé & atténué, & ne perd point cette viſcoſité qu'il a contractée par la lenteur de ſon cours dans les veines. L'action du poumon étant ainſi affoiblie, le chyle n'eſt pas aſſez élaboré, & la ſanguification, qui eſt la derniere & la plus importante opération de la digeſtion animale ſur le chyle, demeure imparfaite. On obſerve que la nutrition eſt toujours défectueuſe dans les perſonnes dont les poumons ſont affectés: il en eſt de même dans ce cas-ci, on ne ſçauroit faire une bonne digeſtion ſans le ſecours d'un air pur. Cette condition de l'air eſt néceſſaire, parce que ce fluide ſe mêle avec les alimens dans la bouche, qu'il a un libre accès dans l'eſtomac & les inteſtins, où il contribue très-puiſſamment à la digeſtion; mais ſurtout parce qu'il aide les pou-

mons à travailler le chyle, & à le convertir en sang. C'est pour cette raison que, pendant uu temps humide, les alimens qui fourniſſent un chyle trop viſqueux & tenace ne ſçauroient être convertis en un ſuc propre à la nutrition.

On obſerve, outre cela, que ceux qui ſont continuellement expoſés à l'air humide, abſorbent une grande quantité de l'humidité qui les environne (*l*).

Les humeurs retenues dans le corps par la ſuppreſſion de la tranſpiration, & celles qui ſont abſorbées, devien-

(*l*) Le Docteur *Keil* (*Medic. Stat. Brit.*) penſe que les maladies qu'on attribue communément à la matiere perſpirable retenue dans le corps, dépendent des particules nuiſibles de l'air que le corps abſorbe Il faut avouer que le ſentiment que *Keil* déſapprouve eſt ſujet à quelques difficultés : car, quoique la balance nous faſſe voir que la quantité de la tranſpiration eſt égale aux cinq huitièmes de la nourriture qu'on a priſe, outre la matiere abſorbée; cependant la matiere perſpirable peut excéder de beaucoup cette quantité, puiſque la quantité de la matiere abſorbée eſt inconnue. L'air humide, qui eſt chargé de plus de particules hétérogenes que l'air ſec, peut

nent âcres de plus en plus, & enfin se putréfient (*m*). On sçait que toutes les substances animales tendent naturellement à la corruption dans un air trop humide.

Une autre cause très-puissante, & qui concourt avec l'humidité & le froid, à disposer le corps au Scor-

souvent produire de mauvais effets, autant & peut-être plus par ces particules que le corps absorbe, que par la suppression de la transpiration. Quoi qu'il en soit, il suffit dans ce cas-ci que l'air humide arrête la transpiration, & c'est ce dont tout le monde convient

Nous n'avons pas besoin de rechercher la nature particuliere des parties hétérogènes absorbées; parce qu'il paroît (voyez ch. 1, page 166:) que la matiere perspirable retenue, ainsi que la matiere absorbée d'un air humide & mal-sain, sont seulement une cause éloignée (quoique générale) du Scorbut, & non la cause prochaine. Il n'en est pas de même dans les autres maladies épidémiques & contagieuses; les parties absorbées peuvent être dans le cas de la cause prochaine de la maladie. On peut se convaincre de ce que je viens de dire, en consultant les meilleurs Auteurs sur ce sujet; par exemple, HOFFMAN, *de Venenis in aëre content. epidem. morbor. caus.* LANCISIUS, *de noxiis palud. effluviis.* RAMAZZINI, *Constitutiones epidemicæ.*

(*m*) Voyez *Sanctor. Aph.* 43.

but, c'eſt le défaut d'exercice : examinons ſes effets.

Tout le monde ſçait, par expérience, combien l'exercice contribue à la ſanté du corps, & à la gaieté de l'eſprit. La force du corps & la parfaite ſanté, dépendent d'un certain degré de tenſion & de fermeté dans les ſolides. Cette tenſion & cette fermeté s'acquierent en augmentant l'action des vaiſſeaux ſur les fluides, & la réaction des fluides par le moyen du mouvement muſculaire. On voit par là la néceſſité de l'exercice. Tout l'ouvrage de la digeſtion, ainſi que toutes les ſécrétions, dépendent de cette tenſion, & de cette force des vaiſſeaux & des viſceres ; mais quand on demeure long-temps ſans faire un exercice convenable, les parties perdent leur *ton*. Or toutes les fois qu'elles ſont affoiblies & relâchées, il s'enſuit néceſſairement une débilité des forces digeſtives ; de ſorte que les alimens ne peuvent pas être bien travaillés, ſurtout lorſqu'ils ſont d'une nature groſſiere & viſqueuſe. Tout le ſyſtême des ſolides étant ainſi relâché, ils n'agiſſent que foi-

blement sur les fluides ; le chyle ne peut pas être bien *assimilé*, ni les parties hétérogenes des humeurs intimement mêlées ; par conséquent, la nutrition ne se fait que d'une maniere imparfaite, & les sécrétions sont défectueuses, surtout celle de la transpiration, que l'exercice excite puissamment. De-là, la constitution scorbutique, le dérangement des digestions, le rélâchement des fibres, & la suppression de la transpiration.

La même chose arrive dans les personnes qui ont été fort affoiblies par quelque maladie ; avec cette différence, qu'outre le relâchement des solides, & la débilité des forces digestives, les fiévres laissent souvent après elles une acrimonie dans les humeurs. Il est nécessaire, pour prévenir le Scorbut dans ce cas-ci, de faire usage d'une nourriture proportionnée à la foiblesse des organes, dont la coction & l'assimilation n'aient besoin que de la plus légere action de la part des visceres, & en même temps qui soit capable de corriger l'acrimonie des humeurs.

Il paroît évidemment par tout ce que nous venons de dire sur les causes prédisposantes du Scorbut, que leurs effets sont de relâcher les fibres, d'affoiblir les forces digestives, & d'empêcher la transpiration. On se persuadera encore davantage la réalité de ce dernier effet, si on fait attention que quelques passions de l'ame, telles que la peur & le chagrin (que nous avons regardées comme des causes du Scorbut, & qui en sont presque toujours les effets) agissent très-efficacement sur la transpiration, comme on l'observa dans l'équipage du Lord *Anson* (*n*); mais comme les effets méchaniques de ces passions sur le corps humain demanderoient une trop longue discussion, je renvoie aux Auteurs qui en ont traité expressément (*o*).

Nous avons assigné pour cause oc-

(*n*) Comparez les Aphor. 455, 858, 460, 461, 462, 463, 469, 474, 478, de *Sanctorius*, avec le voyage du Lord *Anson*, page 101. édit. 5.

(*o*) Voyez *A medical dissertation, on the passions of the Mind; and Robinson on the food and discharges of human bodies*, page 77.

casionnelle de cette maladie, une nourriture grossiere & visqueuse, jointe aux circonstances que nous avons décrites, & le défaut de végétaux récens : voyons maintenant ses effets.

Je crois qu'il seroit inutile de s'arrêter long-temps à faire voir comment l'usage de viandes corrompues & de poissons gâtés, d'un pain moisi & d'eaux mal-saines, peut produire la dégénération scorbutique des humeurs. Les mariniers dans les voyages de long cours, les soldats dans les villes assiégées, sont quelquefois dans le cas de se servir d'une pareille nourriture ; ce qui arrive aussi dans les temps de disette & de famine. Les alimens ne perdent jamais tellement leurs premieres qualités par la digestion, qu'ils n'en retiennent encore quelques-unes, lorsqu'ils sont passés dans le sang. Je suis, à la vérité, porté à croire, que, dans les cas où les causes prédispoſantes dont nous avons parlé, manqueroient, les alimens mal-sains & corrompus produiroient des maladies différentes du Scorbut. Il est vrai que cette mauvaise nourriture tend à l'aug-

menter, & qu'elle concourt souvent avec d'autres causes qui se rencontrent sur mer, à rendre cette maladie extrêmement maligne ; mais il n'est pas moins certain cependant, que le Scorbut paroît très-fréquemment dans des cas où une pareille nourriture n'a aucune part à le produire, quoiqu'on lui ait attribué généralement cet effet. La cause occasionnelle la plus ordidaire de cette maladie, est une nourriture grossiere & visqueuse, telle que celle que nous avons décrite ailleurs (*p*). Pour bien entendre les effets de cette nourriture, je crois qu'il est à propos de faire précéder quelques remarques sur la nature de la digestion en général, & sur les différens changemens que les alimens doivent subir nécessairement, pour être rendus propres aux différens usages de la vie.

Les alimens doivent être rendus entiérement fluides, par la premiere digestion qui se fait dans la bouche, l'estomac & les intestins ; autrement ls ne pourroient point passer dans le

(*p*) Chapitre 1, page 154.

sang par les vaisseaux lactés, qui sont extrêmement déliés & presque imperceptibles. Pour cet effet, ils sont broyés & divisés par les dents, plus travaillés encore, macérés & dissouts par la chaleur, l'humidité, & les différentes actions de l'estomac, des intestins, des viscères, &c. délayés par des liqueurs aqueuses, & dissouts par d'autres, qui sont d'une nature savonneuse, jusqu'à ce qu'ils soient reçus dans les vaisseaux lactés, sous la forme d'un chyle fluide : ce qui n'a pu être changé en chyle par les forces digestives, est chassé du corps par les selles. Les alimens, après être entrés dans le sang sous cette forme liquide, ne paroissent que peu altérés : ils retiennent encore un caractere végétal, & ressemblent au lait, tant par la couleur que par les autres qualités : ainsi, tous les animaux sont nourris, pour ainsi dire, de leur propre lait ; c'est pourquoi le chyle a besoin encore d'une plus parfaite élaboration, pour être assimilé aux liqueurs animales, & pour devenir propre aux usages importans de la nutrition & de la transpiration.

Nourrir les fluides, c'eſt remettre une liqueur de même eſpèce & de même qualite que celle qui a été évacuée. Or, comme c'eſt la partie la plus ténue des fluides qui ſe perd continuellement, les alimens doivent être réduits à un extrême degré de ténuité pour réparer cette perte. Cette grande atténuation eſt néceſſaire auſſi, pour qu'ils puiſſent pénétrer dans les vaiſſeaux les plus déliés, pour s'y coller & réparer ainſi la perte des ſolides. Enfin ils doivent être encore plus ſubtiliſés, pour pouvoir paſſer par les couloirs de la peau ſous la forme d'une vapeur volatile & inſenſible.

Ainſi la nourriture des ſolides & des fluides, & la matiere de l'inſenſible tranſpiration, ſont fournies l'une & l'autre par les alimens; c'eſt-à-dire, par les parties les plus ténues du chyle, réduites à un extrême degré de ſubtilité & de perfection, & converties en la nature particuliere des ſucs de notre corps, par l'action qu'on appelle la ſeconde digeſtion. Les parties du chyle, qui ne peuvent pas être bien digérées & aſſimilées par cette action,

action, ſont évacuées par les urines, de même que celles qui avoient réſiſté à la premiere digeſtion, ont été évacuées par les ſelles. Il eſt beſoin d'une action digeſtive beaucoup plus forte & d'un temps beaucoup plus conſidérable pour convertir le chyle en ſuc nourricier, ou en matiere perſpirable, que pour évacuer par l'urine les parties qui ne peuvent pas être aſſimilées. Une grande quantité de liqueurs eſt bientôt paſſée par cette voie. Mais quelque temps après le repas, la tranſpiration eſt toujours diminuée, & ſe fait en très-petite quantité, tant que le chyle circule avec le ſang ſans avoir encore perdu ſa nature (*q*). Il eſt certain qu'il y a pluſieurs eſpèces d'alimens groſſiers & viſqueux, qui, quoiqu'ils puiſſent ſubir la premiere digeſtion, réſiſtent cependant à l'action de la ſeconde; de ſorte qu'ils ne peuvent point fournir une matiere propre à la nourriture & à la tranſpiration.

On peut comprendre, par ce que nous venons de dire, quelle doit

(*q*) Voyez *Lower, de Corde*, page 243.

être la nature des alimens propres à ces fonctions, & comment ils sont préparés pour ces usages, tant dans le corps que hors du corps. Ainsi l'art du cuisinier, par la macération, l'ébullition, la fermentation, &c. détruit la viscosité & la cohésion des parties des alimens, les divise & les rend plus fluides, & par-là exécute d'avance une partie des changemens qu'ils doivent nécessairement subir dans le corps. On peut, par ce moyen, fournir dans plusieurs cas un aliment déja préparé, dont les qualités soient semblables au chyle & aux humeurs de notre corps, & qui n'ait besoin que d'une petite force pour être converti en suc nourricier, étant propre à se mêler tout de suite avec le sang & les autres humeurs. Les bouillons légers, le pain fermenté, les herbes & les racines tendres bouillies, &c. sont de cette nature. Une pareille nourriture est très-propre aux enfans, aux valétudinaires & à tous ceux chez qui les digestions sont dépravées. On peut comprendre encore, par ce que nous avons dit, comment la concoction des alimens est

aidée dans les premieres voies, par les liqueurs délayantes, savoneuses & atténuantes, & par les remèdes aromatiques, amers & bilieux. On voit aussi que les mouvement musculaires, l'exercice de tout le corps, la force des fibres, l'action du poumon, & un air pur sont particuliérement nécessaires pour achever l'élaboration du chyle.

J'ai observé ailleurs (*r*), & il paroît par les remarques que nous venons de faire, que toutes les régles générales qu'on peut donner sur la diéte, ne doivent être entendues que relativement à la constitution du corps. En particulier, la viscosité & la ténacité des alimens doivent être proportionnées à la force des puissances digestives. J'entends par ces puissances l'action réunie de toutes les forces de la machine animale, par lesquelles les différentes substances alimentaires sont assimilées à la nature du corps. Un aliment qui est trop solide, ne peut pas être suffisamment atténué ou dissout; & lorsque sa té-

(*r*) Page 151.

nacité excéde la force de ces puiſſances digeſtives, il ne ſçauroit être bien converti en ſuc nourricier.

Faiſons maintenant l'application de cette doctrine, & conſidérons plus particuliérement la nature & la qualité des alimens, qui ſont réellement la cauſe occaſionnelle du Scorbut. Tels ſont les viandes & les poiſſons ſalés ou ſéchés, avec les plus groſſieres ſubſtances farineuſes non fermentées.

C'eſt un fait, que la viande qu'on a laiſſé mortifier en la gardant fraîche & ſans la ſaler, eſt celle qui eſt la plus facile à digérer. Mais lorſqu'elle a été long-temps dans le ſel, elle ſe durcit, ſe séche; ſes particules les plus ſubtiles & les plus propres à la nutrition, s'évaporent ou ſont fixées, & elle eſt très-difficile à digérer. Cette viande ainſi ſalée, pour être digérée dans les premieres voies, a beſoin de l'intégrité de toutes les fonctions, de l'exercice, de beaucoup de liqueurs délayantes, de vinaigre & de pluſieurs autres correctifs. Malgré cela le chyle qu'elle fournira, ſera trop groſſier; & ſi les organes de la

ſanguification ſont foibles, ils ne pourront point le changer & l'aſſimiler aux humeurs du corps. Il paroît que c'eſt principalement la partie gélatineuſe ou lymphatique des ſubſtances animales, qui paſſe dans notre ſang & qui fournit la matiere de la nutrition : car les parties fibreuſes ſont indiſſolubles, même dans les premieres voies, & ſont évacuées par les ſelles. Il paſſe auſſi par les vaiſſeaux lactés, avec cette partie gélatineuſe, une portion des huiles, ou graiſſe de ces alimens. Cette graiſſe, ſur-tout celle de porc, quand elle eſt vieille, eſt preſque toujours rance, même lorſqu'elle a été ſalée. Comme donc, dans le cas des viandes ſalées dont il eſt ici queſtion, toutes les particules qui doivent ſervir à la nutrition ſont intimement mêlées avec le ſel marin, ce ſel ne peut en être ſéparé que difficilement par les forces digeſtives. Ainſi une pareille nourriture groſſiere, âcre & ſaline, ne peut point fournir, dans pluſieurs cas, un ſuc nourricier, ſubtil, doux & balſamique, tel qu'il eſt néceſſaire pour réparer les pertes de la machine.

Nous avons à considérer en second lieu les substances farineuses non fermentées, telles que le biscuit de mer, le *pudding*, &c. Il est certain qu'il n'y a point de nourriture plus saine, que celle qui est fournie par les semences farineuses de plusieurs plantes; telles que le froment, l'orge, le riz, &c. & plusieurs légumes: c'est que ces semences en particulier contiennent une huile douce & bienfaisante, qui paroît nécessaire pour la composition de l'émulsion animale. Ces alimens sont si salutaires qu'ils constituent la plus grande partie de la nourriture de l'homme en général. Mais quelques-unes de ces substances, particuliérement la farine de froment (dont on se sert très-communément en Europe) ont besoin de subir une fermentation avant que d'être employées à notre nourriture. Cette fermentation est nécessaire, afin de briser & atténuer la viscosité de leur mucilage, & la ténacité de leut huile, & de les rendre plus miscibles avec nos différentes humeurs. Sans cette préparation, les personnes qui jouissent de la meilleure santé,

& dont les organes digeſtifs ſont des plus robuſtes, ne les digérent qu'avec difficulté. Il y a peu de gens qui puiſſent ſe nourrir entiérement de *puddings*, de *dumplings* (*) & autres alimens ſemblables, dont on fait uſage ſur les vaiſſeaux, ſans reſſentir une oppreſſion & un *mal-aiſe*. Mais c'eſt ſurtout aux perſonnes foibles & épuiſées, que les ſubſtances farineuſes ne peuvent point fournir une nourriture convenable, à moins qu'elles n'aient perdu leur viſcoſité par le moyen de la fermentation ou de quelqu'autre méthode, qui les rende faciles à digérer. Il eſt évident qu'un chyle glutineux & viſqueux, tel que celui qui eſt fourni par le biſcuit de mer, les *puddings* & *dumplings*, &c. a beſoin pour être élaboré de l'état le plus parfait de la ſanguification (*s*).

(*) Ce ſont des eſpéces de boudins à l'Angloiſe, faits avec différentes farines, des graiſſes, &c.

(*s*) On pourroit dire que les viandes & les poiſſons frais étant beaucoup plus ſujets à ſe putréfier hors du corps, que lorſqu'ils ſont ſalés ou ſéchés, ils ne devroient point produire le Scorbut, lorſqu'ils ſont ainſi pré-

Lorſqu'on fait un uſage continuel des alimens dont nous venons de parler, ils produiſent les deux effets ſuivans.

1°. Le chyle manque par ce moyen d'une quantité propre à délayer & à adoucir les ſucs acrimonieux, à corriger la tendance des humeurs à la

parés. On pourroit ajoûter que les farines ne ſe corrompent pas ſi-tôt que les ſubſtances animales; & que, moins elles approchent de la nature animale, moins elles ſont diſpoſées à la putréfaction. Ceci prouve ſeulement combien peu les expériences faites hors du corps, peuvent nous inſtruire ſur les effets des alimens & des remèdes pris intérieurement. Dans un Scorbut grave les humeurs ſont portées au plus haut degré de putréfaction qu'elles puiſſent avoir, tandis que l'animal vit. Cependant, ſi nous étions aſſez heureux pour découvrir le plus puiſſant antiſeptique dans la nature, il n'eſt pas probable qu'il pût guérir le Scorbut, quoiqu'il eût la vertu de conſerver un cadavre auſſi long-temps qu'une mumie d'Egypte. Nous voyons, au contraire, que les Scorbuts les plus putrides ſont guéris tous les jours par le moyen de ſubſtances qui deviennent extrêmement putreſcentes hors du corps, tels ſont les bouillons avec les choux. Quoique ces faits ſoient contradictoires à quelques théories modernes, on ne peut point les révoquer en doute.

putridité,

putridité, & à réparer les pertes du corps. On sent bien que dans les personnes attaquées du Scorbut, ce chyle grossier, gluant & visqueux comme il est, ne peut être bien incorporé avec le sang, ni converti en suc nourricier; & cette foiblesse de la digestion, ou ce défaut d'assimilation des alimens dans ces malades, paroît (en considérant les effets des causes prédisposantes de leur maladie) dépendre davantage du vice des organes de la sanguification, que de la premiere digestion. Ces organes sont fort affoiblis ordinairement par le défaut d'exercice, souvent par quelque maladie qui a précédé, & toujours par le relâchement universel de leurs fibres. Mais comme l'air humide est la plus puissante cause prédisposante du Scorbut, c'est surtout le poumon, ce principal organe de la sanguification, dont l'action est diminuée. La transpiration qui se doit faire par ce viscere, est supprimée, comme nous verrons plus amplement par la suite. Quoique les alimens grossiers & visqueux puissent être délayés & divisés dans les premieres voies, au point d'entrer dans

les vaisseaux lactés ; cependant leurs parties ainsi divisées, s'unissent de nouveau, comme de l'empois qu'on feroit passer à travers un crible. Ces parties gluantes & ténaces, par le défaut d'énergie de la part des solides & des poumons, ne peuvent jamais être portées à un degré d'atténuation suffisant pour nourrir le corps, ni être parfaitement assimilées aux autres humeurs. De-là la tendance à une putrefaction spontanée, faute d'un chyle & d'un suc nourricier convenables, & les mêmes symptômes, (comme il paroîtra par la suite) que ceux qu'on observe dans les personnes qui meurent de la faim.

De plus, le chyle crud n'étant ni bien élaboré & assimilé, ni évacué & chassé du corps, doit nécessairement, par le long séjour qu'il fait dans le sang, devenir âcre & putride, ainsi que les autres humeurs.

2°. La ténacité de ces alimens concourt à arrêter presqu'entiérement la transpiration, qui est déja diminuée dans les malades attaqués du Scorbut. En effet, quand il n'y auroit point d'autres causes, le seul usage d'une

nourriture groſſiere & viſqueuſe, tend naturellement à diminuer cette évacuation. Car une louable tranſpiration ne vient que d'une humeur bien préparée & bien travaillée, & cette humeur ne peut être fournie que par des alimens légers & faciles à digérer. La matiere de la tranſpiration eſt l'humeur la plus élaborée du corps. Pour être parfaite, elle doit être réduite au plus haut degré de ténuité; c'eſt-à-dire, être rendue imperceptible par une élaboration complette dans toutes les différentes concoctions qu'elle ſubit. Ainſi, on éprouve que tout aliment groſſier, & qui ne peut être digéré, eſt *imperſpirable*. Ceci eſt confirmé par toutes les expériences ſtatiques (*t*). *Sanctorius* décrit d'une maniere particuliere les effets de pareils alimens; « Une nourriture *imperſpirable* produit » des obſtructions, la corruption des » humeurs, la triſteſſe, la laſſitude & » la peſanteur du corps » (*u*). Ce ſont les ſymptômes ſcorbutiques les plus remarquables.

(*t*) *Ubi eſt difficultas coctionis, ibi tarditas perſpirationis.* Sanct. aph. 250.

(*u*) Aph. 262.

Il paroît évidemment par tout ce que je viens de dire, que l'état des ſcorbutiques eſt une foibleſſe, & un relâchement des ſolides, avec une tendance du ſang à cette putréfaction ſpontanée, qui vient du défaut d'un chyle propre à corriger l'acrimonie des ſucs, & d'une ſuppreſſion conſidérable de la tranſpiration. Ceci eſt prouvé, non-ſeulement par les effets connus & certains des cauſes qui donnent origine au Scorbut; mais on peut encore s'en aſſurer par ſes yeux, en conſidérant les perſonnes affligées de cette maladie. Leurs jambes enflées & œdémateuſes, & leurs gencives ſpongieuſes, indiquent l'état des ſolides; la puanteur de l'haleine, les ſelles, l'urine, les ulceres & le ſang font voir la condition des fluides; & la laſſitude ſpontanée, mais ſurtout la peau rude, ſéche ou luiſante, prouve la ſuppreſſion de la tranſpiration.

On peut demander maintenant ce qu'il convient de faire dans un pareil état de la machine. La tranſpiraration ne ſçauroit être bien rétablie par les diaphorétiques ou les ſudo-

rifiques. Car quoique la décoction des bois ſudorifiques procure un ſoulagement momentané aux ſcorbutiques, & qu'elle puiſſe, dans quelques cas pouſſer par la peau une humeur crûe ; cependant cette humeur s'évacue ordinairement par les urines, & ſe porte plus naturellement vers cette voie. Comme le ſang des ſcorbutiques ne contient point une matiere propre à l'inſenſible tranſpiration, un air plus pur & plus ſec ne ſuffit point pour les guérir. Les ſolides relâchés ne peuvent point être fortifiés, tandis que les ſucs ſont corrompus, & que l'aſſimilation & la nutrition ſont défectueuſes : ainſi l'exercice, les ſtimulans, le quinquina, le fer, & les aſtringens ne guériront point cette maladie. L'uſage même des bouillons faits avec des viandes fraîches n'emportera pas un Scorbut porté à un haut degré ſans le ſecours des végétaux récents.

Sinopée rapporte à cette occaſion une hiſtoire très-remarquable (*x*). « Il y a des nations entieres dans la

(*x*) *Paterg. Medic.* page 311.

» Tartarie, qui ne se nourrissent que » de lait & de viande. La petite vé- » role ne régne jamis parmi ces peu- » ples ; mais, d'un autre côté, ils sont » sujets à de violents scorbuts. Cette » maladie cause quelquefois parmi » eux une aussi grande mortalité, » que la petite vérole chez les autres » nations ». Il voyoit dans l'hôpital de *Cromstad*, en 1733, quatre de ces Tartares, qui avoient été faits prisonniers. C'étoient deux hommes & deux femmes. Le Scorbut fut épidémique pendant le printemps ; tous les quatre en furent attaqués, & périrent après des hémorrhagies extrêmement abondantes.

Ceci me conduit à examiner les vertus des végétaux récens, qui paroissent si nécessaires pour corriger les mauvaises qualités des autres alimens, & qu'on a éprouvé si efficaces pour prévenir, & souvent pour guérir le Scorbut.

Les plantes fraîches & les fruits récens sont d'un tissu plus tendre que les substances animales. Leurs parties étant plus aisées à séparer à cause de leur moindre cohésion, &

d'une moindre ténacité de la partie muqueuſe qui les unit, ils cédent plus facilement à l'action de nos organes. Ils contiennent auſſi moins d'huile que les ſubſtances animales, ou même que les farines. Or il paroît que toutes les huiles groſſieres, ſurtout les huiles animales, non-ſeulement ſont la partie des alimens la plus difficile à digérer ; mais encore que, lorſqu'il y a déja une corruption dans le corps humain, elles ſont très-propres à devenir rances, & à acquérir le plus haut degré de putréfaction.

Ces qualités que nous découvrons dans les plantes & dans les fruits ſont ſans doute les plus eſſentielles & les plus efficaces dans la maladie dont il eſt queſtion ; elles ſont peut-être auſſi les ſeules qui puiſſent caractériſer tous les végétaux frais en général. Car dans le grand nombre de vertus particuliéres qu'on remarque dans les ſubſtances végétales, (& qu'on ne trouve pas, à beaucoup près, ſi variées dans le régne animal) je ne crois pas qu'il y en ait d'autre que celles dont je viens de faire men-

tion, qui ſoit commune à toutes ces ſubſtances, & qui leur convienne à toutes généralement. Au reſte, ce n'eſt pas ſeulement par ces propriétés générales & communes que les végétaux ſont utiles dans le Scorbut; ils agiſſent encore par des vertus particulieres qui dépendent de la combinaiſon de différentes qualités qu'ils poſſédent tous, les uns plus, les autres moins, & en conſéquence deſquelles ils ſont plus ou moins antiſcorbutiques. Ainſi les remèdes compoſés de différentes plantes qui poſſédent ces vertus au degré le plus éminent, ſont les meilleurs qu'on puiſſe donner dans le Scorbut; & toute plante qui en réunit le plus eſt auſſi la plus efficace, tant pour prévenir cette maladie, que pour la guérir.

Il faut remarquer que les ſubſtances végétales different des animales, dans la plupart des propriétés qui ſont utiles dans le cas dont il s'agit. L'analyſe chymique prouve évidemment qu'il y a une différence conſidérable entre les principes des végétaux & ceux des animaux. Les ſels de ces derniers ſont plus volatils. On

en retire, par le moyen d'un fort degré de feu, un sel alkali volatil; au lieu que la plupart des végétaux laissent dans leurs cendres, après la combustion, une grande quantité d'alkali fixe. En effet, ce dernier doit proprement son origine aux végétaux.

Mais sans cet examen chymique, qui fait voir une si grande diversité dans les principes de ces substances, nous voyons que plusieurs plantes sont acescentes. Les substances animales, au contraire, sont presque toutes d'une nature alkalescente, ou (peut-être) plutôt putrescente. Il est vrai qu'à considérer la structure de nos organes digestifs & notre appétit, il sembleroit que la nature nous a destinés à nous nourrir indifféremment de substances animales ou végétales. Mais, quoique nous voyons qu'une personne d'un bon tempérament, & qui se porte bien, convertit presque toutes sortes de substances alimentaires en suc nourricier; cependant l'expérience montre que personne ne peut long-temps se nourrir entiérement de viande ou de poisson sans s'en dégoûter; à moins qu'ils ne soient

corrigés par du pain, du sel, du vinaigre & d'autres acides. La raison de cela, c'est, comme nous l'avons déja observé, parce que l'effet de la digestion dans les premieres voies, est de tirer des alimens une liqueur douce & laiteuse, dont les qualités soient semblables à une émulsion végétale. Cette liqueur, à la vérité, ne doit point être acide, mais acescente, & contraire à la nature des substances animales, lesquelles deviennent putrides dans des circonstances semblables. C'est pour cette raison, entr'autres (*y*), qu'un mélange de substances végétales paroît nécessaire

(*y*) *An. Cocchi*, Professeur d'Anatomie à Florence, dans son élégant discours sur la diète Pythagorique, s'exprime ainsi : « Pour être » pleinement persuadé combien les végétaux » frais sont salutaires & efficaces ; il n'y a » qu'à considérer les horribles effets que le » manque de ces alimens a produits, lorsqu'il » a duré quelque temps ; on en trouve assez » d'exemples authentiques dans les histoires » les plus avérées. Les guerres, les siéges, » les longs campemens, les voyages de long » cours, les peuplades des pays incultes & » maritimes, les pestes fameuses & les vies » des Hommes illustres, fournissent, à qui

pour former un bon chyle, & pour corriger la tendance continuelle des humeurs animales à la putridité.

Ainſi l'aceſcence végétale, eſt une qualité qui doit entrer dans la compoſition la plus parfaite d'un remède antiſcorbutique. Auſſi éprouve-t-on une grande utilité de toutes ſortes de laits dans le ſcorbut; c'eſt une véritable émulſion végetale, tirée de différentes plantes dont les animaux ſe nourriſſent. Les acides de toute eſpéce, tels que le vinaigre, l'eſprit de ſel & de vitriol, ſont utiles dans cette maladie. Mais il s'en faut bien qu'ils ſoient ſuffiſans pour la prévenir ou pour la guérir, parce qu'ils manquent de quelques autres propriétés

» fait attention aux loix de la nature, des » preuves inconteſtables de ce que j'avance, » & montrent évidemment combien des ali- » mens d'une nature contraire à celle des vé- » gétaux frais ſont mal-ſains & capables de cau- » ſer des maladies. Pag. 65.

» J'ai toujours dit *les végétaux frais*, parce » que les ſecs ont preſque toutes les mauvaiſes » qualités des ſubſtances animales, je veux di- » re principalement, la trop forte cohéſion » de leurs particules terreſtres & huileuſes. » Pag. 49. »

beaucoup plus néceſſaires que l'acidité (*).

Si on objecte que le cochléaria, le creſſon, & les autres plantes âcres alkaleſcentes ſont de très-bons antiſcorbutiques; il faut ſe reſſouvenir qu'elles ne ſont peut-être pas auſſi efficaces que les fruits aceſcents; ou du moins qu'elles le deviennent beaucoup plus par l'addition du ſuc tiré des limons, des oranges, ou de l'oſeille. L'expérience a appris aux habitans de Groenlande (ζ) à joindre cette derniere aux plantes alkaleſcentes pour la guériſon du Scorbut. Une pareille addition augmente, développe & anime la qualité eſſentielle d'un remède antiſcorbutique; c'eſt-à-dire, la vertu ſavoneuſe, atténuante & réſolutive que ces végétaux âcres poſſédent à un degré très-éminent.

Le ſavon eſt un compoſé d'huile & de ſel: on parvient, par ſon moyen, à mêler intimement & à incorporer différentes ſubſtances qui ne pourroient

(*) Voyez la remarque (*) à la fin de ce Chapitre.

(ζ) Voyez le Chapitre 5.

s'unir ſans cet intermède. Que ce ſel ſoit acide, ou alkali, ou neutre, il a toujours cette proprieté. Le ſavon eſt auſſi un puiſſant atténuant des ſubſtances viſqueuſes; & l'atténuation de ces ſubſtances demande toujours quelque choſe de ſalin. Or toutes les plantes ſucculentes, les racines & les fruits ſont d'une nature véritablement ſavoneuſe, ſoit que leurs ſels ſoient ammoniacaux ou nitreux.

Nous avons obſervé que l'eau ſeule pouvoit par ſon interpoſition délayer & tenir ſéparées pendant quelque temps les parties des alimens groſſiers & viſqueux. Nous avons dit auſſi que les particules, ainſi ſéparées, pouvoient entrer dans les vaiſſeaux lactés. Mais ces parties venant à ſe rapprocher de nouveau, elles ſe réuniront naturellement. Or les ſavons végétaux, les ſucs des herbes & des fruits qui ſont d'une qualité atténuante & réſolutive, ſont les meilleurs remèdes pour détruire cette viſcoſité. Nous obſervons que l'uſage immodéré des fruits d'été peut mettre toutes les humeurs du corps

en colliquation : de-là les diarrhées, les *cholera morbus*, &c. si fréquents dans cette saison. Mais, quoique l'abus en soit si nuisible, ils ont été destinés certainement pour l'utilité de l'homme. La combinaison de leurs principes les rend d'un grand secours dans le Scorbut. Ils contiennent une grande quantité d'eau, par laquelle ils délayent ; un mucilage, par lequel ils émoussent l'acrimonie putrescente ; & un sel subtil, pénétrant & antiseptique, qui empêche la corruption de nos humeurs.

Outre ces bons effets, ils donnent une qualité homogène & savoneuse à toute la masse du sang, dont a putréfaction scorbutique avoit rompu & dissous la texture. Ils sont en même temps extrêmement apéritifs, & débarrassent les vaisseaux obstrués, surtout ceux des couloirs. Par ce moyen, l'acrimonie d'abord émoussée par ces savons, est ensuite chassée hors du corps (*a*).

(*a*) Lorsqu'on commence à faire usage de ces sucs savoneux, ils lâchent ordinairement le ventre, excitent une évacuation copieuse des urines, & rétablissent la transpitation. Mais

Ces sucs donnent au chyle une qualité délayante & savoneuse, & le rendent par-là miscible avec les autres humeurs, & propre aux usages de la nutrition & de la transpiration. Ainsi nous éprouvons constamment, dans cette maladie, de bons effets de tout ce qui brise la viscosité du chyle, & de tout ce qui le rend plus savoneux; tel est, par exemple, le savon lui-même, le miel, & surtout l'oxymel scillitique, ou les pillules faites avec le savon & la scille. On retire aussi une grande utilité, comme l'observe *Sanctorius*, de tout ce qui est *perspirable* par soi-même, ou qui aide la transpiration des autres alimens: tels sont la plupart des antiscorbutiques âcres. Cet Auteur recommande dans ce dessein quelques-uns des meilleurs de ces remèdes; par exemple, les oignons & l'ail (*b*); la biere douce (*c*); l'usage modéré du vin (*d*); & en particulier le pain

lorsqu'on en fait un usage immodéré, ils produisent des cours de ventre très-dangereux.

(*b*) Aph. 283.

(*c*) Aph. 282.

(*d*) Aph. 369.

bien fermenté & bien cuit (*e*). Ces ſubſtances, ſuivant ſes obſervations, ſont non-ſeulement facilement *perſpirables;* mais, en aidant la concoction & l'aſſimilation des alimens plus groſſiers, elles les rendent propres à la tranſpiration.

Enfin pluſieurs végétaux récens, & ſurtout les fruits mûrs, dont on retire une ſi grande utilité dans cette maladie, ont une autre propriété particuliere; c'eſt celle de fermenter auſſi bien dans le corps que hors du corps. La chair & les autres ſubſtances animales tendent directement à la putréfaction, ſans paſſer par un aucun autre état intermédiaire: au lieu que la tendance naturelle à la fermentation, qu'ont les ſucs de pluſieurs végétaux, ou qu'ils peuvent acquérir par l'addition d'un ferment convenable, retarde plus long-temps leur putréfaction. Les bons effets de la biere de ſapin, du cidre, de la biere douce, du vin & des autres liqueurs vineuſes, propres à fermenter dans l'eſtomac, ſont auſſi évidens dans le

(*e*) Aph. 210.

Scorbut,

Scorbut, que les effets pernicieux des esprits distillés, qui arrêtent cette fermentation. Plusieurs raisons me portent à croire que ce mouvement intestin est nécessaire jusqu'à un certain point pour la perfection de la digestion.

Si on considere la chaleur, l'humidité, & l'accès de l'air dans l'estomac, on conviendra que plusieurs substances doivent naturellement entrer en fermentation, lorsqu'elles sont reçues dans ce viscere. Nous voyons certainement, par les effets des fruits mûrs & de quelques plantes, qu'il n'est guéres possible de s'opposer à leur fermentation; & que souvent ils fermentent réellement dans l'estomac. Si nous faisons attention encore, que les alimens qui ont une tendance à ce mouvement intestin sont nécessaires dans le Scorbut (*f*), & dans quelques au-

(*f*) *Kramer* observa, dans un millier de Scorbutiques qu'il guérit par le moyen des sucs de cochléaria & de cresson d'eau, que chaque dose de ces sucs occasionnoit une quantité prodigieuse de vents par haut & par bas. Ce symptôme étoit si extraordinaire, que l'auteur s'ima-

tres maladies, & que l'abſtinence de ces alimens y eſt préjudiciable ; nous conclurons de-là, que cette opération & les alimens qui tendent à l'exciter, ſont néceſſaires pour la digeſtion, & pour prévenir la corruption ſcorbutique.

La fermentation, à la vérité, n'eſt jamais complette dans l'eſtomac ; mais les effets d'une fermentation commençante ne laiſſent pas que d'être très-puiſſans, quoique cette opération ſoit bientôt arrêtée. Ceux qui connoiſſent les effets du *Gas* ſubtil & imperceptible, qui ſe dégage des ſubſtances fermentantes, doivent être convaincus de cette vérité.

La digeſtion eſt une action particuliere à l'animal, qu'aucune opération chymique ne peut imiter. Perſonne n'a été en état de convertir les alimens en chyle, ni le chyle en ſang. Ainſi, tout ce que l'expérience peut

gina qu'il venoit du dégagement des ſels volatils des plantes dans l'eſtomac. Il attribuoit la guériſon à ces ſels : c'eſt pourquoi il ordonnoit expreſſément aux malades d'empêcher, autant qu'il eſt poſſible, leur ſortie, en retenant les vents.

nous apprendre, c'eſt que dans certains cas, comme dans le Scorbut, les ſucs végétaux & les fruits qui ont cette tendance à la fermentation, ſont néceſſaires pour conſerver la ſanté & la vie. Si la chair & les autres ſubſtances animales excitent cette opération dans l'eſtomac, comme quelques nouvelles expériences (*g*) ſemblent le prouver, nous pouvons en conclure que les ſoupes faites avec des viandes fraîches & beaucoup de végétaux, ſeront antiſcorbutiques par excellence; ce qui eſt prouvé inconteſtablement par l'expérience journaliere.

Il ſuit de tout ce que nous avons dit, (& la pratique le confirme) que plus un aliment, une boiſſon, une plante ou un remède, poſſédera de ces qualités que nous venons de ſpécifier, plus il ſera antiſcorbutique. Il ſuit encore, que les remèdes les plus efficaces ſont fournis par un mélange de pluſieurs ingrédiens, dont chacun poſſéde quelqu'une de ces vertus dans un haut degré, & de la

(*g*) *Pringle*, Obſerv. ſur les maladies des Armées; *Appendix*, exp. 35.

combinaiſon deſquelles il peut réſulter un acide végétal, ſavoneux & fermentable (*). On trouve à un certain degré cet acide déja préparé dans les oranges, les limons (¶) &

(*) L'obſervation prouve que tous les végétaux acides ſont les plus efficaces dans le Scorbut; & il eſt probable qu'outre la qualité ſavoneuſe dont parle M. *Lind*, toutes les plantes agiſſent principalement par la qualité aceſcente qu'elles acquierent dans l'eſtomac. On ne doit pas même en excepter les plantes alkaleſcentes; car il paroît par les expériences de *Pringle*, que, lorſqu'on fait fermenter ces plantes avec les ſubſtances animales, elles produiſent un acide, ainſi que celles de toutes les autres claſſes. Nous ne devons point être ſurpris de cet effet, ſi nous conſidérons que c'eſt la partie muqueuſe des plantes qui fournit l'acide dans la fermentation, & que toutes les plantes alkaleſcentes contiennent une partie muqueuſe. Il paroît que les acides minéraux n'agiſſent point auſſi efficacement dans le Scorbut que les plantes, parce qu'ils tendent, en quelque façon, à coaguler le chyle, & à le rendre plus groſſier; au lieu que les ſubſtances végétales ayant commencé à fermenter dans l'eſtomac, conſervent un mouvement inteſtin par lequel elles diviſent la viſcoſité du chyle, & corrigent la putréfaction des humeurs, lorſqu'elles ſont entrées dans le ſang.

(¶) En France on donne communément

la plupart des fruits mûrs un peu acides ; ce qui fait que ces fruits sont les préservatifs les plus efficaces contre cette maladie.

CHAPITRE VII.

Des Dissections.

J'AI rangé sous différens nombres les phénomenes qu'on observe dans le corps des scorbutiques après leur mort. C'est pour pouvoir y renvoyer plus commodément dans le chapitre suivant.

Le n°. 1 contient les observations des Chirurgiens du Lord *Anson* sur le sang des scorbutiques dans les différens périodes de la maladie, & sur leurs cadavres.

le nom de citron au fruit qui est le vrai limon, quoiqu'on ait conservé aux deux compositions dans lesquelles entre ce fruit, une dénomination qui ne participe pas de cette erreur, je veux dire la limonade & le syrop de limon. Pour ne pas laisser d'équivoque, j'avertis ici que j'ai toujours traduit *lemon*, par *limon* qui est le nom véritable du fruit que l'on appelle, chez nous, fort improprement *citron*.

On voit dans le n°. 2, la dissection d'un scorbutique de l'équipage de Jacques *Cartier* (*a*).

Les n°. 3, 4, &c. jusqu'au 21 inclusivement, renferment l'histoire des dissections très-exactes, qui furent faites à Paris dans l'hôpital de Saint Louis en 1699 (*b*). Il n'est pas douteux que la maladie qui régna à Paris cette année-là ne fût le véritable Scorbut : elle reconnoissoit les mêmes causes que celles que nous avons décrites ; c'est-à-dire une longue disette, une nourriture mal-saine, le chagrin, la tristesse, le froid, &c. Ses symptômes étoient entiérement semblables à ceux qu'on observa dans l'équipage du Lord Anson. Une putridité extraordinaire des gencives, l'enflûre des jambes, les taches livides, la rudesse de la peau, la roideur des articulations, les défaillances, souvent une mort subite, des flux, des hémorrhagies de toute espéce, &c. caractérisoient cette maladie.

(*a*) Voyez la troisiéme Partie, chap. 1.

(*b*) Etranges effets du Scorbut arrivés à Paris, par M. *Poupart* Mém. de l'Acad. des Sciences, 1699, pag. 237.

N°. 1. Dans le commencement de la maladie, on pouvoit obſerver dans le ſang qu'on tiroit des veines un mélange de raies obſcures & vermeilles. Par la ſuite, le ſang paroiſſoit diſſout & très-noir en ſortant des vaiſſeaux; mais après avoir demeuré quelque temps dans la palette, il s'épaiſiſſoit, & prenoit une couleur obſcure. Il ne ſe faiſoit point de ſéparation réguliere de ſes parties, & ſa ſurface étoit verdâtre dans pluſieurs endroits. Lorſque la maladie étoit parvenue à ſon troiſiéme degré, le ſang étoit auſſi noir que de l'encre; & quoiqu'on l'eût gardé pluſieurs heures dans le vaſe en le remuant ſouvent, ſa partie fibreuſe reſſembloit préciſément à de la laine ou à des cheveux flottans dans une ſubſtance bourbeuſe. Après la mort, le ſang étoit entiérement diſſout dans les veines. Cette diſſolution étoit ſi conſidérable, qu'en coupant quelque rameau de veine un peu gros, on pouvoit vuider toutes les branches voiſines avec leſquelles il communiquoit, de la liqueur noire & jaunâtre qu'elles contenoient. Le ſang extravaſé étoit

de la même nature. Enfin, ce fluide avoit la même apparence, tant pour la couleur que pour la consistence, dans les hémorrhagies qui arrivoient fréquemment dans le dernier période de la maladie ; soit qu'elles vinssent de la bouche, soit qu'elles vinssent du nez, ou de l'estomac, ou des intestins, ou de quelqu'autre partie (*).

2. Le cœur étoit blanc & pourri ; ses cavités étoient entiérement remplies d'un sang corrompu. Les poumons étoient noirâtres & putrides. On trouva plus d'une pinte d'eau rougeâtre dans la cavité de la poitrine. Le foie étoit en assez bon état ; mais la rate étoit un peu corrompue, & sa surface étoit inégale & raboteuse.

3. Tous ceux qui avoient eu de la peine à respirer, ou la poitrine embarrassée, y avoient une quantité de sérosité plus ou moins grande, à proportion que les malades étoient oppressés.

4. La poitrine, le ventre, & plusieurs autres parties, étoient rem-

(*) *Mead, Discourse on the Scurvy.*

plies

plies de cette sérosité. Cette liqueur étoit de différentes couleurs, & si corrosive, qu'y ayant plongé nos mains, elle produisit une inflammation de la peau, & fit séparer l'épiderme.

5. Nous avons vu des malades, dont la poitrine est devenue si oppressée, qu'ils sont morts tout d'un coup. Cependant nous ne leur avons trouvé aucune sérosité dans la poitrine, ni dans les poumons. Mais le péricarde étoit entiérement attaché aux poumons : les poumons étoient collés à la plévre & au diaphragme ; & toutes les parties étoient tellement mêlées & confondues ensemble, qu'elles ne formoient plus qu'une masse si embarrassée, qu'à peine pouvoit-on les distinguer les unes des autres. Comme les poumons se trouvoient comprimés au milieu de cette masse, ils étoient privés de leur mouvement, & les malades étoient suffoqués.

6. Tous ceux qui moururent subitement, sans aucune cause visible de leur mort, avoient les oreillettes du

cœur auſſi groſſes que le poing, & remplies de ſang coagulé.

7. Nous en avons vu pluſieurs qui tomboient tout à coup, ſans vie, n'ayant ſouffert aucune douleur. A les voir, on ne les auroit pas cru malades; ils avoient ſeulement leurs gencives ulcérées, & leur peau n'étoit point rude ni couverte de taches. Nous trouvâmes cependant leurs muſcles gangrénés & farcis d'un ſang noir & corrompu : ils tomboient en piéces, dès qu'on les manioit.

8. Un jeune enfant de dix ans, avoit les gencives fort enflées & profondément ulcerées; ſon haleine répandoit une puanteur inſupportable. Le Chirurgien fut obligé de lui arracher toutes les dents, pour pouvoir mieux panſer ſa bouche. Il parut enſuite des ulceres ſur la langue & les joues. Cet enfant mourut ſubitement, & on trouva que toutes les parties intérieures de ſon corps étoient pourries.

9. Quelques malades, ſans d'autre ſymptôme qu'une légere ulcération des gencives, eurent enſuite de

petites tumeurs dures & rouges sur les mains, les pieds, & les autres parties du corps. Il se forma, après cela, des abscès dans les aînes & aux aisselles, & leur corps se couvrit de taches bleuâtres. Nous trouvâmes les glandes des aisselles très-grosses, & environnées de pus. Les interstices des muscles des bras & des cuisses, étoient entiérement remplis aussi de cette matière.

10. Nous avons vu des malades, dont les bras, les jambes & les cuisses étoient d'un rouge noirâtre : cette couleur venoit d'un sang noir & coagulé, que nous trouvions toujours sous la peau de leurs cadavres.

11. Nous trouvâmes aussi leurs muscles enflés & durs. Ceci étoit occasionné par le sang figé dans le corps de ces muscles. Ils en étoient quelquefois si gorgés, que leurs jambes demeuroient pliées, sans qu'ils pussent les étendre.

12. Les taches bleues, rouges, jaunes & noires qui paroissoient sur le corps, venoient simplement d'un sang extravasé sous la peau. La tache étoit rouge pendant tout le temps

que le ſang conſervoit ſa couleur rouge ; ſi celui-ci étoit noir & coagulé, la tache étoit noire auſſi, &c.

13. Nous obſervâmes quelquefois certaines petites tumeurs, leſquelles, venant à ſe percer, formoient des ulceres ſcorbutiques. Ces ulceres venoient du ſang qui formoit ces tumeurs ; car toutes les fois qu'on levoit l'emplâtre, nous y trouvions deſſous une grande quantité de ſang coagulé.

14. Quelques vieillards eurent des hémorragies ſi copieuſes du nez & de la bouche, qu'ils en moururent. Les tuniques des vaiſſeaux étoient rongées par l'humeur corroſive.

15. Nous entendions dans quelques malades un cliquetis des os, lorſqu'ils ſe remuoient. A l'ouverture de leurs cadavres, nous trouvâmes les épiphyſes entiérement ſéparées des os : c'étoit leurs frottemens qui occaſionnoient ce cliquetis ; dans d'autres, nous obſervâmes un petit bruit ſourd, lorſqu'ils reſpiroient. Nous eur trouvâmes les cartilages du ſternum ſéparés des côtes.

16. Tous ceux à qui l'on trouvoit du pus & des sérosités dans la poitrine, avoient les côtes séparées de leurs cartilages, & elles étoient cariées de la longueur de quatre travers de doigt du côté du sternum.

17. Quelques cadavres nous présenterent le phénomene suivant. Si on pressoit entre les doigts l'extrémité des côtes qui commençoient à se séparer des cartilages, on en faisoit sortir une grande quantité de matiere corrompue. Cette matiere étoit la partie spongieuse de l'os ; de sorte qu'après l'avoir exprimée, il ne restoit plus que les deux lames osseuses de la côte.

18. Les ligamens des articulations étoient corrodés & détachés. Au lieu de trouver dans la cavité de ces articulations, le doux mucilage huileux qui les lubrifie, elles ne contenoient qu'une liqueur verdâtre. Cette liqueur étoit d'une nature caustique, & avoit corrodé les ligamens.

19. Tous les jeunes gens au-dessous de dix-huit ans, avoient en partie leurs épiphyses séparées du corps

de l'os, cette liqueur caustique ayant pénétré dans leur substance.

20. Les glandes du mésentere sont généralement obstruées & tuméfiées dans les Scorbutiques. Nous avons trouvé quelques-unes de ces glandes en partie corrompues & abscédées. Quelques-uns avoient du pus durci, &, pour ainsi dire, pétrifié dans le foie. Leur ratte étoit trois fois plus grosse que dans l'état naturel, & tomboit en piéces en la maniant, comme si elle n'eût été composée que de sang coagulé : quelquefois les reins & la poitrine étoient remplis d'abscès.

21. Une chose surprenante, c'est que le cerveau de ces pauvres misérables étoit toujours sain, & qu'ils conservoient leur appétit jusqu'à la mort.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel on explique la nature des Symptômes par la théorie & les Diſſections précédentes.

LE ſymptôme qui précède le plus ordinairement les autres dans cette maladie, c'eſt un changement de la couleur de la face. Pour expliquer ce ſymptôme, il faut ſçavoir d'abord, que la proportion des ſolides dans le corps humain eſt extrêmement petite, eû égard aux fluides. Ceci paroit clairement dans le cas d'inanition & d'atrophie; mais la couleur de tout le corps, principalement celle du viſage dépend de la nature & de l'état des fluides. Nous obſervons qu'une petite quantité de bile mêlée avec le ſang, donne une couleur jaune à toute la ſurface du corps; & une heureuſe injection anatomique fait prendre à la peau du cadavre, la couleur que l'on veut. Une couleur de la face vive & naturelle,

indique un sang sain & bien conditionné, tel que celui qui est produit par l'intégrité de toutes les forces digestives, & par une action des poumons & des solides, capable d'élaborer le chyle, & de l'assimiler à la nature animale. Un visage pâle & bouffi, est au contraire le signe du relâchement des solides, & de la crudité & de l'état morbifique des humeurs.

Le chyle est blanc lorsqu'il entre dans le sang : mais s'il ne peut être travaillé à cause de sa viscosité, & de la foiblesse des organes de la sanguification (comme cela arrive dans les Scorbutiques), il subit différens changemens de couleur, il devient jaune, verdâtre, livide, &c. Ces changemens se voient sensiblement dans le visage, à travers les vaisseaux transparens de la peau, où la moindre altération de couleur dans les fluides s'apperçoit aisément; surtout dans les endroits où les vaisseaux sont les plus exposés à la vûe; par exemple, dans les lévres, les gencives, les caroncules lacrymales, &c.

Mais cette humeur crûe & hété-

rogène distendant les vaisseaux, qui de leur côté sont dans un état de relâchement, devra naturellement croupir dans les vaisseaux capillaires latéraux, à travers lesquels elle ne peut être poussée qu'avec peine, ou s'extravaser dans la tunique adipeuse, aux endroits les plus éloignés du cœur, où la circulation est la plus languissante, & où le sang a besoin d'une force contraire à sa pesanteur, pour le pousser en avant, comme dans les jambes, lorsqu'on est debout; ainsi on observe que ces personnes cacochymes ont d'abord une enflûre œdémateuse aux malléoles & aux jambes. Cette enflûre augmente à mesure que leur corps se surcharge d'une plus grande quantité de crudités. Les autres parties aussi, surtout la face, deviennent pâles & bouffies.

Lorsque le chyle n'est point assimilé, la nutrition se fait imparfaitement, & la masse des humeurs augmente; mais les forces motrices diminuent en même temps : car on sçait que la force du corps dépend principalement d'une nourriture bien digérée. De-là vient la lassitude, la pesan-

teur du corps, & l'averſion pour l'exercice.

En effet, on obſerve conſtamment que toutes les maladies putrides ſont accompagnées d'un abbattement ſubit & conſidérable des forces (*a*); & parmi les maladies chroniques, le Scorbut eſt celle où la putréfaction eſt portée au plus haut degré. Mais il y a quelque choſe de particulier aux Scorbutiques, c'eſt que, quoiqu'ils ſe trouvent parfaitement bien lorſqu'ils ſont en repos, ils ſont ſujets à être tourmentés par une difficulté de reſpirer, au moindre exercice qu'ils font. Cette difficulté dégénere, à meſure que la maladie augmente, en une diſpoſition à tomber en foibleſſe; & enfin, quand la maladie eſt portée à un haut degré, ils meurent ſouvent ſubitement, lorſqu'ils font quelque exercice, quelque effort, ou qu'on les expoſe tout-d'un-coup à un nouvel air.

Afin d'expliquer ces phénomenes, il faut obſerver que, quoique la laſſitude ſcorbutique en général ſoit

(*a*) *Vid. Hoffman, de Putredine.*

causée par la suppression de la transpiration, cependant elle ne vient pas tant du poids de quatre ou cinq livres retenues dans le corps, que de la diminution des forces motrices, c'est-à-dire, du relâchement des fibres : car toute personne peut porter aisément cette augmentation de poids, sans ressentir aucune incommodité. Les symptômes particuliers dont nous venons de parler, sont produits aussi par les effets de cette suppression de la transpiration, surtout de celle qui se fait par les poumons.

Il est assez difficile de déterminer exactement la quantité de matiere perspirable qui sort par les poumons (*b*); mais nous reconnoîtrons que cette quantité doit être très-considérable, si nous faisons attention à la vaste étendue de la surface perspirable de cet organe, à la vapeur aqueuse, si sensible dans un air froid, qui en sort continuellement; & enfin à l'exacte observation de *Sanctorius*,

(*b*) *Sanctorius* tenta de déterminer cette quantité, en respirant sur une glace : mais le Docteur *Hales* a fait des expériences plus exactes.

qui remarqua, « que c'etoit un ſigne » de ſanté, lorſqu'après avoir monté » un lieu eſcarpé, le corps ſe trou- » voit plus léger (c) ». Cela paroît venir de ce que le poumon étant dégagé de la matiere perſpirable, la circulation ſe fait plus librement dans ce viſcere.

Mais un air, tel que celui qui concourt à produire le Scorbut, eſt déjà chargé d'humidité; ainſi il ne peut point abſorber celle qui ſort des poumons. Cet air, au contraire, entre continuellement dans les véſicules bronchiques; & par-là, ce viſcere eſt non-ſeulement oppreſſé par ſon humidité naturelle; mais il eſt, pour ainſi dire, abreuvé des parties aqueuſes de l'air extérieur. Il ſe fait en conſéquence un amas de ſéroſités dans les poumons, les fibres de cet organe ſont relâchées, & quelques-uns des vaiſſeaux capillaires ſont néceſſairement comprimés & obſtrués.

Lorſque le corps eſt en repos, la circulation eſt lente & languiſſante:

(c) Aph. 17.

par conséquent le sang passe doucement & en petite quantité à travers les poumons, quoiqu'ils soient obstrués, mais lorsqu'on vient à faire quelque exercice, ou quelque effort, la vîtesse du sang est accélérée, & il se porte en beaucoup plus grande quantité dans le ventricule droit du cœur, & de-là dans les poumons. Les vaisseaux relâchés & obstrués des poumons, n'etant point en état de transmettre assez promptement une si grande quantité de sang, il doit nécessairement s'accumuler dans le sinus veineux, l'oreillete & le ventricule droit. De-là, la respiration courte & pressée, c'est-à-dire, un effort de tous les muscles de la respiration, pour dilater davantage & plus fréquemment la poitrine, afin de faire passer par les poumons cette quantité surabondante de sang.

On sera encore plus convaincu de ce que nous venons de dire, si on considere que, lorsqu'on vient à faire quelqu'effort, on retient sa respiration; que le ventricule droit du cœur est plus grand que le gauche; que leurs contractions se font en mê-

me temps ; & que cependant (ce qui eſt ſingulier) la veine pulmonaire eſt plus petite que l'artere pulmonaire.

Mais lorſque la tranſpiration a été long-temps ſupprimée par cet air humide (*d*), le paſſage du ſang par les poumons doit être encore plus gêné ; par conſéquent, ſi on fait le moindre mouvement qui accélere la circulation, & qui faſſe porter tout-à-coup une plus grande quantité de ſang vers le cœur, le cœur, dans ce cas, n'eſt point en état de ſurmonter la réſiſtance que lui offrent les poumons, ainſi que toutes les arteres relâchées. Le ſang, comme nous avons obſervé ci-devant, s'accumule & croupit, pour ainſi dire, dans les cavités du cœur ; la circulation ceſſe preſque entiérement pendant quelque temps, & le malade tombe en ſyncope. Cette ſyncope dure juſ-

(*d*) *Sanctorius* dit, Aph. 146, que cet air convertit la matiere perſpirable en ſéroſité ou en *ichor* pour me ſervir de ſes termes. La diſſection des cadavres prouve que cela a réellement lieu dans les Scorbutiques. Voyez le chapitre 7, n°. 2 & n°. 3.

qu'à ce que le cœur ait vuidé le ſang qu'il contient, par l'effort du principe vital, & par la ceſſation de tout mouvement muſculaire ; alors la circulation ſe rétablit, & le malade reprend ſes ſens (*e*).

Enfin, il paroît par la foibleſſe du pouls, & par pluſieurs autres ſymptômes du Scorbut, ainſi que par les effets connus de la putréfaction (*) ſur le corps des animaux, que tous les ſolides ſont portés au plus haut degré de relâchement & de foibleſſe dans cette maladie. L'ouverture des cadavres a fait voir que le cœur lui-même étoit putréfié (n°. 2.). On ſçait que la force de ce viſcere n'eſt pas moins bornée que la capacité de ſes ventricules, leſquels ne peuvent contenir qu'une certaine quantité de

(*e*) Les défaillances des Scorbutiques ſont différentes de celles qui arrivent aux perſonnes extrêmement affoiblies & épuiſées par d'autres maladies, lorſqu'on les léve. Les Scorbutiques ſe ſentent parfaitement bien lorſqu'ils ſont aſſis, & ils ont même aſſez de force.

(*) On ſçait que la putréfaction rend les fibres tendres & mollaſſes.

ſang. Il n'eſt donc pas douteux, que la force de ce muſcle ne ſoit extrêmement diminuée, lorſqu'on trouve ſes cavités extraordinairement affoiblies & dilatées (n°. 6.) Le cœur & les ſolides étant en cet état de foibleſſe & de relâchement dans les Scorbutiques, on ne doit pas être ſurpris de les voir mourir ſubitement, lorſqu'ils font quelque exercice ou quelque effort, & ſurtout lorſqu'on les fait paſſer tout-à-coup, de l'air chaud & humide qu'ils reſpiroient dans le fond de cale (*f*), à un air plus froid, plus pur & plus ſec. Cet air froid, en reſſerrant toute l'habi-

(*f*) L'air du fond de cale eſt toujours plus humide que ſur le dernier pont. Comme il n'y circule pas librement, les cables mouillés & les autres choſes qu'on ſerre dans cette partie du vaiſſeau, ne peuvent point ſe ſécher, & y rendent l'air plus humide que dans aucun autre endroit. Le fond du vaiſſeau devient extrêmement humide auſſi, à cauſe de l'eau douce & de la biere qu'on répand en les tirant des tonneaux, & de l'eau qui entre par les fentes du vaiſſeau. La tranſpiration cutanée & pulmonaire d'un grand nombre de perſonnes renfermées dans le quartier des malades y contribue beaucoup auſſi.

tude

tude extérieure du corps, chaſſe tout-à-coup & avec force le ſang vers le cœur. La vîteſſe & la quantité de ce fluide ſont alors augmentées dans les parties internes. Le cœur n'eſt point en état de vaincre la réſiſtance des poumons lâches & obſtrués, dont les vaiſſeaux ſont auſſi rétrécis par le contact de cet air froid. Il ne ſçauroit vaincre non plus la réſiſtance des arteres, qui eſt proportionnée à la quantité de ſang dont elles ſont diſtendues. Les arteres foibles & ſans élaſticité ne ſont point capables de ſe contracter avec aſſez de force, pour pouſſer le ſang dans leurs canaux. Les vaiſſeaux cutanés, au contraire, étant ainſi reſſerrés par l'air extérieur, le ſang a peut-être, pour un inſtant, un mouvement retrograde vers le cœur, qui, étant affoibli (n°. 2.), ne peut point vaincre ce mouvement. Le malade doit donc mourir ſubitement, ſans autre cauſe apparente de mort, lorſqu'on fait l'ouverture du cadavre (n°. 6.), que la dilatation & le relâchement des oreillettes du cœur, diſtendues par le ſang qu'elles contiennent. On obſerve que ces perſonnes

ont la reſpiration courte & preſſée pendant environ une demi-minute avant qu'ils expirent (*g*).

On remarqua dans l'équipage du Lord *Anſon*, que la conſtriction de la poitrine, avec une conſtipation opiniâtre, étoit un ſymptôme des plus dangereux & des plus funeſtes. Or, dans ce cas, la poitrine ne recevoit aucun ſoulagement, n'y ayant point d'évacuation qui la délivrât de la matiere perſpirable dont elle étoit ſurchargée. Il n'y a point de doute que cette humeur ne puiſſe être évacuée en partie par les ſelles. Ainſi les Scorbutiques reſpirent généralement avec beaucoup plus de facilité, lorſqu'il ſe fait une dérivation des humeurs par des ſelles fréquentes.

La vapeur qui s'exhale continuellement de toutes les parties inter-

(*g*) Voyez dans *Lanciſ. de Anevriſmatibus in genere*, prop. 52, pourquoi il n'y a que les oreillettes du cœur qui deviennent anevriſmatiques dans ce cas. Le grand *Harvée* appelle cette eſpéce de mort ſubite, *ſuffocatio ob copiam;* & il l'explique de la maniere la plus ſatisfaiſante par ſes expériences; *exercitat. 1, de motu cordis.*

nes dans les cavités du corps, eſt peut-être de la même matiere, que celle qui tranſpire par les poumons, & par la ſurface extérieure de la peau. Elle eſt du moins fournie par la même matiere, c'eſt-à-dire, par les alimens (*h*). Cette vapeur ſert à lubréfier les viſceres, & à les empêcher d'adhérer aux parties adjacentes. Le défaut de cette humeur fut la cauſe de la mort de quelques Scorbutiques (n°. 5.), tandis que la putréfaction & la corruption de toutes les humeurs termina les jours de quelques autres. (n°. 7, 8, 9.)

Je vais maintenant rendre raiſon des ſignes pathognomoniques de cette maladie, c'eſt-à-dire, de la putridité des gencives, &c. Il n'eſt pas facile d'expliquer pourquoi, dans pluſieurs maladies qui affectent généralement tout le corps, il y a certaines parties qui ſont principalement & uniquement affectées, tandis que d'autres, dans un état de putréfaction preſque univerſel, comme dans le Scorbut, continuent à remplir leurs fonctions,

(*h*) Voyez page 400.

comme dans l'état de ſanté (voy. n°. 21.). Nous pouvons cependant reconnoître en cela la bonté de la Providence, qui, par certains ſignes particuliers à chaque maladie, nous indique telle ou telle maladie, & donne au Médecin une certitude démonſtrative de ſon exiſtence. Mais comme ce raiſonnement pourroit paroître trop peu philoſophique, je tâcherai d'expliquer ces ſymptômes méchaniquement.

Les ſignes pathognomoniques du Scorbut, la putridité des gencives, la puanteur de l'haleine, & la vacillation des dents, s'obſervent auſſi dans les perſonnes, qui par de longs jeûnes, ſont privées d'une ſuffiſante quantité de chyle pour réparer les pertes du corps. Ceci confirme ce que nous avons déjà obſervé ; c'eſt-à-dire, que la corruption ſcorbutique eſt l'effet naturel du mouvement & de la chaleur ; les humeurs du corps devenant rances & putrides, faute d'un chyle convenable pour les délayer & les adoucir. Ceux qui, dans pluſieurs Ordres de différentes religions, ſont obligés, par pénitence, de s'abſtenir d'a-

limens pendant un temps considérable, s'apperçoivent que leur haleine devient puante, que leurs dents vacillent, & que leurs gencives deviennent mollasses & spongieuses (*i*). On observe aussi les mêmes symptômes, dans les personnes exténuées par la faim (*k*). Dans tous ces cas, ainsi que dans les Scorbutiques, ces symptômes paroissent dépendre principalement de l'âcreté que la salive contracte dans ces occasions. Tout le monde doit sçavoir par expérience, que cette humeur est plus âcre, lorsqu'on a demeuré dix ou douze heures sans manger, que dans d'autres temps.

Mais afin de mieux entendre pourquoi cette acrimonie affecte principalement les gencives, & pourquoi ces

(*i*) Jai toujours observé que les Moines des Ordres rigides dans l'Eglise Romaine, étoient fort sujets au scorbut. On remarque assez communément que plusieurs d'entr'eux ont les gencives putrides & en partie rongées ; qu'il leur manque des dents & que leur haleine est fort puante.

(*k*) *Vid. Tschirnh. us. Medicin. corporis*, page 21.

Lister, de Humoribus. cap. 12.

parties ſont ſouvent les premieres qui en reſſentent les effets, il faut obſerver que les vaiſſeaux dans cet endroit, ſont très-expoſés à l'air extérieur. Or, l'air extérieur accélere beaucoup la corruption. Les reſtes des alimens retenus dans les interſtices des dents, peuvent contribuer auſſi à cet effet. Il faut conſidérer encore, que la ſubſtance des gencives eſt la plus ferme & la plus tendue de toutes les parties de la bouche (*l*), & peut-être de toutes les parties du corps. Maintenant on peut ſuppoſer que l'acrimonie du ſang, de la ſalive, & des autres humeurs, n'eſt autre choſe qu'un changement de figure dans leurs parties, c'eſt-à-dire, que les particules de ces liqueurs deviennent anguleuſes, roides & tranchantes, de molles & obtuſes qu'elles étoient dans l'état de ſanté; par conſéquent l'effet de l'acrimonie ſur le corps humain, eſt de ſtimuler & d'irriter.

Ainſi ces particules âcres cauſent d'abord dans les gencives une dé-

(*l*) Voyez *Winſlow*, Expoſ. anatom. de la ſtructure du corps humain.

mangeaiſon incommode. Or ces parties ſont les plus tendues, & en conſéquences les plus élaſtiques de toutes les parties de la bouche. Les oſcillations des vaiſſeaux qui rampent en très-grand nombre dans leur ſubſtance, ſeront donc augmentées à raiſon de leur vibralité ; l'action & la réaction des fluides & des ſolides, deviendront plus fortes dans cet endroit que dans tout autre ; le ſang, par conſéquent ſera agité, briſé, & même pouſſé, ſuivant le ſyſtême de *Boerhaave*, dans les vaiſſeaux lymphatiques latéraux, leſquels, dans ce cas, admettront des globules trop gros pour pouvoir paſſer par leurs extrémités. Les gencives paroîtront donc tuméfiées & diſtendues par un ſang livide ; & leurs vaiſſeaux tendres & délicats, ſeront ſujets à ſe rompre, & à laiſſer échapper le ſang, pour peu qu'on les frotte ; mais la réſiſtance des ſolides étant à la fin entiérement ſurmontée, & leur élaſticité détruite, le ſang croupira dans tous les vaiſſeaux. Ce ſang croupiſſant deviendra plus âcre, corrodera

les vaisseaux, & produira une putréfaction générale de ces parties.

Les effets des sucs acrimonieux se font sentir généralement dans tout le corps, lorsqu'on fait quelque mouvement, & qu'on augmente, par ce moyen, leur action contre les vaisseaux. Les Scorbutiques ressentent plus vivement leurs douleurs, lorsqu'ils font quelque exercice de quelque espéce que ce soit. C'est une suite de cet axiome connu, *acria nulla agunt, si non moveantur.*

Nous avons déja observé, que la situation perpendiculaire des jambes, lorsqu'on est debout ou assis, détermine particuliérement les humeurs à croupir dans ces parties, même dans le commencement de la maladie. L'enflûre que ces humeurs y causent, devient souvent monstrueuse par la suite; mais le sang, & les humeurs ainsi croupissantes & corrompues, sont sujets à former des ulceres scorbutiques, à la moindre blessure de la peau. Ces ulceres viennent ordinairement sur la partie antérieure de la jambe, ou la moin-

dre

dre preſſion fait une contuſion conſidérable ſur la peau mince & légere qui couvre l'épine du tibia. Les phénomenes qu'ils préſentent, ſont décrits exactement au n°. 13, & expliqués par les n°s. 10 & 11.

Si nous conſidérons l'état du ſang (n°. 1.) tant pendant la vie qu'après la mort, nous ne devons point être ſurpris des hémorrhagies fréquentes de toutes les parties du corps, des flux, des dyſſenteries, &c. auxquelles les Scorbutiques ſont ſujets, ni du paſſage qu'il ſe fait à travers les cicatrices des anciennes bleſſures, comme on l'obſerva dans l'équipage du Lord *Anſon*. Ces anciennes bleſſures ſont ſujettes à cet accident, non-ſeulement à cauſe de la cicatrice dure & *imperſpirable*, dont elles ſont ordinairement couvertes, mais encore parce que la membrane adipeuſe manque dans ces endroits. C'eſt dans les cellules de cette membrane qu'eſt contenu le ſang extravaſé, lorſqu'il forme des taches ſur le corps (n°. 12.).

La putréfaction eſt le plus ſubtil de tous les diſſolvans. Elle ſépare & réſout puiſſamment les parties des

mixtes ; &, en particulier, brise & dissout le tissu du sang ; de sorte que les taches paroissent entiérement semblables dans le Scorbut & dans la peste, comme l'a observé *Diemerbrock* (*).

Il y a quelque chose de singulier dans les effets de l'acrimonie scorbutique sur les os (voy. n°s. 15, 16, mais plus particuliérement n°. 17.). Il paroît qu'elle affecte principalement le diploë, qu'on sçait être d'un tissu différent des lames extérieures de l'os. Il est aisé de rendre raison par-là de ces cas singuliers, qui se présenterent aussi dans l'escadre du Lord *Anson ;* les os fracturés, dont le cal étoit parfaitement formé depuis long-temps, furent séparés de nouveau ; on trouva le cal dissout, & la fracture paroissoit n'avoir jamais été consolidée. Il faut se ressouvenir que les os, ainsi que toutes les autres parties du corps, sont nourris & réparés tous les jours par le suc nourricier. On a vu plusieurs fois des régénérations d'un os entier dans le

(*) *De Peste.*

corps humain. Il paroît auſſi que le cal n'eſt point, comme on ſuppoſe vulgairement, une maſſe glutineuſe & informe, verſée par les extrémités des os, par laquelle ils ſont collés enſemble; mais qu'il eſt réellement une partie organiſée, dont la ſtructure eſt la même que celle du tiſſu cellulaire du reſte de l'os. Il y a cependant une différence : c'eſt que le cal n'a point de lame oſſeuſe externe, ſemblable à celle des autres parties de l'os (*m*); de ſorte que, par le défaut de cette lame, il eſt, de toutes les parties de l'os, la plus ſujette à être affectée par la corruption ſcorbutique.

Or ſi les humeurs du corps, dans les derniers périodes du Scorbut, ſont capables d'acquérir un ſi haut degré d'acrimonie, qu'elles puiſſent faire l'office de menſtrue, & diſſoudre le tiſſu cellulaire des os; il eſt naturel de ſuppoſer que le ſuc nourricier eſt ſi dépravé dès le commencement de la maladie, ou même lorſque le corps eſt ſimplement diſ-

(*m*) *Vid. Ruiſch. Theſ. Anatom.* n°. 8.

posé au Scorbut, que le cal ne sçauroit se former. Monsieur *Mead* nous en fournit un exemple très-remarquable (*n*) : cependant il arrive presque toujours dans le Scorbut, comme nous l'avons observé ailleurs (*o*), que, tandis que l'os est suffisamment défendu par les lames externes, il se conserve sans aucun vice ; mais lorsque ces lames sont rompues & séparées (comme dans les nos. 16 & 17), en sorte que l'humeur corrosive ait accès dans les interstices de la substance cellulaire, alors l'os se se corrompt & se carie. C'est pour cette raison que la carie de l'os de la mâchoire est rare, après les plus malins ulceres des gencives; à moins que par quelque accident, par exemple, en arrachant une dent, une partie de la lame extérieure de cet os n'ait été enlevée. Les dents également se conserveront saines, si leur lame extérieure n'est point endommagée.

On voit au nº. 18 la raison de la perte du mouvement de l'articula-

(*n*) *Discourse on the Scurvy*, page 117.
(*o*) Partie 1, chapitre 2.

tion du genou, ordinaire dans cette maladie. On peut ajoûter que l'humeur onctueuse qui lubrifie les articulations, est regardée comme composée en partie de la matiere de la transpiration (*p*) : or comme cette matiere manque, ou est viciée dans cette maladie, elle peut produire ce symptôme.

Il paroît aussi que le mucilage huileux qui lubrifie les tendons & leurs gaînes, & qui les rend propres aux mouvemens, est de la même nature que la liqueur des articulations (*q*). Nous avons une preuve de son extrême dépravation dans le n°. 18; ainsi les tendons doivent nécessairement devenir durs, roides, & peu propres au mouvement.

En effet, c'est l'humeur qui s'exhale de toutes les parties du corps, tant internes qu'externes, qui donne la mollesse & la flexibilité à toute la machine. C'est le défaut de cette humeur qui occasionne la rudesse de la peau, le retirement des membres,

(*p*) *Vid. Van-Swieten, comment. in Boerhaave*, Aph. 546.

(*q*) *Vid. Kaau, de Perspiratione*, n°. 854.

la perte du mouvement, & la dureté des tendons, dans les scorbutiques.

Enfin, si nous considérons les autres particularités que nous offrent les corps des scorbutiques après leur mort, telles que la tumeur, l'obstruction & la corruption des viscères (n°. 20); la putridité du cœur même (n°. 2); la putréfaction universelle du corps dans quelques-uns (*r*), (nos. 7, 8 & 9); l'acrimonie caustique de la lymphe contenue dans les différentes cavités (n°. 4); avec l'état du sang, même pendant la vie (n°. 1), & dont la couleur noire & livide, mais surtout verdâtre, indique le plus haut degré de putréfaction (*s*); nous ne serons aucunement surpris des symptômes les plus extraordinaires qu'on a quelquefois observés dans cette maladie.

(*r*) *Bachstrom* observe, *page* 20, que les cadavres des scorbutiques se corrompent beaucoup plutôt que les autres, & qu'ils répandent une fœtidité insupportable.

(*s*) Voyez l'expérience 45, du Docteur *Pringle* sur le sang putréfié.

J'ai reçu trop tard la Lettre suivante pour pouvoir l'inférer dans sa vraie place. Elle est du Docteur Jean *Cook*, Médecin (*) à Hamilton.

JE vous envoie quelques courtes remarques que j'ai faites en général sur le Scorbut, dans la Russie, la Tartarie, &c. où cette maladie est endémique, & fait de très-grands ravages.

Taverhoff *est situé à l'endroit où la* Vérona *se jette dans le* Don, *au cinquante-deuxiéme degré de latitude septentrionale. Il est bâti, comme la plupart des villes qui sont sur les bords de cette riviere, dans un terrein bas & sabloneux, environné de lacs, de marais & de bois. L'hyver y commence ordinairement dans le mois d'Octobre. Les rivieres, les lacs & les marais sont entiérement gelés dans le mois de Novembre, & tout le pays est couvert de neige; ce qui dure jusques vers le commencement d'Avril. V. S. La neige se fond alors*

(*) M. Lind avertit dans l'*Errata*, qu'il a appris après l'impression de cette lettre que M. *Cook* n'étoit point Médecin, mais Chirurgien.

subitement, & laisse la terre couverte de verdure & de plusieurs plantes salutaires. Le printemps y est si court, qu'on ne s'en apperçoit presque pas. Le temps devient excessivement chaud en moins de quinze jours ; ainsi, un hyver rude fait place tout-à-coup à un été très-chaud. Cette saison dure jusqu'au mois de Septembre, & le temps est toujours très-chaud & très-humide. J'étois dans ce pays en 1737 & 1739. Il y avoit vingt-sept mille payſans occupés à couper du bois, & à le préparer pour la construction des Vaisseaux ; cinq ou six cents matelots qui les dirigeoient dans leurs travaux, & environ deux ou trois mille soldats pour empêcher les payſans de s'enfuir. Le Scorbut commença à paroître dans le mois de Février en 1748. Les payſans n'en furent pas aussi affectés que les matelots, ni les matelots tant que les soldats. On envoya dans le courant de ce mois plusieurs matelots & soldats à notre Hôpital ; mais le nombre de ces malades augmenta extrêmement dans le mois de Mars. La plupart furent guéris sur la fin d'Avril, & on en renvoya plusieurs de l'Hopital. Il n'y en resta aucun dans le mois de Juillet,

excepté ceux dont le mal étoit le plus invétéré. Il régna dans le mois de Juillet une fièvre intermittente, & une fièvre rémittente opiniâtre. Nous eûmes peu de malades depuis le premier jusqu'au vingt d'Août. Les fièvres intermittentes régnerent avec plus de violence que jamais, depuis le vingt d'Août, jusqu'au premier d'Octobre : elles furent suivies de cours de ventre. Il commença à tomber de la neige dans ce mois ; & les enfans furent attaqués généralement d'un mal de gorge. Le temps se décida ensuite à la gelée, & nous n'eûmes que peu de maladies pendant le reste de l'année, à l'exception de quelques fièvres inflammatoires. Le Scorbut parut de nouveau au commencement de 1739, environ dans le même temps que l'année précédente, & dura également.

Astracan *est situé au 46e. degré de latitude Septentrionale, dans une petite isle formée par le* Volga. *Il y a plusieurs lacs d'eau salée, tant dans l'isle que dans le désert. Les soldats de la garnison sont beaucoup plus sujets au Scorbut que les paysans, & les paysans plus que les matelots. Les soldats menent une vie très-indolente, leur service étant peu*

*considérable. Rarement ont-ils d'autre nourriture, même dans leurs Hôpitaux, que du pain & de la farine de seigle avec du poisson. Ils n'ont, pour toute boisson, que de l'eau, excepté les décoctions que les Chirurgiens leur prescrivent. Leurs Hôpitaux sont très-humides, mal-propres & mal-sains. Cette pauvre garnison, composée de cinq Régimens, qui sont en tout six mille hommes, lorsqu'ils sont complets, est recrutée toutes les années de sept à huit cents hommes. Les paysans vivent aussi dans l'indolence & la paresse : ils n'ont d'autre occupation que de conduire de grands batteaux d'*Astracan *quelquefois jusqu'à* Tweer. *Les matelots, au contraire, travaillent beaucoup, tant dans les chantiers que sur mer, & vivent beaucoup mieux ayant de bonnes provisions de toute espece. L'hyver commence ordinairement dans le mois d'Octobre, & continue jusqu'au mois de Mars. Il est extrémement rude en Janvier & en Février. Le Scorbut paroît généralement à la fin de Février, & regne avec violence. J'observai qu'il étoit souvent compliqué avec d'autres maladies, telles que la vérole, les fiévres d'accès, l'hydropisie & la phthisie.*

Rarement la violence de cette maladie continue-t-elle après le mois de Juin, ou jusqu'au milieu de Juillet, excepté lorsqu'elle est compliquée.

Riga, *la capitale de la Livonie, est la derniere ville dont je parlerai. les hyvers y sont très-longs. Elle est située dans un terrein sabloneux, qui s'étend à plusieurs milles autour de la ville, Ce terrein est rempli de lacs & de marais. Les paysans vivent mieux ici qu'en Russie & en Tartarie ; leur travail leur procure de l'argent pour acheter de la viande en hyver. Ils sont moins sujets au Scorbut que les soldats de l'armée, & ceux-ci moins que les soldats de la garnison. Ces derniers, dont le nombre est de 6 à 7000, sont très-mal logés. Les murailles de leurs casernes, mal construites, sout continuellement chaudes & humides. Le Scorbut régna avec la derniere violence dans cette ville en 1749 & en 1750, mais surtout en 1751. Il commença à paroître, cette derniere année, dansle mois de Février. Je fus témoin alors du spectacle le plus affreux que j'aïe jamais vu. Les gencives & les levres pourries & gangrenées tomboient par lambeaux ;*

la ſphacele gagnoit les joues & les muſcles de la mâchoire inférieure ; & quelquefois l'os de la mâchoire tomboit ſur le ſternum. Nous éprouvâmes le quinquina, lorſque la mortification commençoit ; mais ce fut inutilement. La mort ſeule étoit en état de délivrer ces malheureux de leur effroyable miſere.

La méthode curative du ſieur Nitzsch (t) *eſt conforme à celle qui eſt pratiquée en Ruſſie, principalement par les Médecins & les Chirurgiens Allemands. Ce que cet Auteur appelle Scorbut chaud ou douloureux, eſt ordinairement une complication de cette maladie avec la vérole. Quoiqu'il y ait des malades qui meurent dans l'état qu'il décrit ſans aucune tumeur extérieure ; cependant ces ſortes de perſonnes ont toujours les glandes de l'abdomen tuméfiées & ſkirreuſes, particulierement le foie & les glandes du méſentere. Ces tumeurs ſont ſenſibles au toucher, même avant la mort. Voici quelle étoit ma méthode curative en général ; à moins que quelques ſymptômes particuliers ne m'obligeaſſent à m'en*

(t) Voyez Partie 3.

écarter. Je commençois ordinairement par un ou deux purgatifs très-doux. Je faisois prendre ensuite la décoction anti-scorbutique (u) *& l'essence contre le Scorbut. A* Astracan *nous donnions deux fois par jour le suc de la racine de raifort mêlé avec une très-petite quantité d'eau-de-vie. Les malades avoient tous les jours de la viande fraîche & les herbes ou les salades que nous pouvions leur procurer. Ils prenoient un bain chaud une ou deux fois par semaine. Ils lavoient bien leur bouche avec une dissolution de nitre, &c. avant de manger, de boire, ou d'avaler aucun remède. On pansoit leurs gencives avec l'onguent Egyptiac, la teinture de myrrhe, la teinture de gomme lacque, &c. J'obligeois les malades à faire de l'exercice, à se promener le matin & l'après-midi, lorsque le temps le permettoit. Je leur ordonnois de dormir modérément, & je leur défendois tous les alimens salés, sechés, & gras. On a coutume en Russie de parfumer les Hôpitaux.*

Lorsque je vins en Ecosse, je trouvai

(u) Je crois que M. *Coock* entend par-là la décoction des sommités de pin, décrite par *Nitzsch*.

qu'on donnoit généralement le nom de maladies nerveuſes aux indiſpoſitions les plus chroniques & les plus cachectiques. J'examinai ces maladies parmi le bas peuple qui ſe nourrit entiérement de farines & d'alimens groſſiers. Je trouvai que ces malades ſentoient une laſſitude univerſelle, des douleurs vagues qui parcouroient tout leur corps, & qu'ils appelloient rhumatiſmales ; & une difficulté de reſpirer lorſqu'ils faiſoient quelque exercice. Leurs jambes étoient quelquefois enflées, & leur ventre preſque toujours tendu & tuméfié. Mais ſoit que ces parties fuſſent enflées ou non, leur viſage avoit toujours cette mauvaiſe couleur qu'on obſerve dans les ſcorbutiques ; ils étoient nonchalans & inactifs, & reſſentoient des douleurs dans les mâchoires, dans les dents, &c. Je n'héſitai point à prononcer que ces maladies étoient ſcorbutiques ; & les malades manquoient rarement de recevoir un ſoulagement très-ſenſible, par le moyen d'un régime antiſcorbutique convenable, des remèdes, de la nourriture & de l'exercice. J'ai fait de la peine à pluſieurs perſonnes, en leur diſant qu'ils avoient le Scorbut (maladie auſſi dé-

teſtée dans cette partie du monde, qu'elle y eſt inconnue); mais le ſoulagement qu'ils recevoient des antiſcorbutiques leur prouvoit bien-tôt, auſſi bien qu'à moi, que je ne m'étois pas trompé dans le jugement que j'avois porté de leur maladie.

Fin de la ſeconde Partie.

Ft-116
Lowendahl
Antiquarian
Collection

D783
L742t
V.1
64
.73
RYS.
44